

LA REVANCHE

DEPOT. LEGAL

Seine-et-Oise

1879

DE

MARGUERITE

PAR

CHARLES DESLYS & JULES CAUVAIN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 45, 47 ET 49, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés.

*En vente à la librairie E. DENTU, éditeur*

OUVRAGES DE CH. DESLYS

LA DOT D'IRÈNE, 1 vol 3 francs.

LE SERMENT DE MADELEINE, 1 vol 3 »

SOEUR LOUISE, 1 vol 3

LES DIX-SEPT ANS DE MARTHE, 1 vol 1 »

LA FILLE A JACQUES, 1 Vol 1

Imprimerie de Poissy – S. Lejay et C<sup>ie</sup>.

LA REVANCHE

DE

MARGUERITE

PAR

CHARLES DESLYS & JULES CAUVAIN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés.

# LA REVANCHE

## DE

### MARGUERITE

  

## I

### SŒURS DE LAIT

Dieppe, patrie de Duquesne et de tant d'autres marins illustres, cite également avec orgueil ses aventureux flibustiers, ses intrépides corsaires.

Vers la fin du siècle dernier, au commencement de celui-ci, s'élancèrent de son port, comparables à des oiseaux de proie, le *Sans-Peur*, le *Loup-Garou*, le *Grand-Diable*, et vingt autres *haut-mâtés*, lougres agiles ou fines corvettes, qui, de par leurs lettres de *marque*, avaient pour seule et même consigne : Liberté tout entière de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

L'ennemi, c'était l'Anglais.

Loin de nous la pensée de raviver les vieilles ran. cunes. Le sang qui s'est mêlé sous les murs de Sébastopol, le progrès moderne, toutes sortes de relations amicales, ces pages elles-mêmes attesterait qu'il n'est plus, entre peuples n'ayant jamais déshonoré leurs victoires, de haines éternelles.

Cela dit une fois pour toutes, revenons, non pas à nos moutons, mais à nos loups de mer.

Le plus célèbre des corsaires dieppois, leur Surcouf d'adoption, s'appelait Antonio Balidar.

Un Basque, disait-on, mais de France. Son origine, ses exploits, ses prodigalités avaient un caractère mystérieux. Pour aider le lecteur à s'en rendre compte, nous l'introduirons dans la maison que l'étrange capitaine occupe sur le port, et dont le balcon, – peu élevé d'ailleurs, car le rez-de-chaussée est presque en contre-bas du sol, – se distingue par une balustrade d'argent richement ouvragée.

Bien d'autres merveilles nous attendent à l'intérieur, surtout dans la pièce au balcon d'argent. Ce ne sont que glaces immenses, meubles précieux, magnifiques tentures, curiosités de toutes sortes, y compris une admirable madone, chef-d'œuvre de quelque maître espagnol.

Murillo eût certes choisi pour modèle la jeune fille qui se tient agenouillée devant l'image de la Vierge. Elle ressemble à celles qu'il nous a laissées. Brune et pâle, mais de cette attrayante et saine pâleur qui ne fleurit qu'au soleil des contrées méridionales, elle a de grands yeux noirs, caressants et doux, les traits d'une rare pureté, un angélique sourire. Elle est svelte et gracieuse dans ses moindres mouvements, candide, affable, charmante. mais nerveuse, rêveuse et peut-être un peu romanesque. Bref, une de ces poétiques et tendres créatures qui vivent ou qui meurent d'amour.

Disons-le sans plus de retard, c'est la fille du corsaire, c'est Marguerite, ou, comme il l'appelle parfois, Margarita Balidar.

Absorbée dans sa fervente prière, elle n'entendit pas la porte s'ouvrir pour laisser passage à une seconde fillette, mais rieuse et blonde celle-là, voire un peu rousse, – ce qui ne l'enlaidissait pas, au contraire !

Figurez-vous la Normande la plus accorte et la plus fraîche qui se puisse imaginer. Un teint de lait, l'incarnat des pommes d'api sur les joues et sur les lèvres, un petit nez retroussé, l'œil vif et pétillant de malice, un air vainqueur. et sans toilette encore, rien qu'avec ce jupon court, ce caraco de futaine et ce demi-bonnet cauchois, quelque peu mis de travers. Elle avait au plus vingt ans, vingt printemps. C'était le Printemps même.

Sans bruit, gracieusement, elle alla s'appuyer sur l'épaule de Marguerite, qui frissonna, toute surprise.

– Ah ! tu m'as fait peur, Antoinette.

– Antoinette, Toinette ou Toinon, répliqua-t-elle, suivant l'heure et le caprice de ceux qui me parlent. Mais tu ne te guériras donc jamais de trembler ainsi, pour un rien, comme la feuille au vent ?...

Et pour achever de lui rendre le calme, avec toutes sortes de caresses, elle la relevait dans ses bras.

– Oui, c'est singulier, murmurait Marguerite : on dirait quelque ancienne terreur, effacée de ma mémoire, et dont cependant, à chaque alerte nouvelle, se ravive en moi le souvenir lointain.

– Hier encore, reprit Antoinette, je comprenais ton effroi, quand nos Polletaises, furieuses de ne pas voir revenir leurs maris embarqués avec le capitaine Balidar, ont lancé des injures et même des pierres contre sa maison.

En même temps, comme preuve à l'appui, son regard indiquait une vitre en éclats, et, sur le guéridon voisin de la fenêtre, un galet, sans doute auteur du dégât.

– Toinette ! lui dit sa compagne tout anxieuse, si ces méchantes femmes allaient recommencer aujourd'hui !... Déjà la marée baisse. Est-ce qu'on n'aperçoit rien au large ?

– Au large !... mais on ne voit plus même la grande croix de la jetée. Tu ne remarques donc pas ce brouillard ?...

En effet, bien qu'on ne fût qu'aux premiers jours de l'automne, – l'automne de 1813, – une de ces épaisses brumes, si fréquentes sur les côtes de Normandie, masquait complètement l'horizon.

– Voilà quinze grands jours qu'il est en mer ! dit Marguerite. Il m'avait promis de revenir l'autre semaine...

– Sauf les vents contraires, interrompit Toinon.

– Et les combats ! reprit en frémissant la fille de Balidar. Oh ! prions... supplions encore la sainte Vierge, afin qu'elle nous ramène mon père.

– Et tous les autres !... à commencer par son digne lieutenant. Césaire Heurtebise.

C'était Antoinette qui venait de jeter ce cri du cœur. Un sourire effleura les lèvres de Marguerite. Elle allait peut-être l'expliquer, lorsque le bruit d'un pas lourd se fit entendre au dehors.

Une servante annonça le commandant Rigaud.

C'était un Provençal, d'abord marin, puis officier dans l'armée de terre, et, tout récemment, promu au commandement du port de Dieppe. Ses titres à cette honorable retraite n'étaient, hélas ! que trop évidents : une jambe de bois et rien que le vide dans la manche gauche de sa longue capote réglementaire, dont le collet, suivant la mode du temps, lui remontait jusque par-dessus les oreilles. Une coiffure à la Titus et des favoris taillés en brosse encadraient son martial visage, où tout exprimait le sentiment du devoir et la cordialité.

– Mesdemoiselles, fit-il en entrant, excusez ma visite. En voici la raison déterminante.

Il désignait, du bout de sa canne, le galet et la vitre brisée.

– Pour tenir en respect les perturbateurs, conclut le vétéran, je viens me mettre à vos ordres et défendre la maison du capitaine Balidar.

Tout en le remerciant, elles lui offrirent un siège, qu'il fit placer auprès de la fenêtre, afin d'avoir l'œil sur le quai. C'était de là que viendrait l'attaque.

– Je connais à peine votre père, reprit-il, mais ses prouesses m'inspirent une vive sympathie. comme aussi la gentillesse de ses filles.

– Marguerite seule a cet honneur, déclara Toinette en l'entourant de ses bras pour la présenter au commandant.

– Quoi ! fit-il, vous n'êtes pas sœurs ?

, – Sœurs de lait, fit celle-ci.

– Celle-là, lui mettant au front un baiser :

– Et de cœur !... ajouta-t-elle.

Le vieux soldat ne pouvait en revenir. Il les interrogeait des yeux.



– Oh ! fit la blonde, c’est tout une histoire.

: – Racontez-la, demanda-t-il, quand ce ne serait que pour abrégé ma faction.

La brune dit à sa compagne, qui paraissait attendre l’autorisation :

– Va ! commence.

– A la façon des contes de fées, débuta Toinette. Il était une fois. à bord d’une bisquine en relâche à Dieppe, un enfant, un matelot et une chèvre. Le matelot était le père de l’enfant, la chèvre était sa nourrice. Mais, durant une pénible traversée, le lait de la biquette avait tari. L’enfant, une petite fille de quelques mois, dépérissait, toute pâlotte. Elle criait la faim. Son père était désespéré. Il eût voulu pouvoir la nourrir de son sang.

– Pauvre père ! fit à demi-voix Marguerite.

– C’était jour de marché, poursuivit Antoinette, et les gens de la campagne avaient voulu voir les Basques. Entre autres, une brave paysanne d’un village appelé Varangeville, qui, bien que déjà sur le retour de l’âge, allaitait un poupon. « Hé ! l’homme à la bique !..... cria-t-elle sans se déranger de la borne qui lui servait d’escabeau, hé ! baillez-moi donc la petiotte... je crois qu’il en reste ! »

– C’était sa mère ! expliqua Marguerite. A partir de ce jour, elle devint aussi la mienne.

– D’accord, reprit Toinon, mais il est juste d’ajouter qu’Antonio Balidar, enrôlé sur les premiers corsaires qu’on armait dans ce temps-là, prit notre chaumière pour tire lire, et, dès que l’église se rouvrit, en 1801, voulut me servir de parrain..., à preuve que je me nomme Antoinette !

L’autre, malgré cet argument péremptoire, ne s’avoua nullement vaincue.

– Mais, objecta-t-elle, durant sa longue captivité sur les pontons.

– Ah ! ah ! fit le commandant, les pontons anglais. J’en ai ouï parler. Des enfers ! Comment diable s’en est-il échappé ?

Ce fut la filleule de Balidar qui répondit :

– Grâce au dévouement de Césaire Heurtebise, un simple mousse alors, mais qui, moins surveillé que les autres, parvint à remettre en état, tant bien que mal, une vieille embarcation abandonnée. Il en avisa son capitaine, et par la plus noire des nuits, les voilà tous deux qui se jettent à la mer. Par malheur, en tombant, mon parrain s’était blessé. Césaire le soutint, le porta

jusqu'au canot. Vingt-quatre heures plus tard, affamés et transis, ils atterrissaient sur nos grèves !

– Ah ! dit avec émotion Marguerite, jamais je n'oublierai cette joie ! C'était vers l'aube ; nous dormions encore, Antoinette et moi, dans la même couchette. Un bruit soudain nous réveille. Puis ces cris : « Mon enfant ! ma fille ! » Je reconnais aussitôt cette voix, que depuis trois ans nous n'avions pas entendue ! Il accourait. Je m'évanouis dans ses bras. Lui-même, il chancelait. Ah ! c'est le meilleur des pères ! c'en est le plus aimant et le plus aimé !

– Pendant ce temps-là, reprit la sœur de lait, le pauvre petit mousse se tenait dans un coin, comme tout honteux d'assister à ce bonheur, qui pourtant était son ouvrage ! Oh ! mais nous ne sommes pas des ingrats ! Il est aujourd'hui quasiment de la famille de Balidar, et, s'il vous plaît, son digne lieutenant ! un intrépide marin, un brave garçon ! Vous verrez, mon commandant !

Rigaud, bien que vivement intéressé par cette double confidence, en avait surtout retenu certain chiffre qu'il répéta :

– Trois ans de captivité sur les pontons ! Je comprends la rude guerre que, depuis lors, il a faite aux Anglais ! On m'a tout raconté. Ses premiers exploits sur le Point-du-Jour, un simple chasse-marée n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de deux livres de balles et deux petits pierriers, ce qui lui suffisait pour capturer de gros navires marchands, voire leurs convoyeurs !... Puis ce fut le Pourvoyeur, avec lequel il a pourvu sa maison de toutes les richesses qui s'étalent à nos regards.

Antoinette l'interrompt :

– Ce que vous ne pouvez voir, commandant, ce sont les bienfaits que sa main généreuse répand sur tous ceux qui l'entourent... à commencer par sa filleule.

– Ne l'écoutez pas, se récria Marguerite, elle n'est point notre obligée, cette fidèle compagne qui, depuis la mort de ses parents, ne m'a plus quittée, semble m'avoir consacré sa vie.

La sœur de lait parvint enfin à se faire entendre :

– Possible ! dit-elle, mais leur ferme, qui l'a rachetée ? qui me l'a rendue ? Qui m'a fait élever comme une demoiselle et me traite comme sa

propre fille ?... Hein !... qui ? Mon parrain 1 ton père ! Tu vois bien que si l'une de nous est redevable à l'autre, c'est Toinon, ce n'est pas Margot !

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent.

Le vieux Provençal, attendri jusqu'aux larmes, ne put retenir ce cri :

– Troun-de-l'air ! Mais son plus enviable trésor. voilà ! c'est vous, mesdemoiselles. et si, comme tant d'autres, il était contraint de prendre sa retraite.

– Sa retraite ? murmura curieusement Margarita.

Un nuage avait assombri le front du mutilé.

– Depuis nos désastres de Russie, s'exclama-t-il, les Anglais reprennent l'empire des mers. Ils croisent en vue de nos côtes. La course devient impossible, et Balidar, lui seul, est capable d'en affronter encore les périls.

Au moment même où le capitaine du port prononçait ce dernier mot, des acclamations soudaines retentirent sur le quai.

– Dieu ! fit Marguerite, déjà ressaisie par l'angoisse, j'ai le pressentiment d'un malheur.

Le commandant, aidé par Antoinette, se hâta de sortir sur le balcon.

Au-dessous passait, mais plus tumultueux que d'habitude, le reflux des lamaneurs, des marins et des Polletaises.

– Rassure-toi ! dit la filleule du corsaire à sa fille, ce sont aujourd'hui des cris de joie.

Puis, avec une surprise qui s'accrut aussitôt :

– Eh ! mais je ne me trompe pas, voici nos matelots !... Pourquoi détournent-ils leurs regards..., même le maître d'équipage..., même le chef timonier ?...

Elle les désignait dans la foule, et, comme ils allaient passer outre, elle les appela par leurs noms :

– Jean-Louis ! Grand-Pierre !

Ils s'étaient arrêtés, relevant chacun à son tour la tête.

– Avancez à l'ordre ! leur dit le commandant.

Et Toinette, avec une autorité bien autrement irrésistible :

– Venez ! montez ! je le veux !

Les deux matelots se consultèrent du regard, et faisant à la fois volte-face, ils disparurent d'un même pas sous la porte de la maison. mais

évidemment à contre-cœur et l'oreille basse.

## II

# STOPPE-LA-MÈCHE ET FRISE-A-PLAT

A bord de nos corsaires, normands ou bretons, pas un matelot qui n'eût son sobriquet caractéristique.

Grand-Pierre, en vertu de cet usage, s'appelait plus communément Stoppe-la-Mèche ; Jean-Louis, Frise-à-Plat.

Cette dernière qualification s'explique d'elle-même. L'autre était le prix d'une action d'éclat.

Au plus fort d'un combat d'abordage, la soute aux poudres allait être enflammée par un ennemi jaloux d'expédier à tous les diables et vaincus et vainqueurs. Grand-Pierre bondit sur ce héros, l'assomme d'une main, de l'autre écrase son boute-feu, en proférant d'un ton gouailleux cette exclamation d'argot maritime : « Stoppe-la-mèche ! » dont son acte même était le glorieux commentaire.

Le surnom lui resta. Pour le justifier, Dieu sait par combien d'autres mèches il avait obtenu les honneurs de l'ordre du jour. Jamais loup de mer ne fut aussi complet que celui-là.

Baleinier avant d'être corsaire, il s'était heurté dix fois aux banquises des pôles. Ses naufrages, il ne les comptait plus. Fût-ce du fond du Maelstrom, cet infernal gouffre, il en serait revenu. Quant à son bilan de guerre : prises d'assaut, harponnements, pillages, carnages, incendies, canonnades et mitrallades, même à bout portant, rien ne pouvait plus le surprendre. Il

avait coulé bas avec le Vengeur, et ne s'en portait pas plus mal, comme vous allez voir.

Qu'on se figure un grand escogriffe, efflanqué, maigre et nerveux. Des muscles d'acier, des jambes et des bras qui n'en finissaient plus. La figure de Croquemitaine, avec une balafre en travers de la joue droite, et toujours une chique gonflant la joue gauche, ce qui faisait que son nez, quel nez ! protubérait entre deux grimaces. Tel était Grand-Pierre, surnommé Stoppe-la-Mèche, qui, nonobstant, s'estimait agréable à voir et jeune encore, bien qu'il eût passé la quarantaine. Réellement, il était toujours fort comme un lion, lesté comme un singe.

Pendant que nous y sommes, racontons sa première rencontre avec l'ami Frise-à-Plat.

Celui-ci, moins âgé d'environ quinze ans, avait eu l'enfance vagabonde d'un abandonné, d'un *p'tit chercheux d' pain*, comme on dit sur la côte normande. Il rôdait, affamé, devant un cutter d'où s'exhalait l'affriolante odeur du lard aux pommes de terre, quand un grand diable de matelot, qui allait embarquer, l'avisa au passage.

– Eh ! *Frise-à-Plat* ! dit-il au gamin, par allusion à ses cheveux en baguettes de tambour, on cherche un moussaillon. Veux-tu apprendre à te *pommoyer* jusqu'au *perroquet de fouque* pour devenir bientôt un parfait gabier, sacré nom ! et, plus tard, timonier-chef ou maître d'équipage comme moi, tonnerre de Brest !

L'enfant n'avait pas compris un traître mot. Cependant il répondit :

– J'aurai-t-y de ce qui flaire si bon là-dedans ?

– A gogo, mon p'tit marsouin !

– Menez-m'y tôt !

Là-dessus, Stoppe-la-Mèche, qu'on a reconnu, cueillit délicatement le bambin déguenillé par l'échine, entre son pouce et son index, et le descendit à bord avec lui.

Et voilà comment Jean-Louis, qu'on appelait déjà Petit-Jean, gagna du même coup son second surnom de Frise-à-Plat, son incorporation dans la marine auxiliaire, et devint l'élève favori du rude Grand-Pierre, qui lui voua tout d'abord une affection paternelle, mais scrupuleusement basée sur l'aus – tère maxime : « Qui aime bien châtie bien. »

Aussi quelles râclées ! quelle tripotées pour l'apprentissage du mousse, puis du pilotin ! Petit-Jean supportait tout sans se plaindre. Au contraire, il riait toujours. C'était un enfant rempli d'ambition. Il voulait devenir timonier. Le maître d'équipage ne l'avait-il pas promis ?

Ce grand jour arriva. Jean-Louis était maintenant un homme. A la première menace de son étrange pédagogue, il se rebéqua tout à coup.

– Halte-là !..... Plus de taloche !..... ou je cogne à mon tour !

Stoppe-la-Méche, tout ébaubi, fit le geste de persister. Frise-à-Plat, d'un croc-en-jambe, l'étala tout de son long sur le pont. Il y avait des témoins. et des rieurs.

On devine quel pugilat s'ensuivit. Les coups tombaient comme grêle, et la galerie se gardait bien de séparer les deux adversaires. Celui-ci avait un œil poché ; celui-là, la mâchoire en compote. Ils tenaient bon tous les deux. Enfin, le plus âgé se montra le plus sage.

– Assez ! dit-il en prenant une attitude magnanime ; c'est moi qu'avais tort de te traiter toujours comme un moussaillon !... Je te reconnais mon égal. et te proclame mon ami. Veux-tu ? J'sommes maintenant *matelots*. Cric !

– Crac ! répliqua l'élève, qui, de franc cœur et tout en larmes, se jeta dans les bras du maître.

Et ce fut désormais une amitié digne de prendre rang à la suite de Castor et de Pollux, d'Oreste et de Pylade, de Pythias et de Damon, etc..., etc. ; une paire de types inconnus de l'antiquité. Ils manquaient à l'histoire.

Nous ne plaisantons pas. Bien que pillards, querelleurs, ripailleurs. et le reste, nos deux inséparables se distinguaient pourtant de leurs compagnons ; car, on le comprendra sans peine, le personnel des corsaires ne se recrutait pas parmi la fine fleur des pois. Il se formait, en deçà et au delà du temps marqué pour le service de l'Etat, d'aventureux pêcheurs ayant trouvé la chasse aux écrevisses anglaises bien autrement profitable que la pêche du hareng ou de la morue, de réfractaires, de contrebandiers, de vieux forbans et autres cosmopolites des moins scrupuleux. Une vraie bohème maritime ! Or. parmi cette tourbe, le brutal, mais loyal Grand-Pierre, le présomptueux, mais dévoué Jean-Louis, se trouvaient rois. comme les borgnes dans le royaume des aveugles. Nous avons esquissé le portrait de Stoppe-la-

Mèche ; qu'on nous permette, comme pendant, celui de Frise-à-Plat, devenu chef-timonier.

Sa chevelure demeurait non moins rétive au fer à papillotes que par le passé, mais une heureuse métamorphose s'accomplissait dans tout le reste de sa personne. Il avait appris à lire, à écrire, à danser. C'était le matelot joli-cœur. Il portait des boucles d'oreilles et des sous-pieds ! Il avait du linge, des économies ! Très-fûté, d'ailleurs, et tirant profit de tout. L'instinct de la conservation. Un parfait Normand. y compris le teint frais et l'apparente naïveté. A terre, à jeun, vous l'auriez pris pour une demoiselle. Mais dans le combat ou dans l'orgie, c'était le digne émule de Stoppe-la-Mèche, que, sous maint rapport, il s'était proposé pour modèle. Tous les tours de force ou d'audace exécutés par celui-ci, celui-là les renouvelait ou les imitait à l'instant. L'ancien, d'abord, en était fier ; puis jaloux. Il osait davantage. L'autre aussi. De plus fort en plus fort ! « Cric ! crac ! sabot ! cuiller à pot ! » Une constante émulation, mais qui ne faisait que resserrer le lien de leur amitié.

On les voyait toujours ensemble, naviguant de conserve, si pareillement réglés d'allure et de gestes, qu'on eût pu croire qu'un seul et même ressort les mettait en mouvement tous les deux. Ils avaient les mêmes habitudes, les mêmes goûts, la même ambition, et, pour entrer dans notre sujet, nous ajouterons : le même et malheureux amour dans le cœur. On l'eût deviné, du reste, aux regards en-dessous que, dès le seuil de la salle au balcon d'argent, ils adressaient l'un et l'autre à l'insensible et trop charmante Antoinette.

Pour le moment, elle ne songeait pas plus à se moquer d'eux qu'ils ne songeaient à lui plaire. Ils restaient là, confus, immobiles, interdits, sous le regard anxieux des deux jeunes filles et du commandant qui, d'une voix irritée, les interrogeait pour la seconde fois.

Toujours en dessous, Jean-Louis regarda Grand-Pierre, qui regarda Jean-Louis. « A toi ! » semblaient-ils se dire. Mais, pas plus l'un que l'autre, ils n'osaient parler.

– Mon père ! s'écria Marguerite, dites ce qu'est devenu mon père !

Et comme ils se taisaient encore.



– Mort 1 ajouta-t-elle toute palpitante d’angoisse. Mort, n’est-ce pas ? Il est mort ?

– Non ! firent les deux matelots, qui s’étaient redressés.

Puis, courbant de nouveau la tête :

– Ah ! si ce n’était que ça ! murmurèrent-ils d’une même voix lamentable.

– Courage et bon espoir ! disait Antoinette à Marguerite, qu’elle soutenait et calmait à la fois.

Le commandant perdait patience.

– Répondrez-vous, enfin ? dit-il avec ce ton d’autorité qui impose l’obéissance.

Ils allaient obéir en même temps. Mais le vieil officier, s’adressant au maître d’équipage :

– Toi d’abord, l’ancien ! précisa-t-il, et puisqu’il faut que je t’aide, voyons ! Le capitaine Balidar est parti, voilà bientôt quinze jours, sur son lougre appelé *l’Embuscade* ?

Stoppe-la-Mèche inclina la tête affirmativement.

Le questionneur poursuivit :

– Nous avons appris que, vers la fin de l’autre semaine, échappant à la croisière anglaise, il avait capturé un brick espagnol... mais avec lequel il s’était vu contraint de chercher un refuge sous le canon du Havre. Un navire de guerre vous donnait la chasse.

– Oui ! souffla le maître d’équipage.

Et Jean-Louis, plus explicite, se permit d’ajouter :

– Le John Bull. un grand cutter de dix-huit caronades. et l’équipage à l’avenant.

– Je ne t’interroge pas, toi qui compte si bien les forces de l’ennemi ! répliqua le mutilé. Parle, toi, l’autre ! Que faisait votre capitaine ?

– Il enrageait ! dit Grand-Pierre. Bloqué, quoi ! Avec ça qu’au bout de cinq jours, le goddam lui fit passer, par un pêcheur, une façon de cartel qui manquait de politesse et débutait par cette nargue : « Au forban Balidar ! » Je vous laisse à penser sa colère. Elle dura jusqu’à la nuit close.

– Et le lendemain ?

– Il sifflotait entre ses dents. Un tic à lui quand il rumine quelque branle-bas d'enfer ! *Fectivement*, à la marée du soir, il nous ordonna d'être prêts pour un coup de peigne. Et comme je passais dans ses eaux, je l'entendis grommeler en regardant la lun qui n'était pas claire du tout : « Bon ! y aura de *breume* ! »

– Quand cela ?

– Eh ! cette nuit, pardi ! à l'appareillage, quan l'officier de quart du stationnaire lui demandait « Où allez-vous ? » et qu'il a crânement répondu « Vous débarrasser de ce méchant cutter, qui com mence à nous em.bêter tous. n'est-ce pas, les er fants ? »

Frise-à-Plat crut devoir intervenir pour une explication.

– C'était à ses matelots qu'il parlait ainsi. e tous ont répondu « oui » de gaieté de cœur, même ceux-là qui savaient que les bouches à feu et autres du John Bull étaient plus du redouble qu'à bord de l' *Embuscade*.

– Bien riposté ! fit Stoppe-la-Mèche, tout rayon nant d'orgueil et d'admiration pour son élève.

D'autre part, le commandant avait souri.

– Allons, dit-il, voilà qui te revaut mon estime ! Continue, toi, le blondin. Ces demoiselles sont dans les transes, et tu nous expliqueras plus vite.

Petit-Jean l'interrompit en commençant avec une incroyable volubilité le récit du combat.

– Nous filions au plus près. histoire de passer devant. Un fort brouillard et de la houle ! Sitôt que l' *Embuscade* eut réussi cette première manœuvre, elle s'approcha du croiseur et, pour se faire reconnaître, le saluant d'un paquet de mitraille, elle sembla lui crier par la voix du canon : « Accepté ton cartel, et voilà notre attaque ! » Faut être juste, l'autre ne se le fit pas répéter deux fois. Toujours prêt à dérapper, il se met en chasse. Le vent et la mer grossissaient. Quelle course ! Tout à coup, pare à virer sous le cap d'Antifer ! Une frime, vous comprenez !... Cache-cache dans la brume. Puis, toutes voiles dehors, et droit à l'Anglais !... Nous l'accostons comme une foudre. On jette les grappins. En avant ! à l'abordage !... Mais les *homards cuits* ne dormaient point. Bing ! boum ! patatras ! une triple volée de mitraille balaye notre pont, le couvrant de morts et de blessés.

Marguerite, qui jusqu'alors avait écouté, toute frémissante, ne put retenir ce cri :

– Dieu ! mon père !

– Rassurez-vous ! s'empessa de reprendre le maître d'équipage, notre capitaine avait déjà bondi dans les galhaubans du *John Bull*, et son digne second, Césaire Heurtebise, s'y trouvait avec lui. C'est ce qui les aura sauvés tous les deux. peut-être.

– Peut-être ! répéta douloureusement la fille du corsaire.

– Après ? questionna sa filleule avec non moins d'émotion, après ?

Et le commandant, de sa voix impérieuse et brève :

– Mais achevez donc, vous voyez bien qu'elles se meurent !

Sur un geste piteux de Grand-Pierre, Petit-Jean conclut avec une sourde rage mêlée de honte :

– Eh ! nous ne savons pas ! La mitraille, la fumée nous aveuglaient. Un choc, un coup de mer, un coup du diable a brisé les chaînes de nos grappins. L'*Embuscade*, comme d'elle-même, a filé vers Dieppe, où nous poussait un vent de tempête. Le *John Bull* avait cargué ses voiles. Mais tout à l'heure, en entrant dans le chenal, on croit avoir entrevu à travers le brouillard comme son fantôme qui nous pourchassait encore !

– Misérables ! s'écria le commandant, sous le regard indigné duquel ils reculèrent, courbés et tremblants, misérables ! vous avez abandonné votre capitaine aux mains des Anglais !

– Ils l'auront tué ! gémit Marguerite, qui chancelait.

– Non ! balbutia l'un des matelots, il se sera rendu.

Cette interruption, précédée d'une sorte de rugissement léonin, se fit entendre vers le seuil :

– Hein ! qui parle ainsi de Balidar ? Balidar ne se rend pas !

Déjà se croisaient dans l'air toutes sortes d'exclamations de surprise et de joie :

– Mon père ! mon parrain ! Le capitaine !

C'était lui, c'était Balidar.

### III

## JE SUIS BALIDAR !

Par un de ces miracles héroïques dont il était coutumier, Antonio Balidar reparaissait au milieu des siens, qui, dans ce même instant, venaient d'être réduits à le croire ou mort ou prisonnier.

Il reste de la personne du célèbre corsaire un portrait à la plume, tracé par un écrivain spécial qui, tout jeune, l'a connu : Edouard Corbière. Nous l'emprunterons à ce maître, à ce doyen des conteurs maritimes, afin qu'on ne nous accuse pas de flatter notre héros, et pour qu'il se présente, en quelque sorte, avec l'empreinte de l'authenticité.

« Le capitaine Balidar, dit notre chroniqueur, était un beau garçon, quoique assez petit de taille, d'une figure large, ouverte, et d'une mobilité d'expression peu ordinaire. Je remarquai que ses yeux, admirablement fendus sous leurs sourcils fortement dessinés, étaient recouverts par des cils noirs et lisses, de la longueur d'un demi-pouce au moins.

» Il n'était, à la manière des autres capitaines de corsaires, vêtu à son bord que d'un gilet rond et d'un pantalon bleu, comme les autres matelots. La beauté mâle de sa physionomie et l'énergie qu'il portait dans la vivacité de ses regards auraient seules suffi pour le faire reconnaître pour le chef suprême, au milieu de son équipage. C'était là surtout son premier signe distinctif. Lui-même comprenait si bien, en définitive, l'influence et l'autorité que son heureuse et imposante figure devait exercer sur le moral de ses gens, qu'il disait quelquefois, en se plaçant le doigt sous l'œil à la

façon mimique des méridionaux : que c'était là qu'il portait ses épaulettes de capitaine de vaisseau ! Et, en effet, comme disent les marins, tout son monde lui obéissait à *l'œil et au pouce*, et jamais la discipline maritime ne fut mieux observée au large, qu'à bord des navires que commandait cet intrépide homme de mer. »

Tel était celui qui venait d'apparaître, encore tout échauffé, tout radieux du succès de sa délivrance. Il n'avait guère plus de quarante ans. A peine quelques fils argentés nuançaient-ils sa noire chevelure. Tout le feu de la jeunesse brillait dans son regard. On devinait, rien qu'à le voir, une nature intelligente, primesautière, fouguese et passionnée dans ses colères comme dans ses amours. Il avait couru vers Marguerite. Au risque de l'étouffer, il l'étreignait dans ses bras, et comme autrefois, au retour des pontons, ces cris où vibrait la tendresse paternelle s'échappaient de ses lèvres :

– Enfant adorée !..... Marguerite !..... Rita ! Oh ! ma fille ! ma fille !

Et, dans sa folle ivresse, il l'embrassait encore.

Elle, éperdue, suffoquée, versant des larmes de joie, elle lui répondait :

– Mon père ! mon bon père !... Te voilà ! C'est bien toi ! que je suis heureuse !

Tout à coup Balidar, épouvanté, s'écria :

– Tonnerre ! elle s'évanouit !

Il l'avait soulevée comme un enfant qui dort, il la porta sur un canapé, il s'agenouilla devant, tout anxieux, tout furieux contre lui-même.

– Ah ! butor ! tu n'en feras jamais d'autres. Si je l'avais tuée !

– Mais non, répliqua Toinette, qui les avait suivis ; le bonheur ne tue pas. Tenez ! la voilà qui rouvre les yeux.

– Et qui me sourit, s'écria le corsaire avec une surprenante mobilité d'accent et de visage. Encore ! encore, ma mignonne ! Oui. c'est moi, et c'est Toinette. Au fait, je ne t'avais pas aperçue, toi. Bonjour, Toinon. Mais embrasse-moi donc à ton tour, ma filleule !

Pendant cette scène rapide, ni les deux matelots ni le commandant n'étaient encore revenus de leur première surprise.

– Mais, questionna celui-ci, comment se peut-il, capitaine.

– Ah ! l'interrompit Balidar à moitié disparu sous les caresses des deux jeunes filles, ah ! je ne suis plus capitaine, je suis père de famille. Adressez-

vous à Césaire.

Il était entré à la suite de son chef, mais se tenait discrètement à l'écart.

On se le rappelle, c'était ce mousse audacieux qui l'avait sauvé jadis des pontons anglais. Le jeune Heurtebise n'ayant plus de parents, une sorte d'adoption s'en était suivie. La maison du capitaine fut désormais la sienne. Marguerite et Antoinette devinrent ses sœurs. Il les aimait et leur était dévoué comme un frère.

Mais, avec Balidar, on ne s'endormait pas dans les délices de Capoue, autrement Dieppe ou Varangeville. C'était sans cesse de nouvelles courses et de nouveaux combats, dans lesquels Césaire ne tarda pas à se distinguer non-seulement parmi les plus braves, mais encore parmi les plus capables. Adolescent précoce, il fut un acharné travailleur. Lorsqu'on ne se battait pas, durant les loisirs des longues traversées, il lisait, il étudiait. On le considéra bientôt comme le meilleur officier du bord, on le respecta comme un ancien, tant, sans le vouloir, il s'était vieilli avant l'âge.

Il avait à présent vingt-cinq ans. Sa physionomie pensive, et même un peu trop grave, le faisait remarquer tout de suite au milieu des turbulents écumeurs, ses compagnons. Il leur ressemblait si peu ! N'allez pas croire, cependant, que ce fût un corsaire à l'eau de rose. C'était bien l'homme de son métier, de son élément. La parole rude ; une forte couche de hâle sur le visage, des traits irréguliers, le sentiment du devoir incarné dans toute sa personne ; mais dans la tenue, dans l'expression, cet air de franchise, de simplicité, je dirais presque de modestie, qui caractérise encore de nos jours les jeunes officiers de la marine française.

Aj outons que Césaire avait de beaux yeux et des dents éclatantes de blancheur, beaucoup de tendresse et même un certain charme mélancolique dans le regard. surtout en ce moment où, sans être remarqué par elle, il regardait Marguerite.

Antoinette seule l'avait aperçu. La voix du commandant le réveilla comme en sursaut.

– Eh bien, lieutenant, cette explication ? Ne nous faites pas attendre davantage !

Aussi calme que s'il eût raconté la chose la plus naturelle, Heurtebise s'exprima ainsi :

– « C’est bien simple. Nous étions tous les deux dans les galhaubans du *John Bull* au milieu de la fumée. L’ennemi ne nous avait pas encore entrevus. Une secousse, un craquement nous firent comprendre que les chaînes d’abordage se brisaient et que *l’Embuscade*, toutes voiles dehors, était emportée par la bourrasque. D’ailleurs, comme afin de ne nous laisser aucun doute sur notre situation critique, le ; capitaine anglais articula ce commandement :

« – Hisse les bonnettes ! Leforbanprend chasse !... , Tire à couler ! »

« On n’eut pas le temps de lui obéir. Une voix tonnante, répondant à la sienne dans son propre idiome, pétrifia de stupeur tout son équipage :

« – Rendez-vous tous ! criait-elle, ou nous sautons ensemble ! Je suis Balidar ! »

Le récit du lieutenant fut interrompu par cette exclamation d’Antoinette :

– Ah ! c’est beau ! mon parrain ; c’est sublime !

– Et je suis fière de toi, mon père ! ajouta Marguerite.

Toutes les deux, se rejetant en arrière, admiraient le héros qui, tout aux joies du cœur, souriait d’un air bon enfant. –

– Comme Jean Bart ! avait dit le commandant.

Césaire reprit en ces termes :

« Voici ce qui s’était passé. Rampant, bondissant comme une panthère, il avait atteint le capot de la soute aux poudres, en ce moment fermé pour qu’aucune flammèche n’y ricochât.

« Il avait enfoncé l’obstacle d’un premier coup de hache. D’un second, d’un troisième, au bas de l’escalier, il venait d’abattre les deux gardiens de la sainte-barbe, l’un blessé, l’autre mort.

« La concentration des ennemis sur le gaillard d’arrière avait merveilleusement servi cette inspiration, ce trait de génie ; personne sur le pont pour l’arrêter. Moi, qui le suivais, j’étais parvenu sans entrave jusqu’au bord du capot effondré.

« Qui nierait à présent la terreur qu’inspire à toute la marine anglaise le seul nom de Balidar ! Depuis le midshipman jusqu’au commodore, ils savent que ses menaces sont paroles d’Évangile, et que, pour qu’elles s’exécutent, il n’y a que l’intervalle du geste à la volonté, de l’éclair à la foudre.

« A sa formidable injonction sortant de la soute aux poudres, nos ennemis avaient reculé, hagards et muets, vers l'étambot.

« Peut-être s'en trouvait-il dans le nombre qui avaient assisté à l'explosion de *l'Orient*, à la catastrophe du *Vengeur*.

« Leur capitaine seul ne bronchait pas. Un rude homme, et de superbe sang-froid ! je vous l'atteste. Hélant les gardiens de la poudrière, il leur cria :

« – Tom !... William ! si vous vivez encore, répondez !... Est-ce bien le damné corsaire ?

« Cette constatation, loin de nous nuire, ne pouvait que nous être favorable.

« – Réponds ! dit Balidar au blessé, qui s'empressa d'obéir.

« – C'est lui !... c'est bien lui !... Il a son pistolet armé sur un tas de gargousses !... Il défonce de sa hache un baril de pulvérin !

« En même temps, cet ordre m'arrivait d'en bas :

« – Césaire ! le boute-feu du bord !

« Je compris. La mèche ardente était auprès de moi. Je m'en emparai vivement, je la brandis et la jetai dans l'escalier de la soute. »

Une seconde interruption eut lieu, mais cette fois de la part de Grand-Pierre.

Se rappelant l'exploit auquel remontait son surnom, avec une narquoise grimace il murmura :

– Pas de *Stoppe-la-Mèche* chez les *homards* !

– Chut ! fit Jean-Louis.

Déjà Heurtebise continuait :

« A peine mon brandon fut-il en bas, que le blessé s'écriait :

« – Il le ramasse. Il l'implante dans la poudre ! Seigneur Dieu ! nous allons sauter !

« Ce ne fut qu'une exclamation d'effroi. Puis, un silence, au milieu duquel la voix de Balidar s'éleva, vibrante et dominatrice :

« – Anglais, vous l'avez entendu ?... La mèche n'en a que pour dix minutes, juste le temps de vous constituer prisonniers dans la chambre de poupe, où mon second vous cadennassera solidement. C'est ma volonté ! Sinon, la capilotade. Je suis Balidar !



« Cette dernière sommation détermina la panique. Vous savez qu'elles sont contagieuses et gagnent parfois jusqu'aux plus braves. Un instant plus tard, l'équipage de *John-Bull* n'était plus qu'un troupeau de moutons effarés qui s'entassaient, qui dégringolaient par l'écoutille, tandis que je prenais mes mesures à la hâte pour la refermer, pour la clouer sur leurs têtes. Un curieux spectacle, allez ! la plus folle des bousculades ! »

Heurtebise fit une pause. Ses auditeurs souriaient. Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat crurent permis de laisser éclater leur enthousiasme gouailleur. Les Anglais eussent été là, devant eux, qu'ils ne se fussent pas amusés davantage.

– Des harengs ! quoi ! se disaient-ils avec des gestes à s'en tenir les côtes. Tu vois ça d'ici, n'est-ce pas, mon p'tit marsouin ! Mon grand cachalot ! Cric ! crac ! sabot ! cuiller à pot ! La caque aux homards cuits !...

Une sèche apostrophe, partie du canapé, les rappela soudainement à l'ordre, au mutisme, à l'immobilité disciplinaire.

Le second, d'ailleurs, n'avait pas fini.

« Un seul de nos ennemis, ajouta-t-il, et c'était leur chef, restait imperturbable au milieu de l'épouvante et du désordre. Il en profita même pour oser une revanche. Ayant trouvé moyen de se rapprocher du capot de la soute, tout à coup, les pistolets aux poings, un couteau malgache entre les dents, il y bondit à son tour. J'entends le bruit d'une lutte, je me précipite. mais celui que j'allais secourir a-t-il jamais besoin d'aide ?... »

– Allons donc ! se récria Balidar, pas de ces flatteries-là devant moi, mon garçon ! J'aurais peut-être succombé. Un rude adversaire !..... et le blessé, d'ailleurs, s'était remis de la partie. C'est grâce à ta promptitude, à ton courage, que nous avons pu les terrasser, les garrotter tous les deux. Encore une fois, tu m'as sauvé !... Mais avec lui je ne compte plus. ça devient une habitude !

Puis se retournant vers sa fille :

– Tu l'entends, Rita ! Césaire est mon Mamelouk à moi. Quand il m'accompagne, tu n'as rien à craindre !

Le jeune marin, tout décontenancé, rougissait de cet éloge. Il n'apercevait pas les deux jeunes filles, qui cependant lui tendaient la main.

– Ah ça ! reprit tout à coup le commandant, vous venez donc de rentrer au port sur le *John Bull*.

– Qui se trouve provisoirement sous la garde de votre brigadier-chef de gendarmerie ! acheva gaiement le corsaire. Mon second allait vous en avertir, quand nous avons appris que vous étiez ici. Il serait temps de donner de l'air à nos prisonniers.

Et comme le vétéran se dirigeait déjà vers la sortie :

– Césaire vous soumettra mon désir relativement au capitaine. un brave. Et c'est, dit-on, le fils d'un lord. Ne perdez pas de temps.

A peine eurent-ils disparu, que ce fut le tour des deux matelots :

– Hors d'ici, faillis-chiens ! tournez-moi les talons !

Ils ne se le firent pas répéter deux fois, trop heureux d'en être quittes à si bon marché : – Cric ! crac ! payayons-nous !

Balidar resta seul avec sa fille et sa filleule. Il voulut savoir tout ce qui s'était passé durant son absence ; il les interrogea tour à tour, remerciant celle-ci, câlinant celle-là, ayant pour elle des alternatives de tendresse ou de sévérité, de joie bruyante ou de triste appréhension, qui témoignaient de l'étrange mobilité de sa physionomie et de son caractère. Cet homme était un problème.

– Si tu savais ce que j'ai ressenti, lui dit-il soudainement, lorsque je t'ai vue tout à l'heure défaillante et si pâle ! Ah ! tu ressemblais à ta mère !

Et, se laissant tomber aux genoux de Marguerite, il éclata en sanglots.

On eût dit qu'il lui demandait pardon. Était-ce un mystérieux remords ? Était-ce le déchirement d'une ancienne douleur qui se ravivait dans son âme ?

L'instant d'après, il riait, il plaisantait avec la joviale bonhomie de son compatriote Henri IV, oubliant tout le reste de la terre, l'avenir et le passé, lorsqu'il se trouvait en famille.

On entendit enfin des pas dans l'escalier.

– Attention ! dit-il en se relevant, tenons-nous, voici mon prisonnier !

## IV

# LE VŒU DE MARGUERITE

Césaire Heurtebise introduisit le capitaine anglais en l'annonçant par son nom, que sans doute il venait d'apprendre :

– Sir Arthur Gower,

C'était un gentleman d'une trentaine d'années, grand, mince, élégant, d'une parfaite distinction, d'une beauté rare. Ses traits réguliers et virils, sa chevelure naturellement crépelée, de même nuance que ses longs favoris aux reflets d'or, la blancheur de son teint, l'ironie sensuelle de sa lèvre supérieure, quelque peu relevée, ce qui laissait entrevoir des dents admirables, ses façons aristocratiques, son regard froid, hautain, mais fascinateur, tout contribuait à faire de ce personnage une sorte de don Juan britannique. C'était Lovelace sous l'uniforme rouge du capitaine de corvette.

Et, chose singulière, malgré la violence qu'il venait de subir, malgré sa lutte acharnée dans la soute aux poudres, son costume n'avait pas une déchirure, pas une tache. Rien d'incorrect dans sa personne. Il paraissait, comme on dit vulgairement, sortir d'une boîte, être tiré à quatre épingles. Tel il se fût présenté à la parade, tel il entra dans la salle au balcon d'argent.

Le sourire dédaigneux, la tête haute.

Mais, en apercevant les deux jeunes filles, il se découvrit et les salua du front, rien de plus.

Étonnées, curieuses, elles le regardaient. Jamais encore elles n'avaient vu un pareil homme.

Cependant Balidar, avec sa cordialité méridionale, s'avancait à la rencontre de sir Arthur Gower, et le gratifiant d'un titre qui lui vint naturellement à la pensée :

– Milord, dit-il, soyez le bienvenu chez moi ! Vous ne me semblez guère aimer les gens de ma nation. je ne chéris point ceux de la vôtre. Mais après s'être bravement combattus, n'est-il pas juste qu'on mette au rancart, surtout le vainqueur, toute prévention et toute haine ?

Et, comme le commandant du *John Bull* gardait le silence, celui de l'*Embuscade* ajouta :

– Je présume que mon second vous aura dit, chemin faisant, ce que je propose pour adoucir votre captivité ?

Césaire fit un geste négatif. L'Anglais, dans notre langue, répliqua gravement :

– S'il vous plaît, parlons de mes matelots.

Antoinette et Marguerite échangèrent un regard. Celle-ci semblait dire à l'autre :

– Un noble cœur ! Il s'oublie pour ne songer qu'à ses compagnons d'infortune !

Balidar, déjà quelque peu refroidi par l'accueil glacial de son prisonnier, reprit la parole en ces termes :

– Nous ne les traiterons pas comme sur vos pontons !..... Mais je ne veux pas raviver ce souvenir. au contraire !... Si nos casemates ne vous semblent pas convenables, on leur trouvera quelque autre résidence, à l'intérieur du pays. S'il se présente une occasion d'échange, on les renverra chez eux. Leur chef seul est un de ces ennemis qu'on ne relâche qu'après la guerre. Ou je m'abuse sur son compte, ou bien il ne songera même pas à s'évader de la prison que je lui réserve.

– Quelle prison ? demanda l'Anglais.

– Votre parole, milord, répondit le généreux corsaire, et cette maison, ma propre maison, où je vous offre franchement l'hospitalité.

Sir Arthur Gower, bien que toujours aussi flegmatique, parut d'abord sensible à ce procédé chevaleresque. Puis, secouant la tête en signe de

refus :

– Non ! déclara-t-il, c'est impossible.

– Et pourquoi ? questionna Balidar avec un froncement de sourcil annonçant l'orage.

Le commandant du *John Bull*, après un temps d'hésitation, répondit :

– Une telle condition ne serait acceptable pour moi que de la part d'un officier, d'un gentleman.

– Mais non pas de la part d'un forban, interrompit le capitaine de *l'Embuscade* avec un rugissement de colère. Ah ! jour de Dieu ! vous me rappelez cette injure et votre insolent cartel.

– Oubliez-vous, fit l'Anglais impassible, que je n'ai plus mon épée ?

– On vous la rendra, milord, et puisque vous voulez bien me faire cet honneur.

Il n'acheva pas. Marguerite, pâle, émue, suppliante, venait de se jeter inopinément entre les deux ennemis tout prêts à courir aux armes.

– Milord ! au nom du ciel ! et vous aussi, mon père, écoutez-moi !

A ces accents partis du cœur, à cette apparition, gracieuse, le prisonnier s'adoucit, recula, sous le charme de l'innocence et de la beauté.

Quant à Balidar, par un de ces brusques revirements qui lui étaient familiers, il domptait déjà son emportement pour reprendre sa bonhomie paternelle.

– Explique-toi, mon enfant. Quel était ton dessein ? Que désires-tu ? Que veux-tu ? Parle.

– Je ne sais plus. je n'ose plus. balbutia-t-elle, toute confuse de son audace.

Mais sir Arthur, avec une respectueuse admiration :

– Miss, lui dit-il, j'écoute.

L'effort qu'elle avait dû faire, pour sortir de ses habitudes réservées, ne lui permettait pas encore de traduire par des mots l'inspiration qui se lisait sur son visage. Elle parvint à se remettre du trouble qui l'oppressait, et, les yeux baissés, les joues recouvertes d'une vive rougeur qui la rendait encore plus charmante :

– Mon père, commença-t-elle en ne s'adressant tout d'abord qu'à lui, j'étais agenouillée tantôt devant cette image de la Vierge, et, pour qu'elle te

ramène au port, je lui ai fait un vœu, plusieurs vœux, ..

– Dis lesquels, Margarita.

– Le premier, expliqua la jeune fille avec un peu plus d’assurance, c’est de brûler sur ses autels, à Saint-Remi, à Saint-Jacques et aux Grèves, les plus beaux cierges de Dieppe.

– Qu’à cela ne tienne ! fit le père. Ensuite ?

Elle continua, comme attardant à dessein ce qui restait à dire :

– J’ai promis ensuite, si tu m’étais rendu par la protection de Marie, d’habiller de neuf, en son honneur, les enfants pauvres de la ville et de nourrir tous ses mendiants pendant une semaine.

– Bravo ! s’écria le corsaire, j’aime encore mieux cet engagement-là. C’est chose faite. Mais je ne vois pas quel rapport.

Ces derniers mots venaient d’être accompagnés d’un geste désignant sir Arthur Gower.

Immobile, attentif et les yeux voilés, il regardait cependant Margarita.

– Attends ! père, j’y arrive, poursuivit-elle. Ma dernière promesse était relative aux prisonniers J’ai fait vœu d’adoucir au moins la captivité du premier ennemi qu’il me serait donné de voir, après t’avoir serré dans mes bras.

– Bon ! je saisis, murmura le capitaine de l’ *Embuscade*,

Celui du *John Bull* restait muet. Une flamme avait brillé dans son regard.

Après une hésitation dernière, se retournant tout à coup vers lui :

– Et vous, milord, conclut Marguerite, n’avez-vous pas compris ? Ce prisonnier, c’est vous. Pour que je ne sois pas parjure, devenez l’hôte de mon père. Il va vous tendre la main.

– Ouiche !... fit en se refrognant le corsaire.

Mais déjà sa fille s’était emparé de son bras. En dépit d’une certaine résistance, elle le contraignit doucement à céder au désir qu’elle venait d’exprimer.

– Après tout, grommelait-il d’une voix qui s’éleva promptement, si j’abhorre les Anglais, c’est en général, et non pas en particulier. La bravoure de celui-là m’inspirait même un commencement de sympathie. Il a failli m’envoyer ad *patres*, et ces choses-là, moi, ça m’attache. Voyons, milord, une trêve ! Eh ! par tous les diables ! nos conditions ne sont pas si dures !

En dépit de ces cordiales avances, le prisonnier tardait à se lier par un serment.

– Ce n'est pas à lui, dit encore Marguerite, c'est à moi, sir Gower, que vous engagerez votre parole.

– J'accepte, répondit-il enfin ; me voici votre esclave. et celui de mon honneur !

Les deux adversaires venaient de se toucher la main.

Au demeurant, le corsaire était enchanté, mais surtout parce qu'on avait satisfait au vœu de son enfant.

– Allons ! s'écria-t-il en appelant ses serviteurs, allons ! Barnabé ! François !..... Et toi surtout, Antoinette, qui es céans la véritable maîtresse de maison. qu'on dispose tout pour que sir Arthur ne soit pas trop mécontent de sa prison. Voici bientôt la nuit. On le servira ce soir dans sa chambre. – Vous excuserez, milord !... Nous nous installerons demain plus confortablement, ainsi que l'on dit chez vous, et ce sera, mille tonnerres ! à la campagne, à Varangeville ! Mais, là comme ici, votre geôlier, le voilà !

Il désignait, il embrassait Marguerite.

Une heure plus tard, elle se retrouva seule avec Antoinette, qui, par extraordinaire, n'avait pas son joyeux sourire.

– Mais qu'as-tu donc ? lui demanda sa sœur de lait. Notre nouvel hôte te déplairait-il ?... Es-tu fâchée qu'il ait consenti ?

– Je ne sais pas, répliqua Toinon, mais peut-être eût-ce été préférable qu'il persistât dans son refus.

– Pourquoi donc ?

– Un instinct !

## V

# VARANGEVILLE

A quelques kilomètres de Dieppe, vers l'ouest de la côte, s'étend l'ombreux et verdoyant Varangeville.

C'était alors, et c'est encore aujourd'hui, l'un des plus beaux villages du littoral de la Seine-Inférieure.

D'un côté se déroule la campagne normande avec toutes ses splendeurs végétales, ses plantureuses cours aux larges pommiers arrondis, ses champs aux riches cultures, ses routes et ses fermes entourées, bordées de haies vives ou de majestueuses rangées de grands arbres.

De l'autre, au delà des friches envahies par le romarin toujours vert et des falaises se capitonnant du velours des herbes et des mousses, c'est l'Océan.

Presque au bord de la roche coupée à pic, et qui n'empêche pas toujours la mer d'aller plus loin, se dresse une haute et grosse tour quadrangulaire, de style Louis XV : le phare d'Ailly. Sur une autre crête surplombant l'abîme, qui la dévorera tôt ou tard, l'église de la paroisse occupe une situation des plus pittoresques et des plus vertigineuses. C'est à croire qu'elle va s'effondrer, tomber de toute cette hauteur parmi les galets, les rochers et les brisants.

On accède à la grève par quatre ou cinq coupures ou *ports*, mais surtout par un délicieux ravin, que l'été remplit de feuillage, émaille de fleurs, et qui descend en serpentant jusqu'à la brèche dont le double escarpement forme l'entrée d'une sorte de crique, sauvage comme celle d'une île déserte.



Ce val communique avec le plateau même où s'éparpillent les maisonnettes riantes du village, autour des restes, utilisés en métairie, de l'élégant castel d'Ango, ce Jacques Cœur de François 1<sup>er</sup>, cet armateur châtelain qui, du haut de ses tourelles, se lassait à compter ses navires entrant au port de Dieppe ou reprenant le large.

Les deux sœurs de lait avaient grandi, Antoinette était née dans une ferme voisine, que le parrain devait racheter plus tard et donner à sa filleule. Sa maison de campagne y attendait.

Qui de nous, en parcourant la Normandie, n'a pas remarqué ces anciennes demeures seigneuriales, dont l'étage et les ailes sont en pans de bois sculptés, dont la haute toiture se couronne d'élégantes cheminées de briques, et qui datent pour le moins du roi Henri IV. Un manoir, un *mesnil*, comme on dit là-bas.

Telle est la résidence où va se transporter notre drame. On l'appelait autrefois le château d'Ailly. Abandonné dès les premiers jours de la tourmente révolutionnaire, il avait été vendu comme bien national contre une poignée d'assignats, lorsque Balidar, à son tour, s'en rendit acquéreur, mais sans savoir quand et comment sa prodigalité solderait cet achat. Quelques réparations urgentes se bâclèrent à la diable ; le tapissier n'eut qu'à choisir parmi les dépouilles des navires, anglais ou espagnols, qui devinrent la proie du corsaire. A chaque nouvelle capture, tout le dessus du panier prenait le chemin du manoir.

Il en résulta l'ameublement le plus hétéroclite qu'on puisse imaginer, un luxe de tapis, de rideaux et de tentures comme on n'en reverra plus. Les quatre parties du monde y avaient contribué. sans le savoir. et sans le vouloir !... Ici, c'était Windsor ou Lisbonne ; là, Tunis, Mexico, le Brésil, l'Inde ou la Chine ; sans compter maintes acquisitions dans les villes et châteaux d'alentour. On avait ordonné l'air de la campagne à Marguerite, et Balidar ne trouvait rien de trop beau, rien de trop cher. c'était pour sa fille !

Mais ce qui valait encore mieux que tout cela, c'était le site, c'était le paysage ! Pas de pelouses, pas de gazons. de beaux herbages où leg, bestiaux, dans l'herbe jusqu'au ventre, vous regardaient d'un : air satisfait. Et quel jardin ! quel parc ! Le val et la crique en faisaient partie. Quel art, mieux que la nature, eût ménagé ces riantes perspectives, eût groupé ces

grands arbres, à travers lesquels on voyait resplendir les flots et, chaque soir, tout au fond de l'immense horizon, ce spectacle magique et ! variant à l'infini que donne le coucher du soleil.

Le lendemain du retour triomphant de Balidar, tout était en mouvement au château. Deux domestiques, Marianne et François, arrivés dès le matin, mettaient toutes choses en ordre dans l'intérieur. Au dehors, les époux Simon, fermiers d'Antoinette, nettoient les massifs et ratissent les allées, où déjà l'automne sème quelques feuilles mortes. On se hâte, les maîtres vont arriver.

Vers le soir, au détour du chemin, se montre une calèche renfermant le capitaine et les deux demoiselles. Un cavalier les escortes, c'est sir Arthur Gower.

– Milord, lui dit Balidar en mettant pied à terre, voici la forteresse en question. Je vous y destinais d'abord un cachot, mais on m'a fait observer que ce ne serait pas convenable, à cause de mes deux filles, et nous avons résolu de vous loger ici près, dans la ferme à Toinon... Vous serez le prisonnier de Toinon. Ce qui vous laissera, d'ailleurs, beaucoup plus de liberté. Venez voir !

Le gentleman suivit son hôte.

A deux ou trois portées de fusil du manoir, dans une folle haie, s'ouvrait la barrière communiquant avec la ferme. une de ces avenantes fermes normandes dont la vue donne cette pensée qu'on doit y vivre heureux.

En passant devant l'écurie, l'Anglais remarqua qu'il y aurait place pour son cheval, superbe bête de race achetée par lui le matin même.

– L'animal sera bien servi, dit Balidar, et le maître également, par le bon père Simon, que je vous présente. Bonjour, Simon !... Un brave homme !... et par sa femme, la meilleure ménagère du pays de Caux. Pas vrai, la Simonne ?

Ils saluèrent tous les deux, protestant de leur bon vouloir par quelques paroles inintelligibles. Le cordial éloge du capitaine les avait rendus tout fiers et guillerets l'un et l'autre.

La chambre, ou plutôt l'appartement destiné au capitaine du *John Bull* se composait de deux pièces, ayant une vue des plus agréables, et qui

semblaient avoir été disposées, meublées, ornées expressément pour un officier de marine. –

– C’est la cabine de mon second, expliqua le corsaire ; il a dû rester à Dieppe pour le règlement de notre prise. et pour veiller au meilleur arrimage possible de vos matelots, sir Arthur. Ne craignez donc pas d’abuser. C’est une prison qui n’a rien de déplaisant, n’est-ce pas ?

Il remercia par un geste affirmatif.

– On vous donnera tout mon armement de chasseur, reprit Balidar ; lièvres et perdreaux foisonnent dans les environs. Je ne chasse pas, moi. du moins ce gibier-là. Voulez-vous explorer le parc, les points de vue ?...

– Volontiers !

Ils descendirent. Les propriétaires, surtout les nouveaux, aiment à montrer leur domaine. Notre châtelain promena son hôte jusqu’au bord de la falaise.

– Et vous voyez, lui dit-il, la mer ? C’est notre grande consolatrice, à nous autres marins !

– Aôh ! je suis content, daigna reconnaître enfin l’Anglais. Un beau séjour, et, je l’espère, de l’indépendance ?

– Indépendance entière ! déclara le Français. On sonne à midi le dîner. le souper, à sept heures du soir. et tenez, précisément, voici la cloche qui nous appelle !

Son tintement cessait à peine lorsqu’ils arrivèrent dans la salle à manger.

Grâce à la faconde méridionale de l’amphitryon, grâce aux plaisantes reparties de sa filleule, qu’il stimulait à dessein, une certaine gaieté se maintint pendant le repas.

L’étranger parla peu, mais ses réponses concises étaient toutes remarquables, et par la forme et par la pensée. Ses manières, bien que toujours britanniques, devenaient de plus en plus courtoises. Un voile de mélancolie adoucissait l’expression hautaine de son visage. On eût dit qu’il cherchait à se rendre intéressant.

On prit le thé – les Dieppois avaient alors des habitudes presque anglaises – sur la terrasse, abritée par une tente, qui régnait devant la maison.

La nuit était venue, une calme et belle nuit d'automne. Sur les herbages, d'où s'élevait une vapeur légère, les arbres, obliquement éclairés par la lune, allongeaient leurs ombres. Au ciel, des milliers d'étoiles ; à terre, ces aspects confus qui prêtent tant de charmes à la campagne. On entendait le bruit lointain de la marée montante, et, plus près, le murmure des peupliers qui chantaient doucement.

La conversation s'était ralentie. Il y a des milieux, il y a des heures où, dans l'homme comme dans la – nature, tout ressent l'influence du repos. On ne dort pas, on rêve. Ce fut ainsi que le prisonnier, rompant un dernier silence, articula ces mots à demi-voix :

Ce pays ressemble à mon pays. Cette demeure, au cottage où m'attendent ceux qui m'aiment.

Et, comme secouant un regret inutile, il se leva pour prendre congé de ses hôtes.

Pendant la soirée, surtout depuis un instant, ses yeux aux reflets d'acier se fixaient plus que de raison sur le poétique visage de Marguerite. Il lui sembla que, sous l'arceau de verdure surmontant la barrière de la ferme, quand sir Arthur se retourna pour les saluer tous, c'était elle seule qu'il regardait encore.

## VI

# POUR LES DÉBUTS DE LOVELACE

Le lendemain, par une de ces variations de température si fréquentes sur la côte normande, il plut toute la journée.

Un piano, un clavecin, comme on disait alors, se trouva fort à propos dans une encoignure du salon. Vous savez qu'on y trouvait un peu de tout. C'était le musée, c'était le capharnaüm du corsaire.

– Seriez-vous musicienne ? demanda sir Arthur à Marguerite.

– Bien peu, balbutia-t-elle en abaissant ses paupières aux cils noirs.

Et comme il l'invitait du geste à prendre place devant l'instrument qu'il venait d'ouvrir :

– Oh ! je n'oserais pas.

– C'est jeune et timide ! dit Balidar, qui fumait sa pipe sur une moelleuse ottomane et dans une pose également asiatique ; mais vous, milord, qui n'avez pas la même excuse. hein ! si vous vous affaliez sur ce tabouret ? Fameux ! la musique. les jours de pluie.

Déjà le gentleman promenait sur les touches sonores ses blanches mains aristocratiques.

Après quelques brillants arpèges, il exécuta divers morceaux de Mozart, Haydn, Beethoven et autres grands maîtres encore presque inconnus dans nos provinces. Ce n'était point un artiste, mais il avait le sentiment de l'art, mais il savait le communiquer à ceux qui l'écoutaient. Jamais Marguerite

n'avait entendu de si belles choses et si puissamment interprétées. La profonde impression qu'elle ressentait pénétra jusqu'à son cœur.

Quant au corsaire, bien que d'abord assez satisfait, il s'esquiva sans bruit au milieu de la sonate la *Reine de France*, pour voir si le temps ne se remettait pas.

Le soir, nouveau concert. Sir Arthur s'était animé, se transfigurait. « La musique, posa-t-il en principe, exprime toutes les passions, tous les souvenirs. » Il joua le *God save the king*, et dit : « Voilà pour moi la patrie ! » Il joua l'air d'Armide et celui d'*Orphée*, ces deux chefs-d'œuvre de Gluck, et dit : « Voilà l'amour ! »

Balidar n'y comprenait pas grand'chose, mais il se sentait humilié dans son orgueil paternel. Les pères ne sont-ils pas un peu comme les maris ?

– C'est dommage, dit-il à sa fille, que tu ne nous régales pas à ton tour d'un petit morceau ! Allons donc, sacrebleu ! du courage !

Puis, comme elle refusait du geste, se retournant vers l'étranger ;

– Figurez-vous, milord, qu'elle tapote très-gentiment quand elle veut. Elle a appris avec notre organiste... et Toinette pareillement. Au fait, Toinon, la délurée ! si tu lui baillais l'exemple ?

– Vous savez bien, répondit celle-ci, que je n'ai jamais su par cœur que nos vieilles rondes normandes.

Et comme l'Anglais semblait la provoquer de son dédaigneux sourire, elle fredonna d'une voix facile et claire, comme un gazouillement de fauvette :

On construit un beau navire  
Tout en or et en argent,  
Les voiles sont en dentelle  
Et les mâts en diamant.  
La feuille s'envole, vole,  
La feuille s'envole au vent.  
Il a pour son équipage  
Toutes filles de quinze ans.

Le corsaire l'interrompt :

– Tais-toi donc ! C'est des airs de paysanne, non point de demoiselle, et j'ai dans l'idée que si un musicien fini... comme milord... voulait bien donner quelques leçons à Margarita.

– Quelques conseils, volontiers ! mais je crois qu'à moins d'être seuls.

Sir Arthur fut interrompu par Antoinette, qui reprenait tout haut sa chanson :

La plus jeune en a quatorze,  
Elle en est le commandant.  
Va-t'en voir s'ils viennent, viennent,  
Va-t'en voir s'ils viennent t Jean !

En dépit de cette opposition naissante, on convint qu'une sorte de tête-à-tête musical aurait lieu chaque jour entre Marguerite et sir Arthur.

Elle était à la fenêtre le lendemain matin, lorsque, trottant sur la fringante monture qu'il dressait, le beau cavalier la salua au passage.

Après quoi, franchissant une barrière, il disparut au galop.

Marguerite n'avait pu retenir un cri d'effroi, qui fit accourir Antoinette.

– Qu'as-tu, Margot ?

– Moil rien. C'est la témérité de sir Arthur. As-tu vu comme il monte bien à cheval ?

– Parbleu ! un Anglais ! Il serait capable de te donner aussi des leçons d'équitation, plaisanta Toinette.

– Méchante ! fit sa brune et douce compagne, qui, sans deviner pourquoi, sans même le savoir, avait cependant rougi.

Une heure plus tard, sir Arthur mettait pied à terre au bord de la falaise, devant une sorte d'observatoire que s'y était fait construire le nouveau propriétaire du château d'Ailly.

Là se trouvait une longue-vue de marine, à l'aide de laquelle, en ce moment encore, Balidar sondait du regard l'horizon.

Ses sourcils, houleux comme les flots, les fréquents jurons qu'il écrasait entre ses dents, tout en lui, comme au dehors, présageait la tempête.

– Tonnerre ! s'écriait-il au moment où sir Arthur] entra, mille millions de tonnerres ! rien que des bateaux anglais ! Nos pêcheurs n'osent plus se hasarder au large ! Evanouissement complet du drapeau tricolore ! Oh ! vous pouvez voir, milord, et vous en réjouir. C'est partout votre pavillon !

Le prisonnier, muet et digne, pencha sa haute taille vers le télescope.

Balidar, comparable au lion dans sa cage, allait et venait, frappant du talon le plancher qui retentissait au bruit de ses pas.

– Voilà, reprit-il, voilà le contre-coup de nos revers de Russie !

– Et d’Espagne, ajouta l’Anglais en se redressant, superbe de flegmatique orgueil.

– Ah ! vous étiez de ceux-là, milord ! Mais une nouvelle campagne a commencé par deux victoires : Lutzen et Bautzen. et quoique les bulletins ne soient plus aussi brillants, on a bon espoir ; on se dit : « L’empereur est là-bas. patience ! »

Après un temps, sir Arthur reprit avec amertume :

– La patience est surtout nécessaire au prisonnier, qui ne peut même pas rassurer sa famille.

– Plaît-il ? fit le corsaire que cette plainte avait amadoué déjà ; mais parlez donc plus clairement ! Une demande se lit dans vos yeux. Que voudriez-vous ?

– Écrire ! répondit enfin le gentleman.

– Minute ! se récria Balidar : il entre dans mes plans qu’on ignore, de l’autre côté du détroit, que j’ai capturé le *John Bull* et qu’il est à Dieppe.

Après avoir attendu que son interlocuteur eût terminé, sir Arthur précisa.

– Écrire à lady Gower, ma mère, ces deux ou trois lignes, qui vous seraient soumises : « Je suis en sûreté, n’ayez pas d’inquiétude. J’ai promis sur l’honneur que ce billet ne serait connu que de vous seule. A bientôt. »

– Hum ! hum ! fit le corsaire, je puis accorder cela. Mais comment faire parvenir ce billet ?

Telle fut la réponse :

– Bien de plus facile. Nous habitons un château situé comme celui-ci près d’une crique déserte, dans l’île de Wight. Des matelots, des pêcheurs, auxquels je donnerais mes instructions, et qui connaîtraient un peu ces parages, pourraient en une nuit, sous pavillon anglais...

– Ah ! ah ! fit Balidar, souriant à quelque plan secret, vous avez aussi de ces idées-là, milord ?

– Que voulez-vous dire ? questionna celui-ci.

– Rien ! suffit ! Je m’entends ! conclut le corsaire. Vous pouvez écrire le billet. Je ferai venir un de mes lascars, qui se chargera de la commission. Tenez ! voici mon second qui nous arrive, et pour s’en retourner dès ce soir à Dieppe.



En effet, Césaire Heurtebise, débouchant du parc, se dirigeait vers l'observatoire.

– Eh ! bonjour, mon garçon ! lui dit son père adoptif. As-tu vu tes sœurs ?

– Oui, répliqua sur le même ton cordial le jeune marin ; je viens, en passant, de leur serrer la main.

L'Anglais, par discrétion, s'était écarté.

Ces quelques mots s'échangèrent entre le lieutenant et le capitaine.

– Nos affaires ? interrogea celui-ci.

– Tout va bien, répondit celui-là, je vous apporte les comptes.

– Bigre ! des chiffres ! fit Balidar avec une grimace. Et mon projet ?

– La demande est partie... si chaudement apostillée, que l'autorisation ne se fera pas attendre.

– Chut ! interrompit le corsaire avec un clignement d'œil vers son prisonnier, qui, du reste, s'éloignait après un demi-salut.

– A votre aise ! lui dit son hôte, nous ne vous retenons pas. liberté, libertas !... Mais c'est entendu, ajouta-t-il. Césaire nous expédiera demain les lascars en question.

– Merci ! daigna répondre sir Arthur, qui, se remettant en selle, piqua des deux.

Heurtebise, avec un sourire qui n'était pas exempt d'envie, le regardait disparaître à travers les arbres.

– Causons, reprit Balidar.

A la vue des feuilles de compte qui sortaient de la poche de son second :

– Ah ! mais non ! se récria-t-il, pas de paperasse avant dîner !

La cloche ne tarda pas, d'ailleurs, à sonner le couvert.

En dépit des encouragements de Balidar et d'Antoinette, Césaire ne parla que très-peu durant le repas. Il écoutait, il regardait sir Arthur, qui, malgré sa morgue britannique, ne perdait pas l'occasion de prouver une éducation supérieure, du tact et de l'esprit.

On avait projeté, dès la veille, une promenade au manoir d'Ango,

– Est-ce heureux que tu sois venu ! dit le capitaine à Heurtebise, je vais pouvoir faire ma sieste. Offre ton aile à Rita.

Soit que l'Anglais n'eût pas écouté, soit qu'il feignît ne pas avoir entendu ces derniers mots, ce fut vers Marguerite qu'il s'avança.

Mais Antoinette, l'arrêtant au passage :

– Vous voilà dans l'obligation, milord, d m'offrir votre bras, lui dit-elle avec une malicieuse révérence.

Il s'exécuta de bonne grâce, et l'on partit ainsi.

## VII

# DANS LA ROSÉE

Aujourd'hui, tout le monde est allé à Dieppe, tout le monde connaît ce qui reste du manoir édifié par l'amateur légendaire que visita jadis le roi François I<sup>er</sup>, son *bon maître*.

Une cour dont le pavage et la colonnade attestent encore l'opulence ; le colombier seigneurial, les tourelles, quelques médaillons, des chapiteaux, des pilastres, les ornements des portes et des fenêtres à meneaux, surtout les toits et leurs cheminées, d'une physionomie si curieuse, si originale et si pleine de goût que l'abbé Cochet, cet archéologue normand par excellence, en a dit : « On ne sait lequel admirer le plus, ou de la puissance qui commanda ces merveilles, ou de l'art qui sut les exécuter. »

A l'époque de notre récit, il y a soixante ans, le manoir n'était déjà plus qu'une ruine, une ferme ; mais on y pouvait admirer, comme de nos jours, le site, la verdure, les plantes grimpantes, les fleurettes sauvages et les arbustes juchés çà et là parmi les débris, les lichens, les mousses et toute cette végétation pittoresque qui mariant ses caprices à ceux de l'architecture des temps passés, redonne à ces chefs-d'œuvre une nouvelle vie, le prestige du fantastique, ce charme tout-puissant qui fait rêver l'historien, le philosophe, le poète et l'artiste.

Nos promeneurs n'étaient rien de tout cela. Antoinette et Marguerite connaissaient trop ce paysage pour s'en émouvoir. Sensibles aux harmonies de la nature, elles ne songeaient nullement à les analyser. L'époque,

d'ailleurs, ne comportait pas encore ces – grandes admirations romanesques, archéologiques, dont Walter Scott, notre inimitable maître, commençait à propager le goût parmi ses compatriotes. En cette qualité, sir Arthur Gower était le seul qui, devant ces derniers vestiges de la Renaissance, pût en évoquer les souvenirs.

Il ne s'en privait pas. Césaire Heurtebise ne dit, ou plutôt ne répéta que deux mots, mais ils prouvèrent qu'il connaissait aussi l'histoire de son pays. L'Anglais en était venu à rappeler la bataille de Pavie, « journée expiatoire, disait-il, où la France et son présomptueux monarque avaient *tout perdu...* » Le Français riposta par les termes mêmes du roi chevalier :

– Fors l'honneur !

Au retour, Balidar s'empara de son jeune second.

– C'est l'heure, dit-il, où notre hôte a bien voulu promettre de donner à Rita sa leçon de piano.

– Ah ! fit Césaire, milord est musicien ?

– Un musicien sans pareil ! répondit Antoinette en prenant place auprès du clavecin. Aussi, je reste là... pour avoir le plaisir de l'entendre.

Les deux corsaires disparurent, montant chez le capitaine pour la vérification de certains règlements de comptes.

Déjà ce dernier avait repris sa grimace habituelle en semblable conjoncture ; les chiffres l'agaçaient prodigieusement.

Ils produisirent, ce jour-là, le même effet sur le lieutenant. Chaque fois qu'un accord musical arrivait d'en bas jusqu'à son oreille, il s'embrouillait dans ses opérations arithmétiques, et c'était à recommencer.

– Caramba ! dit enfin Balidar, allons fumer une pipe au soleil. Nous achèverons ce soir. et l'on te dressera dans ma chambre un hamac. Tu ne partiras que demain matin.

Il en résulta que, sans l'avoir désiré, Heurtebise assista au second concert, et fut contraint de rendre justice au rare talent de l'étranger.

Mais, tout en l'écoutant, c'était vers Marguerite que se fixaient ses yeux. Il constata, non sans déplaisir, l'émotion de la jeune fille, attentive et captivée, charmée, comme en extase.

Et, tandis que Césaire ne regardait qu'elle, c'était lui que regardait Antoinette. On ne l'entendit pas rire ce soir-là.

Les fameux comptes ne se terminèrent qu'assez avant dans la nuit. A plusieurs reprises, la tristesse de son compagnon fut remarquée par Balidar. S'il eût moins profondément sommeillé lui-même, peut-être se serait-il aperçu que Césaire ne fermait pas les yeux.

Le lendemain, dès le chant du coq, celui-ci se disposait à repartir pour Dieppe, et pédestrement, comme il était arrivé la veille.

Personne ne semblait encore réveillé dans la maison. Il ouvrit la porte sans bruit et s'avança de même au dehors. C'était au moment intermédiaire où la nuit s'éloigne, où le jour va venir. On voyait les grands arbres dessiner les contours de leur feuillage sur le ciel déjà transparent. Une buée, légère comme une voile de gaze, blanchissait au-dessus des prairies.

Césaire, pour couper au plus court, devait passer par la ferme. Comme il approchait de la barrière, la voix d'une jeune fille, arrivant à sa rencontre, se mit à gazouiller en même temps que les oiseaux dans les branches :

Il a pour son équipage  
Toutes filles de quinze ans.

On vient de reconnaître Antoinette. Bien que logeant au manoir, et dans la chambre de Marguerite, elle s'en allait chaque matin, à son intention, chercher une grande tasse de lait tout chaud. C'était l'ordonnance du médecin.

Ce jour-là, probablement, elle en rapportait davantage, car on voyait, appuyé sur sa hanche, un broc d'étain, brillant comme de l'argent, d'où débordait une mousse aussi blanche que de la neige. Quelques perles de même origine, roulant sur ses bras nus, donnaient à penser que, la mère Simonne n'étant pas encore à son poste, Toinette n'avait pas dédaigné de traire elle-même sa vache favorite. Ah mais ! c'est qu'elle s'y connaissait, oui-dà ! Son parrain l'appelait, à bon escient, la jolie fermière.

Jolie... elle l'était surtout en ce moment, avec son déshabillé matinal, ses blonds cheveux à demi répandus sur l'épaule, et son mignon visage aussi frais que l'aurore.

Le coloris en devint encore plus vif à l'aspect de Césaire.

– Tiens !..... C'est toi !... Bonjour ! lui dit-elle avec un évident plaisir.

Et, déposant son amphore sur l'un des pilastres de la barrière, elle s'y accouda, non moins gracieuse qu'une vierge biblique.

Déjà le jeune corsaire lui serrait les mains.

– Eh bien, quoi ! fit-elle, tu ne m'embrasses pas ! Je ne suis donc plus la sœur ?

– Oh ! si fait ! toujours ! répondit-il en obéissant à l'affectueuse injonction de la fillette.

Un amer sourire effleura les lèvres de celle-ci.

– Tu t'en allais sans nous dire adieu ! reprit-elle avec un accent de reproche. Pourquoi ce départ si matinal ?

– Une idée ! Je ne pouvais plus dormir.

– Comme moi, murmura-t-elle involontairement. Il l'avait entendue.

– Toi ! se récria-t-il, avec cette mine souriante et rosée !

– Les roses de mon teint, répondit Antoinette, ne sont pas de celles qui se flétrissent par une nuit blanche.

– Mais, tout à l'heure encore, tu chantais !

– On chante parfois ayant le cœur endolori... comme le tien, mon frère.

– Qui t'a dit ?...

– Crois-tu donc que je ne t'observais pas, hier soir ! Tu te dépitais, tu souffrais de voir l'ascendant conquis par cet étranger sur l'esprit impressionnable de Marguerite.

Il eut un premier geste de dénégation, mais se ravisant tout à coup :

– Eh bien, oui, dit-il, je te l'avoue, ce gentleman si accompli, si séduisant. et si froid, me semble dangereux pour elle... En la voyant, hier, palpiter sous son regard, je pensais à ces pauvres oiseaux des colonies. que fascine un serpent.

– Pas si haut ! l'interrompit-elle, et n'exagérons rien. Je suis là..., je veille !

– Oh ! merci ! s'écria-t-il en saisissant les deux mains de la jeune fille, qu'il étreignit dans les siennes.

Mais, elle, insensible à cette caresse et les yeux dans ses yeux :

– Ah ! murmura-t-elle avec une étrange expression, ah ! comme tu l'aimes !

– Moi !

– Ne mens pas, frère ! Garde ton secret. Mais sache-le, pour ta consolation, je ne veux pas que tu sois malheureux... Je comprends que tu sois jaloux... Aimer sans qu'on vous aime, ça fait trop de mal !

Il y avait eu, dans l'accent avec lequel Antoinette venait de prononcer ces dernières paroles, une si tendre commisération, une si navrante douleur, que Césaire, étonné, lui demanda :

– Souffrirais-tu donc d'une pareille épreuve ?

– Oui !

– Toi !..... toi, si avenante, si dévouée, si adorable.

Elle l'interrompit une seconde fois :

– Est ce que tu n'es pas digne d'être aimé, Césaire ? Est-ce que tu n'es pas bon comme du bon pain ?

– Nomme-moi, poursuivit-il, celui qui n'a pas su te comprendre, t'apprécier. je me charge de lui ouvrir les yeux. Ce ne peut être qu'un aveugle !

Avec un courageux sourire, elle lui répondit :

– Non !... J'ai comme toi ma fierté. Mais notre sœur doit m'attendre. Adieu ! Souviens-toi de ma promesse. Il ne faut pas désespérer de l'avenir !

Et, reprenant son fardeau, Toinette se dirigea vers la maison.

Mais, au revers de la haie, certaine qu'il ne pourrait plus la voir, elle s'arrêta pour essuyer sur ses joues deux grosses larmes que, par cette aube matinale, un poète d'alors eût déclarées comparables à deux gouttes de rosée.

Il n'y paraissait plus l'instant d'après. Déjà la vaillante fille s'était ragaillardi le cœur en se disant :

– Au moins, le voilà quelque peu rassuré. Pauvre garçon !

## VIII

### FOIE DE RAIE

En arrivant à Dieppe, Césaire avisa Stoppe-la-Mèche, – c’était le lascar choisi par le capitaine, – d’avoir à se transporter incontinent à Varangeville, pour y recevoir les instructions nécessaires à la mission périlleuse dont on voulait l’honorer.

Il s’agissait, nous le rappellerons, de faire parvenir un billet de sir Arthur jusqu’à la côte anglaise, et, chose encore plus hasardeuse, d’en rapporter une réponse de lady Gower.

– Nous ne serons pas trop de *deusses* ! déclara Grand-Pierre, j’emmène avec moi Frise-à-Plat.

Nos deux inséparables se montrèrent enchantés de cette occasion, qui les rapprocherait un instant de l’obj et de leurs aspirations matrimoniales.

Il va sans dire que cette double flamme, jusqu’alors discrète, n’avait pas même attiédi le cœur haut placé de celle qui l’inspirait. On l’eut, sinon surprise, du moins fort divertie, en lui révélant tout à fait la singulière conquête de ses beaux yeux.

Quant aux deux compétiteurs, comment cette présomption leur était-elle venue ? Il y a, dans le cœur humain, des mystères que nul ne saurait approfondir. C’étaient deux audacieux, pour lesquels n’existait pas le mot impossible. Celui-ci, timonier-chef, celui-là, premier maître. Antoinette n’était, après tout, que la filleule de Balidar. Balidar n’avait-il pas été matelot ? Admettons qu’il fût tué, Césaire aussi : Jean-Louis devenait peut-



être lieutenant, Grand-Pierre, capitaine ! Vous voyez bien qu'ils pouvaient prétendre à se faire agréer l'un ou l'autre.

Le premier touché, du reste, avait été Jean-Louis, surnommé Frise-à-Plat, le corsaire joli-cœur, et qui jamais encore n'avait rencontré de cruelles ! Il s'en ouvrit immédiatement à son cher Stoppe-la-Mèche.

– Cré guignon ! fit celui-ci. J'avais la même idée !

– Toi ?

– Moi ! répliqua superbement le maître d'équipage, qui, malgré ses quarante ans passés, sa balafre et sa chique, s'estimait également irrésistible.

Frise-à-Plat ricanait d'un air goguenard :

– Nous ne pouvons pas cependant l'épouser tous les deusses.

– Naturellement ! mais pour que l'un de nous en ait la chance, mettons en commun nos économies. Un seul magot pour celui qu'elle choisira.

– Et l'autre ?

– Et l'autre ira se faire casser la tête ailleurs !

– Tope ! accepta Jean-Louis ; mais comment lui soumettre la proposition ?

Après quelques débats, on se décida pour une lettre, qui serait écrite par Frise-à-Plat, le savant de l'association.

Il choisit une belle feuille de papier, en tête de laquelle on voyait un esquif, conduit par des Amours, et qui portait deux cœurs percés d'une seule et même flèche.

Au-dessous de cette galante allégorie, le jeune timonier, d'une écriture assez lisible, mais avec une orthographe des plus risquées, transcrivit cette épître, qu'il avait apprise dans le Secrétaire des Amants :

« Beauté sans pareille,

» Pour mériter vos faveurs, faudrait avoir en partage. »

Stoppe-la-Mèche l'interrompit :

– Non !..... faillirait.

– Plaît-il ?

– « *Faillirait* avoir en partage. »

– Allons donc ! C’est faudrait. ou *foidrait...* tiens, veux-tu, pour nous mettre d’accord ?

L’autre acquiesça, mais non sans cette protestation :

– *Foidrait* mieux *fa illirait* !

Nous faisons grâce au lecteur du restant de la déclaration.

Elle se trouvait prête depuis deux jours, lorsque survint la chance inespérée du voyage à Varangeville.

Les deux matelots, en grande tenue, astiqués et reluisants comme une boussole neuve, s’abouchèrent préalablement avec sir Arthur. Puis, ayant reçu leurs renseignements et, par anticipation, la moitié de la récompense, ils remirent le cap sur le port, mais en louvoyant par le parc, dans l’espoir de rencontrer le trop charmant arbitre de leur destin.

O bonheur ! la voilà ! Elle est seule, et s’avance, toute pensive, sous une charmille dont l’épais feuillage les abritera tous les trois de son ombre propice.

Ils vont se camper en travers de l’allée, saluant d’une main, de l’autre présentant la lettre, qu’ils tiennent chacun par un coin.

Antoinette, contrainte de s’arrêter, les regarde tour à tour avec une curiosité narquoise.

Frise-à-Plat baisse timidement les yeux, Stoppe-la-Mèche souffle comme un phoque. Pas un mot ni de l’un ni de l’autre. Mais l’explication se trouvera dans la lettre. Antoinette se décide à briser le cachet.

Elle lit à demi-voix :

« Beauté sans pareille,

» Pour mériter vos faveurs, foidrait. »

Mais pourquoi s’arrête-t-elle à ce mot ? pourquoi cette hilarité soudaine et cette fuite en continuant de rire aux éclats ?

Il y avait écrit : FOIE DE RAIE !

Nos deux amoureux, sans se rendre compte du motif de leur échec, regagnent, tout penauds, la grande route.

Ils s’y engagent en silence, Stoppe-la-Mèche, qui sans doute a réfléchi, recouvre le premier la parole :

– C’est ta faute, marsouin ! Pourquoi n’as-tu pas écrit : *faillirait* ?

Frise-à-Plat se contente de hausser dédaigneusement l'épaule.

Nouveau mutisme pendant le second kilomètre. Puis Grand-Pierre, assez taquin de sa nature, et plus affirmatif encore que la première fois :

– On dit : *faillirait* !

Jean-Louis, très-irascible, a peine à se contenir. Mais son matelot, qui veut absolument passer sur quelqu'un sa mauvaise humeur, et qui n'a que Frise-à-Plat sous la main, répète de temps en temps :

– Faillirait ! faillirait ! Fallait faillirait !

Son compagnon, qui marche prudemment de l'autre côté du chemin, risposte à la fin par une première invective. Elles se croisent bientôt. Les voix s'élèvent, les têtes se montent. On se rapproche, on se menace, on se gourme. A la porte de Dieppe, le poste dut séparer les combattants.

Stoppe-la-Mèche était le plus furieux, le plus intraitable.

– Mais c'est ton ami Frise-à-Plat ! Que t'a-t-il dit ? Que t'a-t-il donc fait ?

– Il m'a appelé. perruquier !!!

C'était, c'est peut-être encore la plus sanglante injure qui puisse s'échanger entre matelots.

Nonobstant, dès ce même soir, les deux inséparables profitaient d'un temps sombre et, travestis en pêcheurs anglais, mettaient à la voile pour l'île de Wight.

## IX

# UN AMOUR QUI FINIT, UN AMOUR QUI COMMENCE

C'était le samedi, dans la soirée. Les deux sœurs de lait et le prisonnier, assis dans un de ces ronds-points herbus qui se forment sur les crêtes bordant la mer, regardaient le magnifique spectacle du coucher du soleil.

Ses derniers rayons semaient de teintes irisées les falaises blanches, et, sur les flots d'un vert sombre frangés d'écume, comme un ruissellement de rubis et d'émeraudes. A l'horizon, une fantasmagorie, toutes les couleurs, du feu, de l'or, du cobalt. un chaos de nuages violacés où l'imagination se figurait, ici, des montagnes couronnées d'une neige étincelante ; là, des animaux, des monstres de l'Apocalypse. Tout en haut, dans l'azur, s'éparpillaient, s'enfuyaient quelques flocons de brume, pareils à des bandes d'oiseaux voyageurs.

La chapelle, ou plutôt l'église de Varangeville se découpait au premier plan, sur ce fond lumineux, comme une silhouette noire.

On s'en souvient, elle est située presque au bord de la falaise.

Antoinette achevait d'en raconter la légende :

– Pour lors, jusqu'au coq du clocher, tout était bas sur le galet. Il y a plus de mille ans de cela. On voulut, comme de raison, reconstruire l'édifice à l'abri d'une seconde chute, c'est-à-dire un peu plus en terre ferme. Mais ne voilà-t-il pas que, dès la première nuit, les matériaux des fondations se retrouvent à l'ancienne place !...

On les reporte en arrière, on recommence. Même déménagement, et qui toujours se reproduisait sans que personne y vît goutte. Un miracle ! C'était le saint, saint Valery, qui s'entêtait à ce que son autel fût suspendu dans l'espace !

Le gentleman, ordinairement sarcastique, ne répondit rien cette fois. Il demeurait immobile, il semblait rêveur, et, comme les deux jeunes filles se trouvaient assises en face du soleil couchant, son visage à lui, tourné vers elles, restait plongé dans l'ombre. On n'en voyait guère que les yeux, étincelant de leurs bleuâtres reflets d'acier.

Marguerite, de sa douce et timide voix, hasarda cette supposition :

– Sir Arthur dédaigne nos histoires de sainteté. il n'est peut-être pas catholique ?

– Si fait ! déclara-t-il sans changer de posture, ma famille est de celles-là qui restèrent fidèles à la foi de leurs pères. Si notre patrie n'est pas la même, miss, nous avons au moins le même culte.

A ces derniers mots, qui semblaient particulièrement à son adresse, Marguerite leva vers le ciel ses grands yeux noirs avec une expression de satisfaction, de remerciement.

– Je crois non-seulement aux miracles qui me sont racontés, poursuivit l'Anglais, mais encore à ceux dont je fus le témoin. Par exemple, en Allemagne, les expériences du docteur Mesmer, qui, doué d'une force inconnue, le magnétisme, imposait sa volonté toute-puissante à certaines personnes. Lorsqu'il les avait endormies par son regard, elles devenaient ses esclaves... et le suivaient ainsi que des statues vivantes. obéissantes.

– Des somnambules, alors ? repartit Antoinette, que sir Arthur observait obstinément depuis un instant. Oh ! oh ! la fille de ma mère ne serait point de celles-là... Une fois réveillée, c'est pour tout de bon, milord... et quand je me suis mis en tête de ne point démarrer, le diable lui-même ne m'y contraindrait pas ! Je suis comme saint Valery.

Sans le savoir, elle venait de résister au fluide dominateur du disciple de Mesmer ; elle le bravait de son calme et gracieux sourire.

Tout en continuant la conversation sur le même sujet, il reporta son regard sur Marguerite, qui presque aussitôt tressaillit, et l'œil fixe, le souffle oppressé, se pencha lentement en arrière.

– Ma sœur, qu’as-tu ? s’écria sa compagne alarmée.

– Rien, murmura-t-elle en secouant ce trouble passager... un étourdissement ! C’est le froid du soir qui me gagne,

L’Anglais avait voilé ses prunelles. Tout en se redressant, il dit :

– Rentrons !... et n’ayez aucune crainte, mesdemoiselles. je ne suis pas un magnétiseur.

L’épreuve était faite.

Le lendemain dimanche, sir Arthur accompagna ses hôtes à l’église.

Balidar, qui ne pouvait se tenir longtemps à la même place, sortit avant la fin de la messe, et rencontra sous le porche Grand-Pierre et Jean-Louis, qui, déjà de retour, venaient rendre compte de leur expédition.

– Eh bien, mes lascars, leur demanda-t-il, avez-vous réussi ?

– Comme vous voyez, capitaine, répondit Stoppe-la-Mèche. On n’a pas perdu la carte... si bien tracée par le goddam : une côte, une crique, un château dans le genre d’ici... Nous y retournerions les yeux fermés.

– Et ce serait avec plaisir ! crut devoir ajouter Frise-à-Plat, car on nous a traités crânement.

– Lady Gower ?

– Yes ! et la petite miss aussi.

– Ah ! ah ! une jeune personne ?

– Et presque aussi affriolante qu’une Française, déclara le maître d’équipage.

– Il paraît, dit Balidar, qu’on vous a donné le temps de tout examiner à votre loisir ?

– Histoire de se dissimuler aux croiseurs anglais, dont la mer est couverte, reprit à son tour le timonier. Partis de Dieppe à la nuit tombée, nous nous sommes embarqués, là-bas, entre chien et loup. Et, pendant tout le jour, on nous avait *muchés* comme qui dirait à fond de cale, entre la cave et la cuisine.

– Ah ! mon capitaine, acheva Stoppe-la-Mèche, quelle cuisine et quelle cave !

– Enfin, questionna le corsaire, la commission se trouve faite ?

– Voici la réponse, conclut Jean-Louis, en montrant un petit paquet cacheté de rouge.

Balidar félicita ses deux matelots.

– Bien manœuvré, mes lascars ! je suis content... Et pour moi, de Dieppe, rien au rapport ?

Après qu'ils se furent consultés du regard, Grand-Pierre, comme le plus ancien, reprit la parole en ces termes :

– Faites excuse, capitaine !... Une invitation des camarades, y compris nous deusses, pour un piquenique flambard et naval qu'on voudrait donner en l'honneur de la dernière prise... en votre honneur... à la taverne des *Frères de la Côte*.

Le célèbre corsaire était un patriote, sa réponse le prouve :

– Une fête en ce moment ! lorsque que l'on est sans nouvelles de la grande armée !.....

– Si fait ! répliquèrent-ils à la fois, en voilà de toutes fraîches !..... et des fameuses ! Lisez.

Ils lui présentaient une affiche qui venait d'être placardée par la ville, et c'était le bulletin de la bataille de Dresde, cette dernière victoire que nous devons remporter au delà du Rhin.

– Bravo ! s'écria Balidar, j'irai. Vive la France !

Et comme on sortait de l'église, il monta sur un tertre pour donner lecture du glorieux bulletin, que toute la population varangevillaise acclama de ses cris joyeux en agitant chapeaux et mouchoirs.

D'autre part, sir Arthur s'empressait de déchirer l'enveloppe qui venait de lui être remise.

Il en sortit un écrin de portrait, une lettre, des banknotes.

Par discrétion, Marguerite, Antoinette, et Balidar prirent les devants.

A ce groupe s'étaient adjoints les deux matelots.

Ils furent admis au dîner, qu'égaya le récit de leur traversée, de leur séjour au cottage de lady Gower.

Les deux jeunes filles, en sortant de table, allèrent rendre visite à la Simonne, qui, souffrante, s'était abstenue de l'office divin.

– Attention ! dit tout bas Jean-Louis à Grand-Pierre, notre rieuse de l'autre jour va repasser, au retour de la ferme, sous la charmille favorable à l'abordage. Et nous sommes convenus de lui dire à brûle-pourpoint, carrément, de vive voix, tout ce que nous avons sur le cœur.

– Fectivement ! répliqua Grand-Pierre, mais si l'autre reste dans les mêmes eaux.

– A savoir ! l'interrompit Frise-à-Plat, et quand même, laisse arriver. J'ai mon plan !

– Pagayons-nous, mon petit marsouin, conclut Stoppe-la-Mèche.

Et, faussant compagnie à Balidar, à sir Arthur, ils s'esquivèrent.

Au milieu de l'allée s'arrondissait une niche de verdure ornée d'une statue de Cupidon.

– Voilà présentement notre amiral, dit le jeune timonier. Accoste, ma vieille, et mouillons notre ancre. C'est le bon endroit pour s'emboîser sous le vent de la fine corvette que nous sommerons d'avoir à amener pavillon.

Après une demi-heure d'attente, ils aperçurent les deux sœurs de lait s'engageant sous l'arceau de feuillage.

Les deux rivaux, bien qu'avec une courtoisie des plus respectueuses, se permirent de barrer le chemin.

– Excusez l'audace ! débuta Jean-Louis en s'adressant à Marguerite ; ça serait-il un effet de votre complaisance de nous accorder, avec mademoiselle Antoinette, un moment d'explication ?

– Volontiers, répondit en souriant la fille de Balidar, je la laisse... et vais, en attendant l'heure, préparer ma leçon.

Ces derniers mots avaient été dits pour sa compagne, qui vainement tenta de la suivre ; déjà les matelots, en se rapprochant, refermaient le passage par où venait de s'éloigner Marguerite.

– Toutes voiles dehors ! dit Frise-à-Plat, voilà le *grrand* moment !

– Oui ! souffla Stoppe-la-Mèche, dont la grimace significative exprimait la vive émotion.

L'autre, en dépit de sa mine fanfaronne, commençait à se troubler aussi. Il balbutia, perdant à la fois contenance et parole.

– Eh bien ! fit l'impatient Toinette, puisqu'il faut que je vous écoute, allez donc ! Je suis pressée. *Foiderait* commencer tout de suite.

Cette raillerie stimula l'éloquence du timonier-chef.

– A vos ordres !... reprit-il. Apprenez donc.

– Que vous prétendez m'épouser tous les deux ! interrompit-elle ; votre billet m'a déjà renseignée sur ce point.



Stoppe-la-Mèche crut devoir intervenir :

– Non pas tous les *deusses* ! dit-il avec un geste délicat, mais l'un ou l'autre.

– Et pour que le préféré soit plus digne de son bonheur, ajouta galamment Frise-à-Plat, nos économies réciproques ne forment plus qu'un seul magot.

– La lettre m'en a dit le chiffre ! se recria-t-elle. Achéons vivement. et que je passe !

– C'est nous d'abord qui réclamons l'urgence ! répliqua Jean-Louis ; car, enfin, ça ne peut plus durer comme ça ! Grand-Pierre est malheureux, parole ! et moi itou !.... On naviguait autrefois de conserve, on était les deux inséparables, les deux matelots, quasiment les deux frères... Et depuis cette rivalité, qui n'est pourtant qu'un vague espoir, nous nous jalouons, nous nous boudons, nous nous regardons de travers.

– Deux chiens de faïence, quoi !... fit le maître d'équipage.

Le timonier-chef conclut par cet ultimatum :

– Faut que ça finisse !

– Attendez, répondit-elle, je vais vous remettre, d'accord ! Là, franchement, refaites les deux magots. Je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

– Bah !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mes pauvres amis !... Je vous avais tourné la tête sans le savoir. Je ne me moquerai plus de vous dorénavant. Une honnête fille ne rit pas de ceux qui l'aiment. elle les plaint de tout son cœur. Allons ! quand ce ne serait que pour me faire plaisir, réconciliez-vous... embrassez-vous ! Je vous affirme qu'il n'y a plus rien à espérer. jamais !

Et, la main sur son cœur, elle ajouta :

– La place est prise.

Une telle sincérité, une loyauté si charmante se lisaient sur le visage souriant de la jolie fermière, que ses deux adorateurs s'écartèrent, convaincus et dégrisés de leur amour, pour lui livrer passage.

Quelques pas plus loin, elle se retourna afin d'entendre et de voir.

Grand-Pierre et Jean-Louis se faisaient vis-à-vis, les mains sur les genoux, presque nez à nez, la gaieté cordiale d'autrefois s'épanouissant déjà

sur leurs faces, expressives comme deux masques de satyres.

– Ça y est, disait l'un ; puisque ce n'est ni toi ni moi, l'affaire peut s'arranger : pas de jaloux, nous v'là r'amis !

– Et le boursicot, répliqua l'autre, nous le mangerons ! nous le boirons !  
Quelle noce ! Cric !

– Crac ! Sabot !

– Cuiller à pot !

Après une chaleureuse accolade, ils s'en furent bras dessus, bras dessous.

– A la bonne heure, ceux-là se consolent vite ! pensait Antoinette en se hâtant vers le salon.

Marguerite y avait trouvé sir Arthur.

Il relisait la lettre de sa mère ; il avait oublié, peut-être intentionnellement, sur le piano, la miniature sortie de son écrin.

– Oh ! le ravissant portrait ! dit la jeune fille, qui l'avait aperçu tout d'abord.

Et comme l'Anglais se retournait vers elle, avec une singulière expression dans les yeux :

– Vous permettez, milord ?

– Faites, miss.

Elle prit le médaillon, qui représentait effectivement une beauté idéale, la perle des *misses* d'Albion, et le regardant de plus près :

– Votre femme, peut-être ? interrogea timidement Marguerite.

– Je ne suis point marié, répondit-il, tandis que le sourire de son patron Lovelace effleurait sa lèvre hautaine.

– Mais... votre promesse... votre fiancée ?

– C'est ma sœur, une enfant. Je suis libre, ou du moins je l'étais avant de vous connaître, Rita.

Antoinette parut tout à coup sur le seuil.

– Eh bien, dit-elle, et la musique ?...

# X

## LES BEIGNETS DE SIX LIVRES

Au commencement de ce siècle, Dieppe, vu de la mer, n'avait pas du tout l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

Au lieu de cette large et riante plage où s'élèvent les bains, le casino ; au lieu de la promenade et des grands hôtels qui la bordent, c'étaient la grève et les vieux remparts, battus par le flot des grandes marées d'un côté, envahis de l'autre par toutes sortes de baraques, hangars, masures en pans de bois et autres constructions hétéroclites, parmi lesquelles se distinguait la fameuse taverne des *Frères de la Côte*.

Sous ce titre, renouvelé de l'ancienne flibuste, dont Montbars l'Exterminateur fut l'un des héros, et le Uieppois Pierre Legrand l'un des créateurs, se rangeaient alors les vieux marins déclassés par les désastres de nos flottes, les terre-neuviers et les baleiniers ne pouvant plus harponner la baleine ni cingler vers le Grand-Banc, les écumeurs, les ravageurs de la mer, toute une bohème neptunienne, où Balidar et les autres coursiers recrutaient leurs équipages.

Rude mais bon métier, qui, pendant la République et les premières années de l'Empire, rapporta de gros bénéfices à tous ceux qui le pratiquèrent : armateurs, capitaines ou simples matelots. C'était le bon temps de la course ! On dédaignait les maigres prises amenant au premier coup de pierrier ; on épargnait les pauvres caboteurs sans défense. Mais quant aux majestueux bâtiments de la Compagnie des Indes, quant aux riches convois

escortés par des navires de guerre, pas plus de crainte que de pitié : A l'abordage ! Des dangers, mais de la gloire ! du sang, mais de l'or !

Ceux-là mêmes qui devaient y laisser leur peau n'y perdaient pas tout. Ils avaient reçu des avances. C'était l'usage. Un mois de paye. Et le diable savait quelles bombances, quelles folies précédaient chaque entrée en campagne.

Mais depuis la destruction de notre armée navale à Trafalgar, la perfide Albion, comme on disait alors, avait reconquis l'empire des mers. Nos vaisseaux restaient bloqués dans nos ports. Presque tous les corsaires avaient désarmé. Il fallait l'audace héroïque de Balidar pour risquer de nouvelles croisières.

La dernière avait refroidi ses plus chauds partisans. Quinze hommes tués ! « On a failli la danser tous ! » disaient les survivants. Et le succès final, dont le capitaine et son second avaient eu tout l'honneur, ne s'était guère traduit que par des lauriers. pour eux seuls.

Le *John Bull*, en tant que navire de guerre, revenait à l'État, sauf la prime à ceux qui l'avaient si miraculeusement amariné. Ce compte ne se réglerait pas de sitôt.

Je ne sais si nous avons bien fait comprendre la situation du moment. C'était en octobre 1813, après la Bérésina, pendant notre suprême lutte en Allemagne. On savait l'Europe tout entière coalisée de nouveau contre la France. L'appréhension, le découragement se faisaient sentir jusque dans ces régions, éloignées du théâtre de la guerre. D'un côté, la mer fermée ; de l'autre, la frontière peut-être entr'ouverte !

Toutes ces circonstances tenaient en échec la popularité de Balidar. On redoutait qu'il ne tentât une nouvelle équipée. Comme Napoléon lui-même, il avait contre lui les épouses et les mères.

Nonobstant, ses matelots restaient fidèles à leur idole. C'était pour ainsi dire une protestation que ce banquet en son honneur.

Il avait promis d'y venir, mais seulement vers le dessert ; l'endroit lui était assez connu pour qu'il ne désirât pas y rester trop longtemps.

Que le lecteur veuille bien nous y suivre.

Sur la façade peinte en rouge de cet immense cabaret, digne en tout point d'une Cour de Miracles, on lisait cette enseigne, en usage dans tous les

établissements bachiques destinés aux marins :

*Ici on fait chaudière.*

Ce qui signifie que tout équipage buvant à l'intérieur peut, moyennant une faible redevance, faire cuire sa nourriture au chaudron du foyer.

Entrons ! Le rez-de-chaussée, très en contre-bas du sol, n'offre rien de remarquable ce jour-là. Il ne s'y trouve que des vieillards, pêcheurs ou lamaneurs, en train de vider leur pichet de cidre. Les jeunes, ou du moins les turbulents, sont réunis à l'étage supérieur, dans la grande salle réservée pour les bacchanales des corsaires.

Ils sont attablés depuis trois heures. Les émanations des mets, des boissons, la fumée du tabac, l'odeur de la cuisine qui se fricasse dans la pièce même, tout concourt à former une atmosphère à suffoquer des bourgeois.

Ce brouillard s'étoile çà et là, – car nous touchons au crépuscule, – de quelques chandelles fichées dans des bouteilles vides.

Dévisageons, s'il se peut, les convives, qui semblent assis dans une nuée, comme les dieux de l'Olympe.

O spectacle digne du crayon de Callot, des pinceaux de Téniers, d'Ostade ou d'Adrien Brawer ! O rouges trognes ! O voix tonitruantes qui eussent fait pâmer Rabelais !..... Nous ne vous décrivons pas, vous étiez indescriptibles !

Déjà la table chancelle par un bout. A cette autre, on casse les verres et les assiettes. Des mousses circulent en guise de pages. « Holà ! hé ! Grain-de-Sel ! par ici ! Du vin ! de l'eau-de-vie ! du sacré-chien tout pur ! Holà ! » Toutes sortes de vociférations maritimes se croisent dans l'air :

« Cric ! crac ! sabot ! cuiller à po ! » ou bien cet autre Evohé des saturnales dieppoises : « Chicot ! des boyaux ! chicot ! » ou bien encore quelque refrain dans le genre de celui-ci, la musique valant les paroles :

Pour faire un homme à poils, il faut  
D'un corsaire être matelot,  
Et narguer le plancher des vaches,  
Bon pour les femmes et les lâches !  
Et branle-bas !

Sur la gueule à qui n'y croît pas.

Mais poussons jusqu'à la cheminée qui flamboie ! Nous y trouverons deux de nos amis, à savoir Stoppe. la-Mèche et Frise-à-Plat, travestis en maître coq et marmiton. Ils sont *vent dessus, vent dedans* ! suivant l'expression matelote. Histoire de se consoler de leur déconvenue matrimoniale. Ils lancent des œillades assassines à la maritorne normande dont ils se sont improvisés les collaborateurs. Autre genre de consolation.

Déjà les fricots sont dévorés. On débrosche les derniers rôtis. Sur le trépied s'installe une gigantesque poêle à frire. Le beurre y rissolle. D'un côté, des pommes coupées en rond remplissent un baquet ; de l'autre, on voit dans une terrine la pâte onctueuse qui va servir à la confection des beignets et des crêpes.

A la première qui saute, un hourra formidable ébranle les vitres du cabaret.

Il fut répété au dehors par la foule, surtout com-[posée de femmes et d'enfants, qui grouillait devant les fenêtres, attirée par la lumière et le bruit.

En ce moment solennel, Balidar, suivi de Césaire Heurtebise, entrait dans la salle basse.

Le capitaine paraissait soucieux.

– Ainsi, demanda-t-il à son second, nous avons l'autorisation nécessaire ?

– Elle est arrivée ce matin de Paris, répliqua Césaire. Le sous-préfet, le commandant du port, toutes les autorités nous prêterons un franc concours. Mais l'embauchage ne s'opérera peut-être pas sans peine. Vous venez d'entendre sur notre passage les murmures presque menaçants des Polletaises ?

– Oui, par la morbleu ! c'est ce qui m'attriste ! J'étais leur dieu ! Elles en raffolaient ! Pourquoi ce changement !

Heurtebise, à voix basse, donna cette explication succincte :

– Moins de profit, plus de dangers ! Elles n'ont pas eu leur part dans la dernière prise. Des maris et des fils y sont morts.

– Il me faut cependant un équipage, et de premier choix ! répondit Balidar. J'ai besoin d'argent. j'en dois, paraît-il, à cet usurier, à ce fripon de

Legrip, qui m'a fait remettre, tantôt, par un huissier, des paperasses auxquelles je n'ai rien compris. Tu les examineras. Jour de Dieu, si ça devait inquiéter ma fille !

Et, tout pensif, il monta l'escalier.

A sa vue, des acclamations frénétiques retentirent. On se pressait, on se bousculait pour mieux voir le capitaine et s'en rapprocher un peu. Le doyen des matelots, surnommé Dur-à-Cuire, remplit une sorte de hanap réservé pour le chef, et le lui présenta.

Balidar, avant de boire, porta ce double toast :

– A nos triomphes passés ! A nos victoires à venir !

La première de ces deux propositions avait soulevé toute une tempête d'applaudissements ; ils furent plus rares à la seconde.

– Hein ! fit le corsaire, renoncerez-vous aux bonnes aubaines ? Moi, qui venais précisément vous en offrir une superbe.

– Bravo ! s'écrièrent quelques jeunes flibustiers.

Mais le plus grand nombre s'était tu. Certains même avaient grogné.

– Comment m'y prendre ? pensait Balidar, cherchant un moyen de raviver les grands enthousiasmes d'autrefois.

Au milieu du silence, la voix retentissante de Stoppe-la-Mèche éclata tout à coup :

– C'est des feignants, disait-il avec une noble indignation, c'est des faillis-chiens ! Ils ont peur des Engliches !... Ils ont peur de leurs femmes !... Ah ! malheur !

– Mais pourquoi donc m'en veulent-elles ? s'écria le capitaine en se tournant vers la cuisinière. Voyons, toi qui portes jupes, dis-moi franchement la vérité.

La commère ne se le fit pas répéter deux fois. Campant ses poings sur ses hanches :

– Eh ! répondit-elle, parce que vous ne jetez plus par la fenêtre les écus de six livres !..... Parce qu'elles disent qu'ils sont frits, vos écus. tenez ! comme ces beignets que je retire de la poêle !

Balidar se frappa le front, illuminé d'une inspiration soudaine. Il avait trouvé son moyen.

– Je te prends au mot ! s’écria-t-il. Eh bien, soit ! des beignets de six livres, et pour ces dames ! Elles verront que je ne les oublie pas ! Elles auront leur part d’avance !

Tout en parlant ainsi, il avait éventré sa large ceinture, il y puisait des poignées d’argent, qui tombèrent aussitôt dans la terrine à la pâte.

– Compris ! s’exclama joyeusement Frise-à-Plat. Amenez l’écumoire !

Les écus, de vrais et bons écus de six livres, passèrent vivement et tout embarbouillés dans la friture.

Elle bouillait, elle chantait, surexcitée par un feu d’enfer !

En un clin d’œil, ces beignets d’un nouveau genre furent boursouflés et crépitants comme s’ils eussent été, non pas d’argent, mais de pommes.

– On demande un plat ! le plus grand des plats ! dit la voix de basse-taille de Grand-Pierre.

Dès qu’il l’eut entre les mains, l’écumoire, manœuvrée par Jean-Louis, opéra le second transbordement.

– Ecumeurs de mer ! écumeurs de poêle ! disait-il en même temps.

De nouvelles pièces pleuvaient déjà dans la terrine.

Stoppe-la-Mèche, porteur du plat rempli, marcha cérémonieusement vers la fenêtre, qu’à son approche on avait ouverte toute grande.

Se penchant au dehors, entre deux torches qui s’agitaient à ses côtés, il promena dans cette lueur sa platée fumante. Et, comme avertissement, il criait :

C’est de la part du capitaine Balidar ! Une avance pour les femmes sur les bénéfices de la prochaine expédition ! Des écus frits, des écus frits ! Gare là-dessous ! gare la graisse !

Les beignets et les plats tombèrent en même temps.

, La foule, de plus en plus curieuse, s’était reculée, incrédule, ahurie, hurlante. Elle revint promptement, et se précipita pour ramasser la manne ardente qui lui tombait ainsi du ciel.

Quelle comédie ! surtout lorsqu’on se fut assuré que, sous la croustillante enveloppe, il y avait réellement des écus de six livres. On se pousse, on tombe, on s’entrelace, on se bat corps à corps pour en avoir. Au risque de se brûler de nouveau les doigts, on en redemande encore, on en voudrait toujours !



La friture ne chôme pas. Après la ceinture du capitaine, celle du lieutenant s'est vidée dans la poêle. Puis Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat y jettent une partie de leur magot. Qu'importe ! à présent qu'ils n'ont plus l'espoir d'attendrir Toinette.

Six platées de beignets y passèrent.

Nous laissons à penser, tant au dehors qu'au dedans les cris de : a Vive Balidar ! Merci, Balidar ! Tout pour Balidar ! »

Un revirement complet venait de s'opérer en sa faveur. Toute sa popularité lui était revenue. Il daigna se montrer enfin à la foule idolâtre, et lui tint à peu près ce langage :

– Il n'y a plus de pâte ! Il n'y a plus de friture ! Il n'y a plus d'écus ! Mais nous irons en chercher d'autres dans les poches des Anglais... et ce seront eux, les Anglais, les homards, qui seront fricassés ! Guerre aux Anglais !

Ce cri fut répété par les Polletaises. Elles ne songeaient plus à retenir ni leurs maris, ni leurs enfants. Elles avaient confiance en Balidar, elles étaient redevenues folles de Balidar.

Lorsque, la fenêtre s'étant refermée, il se retourna vers les Frères de la Côte, ils l'acclamèrent tous ensemble. Puis, Dur-à-Cuire, se faisant l'interprète du sentiment général :

– Capitaine, dit-il, quelle est cette expédition projetée ? Nous voici prêts à vous suivre, et sans intérêt. rien que pour l'honneur.

– Honneur et profit ! répliqua-t-il en montant sur la table, afin de mieux se faire entendre. Ecoutez, mes braves. Voici mon plan.

## XI

# LE BON ANGE ET LE DÉMON

Ce même soir, Balidar ne reparut pas à Varangeville.

Une lettre avertit Marguerite que l'absence de son père durerait quelques jours.

– Il va se rembarquer ! s'écria-t-elle, déjà toute inquiète. Encore des combats ! des tempêtes !... Une nouvelle captivité, peut-être, sur ces horribles pontons ! Peut-être la mort !

Vainement Antoinette s'efforça de la rassurer, de la calmer. Rita, vaguement agitée depuis quelque temps, lui répondait :

– Tu vois, c'était un pressentiment de malheur.

Elle dormit mal cette nuit-là. Toutes sortes de fantômes assiégèrent ses rêves. Le lendemain, au réveil, elle avait la fièvre.

– Je te consigne dans notre chambre, lui dit sa sœur de lait. Il pleut, d'ailleurs. Un temps froid. Mais tu ne peux pas te montrer ainsi. Regarde-toi donc, ma pauvre Margot. Les yeux battus, le teint décoloré. Te voilà laide à faire peur.

Elle se rendit à cette dernière considération, qui, cependant, n'était guère véridique. Ses yeux, entourés d'un cercle bleuâtre, paraissaient encore plus grands, plus veloutés, plus expressifs. Sa brune pâleur lui prêtait un charme tout méridional. On eut dit une jeune Espagnole.

Antoinette dîna seule avec sir Arthur.

Il se montra contrarié, alarmé.

– Miss Rita serait-elle donc malade ? questionna-t-il.

– Non pas ! répondit Toinette, c'est une vaillante fille, mais délicate, nerveuse et prompte à s'émouvoir. Un rien la tourmente et l'abat. On voit bien qu'elle a vu le jour sous un autre soleil que celui de la Normandie !

– Aôh ! fit Arthur Gower, le soleil normand ! Je trouve que, ce matin, il ne réchauffe ni ne brille guère.

– Je vous conseille de parler, milord. Et votre soleil anglais ? En voilà un qui jouit d'une fichue réputation ! Mais pour revenir à notre pauvre Rita, c'est quasiment comme une de ces dernières feuilles que le moindre brin de vent fait trembler là-bas, à la cime des peupliers. On croirait qu'il y a dans son cœur de sensitive un ancien fond d'épouvante, qui reprend le dessus à chaque nouvelle épreuve. Vous voyez l'effet que lui produit le départ de son père. Que sera-ce lorsqu'il s'agira d'un mari ?

Le prisonnier, que Toinette observait en dessous, n'ayant pas bronché, elle poursuivit :

– Il faudra que celui-là l'aime sincèrement, d'une âme loyale et dévouée. Un faux amour la tuerait !... Aussi, quand j'aviserais quelque galant en humeur de rôder autour d'elle avec des intentions suspectes. histoire seulement de se désennuyer et de rire. je lui dirai franchement : « Halte-là ! beau sire, vous êtes averti. passez votre chemin ! » Et ce serait d'un honnête homme !

Le gentleman regardait celle qui lui parlait ainsi, comme pour demander pourquoi.

Elle n'aurait trop su que répondre, car rien encore dans la conduite de sir Arthur, pas un mot, pas un geste, pas un regard, n'avait été de nature à justifier ses soupçons. Un instinct, voilà tout.

Ne voulant pas en dire davantage, craignant même, peut-être, d'en avoir déjà trop dit, l'accorte et madrée fillette se leva de table en congédiant ainsi son hôte :

– Votre servante, milord. Rita m'attend. A ce soir !

Et, le quittant pensif, elle se hâta de remonter auprès de sa sœur de lait.

– Eh bien ! demanda celle-ci, comment s'est passé le repas ? Que disait sir Arthur ? A-t-il paru regretter que je ne sois pas là ?

– Vertuchoux ! que de questions à la fois ! D’abord et d’une, mademoiselle, vous saurez que personne n’a l’habitude de s’ennuyer en ma compagnie.

– Assurément, Toinon, mais.

– Mais que t’importe, après tout, Margot ! Je ne suppose pas que tu t’intéresses plus que de raison à – cet étranger ?

– Si fait, répondit Marguerite, car il est malheureux.

Ces mots venaient d’être prononcés avec une certaine animation. Un vif incarnat se répandait sur le visage de Rita. Antoinette sentit renaître son appréhension. C’était par un de ces tristes jours d’automne où l’on voit tout en gris, même en noir.

Cherchant à provoquer une confidence, elle remit l’entretien sur le même sujet.

– Malheureux ? Ce n’est pas un de ces prisonniers qui sont à plaindre.

Sa sœur de lait, avec un élan généreux, l’interrompt :

– Il est séparé de sa famille 1 Loin de sa mère et de son pays ! Pauvre jeune homme ! Qui ne s’apitoierait sur son sort !

– Quelle émotion, quelle chaleur ! reprit Antoinette, résolue à la pousser à bout. Prends garde, Margot ! prends garde ! c’est par raillerie qu’on chante :

La pitié n’est pas de l’amour.

Tout en allant et venant par la chambre, la filleule de Balidar répéta, à plusieurs reprises, ce refrain d’une romance alors en vogue.

Marguerite était devenue toute songeuse.

– De l’amour ? murmura-t-elle enfin, comme s’interrogeant elle-même. De l’amour ! Quoi 1 tu pourrais croire.

– Hé, bédame ! à la façon dont tu m’en parles, dont tu le regardes.

– Je le regarde avec plaisir... pourquoi m’en défendre ? comme on regarde tout ce qui est beau. Ses prévenances, ses talents me sont agréables. Il y a profit à l’entendre. Enfin, tu sais combien j’aime la musique, et que je la comprends bien mieux depuis que je l’ai pour maître. Je le regretterai quand il sera parti. Voilà tout. S’il y avait plus, est-ce que vous ne le sauriez pas ?

Il y avait tant de candeur, tant de droiture dans cette réponse, que, tout d'abord, les méfiances d'Antoinette s'évanouirent. Mais comme Marguerite restait absorbée dans une mélancolique rêverie, elles lui revinrent.

Un instant plus tard, elle s'appuyait sur l'épaule de la rêveuse en lui disant ;

– Je n'ai pas voulu t'affliger, ma mignonne. On ne te questionnera plus. Mais songe à ton père, si bon pour nous, et qui t'aime tant. Lui cacher quelque chose, ça te porterait malheur !

Sa douce compagne l'attira vers elle et l'embrassa :

– Oh ! si j'avais une secrète pensée, Toinon. c'est à toi certainement que je la confierais. N'es-tu pas ma sœur ?

Et ce fut entre elles un échange de caresses et de protestations d'amitié comme autrefois, comme avant l'arrivée de sir Arthur.

Un doute, cependant resta dans l'esprit d'Antoinette, et le soir, en regardant Rita s'endormir, en la berçant de ses chansons comme un enfant malade, elle se disait encore :

– Non ! non ! je ne me relâcherai pas de ma surveillance. Il y a quelque chose !

Certes, Marguerite ne la trompait pas, ne lui dissimulait rien. Ce sentiment, tour à tour douloureux ou plein de charme, qui grandissait dans son oœur ingénu, elle ne se l'avouait pas à elle-même, elle l'ignorait encore.

Il n'en était pas de même de la part de sir Arthur, habitué depuis longtemps à toutes les émotions, à toutes les ruses de l'amour. Nous l'avons dit, c'était Lovelace, et, de plus, avec des rancunes internationales. En voyant pour la première fois la fille de Balidar, en la trouvant si belle, il avait eu cette infernale inspiration : « Je me vengerai sur elle de l'humiliation que m'a fait subir son père ! » Et, dès le lendemain, l'œuvre de séduction commençait.

Il avait espéré la coquetterie, il rencontra la pureté, l'innocence. Fallait-il poursuivre ? Fallait-il reconnaître ainsi la généreuse hospitalité du vainqueur ? Il hésitait. Les paroles d'Antoinette achevèrent de réveiller ses scrupules. « Non ! se disait-il une heure plus tard, en se dirigeant, comme d'habitude, vers l'observatoire de la falaise ; non ! décidémnt non ! ce serait infâme ! »

Et pourtant il aimait Marguerite. ou du moins, sous sa froideur apparente, il désirait ardemment l'ajouter à la liste de ses victimes.

Il entra dans la vigie, s'approcha du télescope, et regarda au large.

Rien en vue. Pas même, à l'horizon, une voile de la croisière britannique, balayée à mi-Manche par une forte bourrasque du sud-ouest.

Mais quel est donc ce cutter qui sort de Dieppe ?... Impossible !... Mais si fait ! c'est le *John Bull*.

Le pavillon de la vieille Angleterre flotte à son grand mât !... Sur le pont, sur le tillac du navire que commandait sir Arthur Gower, de son navire, il y a des uniformes rouges !

Comment ? Pourquoi ? Quel est l'audacieux qui se permet cette usurpation déloyale ? Qui donc, mais qui donc ose ainsi mentir à l'Océan, mentir à l'espace ?

Le prisonnier court à la ferme ; il fait seller un cheval, court au galop vers la ville.

N'est-il pas libre de ses mouvements, libre sur parole ?...

Ou l'a vu déjà plusieurs fois dans les rues de Dieppe, allant rendre visite à ses marins logés au vieux château. C'est là qu'il se dirige, afin de les interroger. Ils ne savent rien ; ils ont vu comme lui sortir le navire, rien de plus.

Ah ! si fait. On leur a donné, la veille au soir, des vareuses françaises en échange de leurs uniformes.

De plus en plus intrigué, l'ex-commandant du *John Bull* redescend vers le port. Il parcourt à pied les rues avoisinantes. Rien d'anormal sur les visages des pêcheurs, des bourgeois. A qui s'adresser pour avoir des renseignements ?

Le gentleman s'arrête devant un magasin de piteux aspect. A travers les petites vitres poussiéreuses, on aperçoit quelques-unes de ces rustiques horloges appelées coucous, des montres, ou plutôt des oignons de matelots, une douzaine de vieux couverts d'argent, une paire de chandeliers d'église, des croix normandes, des bagues et des pendants d'oreilles, le tout mal soigné, démodé, terni. Dans une sèbile, des écus ; dans une autre, quelques pièces d'or. Sur l'enseigne, aux trois quarts déteinte, ces mots :

## LEGRIP

*Orfèvre et changeur, fait aussi la banque.*

Sir Arthur a changé là une banknote. Il se rappelle leboutiquier, sorte de Shylock, qui l'importuna de ses offres obséquieuses. Voilà son homme.

A peine la sonnette fêlée de la porte qu'il vient d'ouvrir a-t-elle fait entendre son cri de chouette, que le trafiquant s'empresse d'accourir, courbant l'échine et la bouche en cœur :

– Qu'y a-t-il pour le service de milord ?

– Je désirerais savoir si c'est bien le *John Bull* qui, tantôt, est sorti du port ?

– C'est bien le *John Bull*, milord, et sous pavillon anglais. Vous comprenez ?

– Pas encore ! Quels étaient ceux qui, sous notre uniforme, le montaient, le dirigeaient, le commandaient ?

A ce flot de questions, Legrip, avec un clignement qui lui était particulier, répondit :

– Est-ce qu'en Angleterre les loups ne se déguisent jamais en chiens de garde pour rafler les moutons ?

– Aôh ! fit l'Anglais avec colère.

– Vous y êtes ! fit le Shylock dieppois. Un bon tour de notre maître corsaire. et qui lui permettra, je suppose, de s'acquitter enfin. Il me doit beaucoup, Balidar !

– Je vous remercie, disait en s'éloignant déjà sir Arthur.

– Tout aux ordres de milord, conclut Legrip, et pour tout ce qui lui plaira. toutes fois et quantes il y aura de l'argent au bout ! Je fais la banque. et le reste !

Le prisonnier ne rentra que fort tard à Varangeville. Son cheval ruisselait de sang et d'écume, comme s'il fût revenu d'un *steeple-chase* à travers les champs et les bois.

Quant au maître, les poings crispés, le visage pourpre, la lèvre hargneuse, il semblait furieux.

Le lendemain, il se fit excuser par la Simonne au déjeuner du manoir et servir dans l'observatoire.

Il était là depuis le matin, guettant sur l'Océan le retour de son navire.

Le *John Bull* parut enfin, traînant à la remorque un bâtiment de la Compagnie des Indes.

Sir Arthur Gower se redressa, superbe de menace, et jetant ce cri de bête fauve :

– Moi, partir ! Aôh ! non, je reste !



## XII

# DOUBLE RÉVÉLATION

Jamais Antonio Balidar n'avait été plus épanoui, plus heureux, plus joyeux, plus brillant qu'à son retour au manoir d'Ailly.

Après avoir embrassé sa fille, – et vous savez comme il embrassait, – le corsaire se retourna vers sa filleule et lui dit :

– A ton tour, Toinette. Tes joues, d'abord. puis tes poches, que j'y vide les miennes. Voici de l'or ! Une autorisation spéciale nous permet d'écrémer de suite les valeurs monnayées de nos prises. et voilà ma part de crème !..... Encore ! toujours ! tends ton tablier, Toinette. La consigne est de faire le plus de mal possible aux Anglais. Ça me va ! ça rapporte, et nous en avons besoin, n'est-ce-pas, ma caissière ?... Viens remplir le coffre-fort !

Et, tout en l'entraînant vers certaine cachette qui se trouvait dans les caves, il poursuivit :

– Sans compter que j'ai fait remettre un *v là pour attendre* à Legrip ! Chien d'usurier !... Croirais-tu qu'il prétend que je ne lui ai presque rien payé sur ce château ! Ah ! racaille ! Tu lui écriras ce soir pour qu'il ne vienne pas. Je sais qu'il voulait venir. et s'il vient quand même, c'est toi qui le rembarreras !... N'es-tu pas mon intendante ? Eh ! troun-de-l'air, comme jurent les Marseillais, faut qu'il en soit ainsi, Toinon, j'ai l'horreur des affaires d'argent.

– Soit ! répliqua-t-elle, mais on ne vous verra pas désertier de même, je le suppose, vos devoirs de père de famille.

– Ouais ! fit-il en fronçant ses épais sourcils, de quoi donc qu’il retourne, ma filleule ?

– Terminons d’abord l’encaissement, comme vous dites ! Ensuite, nous causerons.

– Mais, sans aucune cachotterie de ton sexe. Tu me le promets, Toinette ?...

– Ah 1 mais !... oui !... Je ne suis point de celles-là qui gardent un grief sur le cœur.

Après avoir *muché* l’argent dans une ancienne oubliette, que nous nous réservons de décrire en temps et lieu, la gentille trésorière repassa dans la première cave, et mit sa *clarté* sur un tonneau, tandis que Balidar s’asseyait sur un autre.

La mèche fumeuse les éclairait tous les deux : lui, mordant sa lèvre d’impatience ; elle, debout et les deux mains sur les hanches, ainsi qu’une soubrette de Molière.

Elle débuta par ces mots :

– Croyez-vous qu’il soit bienséant de quitter ainsi deux jeunesses. et pas seules encore. avec un bel étranger ?

– Oh ! toi, l’interrompit-il, tu ne comptes pas ! Tu as de la défense.

– Et de la sagesse ! ajouta t-elle. Marguerite aussi. Ah ! pauvre ange !

– Mais, tonnerre du ciel ! s’écria le corsaire, que lui est-il donc arrivé ?

– Bon ! fit Antoinette en se croisant les bras, voici déjà qu’il s’emporte, lui qui a tort. Car vous avez eu tort, mon parrain, et méritez qu’on vous gronde.

– Gronde-moi, j’y consens, mais je veux que tu t’expliques.

– Quand vous serez de sang-froid.

– M’y voici, parle !

– Eh bien, puisqu’il faut vous ouvrir les yeux, il y a quelque chose entre Marguerite et sir Arthur.

– Quelque chose. comme quoi ?

– Eh, pardi ! comme un commencement d’amour.

Balidar éclata de rire. Puis, avec une naïve assurance :

– Est-ce qu’il est possible, s’écria-t-il, qu’une Française s’éprenne d’un Anglais !

– Je ne prétends point qu'elle en soit éprise, mais ça pourrait venir, répliqua Toinette sans s'émouvoir de l'accueil fait à sa révélation. Quant à lui, j'estime qu'il la flatte et la reluke plus que de raison. C'est votre faute encore. Ah ! vous avez beau branler le menton, parrain. Qui est-ce qui a mis en jeu le clavecin, la musique et les romances ? *C'est-il* point vous, père dénaturé que vous êtes.

Elle souriait. Antonio lui répondit de même :

– Merci de m'avoir crié casse-cou ! J'en aurai le cœur net, et parlerai ce soir au goddam !

– Alors, conclut-elle, après souper... car voici la cloche qui nous appelle.

Le corsaire, depuis sa dernière prouesse, ne s'était pas encore rencontré face à face avec l'ex-commandant du John Bull.

Celui-ci dissimulait son ressentiment, sa colère, sous une politesse hypocrite ; il s'inclina silencieusement, flegmatiquement, lorsque Balidar lui dit avec la franche cordialité qui le distinguait :

– Faut pas m'en vouloir ! Après tout, c'est de bonne guerre !

Rien ne troubla l'hospitalière harmonie du repas.

En se levant de table, l'amphitryon dit à sa filleule :

– Va-t-en écrire à Legrip. Stoppe-la-Mèche, qui est à la cuisine, portera la lettre.

– Mais sir Arthur ? observa tout bas Antoinette avec un geste significatif.

– As pas peur 1 je m'en empare et ne le lâche plus ! répondit Balidar sur le même ton.

En effet, s'avançant vers le gentleman, il lui offrit des cigares provenant de sa capture de la veille, et l'entraîna sous le grand bosquet de la charmille.

Le temps se remettait. A travers les nuées, que le vent balayait du ciel encore noir, on voyait par intervalles briller les étoiles.

Marguerite, restée seule au salon, promena d'abord sur le piano ses doigts indécis. Puis, sous l'empire d'une vague curiosité, elle se dirigea lentement vers la terrasse et regarda au dehors.

Parmi le feuillage et piquant les ténèbres, deux points lumineux... probablement les cigares des deux causeurs.

On entendait, comme un murmure, le bruit éloigné de leurs voix.

– De quoi parlent-ils ? pensait Rita, si c'était de moi ?

Et, sans même en avoir conscience, en vraie fille d'Ève, elle se rapprochait peu à peu du bosquet.

L'herbe veloutée de la pelouse, – car elle avait pris au plus court, – amortissait le bruit de ses pas.

Elle atteignit ainsi la charmille, sans que rien donnât l'éveil, et s'arrêta dans un endroit où précisément le branchage était fort touffu.

Impossible de voir... mais on pouvait entendre.

La curieuse, immobile et retenant son souffle, écouta.

– Merci ! disait en ce moment son père, merci de m'avoir répondu comme je vous interrogeais, en loyal marin. Ah ! je le savais bien que vous étiez trop fier pour démeriter de mon estime. Un homme tel que vous ne s'attaquerait pas à cette frêle enfant ! Il lui faut une vie calme, modeste et paisible, pour qu'elle échappe à la fatalité de sa naissance !

– Aôh ! fit l'Anglais comme demandant une explication.

– C'est une triste histoire, reprit Antonio, dont le souvenir réveille toujours en moi des remords... Je suis violent... j'étais jaloux... Et pourtant ma femme m'adorait... Un ange de douceur et de vertu... une sainte !.....

Il s'était levé. Il poursuivit, tout en piétinant ça et là :

– Je l'avais tant tourmentée, brutalisée, tandis qu'elle portait Rita dans son sein, que la petite créature, encore à naître, y contracta, j'en suis certain, cette appréhension nerveuse qui n'est, au demeurant, qu'un souvenir. Ah ! misérable fou ! j'épouvantais à la fois et l'enfant et la mère !

Après une pause nécessitée par l'émotion qui le suffoquait, il continua :

– Pauvre mère ! sa santé s'altérait déjà, lorsque je lui portai le dernier coup. Elle avait un jeune frère que mes odieux soupçons n'épargnaient même pas.. Je l'avais chassé de notre demeure. J'y rentre un soir à l'improviste. Il était là. Je le menace. Il m'insulte. La colère m'aveugle. Un couteau se rencontre sous ma main. Ah ! je n'ai pas frappé, ce fut elle qui se jeta au-devant du fer. Elle tomba ensanglantée, mourante. Le lendemain, j'étais veuf. et j'étais père !

Un spasme de désespoir, un sanglot venait de saisir le corsaire à la gorge et l'étouffait.

– Marchons ! reprit-il. Vous comprendrez à présent quels égards il faut avoir pour ma fille. J'avais fui par la mer, l'emportant avec moi... Elle

tremblait toujours... Quelles angoisses pour l'élever ! Maintenant encore, un rien l'effraye, la trouble, la rend malade... et j'ai peur... et je prie Dieu qu'il me pardonne !

Déjà les deux hommes s'éloignaient. Ces dernières paroles n'arrivèrent que faiblement à l'oreille de Marguerite, qui, se laissant glisser sur les genoux, élevant ses mains jointes vers le ciel étoilé, murmura :

– Mon Dieu ! je vous en conjure, faites que mon père ignore que j'ai pu l'entendre. Faites que je puisse l'aimer encore !

Et, toute palpitante, elle regagna le manoir.

Les deux domestiques achevaient de desservir.

– Marianne, dit-elle, je me sens un peu souffrante et remonte chez moi. Vous préviendrez Toinette.

Celle-ci venait de passer dans la cuisine, Stoppe-la-Mèche y attendait la lettre pour Legrip.

Assis au coin de la table, où se voyaient encore quelques restes de son souper, Grand-Pierre avait devant lui les deux chiens de garde, Trafalgar et Méduse, un superbe couple de fort mâtons normands. Les molosses et le matelot paraissaient en conversation d'amitié.

– Bonsoir, Grand-Pierre, dit en entrant la jeune fille ; où donc est Jean-Louis ?

– C'est véridique qu'on ne nous signale guère l'un sans l'autre, répliqua le maître d'équipage, mais, pour le quart-d'heure, Frise-à-plat se trouve avoir des avaries, par rapport à la vergue d'artimon qui s'est affalée trop rudement sur son gaillard d'arrière.. Il sera sensible à votre intérêt, mam'selle. et promptement radoubé, je le présume. Ah ! ah ! voici le poulet en question. Bâillez-le-moi, si c'est un effet de la vôtre. pour que je m'en retourne bien vite auprès de mon matelot. Je suis quasiment sa garde-malade. On est des amis ou pasl.

– Il me semble, observa-t-elle, que, pour le moment, vous lui faites infidélité ?

Stoppe-la-Mèche ne comprit pas tout d'abord. Mais, abaissant le regard vers Méduse et Trafalgar, que caressait sa main distraite :

– Ah ! fit-il, vous dites ça par rapport aux chiens. C'est des bêtes, sauf votre respect, mais de bonnes bêtes, et qui doivent bien vous garder, ce qui

est désirable ici, vu l'isolement. Votre serviteur, mam'selle Antoinette !

– Au revoir, Grand-Pierre ! et, n'est-ce pas, sans rancune ?

– De la rancune ! nous ! se récria-t-il, bien au contraire ! On en tient toujours pour celles qui n'ont pas voulu qu'on les aime. Et tenez ! sans comparaison, si par hasard ces deux gardiens-là vous manquaient, – je parle des dogues, – eh bien, vous n'auriez qu'à faire un signe, et nous les remplacerions, Jean-Louis et moi, trop heureux de nous faire casser la margoulette à votre service.

Sur ce dernier adieu, le digne matelot s'en alla.

La jolie fermière, tout attendrie, repassa dans la salle à manger, puis se hâta de monter au premier étage : ce qu'on venait de lui répéter, de la part de Marguerite, alarmait son dévouement.

Elle trouva sa sœur déjà remise, et lui dissimulant le secret douloureux qu'elle venait de surprendre. La fille d'Antonio s'était dit : « Il y va de la considération, de l'honneur de mon père ! » Et, même vis-à-vis de Toinette, elle avait résolu de se taire. C'était la première fois qu'elle lui cachait une de ses pensées.

Balidar survint. C'était avec lui surtout qu'il fallait dissimuler ! Rita prétextait la fatigue, un besoin de repos. Elle promit d'accompagner le corsaire, qui, – dès l'aube du lendemain, devait se rembarquer à la crique, où le prendrait en passant l'un des canots du *John Bull*.

Les deux hommes se retrouvèrent seuls au salon. Pas de musique !..... Comment employer le reste de la soirée ?..... On décrocha d'une panoplie, composée de toutes armes, et qui se trouvait sous le vestibule, des fleurets, des plastrons, des masques ; ils se donnèrent le passe-temps d'un assaut.

Le gentleman avait plus de sang-froid, le corsaire plus d'impétuosité. Au demeurant, force égale.

– Vous vous essayerez quelque jour avec Césaire, dit à la fin Balidar, je le crois notre maître.

Le lendemain, à l'heure convenue, Trafalgar et Méduse, aboyant, gambadant, précédaient la petite caravane, qui descendait vers la grève par une des ravines aboutissant à la plage. Sir Arthur s'y était adjoint pour attester aussi qu'il n'avait pas de rancune.

Rien de délicieux comme les environs de Dieppe en cette saison, alors que le feuillage a revêtu ses couleurs d'automne, et que les premières bises se sentent déjà dans l'air. On avait d'abord traversé la campagne, toute souriante sous les blanches clartés du matin. Des jeunes villageoises passaient en chantant le long des haies piquetées de mûres et de petits fruits rouges. Puis on s'engagea dans le val, où faisait irruption le soleil, où tout était lumière et gaîté.

Les deux jeunes filles marchaient les premières, l'une drapée dans une mantille venant de la côte espagnole, l'autre avec un simple fichu l'abritant contre la froidure.

Balidar les suivait avec sir Arthur, qui tout en feignant de l'écouter, regardait d'une façon étrangement persistante, non pas les bras ronds et frais de Toinon, mais la taille élégante et cambrée de Marguerite.

Il y a parfois, dans ces derniers beaux jours de l'année, certains regains, des regrets de jeunesse qui stimulent, avec une sorte d'énergie sauvage, les sens blasés des hommes faits. Leur automne approche ; il leur reprend comme une soif ardente de retremper leurs lèvres à la coupe du printemps. « Il serait trop tard demain. Hâtons-nous de profiter du délai. Soyons jeunes encore et soyons amoureux, ne fût-ce qu'une heure, une minute ! »

Telles étaient probablement les secrètes pensées de sir Arthur. Son visage, ordinairement incolore, s'empourprait d'un flot de sang. Il y avait dans son regard comme une flamme.

Tout à coup, François, le domestique, accourut :

– Maître ! maître !... il y a là quelqu'un qui veut vous causer. C'est Legrip !

Au nom de son créancier, l'intrépide corsaire eut une terreur d'enfant.

– Legrip !... s'écria-t-il, en pressant le pas, Legrip à Varangeville !... et de si bonne heure !

– Il aura couché chez son cousin Lucas, crut devoir expliquer François. Ne voulait-il pas vous rattraper au plus court !... Je lui ai enjoint d'attendre. il attend.

– Tu l'as entendu, Toinette ! reprit Balidar, il n'aura pas reçu ton billet. cours lui dire ce qu'il y avait dedans. Ah ! ça te regarde, ma bonne Toinon !..... Va !... va donc vite !..... Je me sauve !

Antoinette se trouvait contrainte à rétrograder vers la maison, mais ce ne fut pas sans un regard vers l'étranger, qui rougit davantage encore.

Déjà le corsaire disparaissait au tournant du sentier.

L'Anglais se rapprocha vivement de Marguerite, qui restait seule et comme à sa merci, loin de tout regard, au milieu d'un petit bois.

Emporté par une hallucination dont il ne fut pas le maître, sir Arthur la saisit tout à coup dans ses bras, et, se penchant vers elle, les yeux dans ses yeux, d'un souffle ardent, il lui brûlait déjà le visage.

Rita n'eut que le temps de jeter un cri.

Puis, éperdue, défaillante, elle s'évanouit sur une roche, où la soutenait l'audacieux.

Cependant, le père avait entendu l'exclamation de sa fille ; il revenait sur ses pas.

Sir Arthur avisa fort à propos une couleuvre qui traversait le chemin.

Il l'écrasa sous le talon de sa botte, et lorsque parut Balidar, demandant ce qui s'était passé, ce qu'avait Marguerite, il répondit en désignant le reptile, qui se tordait dans une convulsion d'agonie :

– Rien ! c'est une vipère qui l'avait effrayée.

Lorsque la jeune fille reprit ses sens, en apercevant son père elle se rappela la révélation de la veille, et loin de démasquer l'imposteur, elle confirma son mensonge, car elle venait de se dire en frémissant :

– Il le tuerait !

Un instant plus tard, lorsque l'endroit fut redevenu désert, la tête chafouine de Legrip émergea du taillis.

Plus que jamais l'affreux brocanteur clignait de l'œil, se frottant les mains, ou plutôt s'aiguissant les griffes :

– Bonne aubaine ! se disait-il. Je la flairais... en m'obstinant à prendre au plus court. Il y a des secrets dont on peut tirer profit !



## XIII

# A NAPOLEÓN, BALIDAR !

Dieppe, ainsi que toutes les autres villes de France, est dans la consternation.

On vient d'annoncer nos désastres de Leipzig... et comme le gouvernement impérial les a dissimulés le plus longtemps possible, espérant un retour de fortune, on apprend du même coup que les débris de la Grande-Armée repassent la frontière. L'ennemi les suit de près. Demain, ce sera l'invasion.

Hélas ! ces funestes journées d'angoisses et de stupeur, nous les avons revues ! Elles sont dans toutes les mémoires !

Disons-le, cependant, à cette époque, après tant de victoires, l'étonnement, la colère, le patriotisme furent peut-être encore plus ardents que de nos jours.

Figurez-vous, au milieu de cette population morne et frémissante qui grouille sur les quais, figurez-vous la rentrée du *John Bull* avec sa nouvelle proie, une corvette espagnole, chargée pour l'Angleterre de quadruples et de doublons. Des tonnes d'or ! la Toison d'or !

Aussi nos Argonautes font-ils entendre des chants de triomphe, tandis que Balidar-Jason s'apprête à descendre à terre, avec le fier sourire des victorieux.

Mais pourquoi ses compatriotes ne l'acclament-ils pas ? Pourquoi cette tristesse empreinte sur tous les visages ? Le commandant du port, ce

glorieux invalide qu'on a vu traverser, avec sa manche vide et sa jambe de bois, les premières pages de ce récit, s'avance vers le corsaire, et lui remet un double de l'affiche qui vient d'être placardée sur les murs de Dieppe.

Le père de Marguerite y jette un regard, et tout aussitôt, avec une exclamation de rage patriotique :

– Sang et tonnerre ! s'écrit-il, une autre Bérésina ! Leipzig !... Nous sommes vaincus, refoulés, envahis !... Écoutez tous ! c'est un écrit de l'empereur, qui demande de l'argent et des hommes.

De sa belle voix de commandement, il donne lecture de la proclamation. Puis, ne laissant pas à l'enthousiasme qu'elle vient de soulever le temps de se refroidir, il y joint ce chaleureux commentaire :

– Des hommes ?... Nous voici !... Mais sur mer, sur notre élément, tant qu'il sera possible encore d'y combattre ! De l'argent ?... Vous en rapportez : près d'un million ! Voulez-vous en faire le sacrifice à la patrie ? Hein ? mes lascars, ce serait civique, ce serait français ! Au large, dès cette nuit, nous retrouverons une autre aubaine. Celle-ci, donnons-la, envoyons-la tout de suite à l'Empereur !... Et vive la France !

Ce cri fut salué, fut répété par de frénétiques acclamations. N'était-ce pas consentir ?

Balidar le comprit ainsi. Avisant sur le quai l'un de ces grands tombereaux peints en bleu barbeau, dont se servent encore aujourd'hui les paysans d'alentour, il le mit en réquisition. Ses lascars, chantant des refrains nationaux, y transbordèrent les tonnelets remplie d'or. Césaire avait couru prévenir les autorités. On vit bientôt arriver le sous-préfet, une brigade de gendarmerie, des chevaux de poste.

Déjà Frise-à-Plat, le peintre de l'équipage, avait – tracé tant bien que mal, avec du goudron sur le panneau de fermeture du véhicule, cette inscription qui devint légendaire :

A

L'EMPEREUR NAPOLÉON I<sup>er</sup>

Balidar et ses corsaires.

En moins d'une heure, le fourgon improvisé fut prêt à partir pour Rouen, sous l'escorte des gendarmes. Césaire Heurtebise avait pris place sur la banquette de devant, avec mission de rapporter le reçu du receveur-général de la Seine-Inférieure, et son capitaine, comme dernière instruction, lui disait à voix basse :

– Tu me rejoindras, ou plutôt tu m'attendras à Varangeville, car nous reprendrons la mer sans toi cette nuit. Mais avant de partir, j'aurai vu ma fille. C'est elle-même qui te répondra, mon brave Césaire, et je le pense, en mettant sa main dans ta main.

– Quoi ! balbutia le jeune marin tout ému, vous persistez à vouloir ?

– Oui, l'interrompit son père adoptif, c'est comme une inspiration qui m'est venue. J'ai mis ça dans ma tête et, tu sais, quand je veux, je veux. A bientôt ! Silence et bon espoir !

Afin d'avoir l'explication de cet énigmatique adieu, laissons les postillons lancer leurs chevaux à travers la foule, criant : « Pour la patrie ! pour la France ! » et suivons Balidar.

Un cabriolet transporte rapidement Balidar au manoir d'Ailly. La première personne qu'il rencontre, c'est sir Arthur Gower. Une certaine joie goguenarde se lit sur le visage de l'Anglais, qui vient d'arrêter sa monture pour saluer son hôte au passage.

Celui-ci a fait halte également. Ces quelques mots s'échangent entre eux :

– Ah ! ah ! je vois, milord, que vous avez déjà appris nos revers ?

– Yès. Ce sera bientôt la paix... et ma délivrance...

– Ah ça, mais, vous croyez donc que tout est fini ?

– Bientôt, vous dis-je, à bientôt !

Et le gentleman, plus hautain que jamais, pique son cheval. Le corsaire a fouetté le sien, tout en écrasant un juron sous sa lèvre courroucée. Tant que la France l'emportait, plus de rancunes ! Mais la voilà qui faiblit, il se souvient.

Cette courte scène, qui jetait entre les deux adversaires un nouveau froid, s'était passée sur la grande route, à quelque distance encore du manoir. Le premier soin du père, aussitôt qu'il arriva, fut d'embrasser sa fille. Puis, l'écartant du geste, et faisant signe à sa filleule de le suivre :

– Laisse-nous, Margot ! dit-il avec sa rude bonhomie. Nous avons à causer d'affaires, Toinon et moi.

Ils passèrent tous les deux dans un ancien boudoir, où le nouveau seigneur avait, en quelque sorte, son bureau.

– Vous saurez, lui dit-elle, que Legrip a raison. Vous ne lui avez presque rien remboursé sur le prix d'acquisition du château.

– Bah ? fit-il naïvement, c'est bien possible, après tout ! Mais il s'agit, pour le quart-d'heure, de tout autre chose.

– Quoi, mon parrain ?

– L'avenir de Rita. Tu m'avais mis la puce à l'oreille, toi, l'autre jour, sais-tu bien ! Tes soupçons me tourmentaient l'esprit. Je n'en dormais plus. C'est dans ce cas-là que la nuit porte conseil.

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai imaginé une manœuvre pour parer au danger, Toinette, et qui lui laisserait après moi, si je suis tué, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, un autre protecteur. Il vaudrait mieux encore !...

– Quel protecteur ?

– Un mari ?

– Quel mari ?

– Eh ! morbleu ! Césaire.

– Césaire ! s'écria la jeune fille, à laquelle ce nom parut avoir donné comme un saisissement.

– Tiens ! ça t'étonne ? fit Antonio. Il me semble pourtant qu'on ne saurait en trouver un plus loyal et plus digne. Beau garçon, d'ailleurs, et qu'elle estime trop pour ne pas l'aimer de même. Mais tu ne souffles mot, Toinon. N'est-ce point ton avis ?

– Si fait, répondit-elle enfin, c'est le plus noble cœur qui soit sous le ciel. Et si bon, si dévoué. Heureuse la femme qui sera la sienne !

– Bien dit ! ma filleule, et merci de l'horoscope pour Margarita. J'ai compté sur toi pour lui faire connaître, et tout de suite, mon désir, ma volonté.

– Ah ! ne me demandez pas cela, mon parrain ! répondit Antoinette d'une voix suppliante.

Tout autre homme que Balidar se fût aperçu, depuis un instant déjà, qu'elle avait pâli, qu'elle tremblait, qu'elle souffrait cruellement, la pauvre fille !

Son refus ne fit qu'étonner le corsaire :

– Tiens ! pourquoi donc ?

Elle avait déjà trouvé son prétexte :

– Parce qu'il est des choses qu'un père doit dire, et surtout exiger lui-même.

– Soit ! allons la trouver. Tu me soutiendras, Toinette.

– Non pas ! se récria-t-elle, je vous gênerais. A tout à l'heure !.....

Et, pour que son trouble ne la trahît pas, elle s'enfuit.

Mais, à quelques pas, s'arrêtant, pensive et résolue :

– Il y a longtemps que je te sentais venir, se dit-elle, union qui désolera ma vie ! Mais ce serait le bonheur, ce serait le salut de Marguerite. J'y pousserai. Dieu m'en donnera la force ! Et, d'ailleurs, c'est elle qu'il aime !

Balidar avait déjà rejoint sa fille.

Sans détour ni périphrase, avec une brusquerie toute maritime, il lui communiqua son projet.

Marguerite en fut d'abord toute surprise.

Indifférente à l'amour du compagnon de son enfance, elle ne l'avait pas deviné. Elle ne supposait même pas que cela fût possible.

– Moi ! sa femme ? dit-elle, moi, te quitter, mon père !

– On ne se quitterait pas, répliqua-t-il, est-ce que nous n'avons pas l'habitude de vivre tous ensemble ? Presque rien ne serait changé, quoi ! Il y aura si peu de chose en plus pour l'aimer comme un mari ; tu l'aimes déjà comme un frère.

– C'est justement à cause de cela, murmura-t-elle, on ne s'épouse pas entre frère et sœur !

– Mais, sacrebleu !...

Elle l'interrompit en lui jetant sa main sur les lèvres.

– Ne t'emporte pas, mon bon père ! Laisse-moi du moins le temps d'interroger mon cœur. Ne disais-tu pas que Césaire doit revenir demain

pour savoir ma réponse ? Je te promets de lui parler. Nous nous entendrons tous les deux.

Le corsaire accepta cette transaction. Il était pressé de repartir pour Dieppe et de se remettre en chasse.

Ce même soir, les deux sœurs de lait eurent ensemble un long entretien.

Antoinette insista généreusement en faveur du mariage. Marguerite s'en défendait, résistait :

– Non, vois-tu, c'est pour moi comme un frère !... Impossible !.... Jamais !...

– Tu aimes donc quelqu'un autrement ? hasarda sa compagne, attentive d'avance à la réponse, qui fut celle-ci :

– Moi ? quelle idée ! Qui donc ? Personne ?

La fille de Balidar cherchait à se mentir à elle-même. Ou plutôt, depuis la scène du baiser, qu'Antoinette ignorait toujours, elle se disait dans sa virginale candeur :

– Il m'a saisie dans ses bras ! Ses lèvres ont effleuré les miennes ! Je ne m'appartiens plus. Je suis à lui !

Et cependant, sir Arthur s'était abstenu de toute autre tentative du même genre. Réservé, respectueux, flegmatique comme avant son audace, il paraissait, sinon s'en repentir, du moins l'avoir oubliée. Pas un geste, pas un mot alarmant pour la sécurité de celle dont il convoitait l'amour. Mais dans le regard, ce regard chargé de magnétiques effluves, parfois un éclair, parfois une fausse larme qui disait tout :

« Je suis malheureux ! Je t'adore ! »

N'est-ce pas la tactique traditionnelle des séducteurs, après un pas en avant, de battre en retraite aussitôt, dans l'espoir qu'on va les suivre ?

Marguerite n'en était pas encore là. Mais sans voir le piège, elle s'y laissait entraîner par un charme fatal, irrésistible.

– Césaire viendra demain, disait-elle le soir à sa compagne ; je lui avouerai loyalement toute la vérité !

Antoinette, avec ce même accent de compatissante amertume qu'après leur dernière rencontre, murmura de nouveau :

– Pauvre Césaire !

## XIV

### CÉSAIRE

Il arriva le surlendemain à Varangeville et rencontra tout d'abord Antoinette.

Rien qu'à la façon dont la main de la jeune fille se tendit vers lui, rien qu'à la douce pitié qui se lisait dans ses yeux, il comprit que Balidar avait parlé.

– Marguerite m'attend, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, répondit-elle en indiquant la charmille sous laquelle sa sœur était assise. Va la trouver, Césaire. et bon courage !

Un instant plus tard, il s'asseyait à côté de Rita.

Ils étaient également embarrassés l'un et l'autre. Après les compliments d'usage, après un silence, elle lui dit :

– Comment, frère ! tu voudrais m'épouser ?

– Depuis que j'ai eu l'âge d'homme, répondit-il d'une voix oppressée par l'émotion, c'est mon rêve et mon espoir.

– Ah ! murmura-t-elle avec un sincère regret, je ne croyais pas qu'il en fût ainsi. Si j'avais su.

– Oui, l'interrompit Césaire, c'est ma faute, après tout : j'aurais dû parler plus tôt.

Il avait l'air si triste qu'elle en fut désolée.

– Ah ! mon ami, mon frère, combien j'ai de peine de ne pouvoir te rendre heureux !...

– Je le sais, répliqua-t-il. N’achève pas. Que je t’épargne au moins le souci d’un refus.

– Mais je ne te refuse pas, Césaire.

– Si fait !... car tu ne peux plus m’aimer, chère sœur.

Elle le regarda tout étonnée, ne comprenant pas encore :

– De quel air tu me dis cela !... Pourquoi ?

– Parce que... depuis un temps... ton cœur s’est laissé prendre par un autre amour.

Et comme sir Arthur passait dans le parc, à travers la charmille, il le désigna du regard.

Marguerite se redressa, frémissante et pâle :

– Lui !... Mais non !... Te voilà comme Antoinette. Vous vous trompez, je te le jure !...

– Tant mieux, répondit-il en la calmant du geste, tant mieux pour nous tous, car ce ne serait pas une chose facile que d’amener ton père à recevoir pour gendre un Anglais... Quant à lui, quel homme ne serait heureux et fier de te donner son nom !

– Y songes-tu ! se récria-t-elle, un grand seigneur !

Puis, non sans quelque peu rougir :

– Il ne pense pas plus à m’épouser que je ne pense à devenir sa femme.

Un sourire incrédule effleura les lèvres du jeune marin.

– Mais, dit-il, tu ne voudrais pas non plus devenir la mienne ?

– Non, pas maintenant !... se vit-elle contrainte d’avouer, en baissant les longs cils noirs qui frangeaient sa brune paupière, et qui jetèrent comme une ombre sur sa joue de plus en plus empourprée.

Nous l’avons dit, Marguerite, qui tenait de son origine une beauté toute méridionale, Marguerite n’avait pas un coloris animé, mais la moindre émotion le faisait naître, et c’était chez elle un charme de plus.

Elle eut un second élan du cœur :

– Mon pauvre Césaire ! Ah ! que je suis donc navrée de ton chagrin.

– Ne songeons plus qu’à toi, Rita, lui dit-il. C’est ton père qui avait eu cette idée-là. Moi, je ne voulais pas. Tu sais, quand un projet lui sourit, pas moyen de l’en faire démordre. Il s’est monté la tête à propos de ce mariage. Il va revenir, et voudrait te l’imposer peut-être. Laisse-moi faire,



Marguerite. J'assumerai sur moi la rupture ou du moins l'ajournement. Il ne faut rien brusquer avec lui. Mais sois sans crainte, je trouverai quelque moyen pour qu'il ne t'en parle jamais.

Rien de touchant, rien de délicat, comme l'apparente résignation du jeune marin. Et pourtant, sous ce calme affecté, se devinait la souffrance.

Marguerite voulut le consoler, l'encourager ; elle alla même, et sincèrement, jusqu'à lui permettre un espoir lointain. Il ne la laissa pas achever.

– Merci, conclut-il en se levant, merci pour ta bonne intention, ma sœur. Mais tu comprends, chacun a sa 'dignité, sa fierté. N'y songeons plus. Oublions !

Et, peut-être pour dissimuler une larme qu'il ne pouvait plus contenir, il s'éloigna.

La jeune fille resta pensive, attendrie, comme regardant en elle-même avec un certain effroi.

– Brave cœur ! murmura-t-elle après un silence ; mais pour l'affliger ainsi, que suis-je donc devenue ? Est-ce qu'ils auraient raison ? Est-ce que vraiment j'aimerais l'autre ?

Balidar, à son retour, s'empressa d'interroger son fils adoptif, qui lui répondit avec un sourire satisfait :

– Je l'avais bien prévu !... Nous avons grandement étonné... peut-être même effrayé Marguerite. Elle se considérait comme ma sœur, et elle est si jeune. laissons-lui le temps de se remettre.

– Mais, sac à gargousses !... se récriait déjà le père.

– C'est moi surtout qui demande à louvoyer, capitaine ! l'interrompt Césaire. N'est-ce pas la manœuvre en usage, quand on ne sent pas le vent propice pour filer droit au but ?... Oh ! nous sommes parfaitement d'accord, elle et moi... c'est-à-dire deux contre vous... Attendons !... tenez, par exemple, jusqu'à la fin de la guerre.

– Eh ! mille sabords, avec un amiral tel que Napoléon I<sup>er</sup>, ça ne finira peut-être jamais !

En dépit de cette boutade, Balidar accepta l'atermoiement. Césaire avait eu l'art de l'intéresser par un tout autre sujet.

Les autorités rouennaises remerciaient le corsaire de sa magnifique offrande. Un général, chargé de la formation d'un nouveau corps d'armée, lui faisait dire qu'on aurait probablement recours à son patriotisme, à ses talents, pour la défense du territoire.

– Sur terre, alors, fit-il avec la grimace du marin qu'on prétend détourner de son élément, sur terre ou sur l'eau douce ? Fichue commission, s'il ne s'agissait pas de repousser l'ennemi. En attendant, profitons encore du John Bull contre les Anglais. *All right* ! comme ils disent.

Et l'on repartit en course dès le jour suivant.

Antoinette, pour sauver les convenances, avait eu l'heureuse initiative de faire inviter M. Rigaud, – le digne commandant du port, – à passer une semaine au manoir d'Ailly. L'invalidé remplaçait le châtelain. On l'entendait parfois se chamailler avec sir Arthur ; mais c'était bien autre chose encore lorsque survenait Balidar. Ses soupçons et nos revers l'avaient singulièrement aigri relativement à son prisonnier. « C'est peut-être à cause de lui, pensait-il, que Marguerite attarde la joie que je me promettais de l'appeler madame Heurtebise ! »

La situation devenait fort tendue, malgré le flegme dédaigneux de l'Anglais. A chaque nouvelle algarade, son regard semblait dire à Rita : « Si j'endure presque des insultes, si je reste, c'est pour toi ! »

Ainsi s'écoula la seconde quinzaine de novembre. Le temps se maintenait au beau comme en été. Très agréable était restée la campagne. On savait que les puissances coalisées n'avaient pas encore franchi nos frontières. Il n'était question que des immenses préparatifs de résistance qui s'organisaient contre eux. L'espoir renaissait.

Quant à Balidar, ce dernier de nos corsaires qui se risquât sur l'Océan, il ne réalisait plus guère que de maigres prises et pas toujours sans péril. Sa ruse suprême semblait avoir été devinée par la marine anglaise. Une fois déjà le John Bull, poursuivi par une frégate, s'était vu contraint de rentrer à Dieppe avec deux boulets dans sa coque. Les Polletaises recommençaient à faire tapage, et les créanciers aussi, surtout Legrip. Il en résultait pour Balidar, oublié par eux et qui les oubliait en temps prospère, la nécessité d'oser encore, d'oser toujours.

Une après-midi, vers les trois heures, – on finissait de dîner plus tard que de coutume, – le commandant Rigaud dressa tout à coup l'oreille en s'écriant :

– Écoutez ! c'est le canon !

Effectivement, des coups assourdis par la distance s'entendaient vers l'ouest.

– On dirait un combat en mer ! ajouta le vétéran.

Déjà Marguerite jetait une mante sur ses épaules. On sait combien elle était prompte à s'alarmer.

– J'ai comme un pressentiment que mon père est en péril ! murmura-t-elle.

Et, s'appuyant au bras de sa sœur de lait, elle prit le chemin de la falaise.

Sir Arthur, après un geste d'apaisement, avait précédé les deux jeunes filles. Rigaud les suivit, aussi vite que le lui permettait sa jambe de bois.

Lorsqu'elles arrivèrent à l'observatoire, l'Anglais orientait le télescope vers l'endroit où retentissaient les détonations.

A l'œil nu, on pouvait déjà se rendre compte de ce qui se passait.

C'était bien un combat naval... au large... mais relativement assez rapproché de la côte.

Il faisait un de ces temps clairs qui se produisent parfois en automne, surtout au soleil couchant.

On voyait très loin. A l'occident les moindres objets, sur l'horizon empourpré, s'accusaient en noir, bien qu'à chaque instant perdus dans les tourbillons de fumée où l'artillerie jetait des éclairs.

Ils formaient comme un demi-cercle, en avant duquel apparaissait un navire, luttant seul contre tous les autres, encore invisibles.

– C'est le John Bull ! dit sir Arthur, il est attaqué par une de nos escadres !

Marguerite était une de ces femmes qu'intimide l'approche du danger, mais qui, dans le danger même, savent retrouver tout leur courage.

Elle s'agenouilla, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, où montait sa prière fervente.

Antoinette agit de même, mais ce ne fut pas seulement pour son parrain qu'elle pria Dieu.

Il y eut un long silence.

Puis, sir Arthur, interrogé par le commandant Rigaud, lui répondit :

– Je connais le *John Bull*... Un fin voilier ! Le vent chasse sur Dieppe. Mais non ! Voici deux de nos corvettes qui manœuvrent pour lui couper la retraite.

Ce n'était que trop vrai.

Un instant plus tard, de l'autre côté, à tribord, le vétéran de nos armées de terre et de mer constatait à son tour une situation pareille.

– Ah ! c'est fini ! murmura-t-il, accablé.

– Il ne leur reste plus qu'à se jeter à la côte, dit l'Anglais. Voici la nuit, qui les dérobera peut-être à notre poursuite. Une dernière chance !

En effet, déjà les feux du couchant s'éteignaient ; ceux du canon devenaient au contraire plus vifs dans le crépuscule. Un crépuscule de décembre, qui bientôt ferait place aux ténèbres.

Mais le commodore ennemi voulait s'emparer du redoutable corsaire ou le couler bas. Ses artilleurs et ses matelots redoublaient d'efforts.

Les bâtiments de l'escadre étaient visibles maintenant. Ils grandissaient, ils s'approchaient avec une rapidité effrayante.

– Balidar, murmura douloureusement Rigaud, Balidar va se voir entouré, cerné.

– Il amènera son pavillon, dit sir Arthur, qui cherchait à calmer les angoisses des deux jeunes filles ; il sera prisonnier comme moi, voilà tout...., et peut-être qu'alors.

Une explosion soudaine, formidable, ne lui permit pas d'achever.

En même temps, des flots sombres au ciel noir, se projetait une immense gerbe de flammes, d'étincelles et de débris en feu. On eût dit l'éruption d'un volcan.

Le commandant, avec un patriotique orgueil et le front découvert, articula d'une voix émue cette sorte d'oraison funèbre :

– Il ne se rendra pas, milord, il vient de se faire sauter !

– Mon Dieu ! s'écria Marguerite que soutenait Antoinette, ô ! mon Dieu, si je n'ai plus de père, recevez son âme dans votre miséricorde !

– Attendez ! fit tout à coup sir Arthur, et rassurez-vous. Ce n'était qu'un subterfuge pour dissimuler leur fuite. Je viens d'entrevoir, aux dernières

lueurs de ce feu d'artifice, des barques qui se dirigent par ici. Ce sont les corsaires et leur capitaine. Ils aborderont à la crique.

– Courons ! dit Marguerite, qui, déjà debout, se mettait en marche sans autre appui que le bras d'Antoinette.

On mit près d'une demi-heure à parcourir le chemin, tant la nuit, devenue complète, le rendait difficile.

Déjà les habitants du village arrivaient, se groupant au hasard sur la grève.

f L'un d'eux s'avisa d'allumer un falot. Mais Rigaud, l'éteignant d'un revers de sa manche vide :

– Malheureux ! lui dit-il, veux-tu donc nous faire mitrailler par les Anglais !

f Chacun se tut, ne pouvant rien voir, mais prêtant l'oreille au moindre bruit.

Le silence permit bientôt d'entendre ce murmure, ce clapotement des flots que fend la quille d'une embarcation. On ne tarda pas à distinguer sa forme, plus noire que la nuit.

Ce devait être la grande chaloupe du *John Bull*.

– Par ici ! par ici ! cria le commandant.

Et Marguerite, d'une voix éperdue :

– Mon père ! êtes-vous là, mon père ?

– Présent ! répondit la voix de Balidar qui, l'instant d'après, en embrassant sa fille, ajouta : rien n'est perdu quand il vous reste ceux qu'on aime !

– Et Césaire ? questionna Antoinette, tandis que les deux autres canots abordaient à leur tour, Césaire. mais où donc est-il ?

– Hélas ! expliqua tristement le capitaine, quelqu'un devait rester pour mettre le feu à la sainte-barbe. Il s'est dévoué au salut de tous !

– Il a voulu mourir ! dit Marguerite avec un accent de reproche dont elle prenait sa part, et c'est vous, mon père, qui l'abandonnez ainsi !

– Non pas ! interrompit-il, Grand-Pierre et Jean-Louis ne s'étaient pas éloignés, ils demeuraient à ses ordres avec le youyou. Mais sans doute engloutis par les débris du navire.

– Pas si bêtes ! s’écrièrent en même temps Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat, nous voici !

– Tous les deux ?

– Tous les trois !

## XV

# MALHEURS PUBLICS ET PRIVÉS

L'instinct de Marguerite ne la trompait pas : c'était avec empressement, avec joie, que le pauvre Césaire avait saisi l'occasion d'un suicide héroïque.

Mais qui pourrait analyser les alternatives de la passion ! Lorsque la mèche fut aux trois quarts consumée dans le baril de poudre, quand déjà le navire lui semblait s'abîmer sous ses pas, un vague espoir se réveilla dans son cœur. et peut-être aussi l'amour de la vie. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans !

Au moment de l'explosion, il venait de se jeter à la mer.

Grand-Pierre et Petit-Jean, malgré ses signes les engageant à fuir, s'étaient obstinés quand même à leur poste. Ils attendaient leur second chef, et le conjuraient de venir. Ils le virent tomber, ils parvinrent à le rejoindre, à le sauver, échappant eux-mêmes à la pluie de feu qui menaçait leur frêle embarcation. C'étaient de ces risque-tout qui ne craignent aucun élément ; c'étaient à la fois des tritons et des salamandres.

Nous les avons vus reprendre pied sur le galet.

Césaire, saisi par le froid de l'eau, atteint par un éclat de bois, était évanoui.

Un brancard s'improvisa pour le transporter au manoir.

Antoinette y avait couru la première. Déjà, par ses soins, un lit se trouvait dressé dans le salon.

Sir Arthur, rendons-lui cette justice, sir Arthur n'avait fait qu'un temps de galop jusqu'à Dieppe ; il en ramena promptement un médecin.

Celui-ci, dès que le premier appareil fut posé sur la blessure, ordonna le repos, un cordial qu'il prépara lui-même, et déclara que, la jeunesse aidant, ce ne serait que l'affaire de quelques jours.

Tout le monde fut congédié par Toinette, qui voulut rester au chevet du blessé.

– C'est mon devoir, disait-elle, et c'est mon droit. je suis sa sœur !

Et malgré l'insistance de Rita, qui prétendait au même titre, elle l'avait renvoyée comme les autres en lui disant :

– Tu viens de subir trop d'émotion, toi. le sommeil t'est nécessaire. Ce sera demain ton tour, pendant la journée. Moi, cette nuit, je veille !

Chaque fois que le blessé, abattu par la fièvre, entr'ouvrit les yeux, il retrouva devant lui le doux visage d'Antoinette, attentive à son regard.

Lorsqu'elle se retira, le lendemain matin, laissant auprès de lui François et Marianne, il fit un geste pour la retenir.

– Je vais t'envoyer Marguerite ! dit-elle, sans un grain d'amertume.

Ce même jour, sir Arthur dit à Balidar :

– Il serait convenable que je rendisse sa chambre à M. Heurtebise. D'ailleurs, j'abuse vraiment de votre hospitalité.

Le châtelain d'Ailly protesta du contraire, mais sans trop d'insistance pour garder son prisonnier.

– Je vais à la ville pour m'y choisir un appartement, reprit celui-ci. Je compte, avec votre permission, m'y installer le plus tôt possible.

– Quand il vous plaira, milord. Le plus tard que vous nous quitterez sera le mieux ! conclut obligeamment Antonio.

Le surlendemain, le gentleman prit congé de ses hôtes, en sollicitant l'autorisation, qui fut accordée, de leur rendre quelques visites.

En baisant la main de Marguerite, il lui dit : « Adieu ! » puis, tout bas : « Au revoir ! »

Et ce dernier mot fut accompagné d'un de ces regards. d'où semblait jaillir comme un rayonnement.

Déjà Césaire pouvait se lever, déjà les premiers froids se faisaient sentir. On allumait le soir une flambée dans le salon. Le capitaine et son lieutenant,



; assis au coin de l'âtre, les deux sœurs de lait, occupées à quelque ouvrage de couture sous la discrète

lueur de la lampe, causaient tout à leur aise, à présent que l'étranger n'était plus là. Rien d'intime comme ces premières soirées d'hiver où l'on se retrouve en famille.

Le corsaire, cependant, maugréait. Plus moyen d'aller en mer !

– Il faudra que nous écrivions à Rouen, dit-il un jour ; je me rappelle ce qu'on t'avait promis, Césaire.

– Le moment serait d'autant plus favorable, répliqua celui-ci, que les alliés viennent de franchir le Rhin. Tous les journaux l'annoncent.

– Mille tonnerres ! s'écria Balidar, n'est-ce pas enrageant de rester au coin de son feu, comme un vieil armateur, quand tout ce qui est jeune et courageux va combattre pour le pays.

Hier, à Dieppe, j'ai serré la main à dix de nos matelots, qui venaient de recevoir leur feuille de route. Les autres attendaient leur tour. Il n'en restera plus !

– C'est la grande levée de six cent mille hommes ! expliqua Césaire, et dès que je serai tout à fait rétabli, moi-même.

– Toi ! l'interrompit son père adoptif, tu resteras pour me servir de second, si j'ai le commandement de cette flottille d'eau douce.

– Mais si vous ne l'obtenez pas ?

– Jour de Dieu ! je tenterais plutôt l'abordage de la préfecture !

– Voulez-vous que j'y aille, moi ? proposa Césaire après un silence.

– Soit ! acquiesça Balidar, mais quand tu auras repris des forces, mon garçon.

– Ça ne tardera guère ! affirma-t-il.

En effet, vers la fin de la semaine, il annonça son départ pour le lendemain.

Le soir, comme il se dirigeait vers la ferme, Antoinette, qui l'observait depuis quelques heures, lui barra tout à coup le passage.

– Tu nous trompes, lui dit-elle ; c'est plus loin que Rouen que tu veux aller.

– Où donc ? demanda-t-il.

– A l'armée qui se rassemble pour repousser l'invasion, répondit-elle.

– Ah ! tu as deviné cela, Toinette ?

– Oserais-tu me jurer que ce n'est pas vrai, Césaire ?

– Je ne sais pas mentir, répondit-il. Est-ce que tu prétendrais t'opposer à mon départ ?

– Non ! j'ai le cœur trop français pour t'empêcher de faire ton devoir. Mais avant ce départ, il y a des choses que je voulais te dire, seule à seul avec toi, sous le regard de Dieu.

– Parle !

Ils étaient comme enveloppés tous les deux dans l'ombre d'un groupe d'arbres. Au-delà, sur les prés, parmi les branches à demi-dépouillées de leurs feuilles, des cristaux de givre étincelaient aux rayons de la lune, qui, dans un ciel clair, montait lentement. C'était la première gelée. Une belle nuit, cependant, mais triste et silencieuse déjà comme celles de l'hiver. Tout dans la nature semblait mort, ou du moins allait mourir. Une froide mélancolie pénétrait dans l'âme.

– Césaire, dit Antoinette, je me suis fait raconter par tes deux sauveurs les circonstances dans lesquelles ils t'avaient recueilli. Avoue-moi que ta volonté, ton espoir, en restant pour faire sauter le navire, étaient d'en finir avec la vie ?

– J'en conviens, répliqua-t-il. Mais si la vérité t'est connue tout entière, tu dois avoir compris qu'au dernier moment. le courage m'a manqué.

– Au contraire, l'interrompit-elle, car il en faut surtout pour vivre malheureux. C'est ta foi religieuse qui t'a sauvée, mon frère. Tu t'es ressouvenu que Dieu défend le suicide, alors surtout qu'on peut être utile à ceux qui sont en droit de compter sur votre dévouement.

– Utile ! moi, fit-il avec incrédulité, mais à qui ?

– D'abord, à Balidar, ton père adoptif, répondit Antoinette. Il est ruiné, tu le sais... Des dettes énormes ! Vienne la paix, ce sera la misère. Oui, car je ne lui crois pas la vertu de reprendre, à son âge, l'habitude d'un travail honnête, obscur et peu lucratif. Ce que tu feras, Césaire, ce peut être pour nourrir sa fille.

– Marguerite ! s'écria-t-il douloureusement. Tu oublies donc sir Arthur ?...

Elle ne le laissa pas achever :

– Sir Arthur, quand tu reviendras, sera retourné dans son pays, seul, et sans même nous laisser un bon souvenir. Elle ne l’aime pas, te dis-je. Elle te reviendra, j’en répons... J’y travaille... compte sur moi. Lorsqu’il y a quelque malade dans la maison, n’est-ce pas Toinon qui le veille ?...

Césaire l’étreignit dans ses bras :

– Ah ! Toinette, tu es notre bon ange !... et tout ce que tu me commanderas dorénavant, j’y obéirai. Faut-il que je reste ?

– Non, répondit énergiquement la jeune fille, suis ton instinct généreux... La patrie, d’abord !... Va te battre pour elle, et sois brave !... Mais ne cours pas follement à la mort. Pense à nous !.... pense à ceux qui t’aiment et qui, probablement, auront besoin de toi. Dis-toi chaque matin : « Il y a là-bas d’autres devoirs qui m’attendent ! »

Avec une profonde émotion, le jeune homme lui fit cette réponse :

– Merci de me les avoir rappelés. Je ne les oublierai plus, je le jure ! Est-ce tout ?

– C’est tout ce que j’avais à te dire, conclut-elle. Adieu, frère ! heureuse chance et bon espoir ! Nous prierons pour toi !

Quelques instants plus tard, après une dernière étreinte, ils se séparèrent.

Antonio accompagna Césaire jusqu’à Dieppe.

– C’est ici que tu me retrouveras, lui dit-il : mes deux filles y seront mieux en sûreté pendant notre absence, pendant la guerre. A bientôt !...

Quelques jours plus tard, une lettre lui arriva.

Elle annonçait que Balidar serait prochainement investi du commandement souhaité ; mais que Césaire, impatient de servir son pays, venait de s’engager aux marins de la garde, qu’on dirigeait vers la frontière.

On le sait, le premier plan de l’empereur était d’écraser l’ennemi dans les Vosges ; mais, hélas ! tout se trouvait disposé pour la conquête... et non pour la défense. Il fallut restreindre la lutte.

Revenons à notre héros. Il avait été furieux de « la trahison de son lieutenant », disait-il ; et, menaçant l’Est du poing, il ajoutait : « Se battre sans moi ! Failli-chien ! qu’il n’espère pas que je lui pardonne ! »

Parfois la folle idée de le rejoindre s’emparait de son esprit. Il allait partir lorsqu’enfin, vers le milieu de janvier, le sous-préfet lui remit le brevet de commandant auxiliaire, avec ordre d’organiser aussitôt, au plus vite, sur la

Seine et sur la Marne, une escadrille de canonnières et de brûlots devant seconder les efforts de la résistance, – mais qui n’existait guère qu’à l’état de projet.

Ce ne fut pas la faute de Balidar. Il était parti plein d’ardeur. Quelques-uns de ses lascars, réservés pour cette mission, l’accompagnaient... entre autres nos deux amis, Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat.

– Cric ! avait dit celui-ci, nous v’là marins d’eau douce !

Et son compagnon :

– Crac ! c’est pour la patrie qu’est notre mère à tous ! Avant d’être matelots, j’sommes Français !

Nous n’avons pas la prétention de raconter ici l’héroïque campagne de France. Disons seulement, pour l’intelligence de ce qui va suivre, que Césaire, nommé sergent dès le combat de Brienne, écrivit au corsaire après Champaubert, après Montmirail, après Montereau. La sanglante bataille de Craonne lui valut l’épaulette d’officier. Dans une lettre datée d’Arcis-sur-Aube, le 23 mars 1814, lendemain de cette journée mémorable, pendant laquelle vingt mille Français avaient tenu tête à quatre-vingt mille Autrichiens et Russes, le lieutenant Heurtebise disait : « Encore une victoire, et je reviendrai capitaine ! »

Toutes ces bonnes nouvelles n’arrivaient qu’indirectement à Balidar, qui, retenu dans les environs de Paris avec son escadrille embryonnaire, se mangeait les sangs tandis qu’on se battait sans lui.

Elles avaient d’abord passé par Dieppe, où Marguerite et sa dévouée compagne se trouvaient en butte à d’autres ennemis, secrètement alliés : sir Arthur Gower et Legrip.

Quant à cette invasion particulière, il nous faut reprendre de plus haut les choses.

## XVI

### PER FAS ET NEFAS

Les deux sœurs de lait habitent de nouveau le logis au balcon d'argent.

Elles y vivent seules avec Marianne et François, leurs fidèles serviteurs.

Les visites qu'elles reçoivent sont rares : quelques amies de pension, deux ou trois femmes d'armateurs, le commandant Rigaud, sir Arthur Gower.

Le prisonnier sur parole reste à Dieppe, esclave de son honneur, et, Marguerite le lie de son regard, esclave de son amour.

Il a tout mis en œuvre pour l'entretenir en tête-à-tête, ne fut-ce qu'un instant, ou du moins pour lui faire parvenir un mot. Mais Antoinette est toujours là. Suivant l'expression matelotte, elle veille au grain, elle a l'œil alerte et l'oreille fine.

D'ailleurs, la fille de Balidar est-elle de celles-là qui reçoivent des billets doux ? Elle a gardé le secret du baiser surpris dans le val, il semble même qu'elle l'ait pardonné, mais rien n'autorise à croire qu'elle tairait une nouvelle audace, et si sa confidente naturelle en avait connaissance, nul doute que l'audacieux ne fût aussitôt chassé de la maison. C'est ce que ne veut pas risquer l'habile séducteur.

Il sait pourtant, il devine tout son empire sur Marguerite. Cent fois il l'a vue tressaillir à son approche, ou se mouvoir au gré de sa prunelle ardente, ainsi que certaines fleurs se tournent vers les rayons du soleil. Sir Arthur est un adepte, un émule de Mesmer et de Cagliostro. Nous ne la connaissons

plus, cette science mystérieuse, infernale, qui, vers la fin de l'autre siècle et le commencement de celui-ci, joua trop souvent un rôle dans bien des drames ignorés. Si telle était la volonté du magnétiseur, Rita le suivrait partout, lui obéirait en toutes choses. Il la tient en son pouvoir, mais pour l'exercer, ce pouvoir, il faudrait qu'Antoinette fût moins bonne garde, et cela n'arrivera jamais, jamais !

Aussi notre Lovelace est-il furieux, sans le laisser paraître. Les obstacles irritant son caprice, en ont fait une passion terrible, implacable. Ce n'est plus seulement de l'amour, c'est de la fatalité. Rien de tel que ces natures réservées et froides à la surface, alors qu'un feu caché brûle au fond de leur cœur. Il eût donné sa fortune et sa vie, il eût vendu son âme, à l'époque où Satan daignait en acheter encore, pour assouvir la soif de Tantale qui le dévorait.

Et, malgré ce supplice, sa tenue était toujours aussi correcte, son sourire aussi respectueux, sa parole aussi courtoise. Ce n'était qu'à cette condition qu'il restait en bons termes avec les deux sœurs de lait. Leur accueil ne changeait pas. Quelquefois une certaine contrainte, un vague embarras, voilà tout. Jamais encore la porte ne lui avait été refusée, lorsqu'un jour Antoinette vint à sa rencontre, sous le vestibule, et lui dit :

– Ah ! milord, n'entrez pas ! Vous vous étiez sans doute aperçu que nous étions tourmentées, menacées par cet affreux Legrip et ses recors. Ils sont en train de tout saisir dans la maison. Pour épargner ce pénible spectacle à Marguerite, je viens de la conduire dans notre chambre, où je l'ai renfermée. Je vous en conjure, ne m'empêchez pas de tenir tête à l'orage !

Comprenant que toute insistance serait abusive, le gentleman se retira.

On se le rappelle, il connaissait l'usurier. Il avait effectivement remarqué ses persécutions, qui, depuis un temps, devenaient plus actives. Une sorte d'enquête, discrètement conduite par sir Arthur, l'avait mis au courant de cette situation.

Legrip, déjà créancier de Balidar, grâce à l'entremise de certains prête-noms, rachetait en outre, et toujours sous-main ses autres créances. Une spéculation ! la rage du gain ! Cependant il avait peur du corsaire. Mais, depuis son départ, plus de crainte : « On avait mis les fers au feu », comme disait le cupide Dieppois, impatient de réaliser au plus tôt ses bénéfices.

Nous laissons à penser l'humiliation, les tristesses de Marguerite, et surtout d'Antoinette, qui luttait, seule et brave, contre tous les huissiers du canton. Sir Arthur avait offert en vain son assistance ; elle avait fièrement refusé.

Qu'aurait-il pu ce jour-là ? Rien. sinon consoler celle qu'on lui cachait. L'idée de la voir quand même, ne fût-ce que loin, lui traversa l'esprit. Une baraque en planches, qui jadis abritait, en cas de mauvais temps, les marchandises et les gardes-côtes, s'élevait en face du logis de Balidar. Elle était ouverte et vide, car il n'y avait plus ni douane ni commerce. La pluie tombait : c'était un prétexte pour se garer sous ce refuge.

Sir Arthur y courut. Il s'y adossa, drapé dans son manteau comme un soupirant espagnol, et les yeux fixés vers la fenêtre qu'il savait être celle de Marguerite.

Mais on était en hiver, et tout restait clos sur la façade. A travers les vitres, on voyait une tenture de mousseline, pas autre chose. Pourquoi regarder au dehors ? Les quais étaient déserts, la brume et les rafales voilaient l'horizon.

Il attendit, concentrant toute sa volonté dans une sorte d'évocation magnétique.

– Oh ! murmurait-il d'une voix impérative, oh ! tu sentiras que je te désire... que je t'appelle... Viens !..... mais viens donc !... Je t'attends !... Je le veux !

Un des rideaux s'écartant enfin, Marguerite apparut. Ses yeux rencontrèrent les yeux de sir Arthur, et, pendant une heure peut – être, immobiles l'un et l'autre, ils se regardèrent.

Tout à coup, la porte de la maison se rouvrit, livrant passage aux recors précédés de Legrip, qui semblait être le caporal de cette singulière patrouille.

L'Anglais s'était blotti dans un angle obscur. Il lui sembla nonobstant que l'œil scrutateur de l'usurier venait le chercher jusque-là.

En même temps, par un geste d'effroi, Marguerite, en disparaissant, l'invitait à la retraite.

Il en conclut qu'Antoinette venait de rentrer dans la chambre. La pluie, d'ailleurs, cessait. Sa présence n'aurait plus d'excuse. Il s'éloigna.

Vers le soir, le hasard voulut qu'il passât devant la boutique de l'orfèvre-changeur, *faisant aussi la banque*.

Il était sur le pas de sa porte, ainsi qu'une araignée au centre de sa toile :

– Votre serviteur, milord, si j'en étais susceptible. On trouve de tout chez moi... même un bon conseil.

– Plaît-il ? fit dédaigneusement l'Anglais.

Mais l'usurier, sans y voir rien de blessant, ni d'intimidant :

– Lorsqu'il y a des empêchements de parler. on écrit.

Cette insinuation, faite à demi-voix, venait d'être soulignée par un clignement d'œil ; c'était, on ne l'aura peut-être pas oublié, le tic malicieux de ce vilain museau.

Sir Arthur ne daigna pas encore répondre, mais, s'arrêtant tout à fait, il feignit d'examiner les rustiques et sordides brocantes de l'étalage.

– Je me suis fait reconnaître comme garnisaire, de la saisie, s'expliqua Legrip, ce qui fait que me voilà quasiment de la maison... Vous savez bien ?..... Là-bas 1

Puis, avec un troisième clignement d'œil encore plus significatif que les deux autres :

– On a vu représenter Figaro. cet adroit barbier, qui glisse si lestement à son adresse les poulets du comte Almaviva, son généreux maître.

Le gentleman jouait le wisth, il comprit aussitôt l'invite, et demanda :

– Combien ?

– Une banknote comme celle que je vous ai changée, voilà trois mois. Je présume que vous en avez nombre d'autres.

Legrip ne se trompait pas. Non-seulement le prisonnier avait repris ses valeurs personnelles à bord du John Bull, mais encore le portrait et la lettre de l'île de Wight n'étaient pas venus sans un portefeuille richement garni, ce qui lui mettait entre les mains une somme à défrayer toutes sortes d'aventures.

– A ce soir, dit-il, je reviendrai.

Il apporta le billet de banque et le billet doux.

– Vous aurez demain la réponse ! lui dit son galant Mercure, et, parla suite, tant qu'il vous plaira.au même prix !

Legrip tint parole, et, comme sir Arthur en paraissait surpris :



– C’est bien simple ! commenta-t-il, j’ai parlé de votre désespoir... « Le spleen !..... Il voulait se tuer !..... » Un vieux moyen, mais qui réussit toujours !

En effet, Marguerite répondait surtout à cette menace. Elle rappelait sir Arthur au respect de la loi divine, elle lui disait : « Lorsque vous viendrez, il y aura sur le piano un crucifix d’ivoire. vous y poserez la main. Ce sera me faire le serment de ne pas attenter à vos jours. »

Il se fit précéder par ces quelques mots :

« Serment pour serment ! Jurez-moi que notre entente demeurera secrète »

Comment Marguerite s’y serait-elle refusée ? Ne s’agissait-il pas de sauver la vie d’un malheureux !

A sa première visite, il la trouva devant le clavecin. Elle se leva, effleurant du doigt le signe de la rédemption, tandis que, du regard, elle s’engageait au silence.

Il agit de même à son tour, quant à la prétendue promesse de vivre, et, comme Antoinette se retournait vers lui, avec l’ombre d’un soupçon sur le visage :

– Je n’avais pas encore remarqué cette œuvre d’art, dit-il, en montrant le crucifix : honneur aux ivoiriers de Dieppe !

La correspondance était établie, elle se continua.

Quant à Legrip, messenger d’amour, il se frottait les mains et disait en clignant des deux yeux à la fois :

– Allais ! marchais j’ons point vidé not’ sac !

## XVII

# LEGRIP-FIGARO

Pour abaisser son orgueil jusqu'à subir une complicité pareille, il fallait que sir Arthur Gower voulût absolument réussir, et promptement, à tout prix !

Les circonstances, d'ailleurs, allaient le favoriser. On arrivait aux derniers jours de l'empire. Parfois, encore un glorieux combat ; mais le lendemain, de nouveaux ennemis survenaient de toutes parts. La France en était comme submergée. « Ils sont trop ! » disaient nos héroïques soldats, toujours vainqueurs, et, cependant, refoulés toujours ! Qu'on juge du découragement des vieillards et des femmes ; car, en dehors du théâtre de la guerre, il ne restait plus que des femmes, des vieillards, des enfants !... Jusque dans nos contrées de l'Ouest, les seules qui fussent encore exemptes de l'invasion, il semblait qu'on en souffrît quand même ; on la sentait venir !

Ajoutez à cela les tristesses d'un hiver rigoureux, la misère générale, et, particulièrement, les persécutions, les humiliations de toutes sortes auxquelles restaient en butte la fille et la filleule de Balidar... Il y avait déjà dans l'air un revirement, une hostilité latente, contre tous ceux qui s'étaient illustrés sous l'Empire. Quand elles sortaient, même à l'église, de sourds murmures, des regards menaçants révélaient une haine et de lâches colères qui, pour se déchaîner, n'attendaient peut-être plus qu'un signal.

Aussi la pauvre Marguerite était navrée, énervée, incapable de se défendre. Toinette elle-même, la vaillante Toinette, sentait parfois faiblir son courage.

Vers la fin de mars, un soir que, sous prétexte d'un bijou à réparer, sir Arthur Gower se trouvait dans la boutique du changeur-orfèvre :

– Il serait temps d'en finir, milord, lui dit-il, et par un enlèvement. Vous n'y songez donc pas ?

Un éclair passa dans le regard de l'Anglais. Son visage s'était légèrement empourpré. « Double signe affirmatif ! » pensa le tentateur. Il poursuivit.

– Ce ne serait point commode à Dieppe. Mais la vente a lieu sous trois jours... et j'expédie dès demain ces demoiselles à Varangeville.

– Aôh ! fit sir Arthur.

– Histoire de cueillir la violette ! reprit Legrip, voici le printemps. Les nuits sont encore longues et brumeuses... Hâtez-vous... On parle d'une abdication de l'empereur. Ce serait le retour du père !

A ce nom, l'usurier fut pris d'un léger tremblement. Ce retour l'inquiétait fort.

– Mais, hasarda le gentleman, comment s'y prendre ?

– Rien de plus facile ! répondit son conseiller. La crique n'est qu'à deux pas du manoir. Je fournirais une embarcation pour atteindre la côte anglaise.

– Non, pas en Angleterre ! interrompit sir – Arthur.

– Compris ! risqua l'entremetteur, nous ne voulons pas faire de jalouses.

Et, comme le fier Lovelace avait un mouvement de révolte :

– Fâchons pas, reprit Legrip, c'est ma façon de traiter les affaires sérieuses en badinant. Nous disions donc qu'il s'agissait d'un autre refuge. Je pourrais vous offrir quelque bien national inhabité. On est de la bande noire... Mais il y aurait mieux encore... Paris ! Paris qui sera prochainement au pouvoir de nos bons amis les alliés. C'est un autre Océan. Toute trace s'y perd, et j'écirai d'avance à l'un de mes correspondants, qui vend et loue des maisons toutes ! meublées. Une villa vous attendrait, introuvable et discrète... Un vrai nid caché sous la feuillée. Ah ! quelle jolie lune de miel on passerait dans ce paradis !

– Au fait !... dit impatiemment l'Anglais.

– Le fait, répliqua son complice, c’est une berline de voyage dans le chemin creux de Varangeville. J’ai tout justement pour compère le maître de poste au premier relai. Il vous tient en réserve ses meilleurs chevaux. Clic ! clac ! fouette, postillon ! Bien malin, celui-là qui rattraperait milord !

Celui-ci réfléchissait.

– Entrevoyez-vous des obstacles ? Lesquels ? Dites.

– D’abord, dit sir Arthur, les deux chiens de garde.

– Ah ! Trafalgar et Méduse. C’est vrai tout de même qu’ils ont de rudes crocs. Mais, avant de me mettre dans le bijou, j’avais étudié chez un apothicaire. Les drogues, ça me connaît. Vous inquiétez pas des molosses. Ils ne mordront ni n’aboieront plus ce soir-là, j’en fais mon affaire !

– Soit ! Mais Antoinette... Marianne et François... sans compter les gens de la ferme ?

– Oh ! ceux-là se couchent dès quand les poules. Ils ont le sommeil dur. et d’ailleurs, grâce à mes petites épargnes pharmaceutiques.

– Du poison !

– Pas si bête ! un simple narcotique, mais d’un merveilleux effet... Ça sera cher... mais le soir convenu, à l’heure dite, vous vous trouverez, sans comparaison, dans le palais de la Belle au bois dormant... sauf la belle, qui ne boit que de l’eau... J’ai tout observé, tout combiné. On a de l’œil et du flair.

– Mais, cependant, les autres ?

– Des buveux *d’cidre* !..... Or, comme tout est saisi, c’est moi, le garnisaire, qui détiens les clefs des caveaux !..... On soignera le pichet ! Je m’installe au manoir, que je vous dis ! J’y soupçonne quelque cachette et veux guetter mademoiselle Toinon. Une fine mouche !...

Ces derniers détails n’intéressant plus sir Arthur Gower, il s’éloignait déjà sans avoir répondu.

– Il viendra ! je le tiens... et ses guinées ibidem !... conclut Legrip avec une grimace triomphante.

Dans son intarissable verbiage, où le patois campagnard se mélangeait au bagou de l’atelier, de la caserne et du laboratoire, Legrip n’avait dit cependant que l’exacte vérité.

Antoinette, après un siège des plus honorables, venait de consentir à céder la place, mais surtout à cause de Marguerite qui, moins, sensible à l'intérêt pécuniaire, se montrait ravie de retourner à Varangeville.

C'est qu'elle le connaissait, ce premier printemps, ce renouveau délicieux de la Normandie, alors que les herbages, déjà reverdissants, s'émaillent de crocus et de pâquerettes ; alors que dans les bois, le long des haies, sur les *hauts* bords des fossés, s'entr'ouvrent de toutes parts les perce-neige, les primevères jaunes, la petite jacinthe bleue, la renoncule et la violette. On ne voit guère, ailleurs, une pareille efflorescence, et si hâtive. Ce sol plantureux, cette impatiente et luxuriante nature n'attend pas toujours le chaud soleil.

Il égayait la première matinée d'avril, quand, le lendemain de leur arrivée, les deux sœurs de lait ouvrirent les fenêtres toutes grandes, pour mieux revoir ce beau parc où s'était écoulée leur enfance, où tout semblait leur sourire. mais, hélas ! pour la dernière fois.

Elles n'y songeaient guère en ce moment ; elles oubliaient la saisie, la ruine, l'absence du père et du frère, tout enfin, pour ne regarder que ce ciel bleu, pour ne respirer que cet air pur, et, comme on dit là-bas, les parfums de la terre en amour, pour n'entendre que ces gazouillements d'oiseaux, heureux comme elles de ce doux réveil du printemps !

Elles descendirent. Trafalgar et Méduse accoururent à leur rencontre en aboyant, en bondissant de joie.

– Et nous avons pu croire qu'il ne nous restait plus d'amis ! dit, en les caressant, Marguerite.

Les deux bonnes bêtes semblaient comprendre, et multipliaient les témoignages de leur allégresse.

Sous cette respectable escorte, Toinette et Rita visitèrent le jardin, la pelouse et ses premiers massifs, constatant que tel arbuste avait déjà son bourgeon, tel autre sa feuille, qu'il y aurait beaucoup de promesses sur les espaliers, toujours des nids dans la charmille,

Il n'y avait qu'une tache dans ce tableau, c'était la figure chafouine et rapace de Legrip,

Dieu sait pourtant comme il se montrait obséquieux, comme il cherchait à se rendre agréable <sup>1</sup>. Mais à la façon de Bartholo, séquestrant, espionnant

Rosine ! Du plus loin qu'il avait aperçu les deux jeunes filles, il s'était empressé de les rejoindre, et maintenant, il s'attachait à leurs pas, il ne les perdait pas de vue, surtout Antoinette.

Il songeait au trésor ! Elles se disaient : « Ménageons-le ! c'est le créancier ! c'est le tyran ! c'est le traître ! »

Et lui, dès qu'il leur échappait quelque signe de protestation contre ses importunités :

– Ne vous impatientez pas, mes chères demoiselles, et gardez-vous bien de m'en vouloir ! Si je me suis fait le représentant des créanciers, c'est dans votre intérêt, pour vous épargner tout souci, toute contrainte. Ne voyez donc en moi qu'un ami, un second père. et qui ne voudrait jamais quitter ses enfants.

Un soir, sur la limite de la ferme, Antoinette l'arrêta du geste :

– Pardon, maître Legrip, pardon !... De l'autre côté de cette barrière, ce n'est plus chez mon parrain... c'est chez sa filleule... chez moi... Au plaisir de vous revoir !

Et, de son fin sourire, elle le congédiait de telle façon que se refuser à ne pas la comprendre devenait impossible.

– Fectivement, dit-il d'un ton piteux, votre domaine est indépendant de celui de Balidar, bien qu'il l'ait acquis de ses propres deniers.

– Possible ! répliqua Toinette, mais au nom de ma mère... Oh ! oh ! l'acte est inattaquable... sans quoi vous l'auriez attaqué déjà... Je connais mon droit... je suis Normande... et la ferme est bien à moi. J'y suis bien chez moi. Par ainsi, votre servante, monsieur Legrip !

Elle avait imité son accent, sa grimace, et, le raillant encore d'une belle révérence, elle referma la barrière. Marguerite, de l'autre côté, s'éloignait déjà.

L'usurier resta coi. Peut-être allait-il passer outre, dans l'idée que le trésor était par là... Mais les deux chiens se retournèrent vers lui, montrant les dents.

– Patience ! leur dit-il, rira bien qui rira le dernier... mauvaises bêtes !

## XVIII

# OU LEGRIP DEVIENT UN PERSONNAGE

Le mobilier du logis au balcon d'argent fut vendu, sans qu'il se présentât, en ce temps de panique générale, d'autre acquéreur que Legrip. Il y comptait bien. Cette première spéculation fut une victoire.

D'autres bénéfices, immédiatement réalisables, lui venaient de la correspondance entretenue, par son intermédiaire, entre sir Arthur et Marguerite. Le messenger possédait l'art de lire les lettres sans les décacheter, ce qui, par parenthèse, le divertissait en chemin. De plus, il se confirmait dans l'espoir que l'enlèvement ne tarderait pas à s'effectuer. Autre bonne aubaine.

Quelques jours avant le départ de Dieppe, la fille de Balidar ayant écrit que jamais il ne consentirait à son mariage avec un Anglais, le gentleman avait répondu :

« Fiez-vous à mon honneur. C'est dans ma famille que je vous conduirai. Lorsqu'un ministre du ciel aura reçu nos serments, il faudra bien qu'on nous pardonne. »

Un soir enfin, le prisonnier, rentrant chez lui, trouva Legrip qui l'attendait.

– Savez-vous la nouvelle ? dit celui-ci, les alliés sont dans Paris, et vainqueurs. La paix est assurée.

– Je viens de l'apprendre, répondit sir Arthur, et réclame la mise en liberté immédiate de mes matelots. On me la refuse ici. Je vais à Rouen pour l'obtenir.

– Quand part milord ?

– A l'instant !

– Bigre !..... on aurait pu faire d'une pierre deux coups !... Tout est prêt, mais il me faut au moins quelques heures.

– Je serai de retour demain, dans l'après-midi.

– Eh bien, demain soir, voulez-vous ?

– Oui.

Legrip tendit la main. Sir Arthur y mit une poignée de banknotes.

Quelques minutes plus tard, il roulait en poste sur la route du chef-lieu.

Dès le matin du jour suivant, Dieppe était en émoi. Les habitants des environs y affluaient ainsi qu'un jour de marché. Toutes sortes de nouvelles apocryphes circulaient dans les groupes, enfiévrèrent les esprits. Une municipalité provisoire venait d'être instituée. Notre usurier y comptait quelques-uns de ses débiteurs, entièrement à sa merci. Cette circonstance allait le servir, bien qu'il eut subordonné toute autre affaire à celle de l'enlèvement.

Vers les deux heures, le trouble extérieur augmenta. Les prisonniers anglais, sortant tout à coup du château, se répandaient par la ville.

Sir Arthur parut en ce moment sur le seuil de la boutique de l'orfèvre.

– *All rihgt* dit celui-ci, je réponds du succès, et...

Mais l'autre, lui coupant la parole :

– Je vous annonce le retour de Balidar.

– Pas possible !

– Il arrivait à Rouen, qu'il traversera sans à peine s'arrêter. Je ne le précède que de quelques heures.

– Bigre de bigre ! tout va rater !... Vous a-t-il aperçu, milord ?

– Je ne le crois pas.

– Alors... Oui... ce serait bien osé ? Pourquoi pas !

L'esprit subtil de Legrip était en travail d'enfantement.



– Milord, dit-il enfin, rentrez chez vous... Attendez... Je viens d'avoir une inspiration qui peut-être conjurera le sort... A bientôt.

Sur cette espérance, le gentleman s'éloigna.

Le boutiquier, sans perdre une minute, rassembla quelques voisins, quelques amis, auxquels il avait dit tour à tour :

– Je suis très anxieux ! on vient de m'avertir que Balidar est en route pour Dieppe... et, qui plus est, avec ses satanés corsaires... Comprenez-vous le danger ? Les Goddem, qui sont libres et déjà tous en goguette !... Je prévois quelque sanglante collision. La frégate anglaise, qui croise devant le port, est capable de bombarder notre ville !... Ah ! mes chers concitoyens, nous sommes perdus, si l'on ne trouve pas moyen d'enchaîner, de museler cet enragé Basque. Car enfin, messieurs, ce n'est pas un Dieppois, ce n'est qu'un Basque !

Le mot et l'accusation se propagèrent, ameutant, envenimant les jalousies et les haines que nous avons signalées, comme à l'affût d'une occasion de vengeance contre le père de Marguerite.

Oh ! maître Legrip savait attiser le feu des colères bourgeoises. Lorsque son petit conciliabule lui parut en état satisfaisant d'ébullition :

– Je propose, dit-il, une démarche collective, une manifestation populaire auprès de la municipalité provisoire. Elle a le devoir, elle a le droit de prévenir par d'énergiques mesures les désordres et les malheurs qui sont à craindre. Il s'agit de sauver Dieppe ! En avant !... A la mairie !....

L'usurier fut acclamé, son cri fut répété par tous les assistants, qui se multipliaient à vue d'œil : un groupe d'abord, maintenant une foule.

Legrip en demeura l'orateur. Nous ne reproduirons pas son discours au délégué des édiles, qui se trouvait être un de ses clients, de plus un poltron. Rien qu'au nom de Balidar, il avait pâli d'effroi.

– Eh ! messieurs, répliqua-t-il, je ne demanderais pas mieux que de le claquer murer temporairement. Mais comment s'y prendre ?... ou plutôt le prendre !

– Rien de plus simple, dit Legrip avec un sourire flagorneur, il se rendra tout d'abord à sa maison de ville, la présumant encore habitée. Rien ne l'avertira du contraire extérieurement, car les rideaux et les ornements que je viens d'acquérir, dans l'intérêt de ses créanciers, y sont restés. Vous avez

de vigoureux appariteurs, n'est-il pas vrai ? Qu'ils se cachent dans le corridor obscur dudit immeuble. Le Basque frappe, et sitôt la porte ouverte, dès ses premiers pas à l'intérieur, on lui tombe dessus, on le garrotte, on le bâillonne, et... et voilà !

– Très-ingénieux ! acquiesça le délégué. Mais est-ce bien légal ?

– Le salut public ne passe-t-il pas avant tout !

– C'est juste, conclut le trembleur. Je vais donner des ordres en conséquence.

Balidar ne pouvait soupçonner le piège. La prise de Paris, l'abdication de l'empereur venaient en quelque sorte de licencier sa flottille, dont on n'avait pas utilisé l'emploi. Pendant cette longue inaction, et sans nouvelles, car les communications se trouvaient interceptées, que d'impatience et de colère !

Libre enfin, mais le cœur ulcéré d'une patriotique douleur, il s'était hâté de repartir pour Dieppe. Trois mois, trois longs mois s'étaient écoulés sans revoir son enfant, sa maison. Les joies de la famille le consoleraient des désastres de la patrie.

Mais c'était un de ces capitaines qui s'occupent avant tout de leurs soldats. Il conduisit à Rouen ses matelots : la paie se trouvait en retard, et lui-même sans argent.

Son autorité, son insistance, furent nécessaires pour obtenir satisfaction. Puis on se sépara, ceux-ci tirant vers le Havre, ceux-là vers Fécamp. Notre corsaire n'avait plus autour de lui qu'une vingtaine de ses vieux lascars, y compris Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat.

On réquisitionna l'une de ces grandes charrettes dieppoises qui servaient aux mareyeurs ; on y jeta des bottes de paille en guise de sièges ; six chevaux de poste y furent attelés, les trois postillons claquèrent du fouet, et cet équipage carnavalesque partit à fond de train, penchant d'un côté, bondissant de l'autre, ainsi qu'une barque sur des flots houleux... On eût dit l'arche de Noé s'en revenant du déluge.

Des terriens eussent été disloqués. Nos marins riaient. Ce cahotement, cette folle course leur rappelaient le tangage, le roulis, la mer. Bien loin de demander qu'on allât plus en douceur, ils criaient :

– Ohé ! les chapeaux cirés ! les gilets rouges ! les culottes de peau ! les grosses bottes ! Ohé ! toutes voiles dehors ! et plus vite encore ! plus vite !

Et le capitaine ne disait pas non, tant il avait hâte d’embrasser sa fille.

En arrivant, ce fut en vain qu’on voulut le retenir rien qu’une minute, pour trinquer à l’heureux retour. Il ignorait tout ce qui s’était passé durant son absence, il s’esquiva sur cet adieu :

– Plus tard !..... ce soir ! au cabaret des Frères de la *Côte* !

On le voyait déjà courir vers la maison au balcon d’argent.

– Capitaine, lui proposa Stoppe-la-Mèche, si l’on vous escortait à la remorque ?

– Eh ! pourquoi donc ? répondit-il sans s’arrêter.

– Au fait, conclut Frise-à-Plat, c’est point là peine. Allons l’attendre au mouillage convenu. Nous y retrouverons peut-être encore la grosse rousse, tu te souviens ? celle qui fait sauter si crânement les beignets de six. livres !... Cric !

– Crac !

– Sabot !

– Cuiller à pot !

Et les deux matelots reprirent le chemin du cabaret.

Un instant plus tard, le capitaine frappait à la porte de sa demeure.

La nuit venait.

A leur poste se tenaient les appariteurs. Le bâillon, les cordes, tout était prêt.

Le programme de Legrip fut exécuté militairement, mais non pas sans résistance.

Bien qu’enveloppé, saisi dans l’ombre à l’improviste par quatre paires de bras vigoureux, le corsaire s’était débattu de telle sorte que chacun des agresseurs portait ses marques. Mais que faire contre le nombre, sous ces liens qui lui entraient dans les chairs, avec cette poire d’angoisse qui l’étouffait ? Au besoin la foule, qui déjà s’amassait, attirée par le bruit, eût prêté main-forte à la police. Legrip était là, caché derrière les plus féroces et les excitant au combat.

Ce fut inutile. Déjà Balidar, ligaturé comme une momie, en avait le mutisme et l’immobilité.

– Emballons-le ! commanda le chef des argousins.

Et comme l'un d'eux ne montrait pas assez de zèle :

– Hardi donc ! toi, Bec-de-Requin, lui dit-il, songe à nous faire oublier que tu fus autrefois de la même clique !

L'homme qui répondait au gracieux surnom déjà cité, protesta par un espèce de grognement inintelligible, et mit plus de bon vouloir à seconder ses compagnons.

L'ordre du brigadier s'exécuta. Le prisonnier fut soulevé, emporté par les quatre appariteurs, deux aux pieds, deux à la tête.

Sur leur passage, – ils se dirigeaient vers la prison, – des rires insultants, des quolibets, des huées se faisaient entendre. Quelques Anglais, rencontrés en chemin, y joignirent un hurra : ils venaient d'apprendre que c'était leur vainqueur qu'on malmenait ainsi.

Aux abords de la taverne des Frères de la Côte. Balidar parvint à se débâillonner un instant ; il jeta un cri d'appel.

Jean-Louis et Grand-Pierre étaient en train de boire leur pichet de calvados à l'intérieur.

– Hein ! fit Stoppe-la-Mèche en prêtant l'oreille.

Frise-à-Plat s'était redressé vers la fenêtre donnant sur une ruelle obscure. Il entrevit le cortège à la lueur de la lanterne du brigadier.

– C'est quelque tapageur qui couchera cette nuit au violon, expliqua-t-il en se rasseyant.

– Il m'avait semblé reconnaître la voix du capitaine, fit Grand-Pierre.

– As-tu la berlue ? répliqua Jean-Louis ; il est au coin de son feu. avec mam'selle Marguerite d'un côté, de l'autre mam'selle Toinette.. Toinette !..... Ah ! quel souvenir. Tiens, noyons-le dans un autre pot. Ohé, la Rousse !

En ce moment, un cabriolet de piètre mine s'arrêtait tout contre la maison au rez-de-chaussée de laquelle habitait sir Arthur Gower.

Le gentleman attendait, car une de ses fenêtres s'ouvrit aussitôt.

La tête de Legrip se pencha en dehors de la capote du véhicule.

– Il est coffré, murmura-t-il, et je pars en avant. Vous savez pourquoi, milord ? Il est sept heures. Prenez la berlue à onze, et laissez-la dans le chemin creux. Ah ! voici la clef du vestibule.

Et le cabriolet s'éloigna. Déjà la fenêtre s'était refermée.

Vers neuf heures et demie, un jeune homme, dont la démarche attestait la fatigue, et qui portait un restant d'uniforme de lieutenant aux marins de la garde, s'arrêtait devant l'ex-demeure de Balidar.

Il regarde : pas de lumière. Il écoute : aucun bruit. Il frappe : pas de réponse.

– Ah ! c'est qu'elles seront retournées là-bas, murmure-t-il après une courte réflexion.

Et sans même songer au repos, dont il aurait tant besoin, il se remet en marche par le chemin de Varangeville.

On a reconnu Césaire Heurtebise.

## XIX

### LES DEUX RIVAUX

Legrip n'avait guère mis plus d'une demi-heure pour franchir les six kilomètres qui séparaient la ville de Dieppe du château d'Ailly.

Il entra dans la salle à manger ; Marianne achevait de mettre le couvert.

– Ah ! vous v'là donc, m'sieu Renferme-tout ! lui dit-elle avec le franc-parler des servantes d'autrefois, j'aurions tous bu de l'eau ce matin, comme mam'selle Marguerite, si mam'selle Toinon n'était allée cri (quérir) du cidre à la ferme.

– Je lui épargnerai cette peine ce soir, répliqua le garnisaire, en s'emparant des deux carafes vides qui semblaient attendre sur le buffet.

Puis au domestique qui faisait mine de vouloir le suivre

– Inutile ! ça me connaît ! j'ai mon rat-de-cave.

– Eh ! dit Marianne à François, ne te déhanche point à l'éclairer, puisqu'il se contente de son rat. Les deux font la paire !

Un instant plus tard, elle montait vers ses jeunes maîtresses, pour les avertir, car la cloche ne sonnait plus le repas.

A la vue de Legrip, qui rentrait d'autre part avec les carafes emplies, Marguerite ne put se défendre d'un frisson de répugnance. Mais Antoinette lui serra la main comme pour dire :

– Ménageons-le ! Patience encore !

On se mit à table, et Legrip raconta les événements du jour, ou du moins ce qu'il pouvait en raconter.

– C’est la fin de la guerre ! dit-il en terminant ; c’est la paix. Tous les combattants vont revenir, à commencer par notre intrépide Balidar.

– Enfin !... murmura Rita.

– Tout s’arrangera, poursuivit l’usurier, ne vous inquiétez point. C’est un homme de ressource, le brave des braves ! Buvons à sa santé.

Et, comme Marguerite mettait la main sur son verre :

– Faites excuse ! j’oubliais que mademoiselle dédaigne le jus de la pomme, *qu’est* pourtant un nectar. Mais la filleule est une vraie Normande... et qui va trinquer, j’espère.

Toinette accepta. C’était Legrip qui versait ; à plein bord pour elle, quelques gouttes seulement pour lui-même ; et, tout en feignant de les avoir bues, il la regardait boire.

Les domestiques ne tardèrent pas à desservir pour s’en aller souper à leur tour.

– Tiens ! dit tout à coup Marguerite, nous n’avons vu ce soir ni Méduse, ni Trafalgar ?

Legrip avait la chance pour lui ce jour-là ; ce fut l’un des serviteurs qui se chargea de répondre :

– C’est des chasseurs et des gloutons ! Quand ils ont une proie sous le flair, ils ne rentrent pas si tôt.

– Quelquefois même on est couché quand ils reviennent, ajouta l’autre, mais alors ils ne manquent pas d’aboyer, comme pour vous dire : « Ne craignez rien ! J’ sommes au poste et de bonne garde. »

– Hum ! hum ! fit le garnisier, qui parut avoir un étranglement dans la gorge.

La vérité était qu’en arrivant, il avait rencontré les deux chiens sur la lisière du parc, et que, de même qu’à l’ordinaire, ils s’étaient mis à gronder à son approche. Leur instinct avait deviné l’ennemi.

– Tout beau ! fit l’homme au cabriolet, ne soyons pas ingrats ! Moi qui vous apporte du rôti pour votre souper !

Et, dans l’ombre, il leur avait jeté certaines choses que les gloutons, comme les appelait Marianne, avaient immédiatement dévorées.

Depuis lors ils étaient restés invisibles.

Mais revenons au moment, neuf heures environ, où l'on se levait de table.

Les soirées semblaient longues aux deux jeunes filles, surtout en la compagnie de leur odieux persécuteur.

Il avait sur lui des proclamations, quelques journaux provenant du chef-lieu. Cette lecture et les commentaires qui s'ensuivirent occupèrent au moins une heure. Puis, la flambée qui pétillait dans l'âtre s'éteignant, il en fut de même quant à la conversation. Legrip, inquiet de savoir ce qui se passait du côté de la cuisine, sollicita la *licence* d'y aller fumer une pipe. Inutile de dire qu'on ne le retint pas.

Les deux sœurs restèrent donc au coin de l'âtre, Marguerite achevant un objet de couture pour les pauvres du village ; Antoinette rêveuse, et tout à l'abandon dans un de ces fauteuils qu'on nomme encore aujourd'hui des bergères.

– Qu'as-tu ? lui demanda sa compagne, tu ne travailles ni ne parles ce soir ?

– Je songe aux absents ! répondit-elle, comme j'y songeais cet hiver, quand il faisait si froid, quand tombait la neige. Pauvre parrain ! pauvre Césaire ! Le beau temps revient... On ne se bat plus... Mais ils doivent avoir bien souffert !... et je les vois revenir abattus, épuisés, désespérés, eux ! N'en doute pas, ma sœur... ils cheminent vers nous... ils arrivent !

Dans la voix lente, assourdie, mais convaincue d'Antoinette, il y avait quelque chose de prophétique. Elle ne bougeait pas, ses paupières étaient presque closes, elle parlait comme en songe.

– Dieu t'entende et les protège ! dit Marguerite, dont le regard devenu vague aussi, sembla plonger à travers l'espace, dans l'avenir.

Legrip ne tarda pas à reparaître sur le seuil, et comme les deux jeunes filles semblaient se réveiller en sursant :

– Bien des pardons, dit-il, je venais vous demander grâce pour Marianne et François. Ils ont l'air esquinés, par suite de l'excès de besogne résultant du déménagement, je le présume. Ils dorment tout debout, parole d'honneur !

Puis, ayant consulté sa montre :



– Dix heures et demie, ajouta-t-il, rien d'extraordinaire à ce que Morphée nous verse déjà ses pavots.

– Le fait est, murmura Toinette, que je me sens tout engourdie.

– C'est le temps qui est à l'orage, conclut Legrip, allons nous coucher !

Les deux jeunes filles disparurent, et cette fois Marguerite soutenait son amie, dont la somnolence commençait à la surprendre.

Marianne et François se hâtèrent de tout fermer, les volets du rez-de-chaussée, la porte du vestibule.

– Cré coquin ! j'ai t'y sommeil, disait celui-ci en bâillant à se décrocher la mâchoire.

– Et moi donc, c'est quasiment comme si que 'avons du sable plein les yeux, disait en se les frottant celle-là.

– Voyons, que je vous aide, s'écria le garnisier en s'emparant de la barre intérieure, qu'il se garda bien de mettre en travers de la porte.

Déjà les deux fidèles serviteurs montaient l'escalier d'un pas lourd.

– Bonne nuit ! Je m'en vais faire la ronde ! leur cria Legrip, en allumant sa lanterne.

Et par la même occasion, deux bougies, qu'il plaça sur un guéridon, au-dessous du trophée d'armes.

– Milord peut venir quand il lui plaira ! murmura-t-il en se retirant ; allons nous mettre aux premières loges !

Il s'était effectivement attribué l'ancien fumoir de Balidar, petite pièce qui donnait sur la façade, dans une aile en retour, presque au niveau du sol, et d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait sous la marquise.

Hormis pourtant cette nuit-là, qui était noire en diable.

Mais une certaine lueur, se glissant entre les nuages annonçait peut-être la lune.

En attendant, transportons-nous au premier étage, dans la chambre commune aux deux jeunes filles.

Antoinette vient de s'étendre sur une chaise longue. Son attitude est celle de l'accablement. Elle murmure d'une voix qui s'éteint :

– Mais qu'est-ce que j'ai donc ce soir ?... A peine si je puis lever le bras. Mes yeux se voilent. On dirait que mon cœur s'arrête... Oh ! ne orains rien, chère sœur, je ne souffre pas... au contraire... C'est délicieux de se sentir

ainsi bercée... charmée... Laisse moi. laisse-moi pour un instant m'assoupir.

– Comment !..... toi d'ordinaire si éveillée.

– Chut !.....

Rita se tait, sourit, et se penche pour baiser au front sa sœur de lait.

Toinette ne bouge plus.

Elle dort.

Non sans un certain étonnement, Marguerite va, vient par la chambre, de temps en temps regarde la jolie dormeuse, et s'en éloigne de nouveau sans bruit.

Une heure s'écoule, Toinette ne se réveille pas. Sa compagne s'est assise en face d'elle. Une vague inquiétude s'empare de son esprit. Au dehors, comme au dedans, rien ne trouble le silence.

– C'est étrange ! se dit-elle tout bas, on n'entend pas les chiens.

Les pauvres chiens s'en étaient allés mourir sous bois, au bord du raccourci menant de la route au manoir, et que prenait toujours leur maître.

Déjà Méduse, inanimée, gisait sur le sol. Trafalgar s'affaissait auprès d'elle, à son tour, avec un hurlement plaintif.

Césaire Heurtebise, qui arrivait, l'entendit.

La lune se dégageait en ce moment des nuages. Il aperçut, il reconnut les deux molosses et, pressant le pas, il se pencha vers eux.

Pourquoi, mais pourquoi n'accouraient-ils pas à sa rencontre ?

Trafalgar, en rendant le dernier souffle, lui lécha la main.

Le marin de la garde venait de traverser tant de champs de bataille, qu'il se dit aussitôt :

– C'est la mort !

Un funeste pressentiment lui serra le cœur. Il se précipita vers le manoir, dont la grille extérieure s'ouvrait par un secret familier à tous ses habitants.

Legrip, en le voyant déboucher sur la pelouse, le prit tout d'abord pour sir Arthur.

Mais, dans cette hypothèse, pourquoi n'allait-il pas directement vers la porte, dont il avait la clef ? Pourquoi cette hésitation ? Pourquoi ce long regard vers la fenêtre éclairée ?

C'est que le jeune soldat voulait épargner aux douces compagnes de son enfance une trop vive émotion, c'est qu'il aimait l'une d'elles d'un amour sans espoir, c'est qu'il la savait sous le fatal empire d'un autre amour, et qu'il se disait avec angoisse :

– Comment vais-je la retrouver ? Que se sera-t-il passé durant mon absence ?

Reprenant enfin courage, il s'avança vers la maison.

A la clarté d'un plus vif rayon de lune, Legrip le reconnut tout à coup.

– Bigre ! fit-il avec terreur, c'est Césaire !

Le lieutenant venait d'atteindre les marches qui précédaient la porte. Il allait frapper.

Un bruit de pas, au débouché du chemin creux, arrêta sa main.

Il se retourne, il regarde.

Un homme de haute stature, le chapeau sur les sourcils, le manteau sur les lèvres, prend la direction qu'il a suivie lui-même ; il paraît avoir le même but.

Cette première idée s'est offerte à l'esprit de Césaire :

– Balidar !

Non ! Balidar n'a ni cette taille, ni cette allure. Qui donc, mais qui donc peut venir ainsi, à cette heure, comme un larron ou comme un amant nocturne ?

Et, le cœur mordu par la jalousie, Césaire recula, se cacha dans l'ombre.

Legrip venait cette fois de reconnaître son client.

– Bigre de bigre ! se dit-il les voilà qui sont deux !.... Carambolage !

Sir Arthur était parvenu sous la marquise. Il mit la clef dans la serrure et, la porte s'ouvrant, son visage fut soudainement éclairé par les bougies du vestibule.

Mais avant qu'il eût franchi le seuil, Césaire Heurtebise s'était jeté devant lui.

– L'Anglais ! s'écria-t-il, ah ! j'aurais dû le deviner. Misérable ! Lâche !

Cette insulte, dont l'indigation même avait assourdi l'éclat, n'était arrivée qu'indirectement à l'oreille de Legrip. Mais il entendit le bruit d'un soufflet.

Sir Arthur, après un premier mouvement de colère, reprit aussitôt son flegme hautain, et, montrant la panoplie où des épées de combat se croisaient avec les fleurets, dont il s'était vingt fois servi contre Césaire lui-même :

– Chez nous, dit-il, quiconque se permet un tel outrage, accepte immédiatement la réparation.

– Soit ! répondit le marin de la garde, mais ne les réveillons pas. Silence !

Son adversaire acquiesça du geste et, lui donnant une arme à choisir, il le suivit du côté de la maison que la lune éclairait.

Au premier étage, Marguerite avait relevé la tête. Elle écoutait.

– Il m'a semblé qu'on parlait en bas !... murmura-t-elle. On marche. Quel est ce bruit ?

C'était déjà le froissement du fer contre le fer.

Quant à Legrip, il avait lestement enjambé l'appui de la fenêtre. Il se disait :

– Ah 1 mais je ne veux pas perdre ma commission. Minute !

En rampant dans l'ombre, il s'avavançait vers les combattants.

## XX

# LES FIDÈLES

Nous avons laissé Stoppe-la-Mêche et Frise-à-Plat, ces deux inséparables, attendant au cabaret des *Frères* de la Côte le capitaine Balidar.

Une heure environ après qu'ils l'avaient entrevu passer, mais sans le reconnaître, à l'état de momie, sur les épaules des quatre appariteurs, deux petits coups discrets furent frappés, en façon de signal, contre la vitre de la lucarne s'ouvrant au-dessus de la table où buvaient nos deux matelots.

Jean-Louis, regardant pour la seconde fois au dehors, – se rencontra nez à nez avec une sinistre figure, qui lui jeta dans l'oreille cet avertissement :

– Balidar est en prison ! Alerte à sa délivrance !

– Qu'est-ce qu'on vient de t'insinuer dans le coquillage ? demanda vivement Grand-Pierre.

Petit-Jean s'était penché pour répondre. Quand il se redressa, l'homme de la lucarne avait disparu.

Mais on voyait au loin, grâce au lumignon du cabaret, se dessiner sur le fond grisâtre de la ruelle sa noire et maigre silhouette, qu'allongeait la longue capote militaire qui lui battait les talons.

– Attends ! fit Jean-Louis, que son camarade avait interrogé relativement à l'avertisseur ; attends donc ?... Je ne me trompe pas... C'est lui ?

– Qui donc ?

– Bec-de-Requin !

– Ce perruquier de malheur qui déserta la flibuste pour la police ?

– Oui. Mais paraîtrait qu’il se repent, comme tu vois. Oh ! c’est bien lui... Un grand escogriffe, et balafré ! Ce qui fait qu’il te ressemble, Stoppe-la-Mèche.

– Merci du compliment ! je le retiens. Ça peut servir à l’occasion. Mais pour le quart d’heure, ne songeons qu’au capitaine.

– Que faire ? demanda le jeune timonier. Toi, qui es l’ancien, parle.

– D’abord et d’une, répondit le maître d’équipage, il faut nous assurer de la chose. Si c’est positif, battre le rappel des *Frères de la Côte*... et mille millions de milliasses ! branle-bas général ! Dussions-nous prendre à l’abordage la municipalité, démolir la prison, brûler la ville. faut qu’on nous le rende !

Dans ces dispositions peu pacifiques, Stoppe-la-Mèche passa dans la grand’salle, car cette première scène, le duo, s’était jouée dans le cabinet du fond, que se réservaient les pratiques de conséquence.

Une trentaine de vieux loups de mer, parmi lesquels ceux qui étaient revenus avec Antonio, se trouvaient attablés çà et là.

On se représentera facilement leur indignation, leur colère, à la nouvelle de l’affront que subissait le roi de la flibuste et que confirmèrent les renseignements du dehors.

On se répandit par la ville, sur les quais et dans le Pollet, appelant les camarades à grand renfort de sifflets de bord.

Les Frères de la Côte avaient leur fanfare de liesse orageuse, et quand, le soir, elle déchirait le tympan des bourgeois, ceux-ci s’empressaient de fermer leurs boutiques.

Au bout d’une couple d’heures, toute la gent maritime se trouva réunie. Quelques paroles de nos deux matelots achevèrent de monter les têtes. Corsaires, caboteurs, pêcheurs et amaneurs se passionnèrent en grande majorité pour la délivrance de Balidar, car s’il avait des ennemis, ses fanatiques étaient encore plus nombreux. Qui pourrait même garantir que, parmi ces derniers, ne figuraient pas quelques-uns de ceux qui, tout à l’heure, lui témoignaient le plus d’animosité. Notre caractère est si versatile ! Et d’ailleurs, chez tous les peuples, en temps de trouble, regardez ceux qui crient pour, ceux qui crient contre, et vous ne tarderez pas à vous apercevoir que ce sont à peu près les mêmes. Une spécialité : les braillards !

Sitôt l'attroupement organisé, les bandes se mirent en marche et débouchèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville, aux cris cent fois répétés de :

– Balidar ! Vive Balidar ! Rendez-nous Balidar ! Balidar ou la mort !

On se représentera sans peine l'effroi du délégué. C'était le même trembleur que le matin.

Mais il avait cette fois, pour le soutenir, deux des membres les plus énergiques de la municipalité provisoire. De plus, le commandant Rigaud, qui venait de leur promettre de faire respecter la loi. Une quinzaine de vétérans, un nombre égal de miliciens bourgeois, placés également sous ses ordres, montaient la garde aux abords et dans le vestibule de la mairie.

A la suite de quelques pourparlers, par une transaction de mutuel accord, les émeutiers élurent deux mandataires, que consentaient à recevoir les autorités.

Il va sans dire qu'une acclamation presque unanime désigna Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat.

Tandis qu'ils montaient l'escalier, le contre-maître dit à son jeune acolyte :

– Vis-à-vis du sexe et autres frivolités, je te concède le pas, mon petit marsouin ! Mais présentement qu'il s'agit du capitaine, à moi la parole ! A moi le gouvernail !

– Obéissance au doigt et à l'œil ! promit l'autre.

On entra dans la salle du conseil.

Au fond, de l'autre côté de la grande table garnie de serge verte, se tenaient assis les deux assesseurs et le délégué.

Son visage était de la même nuance que la garniture de la table.

En avant, le capitaine du port allait et venait, martelant le plancher de sa jambe de bois. Il paraissait de fort mauvaise humeur.

On voyait un appariteur de chaque côté. Celui de droite n'était autre que Bec-de-Requin.

Déjà son regard venait de se croiser avec celui de Stoppe-la-Mèche, qui, par un imperceptible mouvement du sourcil, lui demandait :

– Peut-on compter sur toi ?... Es-tu des nôtres ?...

La pointe antérieure du gigantesque claque qui coiffait présentement l'ex-corsaire, s'était inclinée affirmativement.

Personne ne remarqua ce jeu muet, comme on dit au théâtre.

– Expliquez-nous, questionna l'un des assesseurs, quelles sont les prétentions de cette horde turbulente ?...

– Eh ! mille sabords !... l'interrompit Grand-Pierre, puisque vous avez l'œil sur la girouette, ne demandez pas d'où vient le vent !

Le brave Rigaud crut devoir intervenir.

– Laissez, dit-il, laissez-moi leur faire entendre raison.

Mais déjà le maître d'équipage se récriait :

– Quoi ! vous, son ami, vous vous rangez parmi ceux qui l'ont jeté dans la Fosse-aux-lions !

– Je blâme cet abus de pouvoir, répliqua franchement le vieil officier. Il ne se serait pas produit si j'eusse été là. Mais à présent, je pense que notre dignité, que l'intérêt public, même celui de Balidar, exigent qu'on ne se rende pas à la brutale pression de l'émeute.

– Oh ! mon commandant.

– C'est à ce titre, poursuivit-il, que je t'enjoins de m'entendre jusqu'au bout. A présent, au milieu de cette effervescence, la mise en liberté de votre capitaine serait dangereuse pour le bon ordre, que je dois maintenir. Il en résulterait peut-être une rixe avec les Anglais. A quoi bon ! Ils se embarquent à la prochaine marée. D'ici là, Balidar sera traité avec tous les égards qu'il mérite. C'est moi qui le garantis. j'irai m'en assurer moi-même.

– Faillirait donc, interrogea Stoppe-la-Mèche, – et du regard il semblait dire à Frise-à-Plat : « Tu vois, ça se dit, même en langage officiel », – *faillirait* donc que le capitaine reste sous les verrous jusqu'à demain matin ?

– Nous deux ! s'écria le brave Rigaud ; je m'engage à n'en ressortir qu'avec lui, morbleu ! Nous passerons la nuit ensemble et le verre en main. J'espère que cette assurance suffira.

– Pour moi et Jean-Louis ! Mais les autres ?...

– Hein ?... Vous doutez de ma parole...

– Vous fâchez pas, mon commandant. Il n'y a qu'un seul homme auquel ils obéiront, s'il ordonne qu'on se retire, et c'est Balidar en personne.

– Soit ! je vais lui demander un mot d'écrit.



– *Faillirait* bien mieux que ça soye le camarade et moi, qui avons, sauf votre respect, leur procuration. Vous n’iriez, mon commandant, qu’après que tout le monde serait rentré chez soi. La prison n’est qu’à une couple d’encâblures. Qu’on nous donne un laissez-passer, un appariteur... tenez ! par exemple, Bec-de-Requin qui fut autrefois des nôtres, et s’offre quasiment du geste.

En effet, l’ex-corsaire, attiré par un clignement d’œil de Stoppe-la-Mèche, avait fait un pas en avant.

– J’accepte ! s’empressa de répondre le délégué, trop heureux d’en être quitte et de garder la protection du commandant.

Au bout d’une minute, le permis était en règle.

Le vieux lascar redescendit en s’appuyant sur l’épaule du timonier. Il disait tout bas :

– Le capitaine en prison jusqu’à demain matin ? Compte là-dessus ! Pas même une heure.

En arrivant sur le perron, Grand-Pierre obtint le silence et prononça cette courte harangue :

– Victoire ! mes amis, victoire ! Tout s’arrangera. Nous allons à la prison. Ne démarrez pas jusqu’à notre retour. Ça ne sera pas Jong. Vous serez contents. Patience !

En traversant la foule, le maître d’équipage se pourvut d’un ample caban dans lequel il s’enveloppa, s’encapuchonna, non sans cette explication à l’adresse de Bec-de-Requin, qui s’avançait entre les deux matelots, protégé par eux bien plus que les protégeant lui-même :

– Brrr !... Il vente frais du nord-ouest.

La prison s’ouvrit devant les trois visiteurs nocturnes. Un guichetier les conduisit en bâillant, – onze heures sonnaient, – jusqu’à la porte de la chambre où Balidar venait d’être transféré, de par l’ordre du commandant Rigaud.

Après un premier moment de fureur, et sur la vue d’un billet amical de celui-ci, celui-là s’était calmé. Il soupait.

Stoppe-la-Mèche, après avoir fait passer devant lui le timonier, puis l’appariteur, entra le troisième.

Le guichetier referma sur eux la porte, demeurant dans le corridor pour attendre leur sortie.

– Qui vive ? interrogea le prisonnier.

– Des fidèles. qui n’oublent pas leur capitaine !

– Quoi !... Jean-Louis ! Grand-Pierre !...

– Et Bec-de-Requin ! ajouta ce dernier ; il s’est souvenu. Pas vrai, ma vieille ?...

Tout à coup, exhibant deux pistolets, le quartier-maître en dirigea les canons vers la poitrine de l’appariteur épouvanté.

## XXI

### AU RAVISSEUR !

Tout en maintenant Bec-de Requin sous la menace de ses deux pistolets, Stoppe-la-Mèche s'empresse de le rassurer en ces termes :

– As pas peur ! Ceci n'est qu'à seule fin d'établir que nous pourrions te contraindre à ce que tu vas accorder de bonne amitié.

– Quoi donc ?

– Ta capote et ton claque d'argousin. Allons !..... vivement !... Nous sommes de la même taille. et Jean-Louis prétend que je te ressemble. C'est même ce qui m'a donné le frémillon de la mascarade.

Puis, tandis que l'appariteur s'exécutait :

– Quant à vous, capitaine, prenez ce caban..., un vrai domino de carnaval. et calfeutrez-vous. histoire de jouer le rôle de Stoppe-la-Mèche. qui se transformera en Bec-de-Requin. Voyez plutôt !

Il avait endossé, boutonné la longue capote ; il se coiffait du claque qui, s'enfonçant jusqu'aux oreilles, arrivait par l'une de ses cornes à la nuque et presque au menton par l'autre. On l'eût pris, même en plein jour, pour l'appariteur qui, veuf de son uniforme, se lamentait piteusement :

– Mais ce n'était pas convenu ! Mais je suis un père de famille !... Mais je m'en vas perdre ma place !.....

– Eh ! non, répondit son ancien camarade, car nous t'accommoderons de telle sorte que t'auras l'air d'avoir cédé à la violence. Tiens, voici précisément sur cette chaise une poire d'angoisse et des cordes... dont on

s'était probablement servi à l'égard du capitaine. Ah ! les brigands !... si je les tenais !...

– Garrottez-moi, bâillonnez-moi ! demandait le policier lui-même.

Il avait compris.

– Illico ! dit Stoppe-la-Mèche. Aide-moi donc, Frise-à-Plat ! Je ne te reconnais guère. T'as l'air d'une morue qui se pâme.

– Je t'admirais ! répliqua Jean-Louis, tu me semble grand comme une balaine.

En un tour de main, l'appariteur fut à son tour métamorphosé en momie. Quelques napoléons, en guise de récompense, venaient d'être fourrés dans sa poche par Balidar.

Il était devenu méconnaissable sous le caban que portait le quartier-maître en entrant dans la prison.

– Attention à la sortie, dit ce dernier, et ne nous pressons pas. En douceur !

Deux ou trois coups, frappés à l'intérieur de la porte, réveillèrent en sursaut le guichetier, qui déjà s'était rendormi, adossé contre le mur du corridor.

Sa vue n'était pas assez claire en ce moment pour reconnaître la substitution.

Les trois visiteurs, dont présentement Balidar, sortirent sans obstacle de la prison.

Néanmoins, pour s'en éloigner au plus vite, chacun d'eux pressa le pas.

– Ça y est ! dit enfin Stoppe-la-Mèche. Cric ! crac !

Et l'autre, toujours à la réplique :

– Sabot ! Cuiller à pot !

Volontiers, les deux matelots eussent dansé la gigue.

De soudaines rumeurs frappèrent en ce moment leurs oreilles.

– C'est les camarades qui s'impatiente, expliqua Grand-Pierré. Au fait ! capitaine, où mettons-nous le cap ? Faillirait peut-être les avertir qu'ils peuvent aller se recoucher.

Frise-à-Plat se permit de fredonner cette morale de la chanson de Marlborough :

Les uns avec leurs femmes,  
Et les autres tout seuls.  
Miron-ton.

Balidar, qui venait de réfléchir, l'interrompt :

– Je veux avant tout remercier ces braves garçons. et les autres.

– Les municipaux ! Compris ! Fameux ! s'écria le maître d'équipage. En avant *troisse* !

On n'était plus qu'à une courte distance de la place, où redoublaient les clameurs de la foule, déjà redevenue furieuse.

Pour la calmer, les deux assesseurs et le commandant du port venaient de se montrer sur le perron.

Le délégué se cachait derrière eux.

– Place ! place ! Le voilà ! C'est le capitaine ! c'est Balidar ! crient tout à coup, d'après l'exemple donné par nos deux marins, des centaines de voix joyeuses.

Nous renonçons à peindre le brouhaha, la bousculade, les vociférations, les accolades, les poignées de main, la harangue même du héros de la fête. Jamais encore il n'avait été l'objet d'un tel engouement, d'une ovation pareille.

– Il n'aurait qu'à faire un signe, et nous serions tous massacrés, balbutia sur le perron une voix dont il nous semble superflu de nommer le propriétaire. –

La seule vengeance du corsaire fut celle-ci :

– Mes amis, dit-il, mes braves lascars, ce sont nos dignes magistrats qui méritent vos hommages. Ils m'ont rendu justice. malgré les calomnies de quelques scélérats. malgré la complaisance de je ne sais quel imbécile.

A ce dernier mot, le délégué, comme s'abîman sous terre, disparut entre les jambes de ses deux assesseurs.

– Oublions toutes ces misères, conclut Balidar, et criez tous avec moi : « Vive la municipalité provisoire ! »

La foule, qui bafouait tout à l'heure les édiles, les acclamait maintenant.

Au milieu d'un remous, le commandant Rigaud se rencontra face à face avec Stoppe-la-Mèche.

– Ah ! tu nous as joués, pendard ! lui dit-il d’un ton à la fois jovial et bourru, mais je ne t’en veux pas... au contraire !... Tiens, voilà deux pistoles pour boire à ma santé ! Motus ! ou je te fais emprisonner à ton tour, comme ayant manqué de respect à l’autorité. C’était de bonne guerre.

Et, pour ne pas avoir l’air de pactiser avec l’émeute, ce digne représentant de l’ordre disparut, sans se rendre à la grande envie qu’il avait de serrer la main de son ami Balidar.

Lorsque celui-ci se retrouva presque seul avec ses deux fidèles matelots, qui l’interrogeaient des yeux sur la direction à prendre :

– Eh ! morbleu ! s’écria-t-il, où je sais retrouver Marguerite !

A cette heure, – près de minuit, – il eût été difficile, et surtout en un pareil jour, de se procurer une voiture.

Le capitaine partit à pied, suivi de ses deux matelots qui, cette fois, n’avaient pas voulu le quitter.

Ils prirent à travers champs pour gagner Varangeville au plus court.

Comme ils s’en rapprochaient déjà, le silence de la nuit fut troublé par un bruit de galop, par le roulement d’une voiture.

C’était une chaise de poste qui descendait vers la grand’route. Elle passa devant eux, mais au loin, comme un éclair.

Pourquoi Balidar se serait-il ému de cette apparition ? A peine la remarqua-t-il, impatient qu’il était de revoir au plus tôt sa fille.

En moins de trois quarts d’heure, on atteignit le plateau sur lequel s’élevait alors le manoir d’Ailly.

Le corsaire avait toujours sur lui son sifflet de bord. Ainsi que d’habitude, sur la lisière du parc, il le fit retentir à l’adresse de Méduse et de Trafalgar, qui, pour la première fois, n’y répondirent pas de leurs joyeux aboiements. Ce silence étonna le maître.

– Où sont donc mes chiens ? murmura-t-il.

Et, sous l’aiguillon d’un sinistre pressentiment, il pressa le pas.

Si rapide que fut sa marche, notre récit le précédera.

Nous avons laissé sir Arthur Gower et Césaire Heurtebise croisant le fer, tandis que Legrip, stimulé par la crainte de perdre un client des plus productifs, rampait dans l’ombre vers celui qui peut-être allait lui infliger le juste châtiment du rapt qu’il voulait commettre.

En effet, le fils adoptif de Balidar, superbe d'indignation, paraissait sur le point de remporter la victoire.

Tout à coup, une main le saisit à la cheville et, par une brusque secousse, l'attirant en arrière, elle lui fit perdre sa garde.

L'Anglais n'avait rien vu. rien que le mouvement rétrograde de son adversaire. Prompt à reprendre l'offensive, il s'élance, il se fend. Césaire se retournait à demi, Césaire chancelait. Le fer lui traverse la poitrine.

Il tombe en jetant ce dernier cri :

– Marguerite !

Et l'autre, en ramenant son épée sanglante :

– Ah ! je l'ai tué !

Mais Legrip, qui se dresse inopinément à son côté :

– Non, quelque blessure légère. Il se ranime, il se relève. Hâtez-vous !

En même temps, il l'avait poussé vers la maison.

Sir Arthur résistait. Une voix traversa l'espace, celle de Marguerite, qui venait d'ouvrir sa fenêtre, d'entendre son nom, et qui, ne voyant rien, demandait :

– Qui m'appelle ?

Ces deux mots suffirent pour réveiller la passion du disciple de Mesmer. Il se précipite vers le vestibule, bondit jusqu'au palier, enfonce la porte. et se rencontre face à face avec Rita, qui, attirée par le bruit, accourait ouvrir.

A l'aspect de celui qu'elle aime, elle recule pourtant, stupéfaite, épouvantée :

– Vous ! vous ici, milord.

– Oui. Moi qui t'adore. Moi, qui viens chercher ma femme. N'as-tu pas promis de me suivre ?

– Ainsi... jamais !..... Antoinette !

Mais Antoinette ne bouge pas, n'entend pas. Elle reste immobile, elle est profondément endormie.

Un étrange sourire, un sourire de démon entr'ouvre les lèvres du séducteur et laisse voir ses dents qui brillent comme éclairées par une flamme intérieure. Le regard qu'il darde sur la jeune fille étincelle ; une sorte de rayonnement magnétique s'en dégage. C'est le regard du serpent fascinateur.

La fille de Balidar lutte vainement. Elle va céder. Loin de fuir, elle avance, toute droite, toute pâle, les prunelles dilatées, le regard fixe.

Impatient qu'elle soit si longue à venir, il s'élance vers elle et l'enveloppant d'un manteau, il s'en empare, il l'emporte.

– Enfin ! s'écrie Legrip qui le guettait au passage, et qui le précède en courant jusqu'au chemin creux.

Une berline est là, dont il ouvre vivement la portière. Le ravisseur y disparaît avec son précieux fardeau, Le complice monte sur le siège, et l'attelage part à fond de train.

C'était cette chaise de poste qu'avaient entrevue, entre le village et la ville, Balidar et ses deux compagnons.

Ils arrivèrent, alarmés déjà par l'absence des chiens, vers ce même côté du manoir où venait d'avoir lieu le duel et que la lune éclairait.

Sur la pelouse, blanche de lumière, ils virent une forme noire qui se débattait.

Césaire ! Césaire blessé, mourant !

Les matelots le soulèvent, le capitaine l'interroge.

Il ne put articuler que ce nom :

– Sir Arthur !

Son regard avait désigné la maison.

Balidar y courut.

Toutes les portes se trouvant ouvertes, il entre, il monte à la chambre des deux jeunes filles.

C'est en vain qu'il appelle Marguerite. Antoinette seule s'offre à sa vue. Il lui parle, pas de réponse !... Il prend sa main, elle ne tressaille même pas ! Elle dort. mais d'un étrange sommeil. Serait-elle morte ?

Le corsaire est effrayant à voir. Il va, revient, cherche partout, renverse tout sur son passage. Des cris, des rugissements déchirent sa poitrine haletante. Telle doit être la lionne à qui l'on vient de ravir ses lionceaux.

Puis accablé, pantelant, il tombe aux pieds d'Antoinette avec des gestes suppliants. Il la redresse, il la secoue : impossible de la réveiller !

Mais par qui donc avoir des éclaircissements ? Les domestiques ! Ils sont plongés dans cette même torpeur incompréhensible.



Envoyés à la ferme, les deux matelots en ramènent Simon et la Simonne, qui ne savent rien, qui n'ont rien entendu.

Tandis qu'ils s'empressent de dresser un lit dans le salon, tandis que Jean-Louis et Grand-Pierre y transportent leur lieutenant, qui n'a pas encore repris connaissance, Balidar, de plus en plus enfiévré par l'angoisse, quête une trace, un indice. ou bien s'efforce encore, mais sans y réussir, d'arracher une réponse à sa filleule.

Elle entr'ouvre un seul instant les lèvres. et ce nom maudit : « Sir Arthur ! » frappe pour la seconde fois les oreilles du malheureux père.

Il s'est pris la tête à deux mains comme pour retenir un reste de raison. Ces quelques mots, saccadés d'une voix rauque, attestent son désespoir et sa colère :

– L'Anglais !..... C'est lui !... J'aurais dû le prévoir. Misérable !..... Oh ! je te tordrai le cœur !... Il enlève ma fille ! mon enfant ! tout mon bonheur !

Et, pour la première fois peut-être de sa vie, le corsaire pleurait.

Il continua :

– Comment les rejoindre ! Où vont-ils ? En Angleterre, sans doute ! Ah ! cette corvette qui doit emmener ce matin les prisonniers ?...

Déjà le voici debout, prêt à courir au port. Mais Grand-Pierre lui barre le chemin :

– Faites excuse, capitaine. Vous oubliez vos ennemis, qui sont furieux et vous remettraient peut-être en prison ! Le dernier bien, la dernière chance, c'est la liberté !

– Oui, murmura Balidar, en proie à de cruelles hésitations. D'ailleurs, oserait – il s'embarquer à Dieppe ?... Tu iras cependant, toi, Grand-Pierre.

– M'est avis, observa le contre-mâitre, qu'on pourrait bien m'y repincer aussi. Envoyons plutôt le camarade. Il vous est aussi dévoué que moi. et pas bête !

Jean-Louis, flatté de cet éloge, le confirma du geste.

Cependant, Balidar était redevenu maître de lui-même. Avec cette promptitude de décision qui le distingue dans le péril, c'est ainsi qu'il donne ses ordres :

– Soit ! A Dieppe, Jean-Louis. Je vais t'écrire un mot pour le commandant. Tu nous ramèneras un médecin. Mais cours d'abord à la

ferme avec Simon. Qu'il attèle pour toi la Grise à la carriole. et selle pour moi l'autre cheval. Je veux m'assurer qu'ils ne se sont pas enfuis par la route de Fécamp. C'est aussi celle du Hâvre. Toi, Grand-Pierre, descends à la crique. Si quelque embarcation étrangère avait été signalée, nos pêcheurs te le diraient. Nous nous retrouverons ici dans deux heures, au plus tard. Ah ! ne m'abandonnez pas, mes amis ! Je serais trop malheureux !

Sur une cordiale étreinte, on se sépara.

Balidar et Grand-Pierre revinrent presque en même temps.

Aucune barque suspecte n'avait été vue sur la côte, aucune voiture sur la route. Balidar avait poussé jusqu'au relais.

Jean-Louis reparut à son tour :

– Excusez le retard, dit-il, voici le docteur. et voici la réponse.

Le commandant Rigaud affirmait que pas une voile n'était sortie du port. Les prisonniers allaient s'embarquer pour être conduits à la corvette anglaise, mais ce ne serait pas sir Arthur qui présiderait à leur départ. Après avoir remis le commandement à son second, il avait disparu.

– Pour lors, reprit Frise-à-Plat, ç'a m'a donné l'idée de mettre le cap vers les parages de la poste aux chevaux. Je pensais à cette berline qui nous a passé sous le vent, et grand largue, au moment où nous cinglions par ici.

– Ah ! fit Balidar, je me rappelle !...

– Elle aura relayé à Dieppe, que je me disais.

– Eh bien ?

– Eh bien, non, car elle en était partie sur le coup de dix heures et des minutes. pour embarquer à Varengueville un second voyageur. Et le premier, qui déjà se trouvait à bord, c'était l'Anglais !.....

– Sir Arthur Gower ?

– Yes ! il a filé vers Paris ! conclut Frise-à-Plat.

– Pas bête du tout, le petit marsouin ! s'écria fièrement Stoppe-la-Mèche.

Et Balidar, qui venait déjà de prendre sa résolution :

– Paris !..... Un autre Océan !..... Mais on s'y retrouve. Je pars !

– Nous partons ! rectifièrent d'une même voix les deux malelots.

– Il s'agit d'une chasse à l'Anglais, s'expliqua le plus ancien. Présent !

– Présent ! reprit le plus jeune, sur terre comme sur mer. à la vie, à la mort !

– C’est pour nous deusse qu’il a dit ce mot-là, 1 crut devoir ajouter Grand-Pierre, et j’y suis pour ma part. A la vie, à la mort !

– Merci ! j’accepte ! répondit enfin le capitaine, touché jusqu’au cœur par ce dévouement. Mais on ne s’embarque pas sans biscuits, sans munitions de guerre. Venez !

Il avait pris un flambeau, il se dirigeait vers les caves.

Ses deux compagnons le suivirent.

Dans un dernier caveau, masqué par une porte à ressort, le châtelain d’Ailly bouscula quelques fûts, derrière lesquels se trouvait un panneau de chêne, tellement noirci par le temps, qu’on ne le distinguait plus d’avec la muraille.

C’était la cachette, le trésor que Legrip avait tant cherché ; c’était la secrète réserve du père prodigue pour garantir l’avenir de sa fille.

Trop impatient pour avoir recours aux moyens ordinaires de l’ouvrir, Balidar s’était muni d’une hache d’abordage. Il fit sauter la fermeture, découvrant ainsi des piles de guinées et de piastres qui déjà roulaient sur le sol.

– Prenez, dit le corsaire, en leur donnant l’exemple, emplissons nos poches !... emportons tout ! Là-bas, ce n’est pas seulement avec le fer et le plomb qu’il faut lutter. c’est surtout avec de l’or !

Les deux matelots n’étaient pas encore revenus de leur éblouissement lorsque, sur les pas du capitaine, ils reparurent au salon.

Auprès de la couche dressée pour Césaire, on voyait le médecin ramené de Dieppe, et tout près de là, dans un fauteuil, Antoinette, à peine délivrée du sommeil léthargique qui l’accablait encore.

Son parrain, qui venait d’écrire quelques mots au crayon, les lui remit dans la main.

Elle ne pouvait donner aucun indice, mais elle sembla comprendre les motifs du départ.

Et, s’agenouillant au chevet du cher blessé, dans les yeux duquel se lisaient toutes les angoisses, toute la jalousie, tout l’amour qu’il avait pour Marguerite :

– Vierge sainte ! murmura la pauvre Toinette, oubliant son propre chagrin, sainte mère de Dieu, priez pour lui... priez pour elle !

Déjà Balidar et ses deux fidèles compagnons, installés tant bien que mal dans la carriole, se précipitaient vers la route de Paris.

## XXII

# NOUVEAU GENRE D'ABORDAGE

La route de Paris, disions-nous. Mais laquelle ?  
Il y en a deux : celle par Rouen, celle par Gisors.  
Cette dernière était la plus courte ; elle était alors la plus fréquentée.  
Balidar y lança la Grise.

Une bonne vieille jument normande, mais qui n'avait guère l'habitude de voyager à pareille heure et surtout d'un pareil train.

Elle semblait avoir l'instinct de la situation, elle faisait de son mieux, c'était tout ce qu'on pouvait exiger d'elle.

Le père de Marguerite comprit ; et, se bornant à maintenir la vitesse acquise, il ferma les yeux à demi pour concentrer sa pensée, pour ne plus voir que le but où tendait tout son être.

Par une étrange contradiction de cette fougueuse nature, dans la douleur comme dans le péril, il se calmait, il se domptait, superbe alors de sang-froid, de patience et de volonté.

Les deux matelots, assis côte à côte à l'arrière, respectaient le silence du capitaine. Leurs regards et parfois leurs gestes attestaient une sincère pitié pour son chagrin, une confiance absolue dans les ressources de son génie.

A plusieurs reprises, cette même phrase s'échappa des lèvres crispées de Balidar :

– Quatre heures ! Il a sur moi quatre heures d’avance !

Prétendre les regagner, c’eût été folie, même avec un attelage équivalent. On n’aurait pu se monter ainsi qu’à Dieppe, et tel avait été le premier espoir du corsaire. Mais le souvenir de la veille au soir le mettait en garde contre un nouveau guet-apens. Pour lui-même, il eût bravé ses ennemis, la prison, la mort. Pour le salut de sa fille, il se déniait le droit de risquer une imprudence.

L’essentiel, d’ailleurs, c’était d’arriver. Une fois dans Paris, il retrouverait bien le misérable. Cette pensée valut à la Grise un coup de fouet. Elle fit un suprême effort, et la carriole courut dans la nuit, se penchant aux ornières, tressautant aux cailloux du chemin. Nos deux matelots souriaient. Roulis et tangage !..... Ils se croyaient en pleine mer.

On atteignit enfin le relais de Tôtes.

Déjà le soleil se levait, déjà la bourgade normande était réveillée.

Balidar s’arrêta devant la maison de poste, et, bondissant à terre, il interrogea le palefrenier qui balayait le trottoir.

– Est-il passé cette nuit une berline ?

– Oh ! plus d’une... et toutes avec des Anglais dedans... C’est comme une rage qui les pousse à la curée...

– Des Anglais !... L’un d’eux, jeune encore et l’air très-hautain, n’avait-il pas avec lui une dame ?

– Sa dame. oui, monsieur. On a même remarqué qu’il la regardait d’une drôle de façon... Elle dormait d’un si bon sommeil qu’elle n’a même pas entr’ouvert les yeux... Pâle comme une morte, quoi ! et très-brune.

Le père ne put retenir un cri de joie, c’était bien le portrait de sa fille.

De plus, ce profond sommeil ne prouvait-il pas que, de même qu’à l’égard d’Antoinette, on avait usé de quelque narcotique infernal ? Marguerite était la victime de son ravisseur, elle n’était pas sa complice !

– Une voiture !... des chevaux !... Vos meilleurs chevaux ! commanda Balidar au maître de poste, qui se montrait sur le seuil.

– Impossible, répliqua-t-il, à moins que vous ne m’exhibiez un passe-port aux armes d’Angleterre, avec le cachet conforme à celui-ci.

Il montrait sur un carton, dans une empreinte de cire rouge, l’image d’une main tenant plusieurs épées.

C'était le sceau de la Sainte-Alliance.

Notre corsaire le reconnut. N'arrivait-il pas de la capitale ? Ne savait-il pas que, pour voyager en France, il fallait maintenant l'estampille de l'étranger ?

Sur cette route surtout, l'une de celles qui vont de Londres à Paris, nos vainqueurs d'outre-Manche s'étaient réservé tous les chevaux. L'affirmation du maître de poste et les preuves à l'appui ne permettaient pas d'en douter.

Ce fut en vain que Balidar offrit de l'or. Il eut un grondement de colère, et comme la velléité d'obtenir par la force ce qu'on refusait à sa prière.

Mais un regard plus circonspect lui montra presque en face, devant la gendarmerie, trois gendarmes entourant leur brigadier, qui lisait à demi-voix une gazette.

Evidemment, toute la brigade se serait empressée d'accourir à la réquisition du maître de poste.

– Désolé du refus ! disait celui-ci, il y va de mon brevet, peut-être même de ma liberté. Les ordres sont positifs... Et tenez ! voici précisément un courrier qui, pour quelque autre diplomate, va m'enjoindre de tenir prêts mes quatre derniers chevaux.

Celui que montait le courrier arrivait à fond de train.

Balidar s'était soudainement calmé. Un éclair avait passé dans son regard, un souffle railleur dans son sourire.

– Entends-tu ? murmura Jean-Louis à l'oreille de Grand-Pierre.

– Quoi ?

– Le sifflotement du capitaine. Il a son plan !

En effet, Antonio fit signe aux matelots de remonter dans la carriole, qui ne tarda pas à poursuivre sa route, au coup de fouet du même cocher.

– Hue ! la *Grise*... ton étape n'est pas encore finie, ma vieille !

On continuait par la même voie vers Paris, mais sans se presser, comme de bonnes gens qui, par pure complaisance, auraient attendu quelqu'un.

Au bout d'une demi-heure, le courrier passa comme la foudre ; il allait commander le relais suivant.

Notre corsaire l'avait regardé du coin de l'œil avec une étrange ironie.

On atteignit un coin de forêt. Puis après une descente rapide, une montée plus rapide encore.

Pas une habitation, pas une créature vivante ne se montrait dans la perspective. Un désert, un coupe-gorge.

Le père de Marguerite sondait du regard les alentours. Il paraissait content, mais impatient. Son sifflotement s'accroissait.

– Attention ! dit en sourdine le timonier, je sens venir le coup de tabac !

– On est paré ! répondit tout bas le maître d'équipage.

Tout à coup Antonio sauta sur la route, en travers de laquelle il venait de faire obliquer la Grise et sa carriole.

– Hein !... d'où qu'il vente ? murmura Stoppe-la-Mèche.

Frise-à-Plat ne répondit qu'en clignant des yeux vers l'autre côte, au sommet de laquelle apparaissait une chaise de poste se lançant sur la pente au galop.

– Mes amis, dit alors Balidar, qui feignait de rétablir un harnais, vous voyez bien la corvette à quatre roues qui nous arrive là-bas grand large ? J'en ai besoin. Il me la faut !

– J'avais deviné ! fit Jean-Louis. Cric !

Et Grand-Pierre :

– Crac !... En a-t-il de l'instinct, ce marsouin-là !

– Silence ! commanda le capitaine, dont le sourcil s'était froncé, je me charge de l'attelage et du postillon... Chargez-vous de ceux qui se trouveront dans l'intérieur ou derrière... Grâce au ciel, il n'y a pas d'escorte !

Telle avait été son appréhension. Mais quand même il eût attaqué. N'était-il pas un de ceux qui ne comptent les ennemis qu'après le combat.

– Entendu ! s'étaient contentés de répondre les deux matelots.

Puis, avisant quelques pavés sur le bord de la route, ils les jetèrent plus au milieu dans le passage qui restait libre.

C'étaient presque compléter la barricade.

Les chevaux, sous l'impulsion de la descente, avaient d'abord monté du même train. Ils se ralentirent, ils s'arrêtèrent.

– Holà ! hé ! cria le postillon, gare... gare que je passe !



Mais déjà le corsaire bondissait vers lui, un pistolet dans une main, l'autre toute pleine de guinées et de quadruples.

– Si tu bouges, du plomb ! Si tu obéis, de l'or ! lui dit-il de son accent irrésistible. Il ne s'agit pour toi que d'un changement de voyageurs... Tu conduisais des étrangers, tu conduiras des Français... C'est tout bénéfice !

– Cas de force majeure, fut la réponse, insinuez la monnaie dans ma botte.

Pendant ce temps, Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat avaient ouvert chacun une portière. Ils extirpaient de la voiture, celui-ci, un valet en 'livrée ; celui-là, le maître, tout emmitouflé de fourrures.

C'étaient deux poltrons. Avec un baragouin qui n'avait rien de britannique, ils demandaient grâce, ils criaient aux voleurs !

– Non pas. Si je prends, je paie, déclara Balidar, en jetant au domestique qui l'attrapa d'instinct, une bourse bien remplie. Mais il me faut aussi la houppelande et le bonnet fourré. Alerte !... Alerte, au changement d'uniforme, mes lascars.

Déjà la substitution s'opérait, au grand scandale de l'Excellence qui, n'ayant plus à craindre des bandits, protestait au nom de son gouvernement.

– Messieurs ! messieurs. Je suis dom Vallidaros, envoyé plénipotentiaire du Portugal.

– C'est presque mon pays, presque mon nom, l'interrompit notre héros tout en lui restituant divers objets trouvés dans les poches de la houppelande, sauf un portefeuille qu'il s'empressa d'ouvrir.

Le diplomate jetait les hauts cris. Des secrets d'Etat : Profanation !

– Reprenez, poursuivit rapidement Balidar, reprenez vos banknotes, vos valeurs, vos papiers de chancellerie. Je ne garde que ce passe-port, Il est aux armes d'Angleterre. Il a le cachet de la Sainte-Alliance ! Rien ne m'arrêtera maintenant. Je puis les rejoindre !

Le postillon, du haut de son siège, assistait à ce spectacle, n'y comprenant trop rien, mais de plus en plus sympathique à ses nouveaux voyageurs.

– Quant à toi, lui cria le corsaire tout en s'installant dans la berline, je triplerai tes guides si tu me gardes le secret à l'arrivée... et si tu nous as conduits comme un ouragan !

Et du geste, du regard, il appelait ses compagnons.

Frise-à-Plat venait d'avoir l'heureuse inspiration de revêtir la livrée du valet. Stoppe-la-Mêche avait conservé la lévite de l'appariteur, ce qui complétait le déguisement.

– Embarque ! dirent nos deux marins qui, presque aussitôt assis dans la voiture, l'un « à babord » et l'autre « à tribord », rebouclèrent chacun « son écoutille ». Hisse l'ancre... et dérapons, toutes voiles au vent !

Les chevaux partirent ventre à terre.

Ni le représentant du Portugal, ni son laquais, ni la *Grise* n'étaient encore revenus de leur étonnement.

Balidar, pour quelques minutes, semblait avoir oublié son chagrin, ses angoisses.

Un des matelots, je ne sais plus lequel, en profita pour conclure ainsi :

– Nom d'un sabord ! après tant de captures maritimes, il nous restait à prendre sur terre une chaise de poste à l'abordage !

## XXIII

# HÔTEL DE LA VICTOIRE

Au second relais, tout alla comme sur des roulettes.

Le postillon, largement récompensé, ne souffla mot. Plus tard, son généreux voyageur étant hors d'atteinte, il révélerait la violence dont il avait été soi-disant la victime.

Tandis qu'on renouvelait l'attelage, Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat tirèrent leur bordée jusqu'à la « soute aux vivres » ; c'est ainsi qu'ils avaient appelé la cuisine de l'auberge postale.

Ils en revinrent avec les éléments d'un repas complet.

– A votre disposition, capitaine !

– Je n'ai pas faim, répondit-il ; mangez sans moi.

– Mais au moins, capitaine, buvez !

– Je viens de boire un verre d'eau, merci !

Ce dernier mot s'adressait également au palefrenier, qui remportait le verre.

On repartit.

Les renseignements que venait de recueillir le père de Marguerite, lui confirmaient l'assurance qu'il était bien sur la piste des fugitifs. Mais, avec le temps perdu de Dieppe à Tôtes, cela faisait près de six heures de retard sur eux.

Grand-Pierre et Jean-Louis, après avoir satisfait leur appétit, s'abandonnèrent au mouvement de la berline et s'endormirent, mais de ce

sommeil maritime qui, quelque profond qu'il soit, a toujours l'oreille et l'œil veillant au grain.

Antonio ne dormait pas. Chaque fois qu'un de ses deux matelots entr'ouvrait la paupière, il retrouvait le capitaine en face de lui, immobile et dans la même attitude, le front houleux, les yeux grands ouverts, le regard navré. Sur sa joue, Jean-Louis signala même une larme.

Oh ! c'est que le pauvre père souffrait cruellement. On se rappelle cet amour mêlé de remords, cette adoration passionnée qu'il avait au cœur pour sa fille Rita. Elle était au-dessus de toutes les misères humaines, incapable de faillir... et, cependant...

Non ! non ! c'était impossible ! Il ne doutait pas de sa vertu, de sa pureté. Mais séduite, entraînée par son amant, ne pouvait-elle pas avoir trahi son père ?

Car, pour lui, c'était avant tout une trahison. Aimer un Anglais ! Vouloir être la femme d'un Anglais, elle, la fille de Balidar ! Il se remémorait maintes circonstances... des regards échangés entre eux... l'air triomphant de celui-ci... les frémissements, les pâleurs, l'impressionnabilité nerveuse de celle-là. Une femme ! enfin, c'était une femme !... « Elle aura voulu forcer mon consentement ! Elle n'a pas craint de m'infliger cet affront ! »

Et le corsaire, le lion se mordait la lèvre pour étouffer un rugissement.

Au delà de Gisors, on eut un postillon qui, le matin, à la première heure, avait conduit sir Arthur et Marguerite. « Le milord et son Anglaise. »

A ce mot, Balidar s'enfonça les ongles dans la poitrine.

Il prodiguait de royales gratifications. Mais, tout l'attestait, les fugitifs avaient procédé de même. Ils allaient un train d'enfer. On ne regagnait rien sur eux, au contraire !

Les relais, à mesure qu'on se rapprochait des routes du Nord, devenaient moins satisfaisants. Tant de voyageurs, diplomates ou autres, avaient passé ces derniers jours, « se précipitant à la curée ! » comme disait le maître de poste de Tôtes.

Chez ses confrères, plus que des chevaux surmenés, éreintés. Parfois même, l'écurie se trouva vide. Il fallut attendre.

Attendre aussi quand on rencontrait un corps d'armée, allemand ou russe, avec ces longues files d'artillerie et de bagages obstruant tous les chemins.

Puis, c'étaient des formalités sans nombre. A chaque instant, le passeport ! le cachet !

La déchéance de Napoléon I<sup>er</sup> ne datait que de la veille ; ce vainqueur de Montmirail et de Champaubert ne l'avait pas encore ratifiée. Il lui restait à Fontainebleau 65,000 soldats résolus. Son génie militaire pouvait oser un suprême effort.

Nos bons amis les ennemis n'étaient donc pas certains du triomphe. A peine s'ils y croyaient. Partout sur leurs gardes, ils occupaient les routes, les passages ; et ceux-là mêmes qui se trouvaient en règle avec la Sainte-Alliance, ne parvenaient à les franchir qu'après d'interminables arrêts. Le matin encore on circulait à peu près librement ; c'était depuis quelques heures que des ordres plus rigoureux étaient arrivés.

Nous laissons à penser la sourde colère de Balidar, irrité d'ailleurs par la vue de tous ces uniformes étrangers. Il se contentait pourtant ; il oublia sa patrie pour ne songer qu'à sa fille.

On n'atteignit Pontoise que vers le milieu de la nuit. Le pont de bois, trop hâtivement rétabli, menaçait ruine. On y travaillait. Deux heures d'attente !

Enfin la berline roula sur l'autre rive. Aux approches de la capitale, l'affluence des envahisseurs devenait plus grande encore. Au milieu des ténèbres, on voyait de toutes parts des feux allumés. Dans l'intérieur de la voiture, rien que les yeux du corsaire..., deux charbons ardents.

Parfois il se penchait au dehors, et le regard toujours en avant, toujours vers Paris :

– Ils sont là ! se disait-il, je les tiens !...

Quant à ses deux compagnons de voyage, après un quatrième ou cinquième repas sur le pouce, ils ronflaient chacun dans son coin. Un fameux hamac !

L'aube naissante les réveilla, estompant au loin dans la brume les hauteurs de Romainville. Ils les reconnurent. Ils se les montrèrent avec une juste fierté.

C'était là que, parmi les marins de la garde, ils avaient servi l'un des canons de la batterie que commandait le capitaine Balidar.

Quelque jours seulement s'étaient écoulés depuis ce glorieux combat. On en voyait encore des traces : arbres coupés par des boulets, maisons criblées

de mitraille, débris de toutes sortes sur les chemins, et, çà et là, dans les champs, des monticules de terre fraîchement remuée, que dominait une croix toute neuve.

On ne songeait plus à repousser l'ennemi, mais à le nourrir. Des troupeaux de bétail, des fourgons remplis de grains et de fourrages, les charrettes des maraîchers, des coquetiers, des mareyeurs, se pressaient aux barrières. Ce ne fut pas sans peine que le postillon, fouettant et jurant, parvint à se frayer un passage.

Le deuil régnait dans le faubourg. Un serrement de main, un regard, quelques mots à peine s'échangeaient entre les ouvriers et les ménagères qu'obligeait à sortir, dès le matin, la nécessité du travail ou de l'approvisionnement. Pas un des soldats étrangers, qui campaient à l'intérieur de la ville, ne se serait hasardé jusque-là.

Les boulevards, surtout en remontant les beaux quartiers, prenaient une tout autre physionomie. Déjà les boutiques s'étaient rouvertes. On nettoyait, on parait les maisons. Sur chaque trottoir, beaucoup de monde : des importants, des politiciens, des bavards. Un certain nombre spéculait sur nos désastres ; quelques-uns même s'apprêtaient à fêter le vainqueur.

Balidar avait donné l'adresse du seul hôtel qu'il connût, rue des Bons-Enfants, l'hôtel de la Victoire.

C'était là que, tout dernièrement encore, pendant sa croisière d'eau douce, il avait coutume de descendre.

Ses libéralités antérieures lui assuraient d'avance un chaleureux accueil, au moins de la part des garçons. Ils n'y manquèrent pas. Mais l'hôte fit la grimace.

– Le capitaine Balidar ! Ah ! quel fâcheux contretemps ! Toutes mes chambres sont retenues pour des notabilités étrangères.

– C'est donc comme les chevaux de poste ! se permit d'observer l'un des matelots.

– Pare à virer ! murmura l'autre.

Mais déjà leur maître, ouvrant son portefeuille, répondait :

– Qu'à cela ne tienne ! Voici mon passeport.

Cette fois encore, l'écusson et le sceau firent merveille.

– Que viens-je de lire ! s’écria le maître d’hôtel. Un envoyé plénipotentiaire du roi de Portugal ! Dom Vallidaros. ou plutôt dom Balidaros ?

– C’est vous qui l’avez dit, mon cher hôte.

– Quoi ! telle est votre qualité ! Plénipotentiaire maintenant !

– Afin que vous n’en doutiez plus, je paie d’avance, et comme un ambassadeur. Ouvrez la main, monsieur. N’est-ce pas Jolivet qu’on vous nomme ?...

– Oui, monseigneur.

– Ouvrez la main toute grande, monsieur Jolivet, pour que j’y dépose, en guise de provision, cette poignée de quadruples.

Vous n’auriez pas reconnu notre corsaire. C’était un de ces hommes qui se transforment spontanément, toujours à la hauteur du rôle qu’ils prennent et de la situation qu’ils affrontent. L’habitude de commander, la noblesse de ses traits, l’éclat de son regard, une certaine distinction qui perçait quand même cette rude écorce, tout jusqu’à l’accent basque d’Antonio Balidar contribuait à la vraisemblance de son affirmation. Il avait l’air d’un grand d’Espagne.

Quant au propriétaire de l’hôtel de la *Victoire*, il se trouvait en règle, il avait gros à gagner... Quel est celui de ses confrères qui, même de nos jours, en demanderait davantage.

– Holà ! Cyprien ! Barnabé ! Hilaire !... criait-il à ses garçons ; conduisez dom Balidaros au numéro 3... C’est ma plus belle chambre. et je me rappelle à présent qu’elle est vacante.

Un instant plus tard, nos trois voyageurs s’y trouvaient installés.

– Mais, observa le capitaine, je ne vois qu’un lit. Où coucheront mes deux. secrétaires ?

Frise-à-Plat se rengorgeait, tout fier de s’entendre qualifier ainsi. Stoppe-la-Mèche, moins vaniteux ou plus accommodant, murmura :

– Ne vous tracassez pas à cause de notre hamac. Dans quelque autre cabine, on trouvera moyen de crocher une paire de matelas !

– J’y pourvoierai, dit avec grâce maître Jolivet.

Puis s’inclinant :

– Que désire, en outre, Son Excellence ?

Les deux matelots, autorisés par leur chef, répondirent par une pantomime tellement expressive, que l'hôtelier s'écria tout aussitôt :

– A déjeuner ! Je cours donner des ordres. On servira dans un quart d'heure.

– En attendant, l'interrompit Balidar, envoyez-nous un tailleur, un fripier..., avec assortiment à choisir de costumes complets pour nous trois.

– J'ai justement pour voisin, conclut l'hôte, un honnête juif. un *marchand d'habits*... Je vous le dépêche en toute hâte.

Déjà le corsaire procédait à ses ablutions matinales. Un des garçons de l'hôtel, qu'il savait quelque peu barbier, le rasa, le coiffa. Toute cette première partie de sa toilette était terminée lorsque parut le tailleur, qui s'empressa d'étaler çà et là les divers ajustements qu'il apportait.

Les deux matelots furent naturellement attirés par les couleurs voyantes. Le capitaine choisit un vêtement de nuance et de coupe sévères, qui s'adapta parfaitement à sa taille ainsi qu'à son air triste et grave.

Pendant ce temps, on mettait le couvert. Antonio trempa quelques bouchées de pain dans un demi-verre de bourgogne. Puis, se disposant à sortir :

– Décidez-vous ! fit-il à ses compagnons encore hésitants. Déjeunez à l'aise et venez ensuite me rejoindre... ou plutôt m'attendre place de la Concorde, en face du ministère de la marine... On vous indiquera.

Ils se récrièrent :

– Quoi ! vous dérâpez sans nous. sans vos deux fidèles ?.....

– J'en ai deux autres à Paris, conclut-il, et, sans affront pour votre amitié, camarades, c'est sur la leur surtout que je compte.

Sans plus d'explications, il s'éloigna.



## XXIV

# DONEC ERIS FÉLIX

Les deux protecteurs, les deux amis qu'espérait retrouver Balidar occupaient de hautes positions. Il était en droit de compter sur eux, il leur avait rendu de véritables services.

Services d'argent, quant au premier. C'était un chef de division au ministère de la marine. Il se nommait Robertin.

Des relations s'étaient établies entre eux lors de l'obtention des lettres de marque, et, plus tard, à propos de certaines prises dont le gouvernement impérial réclamait le partage. Quand la dernière capture fut intégralement versée dans les caisses de l'Etat, le chef de division se montra l'un des plus chaleureux admirateurs du corsaire dieppois. « Quoi ! c'est vous, Balidar, qui nous donnez un million ?... L'histoire romaine n'a rien de plus beau ! Quel trait de patriotisme ! »

Vers ce même temps, le ministre eut l'idée de cette escadrille qui devait concourir à la défense des abords de Paris, sur la Seine et sur la Marne. Notre héros, on se le rappelle, en fut l'organisateur, le commandant. « Mon amiralat d'eau douce, » disait-il.

Mais il ne plaisantait pas. Loin de là ! Sans cesse on le voyait, furieux de son inaction, revenir dans les bureaux pour activer l'armement, pour qu'on utilisât l'impatiente bravoure de ses volontaires. C'était Robertin qui le recevait. Un viveur, ce Robertin. Le jeu, la table et les belles.

Antonio n'était pas ennemi du plaisir. On se lia. Quelques parties fines en résultèrent. Le plus souvent, c'était le marin qui payait. Il s'aperçut que la bourse du bureaucrate était à sec, et lui prêta des sommes assez importantes. Une fois même, pour le sortir d'un mauvais pas.

Rien d'hyperbolique comme la reconnaissance de ces gens aux mœurs faciles : « Ah ! mon ami ! mon sauveur ! Demandez-moi plus tard tout ce qui vous plaira ! Mon crédit, mon temps, mon sang. tout est à vous !..... Je suis à vous corps et âme. et pour touj ours ! »

Après de telles protestations, et qui dataient presque de la veille, comment douter du dévouement, de l'empressement de ce bon Robertin, alors surtout qu'il ne s'agissait que d'en obtenir quelques renseignements, un conseil et peut-être un peu d'appui.

Le père de Rita courut donc, plein de confiance, au but de sa première visite.

Depuis quelques années déjà, le ministère de la marine occupait le pavillon de l'ancien Garde-Meuble, à l'angle de la rue Royale et de la place de la Concorde.

On n'entrait pas de ce dernier côté. Un échafaudage, masquant la porte, s'élevait jusqu'à la colonnade du premier étage, sans doute à cause de quelques réparations urgentes, mais abandonnées depuis nos revers.

Balidar connaissait l'autre issue qui, du reste, est encore la principale. Il monta le grand escalier. Dans l'antichambre, il n'eût pas de peine à rencontrer le garçon de bureau, ou pour mieux dire, l'huissier de service, car il était tout vêtu de noir et portait au cou la chaîne d'argent traditionnelle.

– Eh ! c'est monsieur Balidar ! fit-il en daignant le reconnaître, et, qui plus est, avec une sympathie manifeste.

Il en fut de même de la part du visiteur qui familièrement répondit :

– Bonjour, Joseph !

Joseph avait plus d'une fois, pour le compte particulier de nos deux amis, porté des dépêches ou servi des soupers qui n'avaient rien d'officiel.

– Robertin est-il là ? questionna le corsaire.

– Non, répondit l'huissier, mais vous pouvez l'attendre ; il rentrera dans une heure.

– Une heure ! Merci, je reviendrai :

– Pas plus tard. Nous avons déjà toute une liste d’audiences.

Déjà notre marin redescendait l’escalier. Il avait résolu, pour ne pas perdre un temps précieux, de tâcher de joindre son autre ami.

C’était un militaire, le colonel Desgraviers. Le soir du combat des Buttes – Chaumont, pendant la retraite à travers les pentes de Belleville, Antonio l’avait dégagé d’une horde ennemie contre laquelle, renversé de son cheval, il ne pouvait même plus se défendre.

– Balidar, lui dit Desgraviers qui, depuis deux jours, le remarquait aux premiers rangs, Balidar, je vous dois la vie, je ne l’oublierai pas. Dès qu’une occasion se présentera de m’acquitter envers vous, venez à moi, ce sera me rendre le plus heureux des hommes.

– On s’en souviendra, colonel, avait répondu le corsaire, mais sans prévoir qu’à si courte échéance, il aurait recours à cette promesse.

Il se rappelait l’adresse, et ce n’était pas loin, dans le quartier des Invalides.

La maison semblait fermée ; la porte en fut ouverte par un vieux grognard, balafre, décoré, portant encore l’uniforme, et qui remplissait les fonctions de concierge.

Dès que notre héros se fut nommé :

– Suffit ! connu ! l’interrompit le vétéran, c’est vous qui leur avez arraché mon maître... Il est présentement à sa campagne... dans les environs... Je crois qu’il viendra bientôt. Laissez votre carte.

Balidar fit mieux, il écrivit un mot pressant, il sut intéresser le concierge, non-seulement à l’aide d’un napoléon, mais surtout par sa pâleur, par le chagrin se devinant en lui, par la fièvre d’angoisse qui le dévorait.

– Pas de chance ! ça commence mal !... pensa-t-il en s’en retournant vers Robertin.

Ainsi que l’avait annoncé Joseph, il y avait foule dans la salle d’attente qui précédait le cabinet du chef de division.

Loin de nous l’intention de blesser aucun souvenir. C’est, hélas ! une remarque générale qu’à la suite de tous nos changements de gouvernement, restaurations ou révolutions, les antichambres ministérielles se remplissent

aussitôt de sollicitateurs. Sous ce rapport, aucun des partis qui nous divisent n'a rien à reprocher aux autres !

Notre corsaire, superbe d'assurance, alla droit au garçon de bureau qui, sa liste en main, lui dit à voix basse :

– Quand je vous conseillais d'attendre ! On m'a surveillé de si près que je n'ai pu vous inscrire qu'à votre tour.

– Un tour de faveur, j'espère ? répliqua Balidar, en lui glissant à la dérobée certain spécifique contre les scrupules de ses pareils.

– On tâchera, fit Joseph avec une nuance ironique ; mais à l'avenir, plus de passe-droit. Vous comprenez, nous entrons dans le règne de la justice. Celui du sabre est fini.

– Est-ce également l'opinion de mon ami Robertin ?

– Parbleu ! N'y va-t-il pas de sa place et de la mienne ?

Sur ce mot, l'huissier s'esquiva pour introduire un vieillard, dont le numéro d'ordre était arrivé.

Chose étrange !... il n'y avait là que des personnages surannés, décrépits, et, pour la plupart, revêtus de costumes à la mode de l'ancien régime. Ils étaient restés fidèles au culte des ailes de pigeon. L'un d'eux avait des talons rouges. On eût dit des portraits de famille échappés de leurs cadres et ressuscitant à la vie d'un autre siècle.

– M. Robertin est averti. prenez patience !... revint murmurer Joseph à l'oreille de Balidar.

– Quels sont donc ces gens-là ?... questionna celui-ci.

– Mais des gens très comme il faut !.... les sollicitateurs du jour.

– Que demandent-ils ?

– Les grades et les pensions dont ils jouissaient avant 89. Ne leur dites pas qu'il s'est passé depuis lors une révolution, ils répondraient que vous avez rêvé !

Balidar, avec un haussement d'épaules, alla s'asseoir dans l'embrasure de l'une des fenêtres s'ouvrant sur la galerie qui domine la place.

Le spectacle qu'elle offrait, entre les colonnes cannelées de la façade, c'est-à-dire comme d'un rang de premières loges, n'était pas fait pour calmer l'irritation de notre fougueux marin.

Sur cette vaste scène, alors circonscrite par les balustrades des fossés, on voyait circuler, se croiser, parader des spécimens de toutes les armées étrangères qui campaient sous les grands arbres des Champs-Élysées, voire aux abords des Tuileries, ce qui expliquait le va-et-vient, l'animation dont la place était le théâtre.

Des officiers russes, allemands, suédois, hollandais, les uns bras dessus, bras dessous, les autres sur de fringantes montures, passaient et repassaient sans cesse avec des airs conquérants.

Puis, c'étaient leurs soldats de toutes armes, ceux-ci le nez en l'air et la face ébahie, ceux-là farouches et tout pleins de convoitises, depuis le gigantesque grenadier moscovite jusqu'au lesté chasseur tyrolien, depuis le hussard de la mort jusqu'au cosaque barbu, chevelu, déguenillé, barbare, sur son petit cheval harnaché de cordes et dont la crinière ne semblait pas moins inculte que la chevelure du cavalier.

Au milieu de cette foule disparate et bizarre, que parfois une estafette traversait au galop, parfois une patrouille ou quelque détachement de son pas cadencé, il y avait des badauds niaisement curieux, des marchands de toutes sortes, des groupes de femmes éhontées, des bandes de gamins qui, par leurs narquoises acclamations mêlées de sifflets, provoquaient de temps à autre les formidables hourras de nos vainqueurs.

Au-dessus des huit pavillons d'angle, socles que les principales villes de France ne couronnaient pas encore, on avait placé les divers étendards de nos bons amis les *ennemis*. Devant ces trophées, des immortelles, des fleurs précoces, des branches de laurier s'amoncelaient, et, faut-il le dire, apportées par des mains françaises ! La passion politique aveugle les meilleurs yeux. A chaque instant, quelque nouvelle manifestation se produisait, insultant le drapeau de la veille, arborant le drapeau du lendemain. L'échafaudage de l'ex-Garde-Meuble allait servir de tréteau à quelque pasquinade de ce genre : des hommes, ou plutôt des histrions y grimpaient, gesticulant et vociférant sous les yeux mêmes de Balidar.

Il quitta brusquement la fenêtre.

Dans l'antichambre, le nombre des solliciteurs avait augmenté. Ils chuchotaient en le regardant en dessous. Quelques mots malséants lui

avaient-ils échappé ? Devinait-on seulement qu'il n'était pas du même bord ?... un héros de la République et de l'Empire. un vaincu de 1814 !

Joseph, qu'il attira du regard, se tint à distance, comme craignant de se compromettre. Il eut un geste furtif pour le rappeler à la prudence.

– C'est encore une marque de sympathie. pensa le corsaire. Robertin n'ose pas me favoriser trop ouvertement. Attendons.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'il était là. Son sang commençait à bouillir dans ses veines.

Une voix aigre dit à sa droite :

– Oui, messieurs, j'établis dans mon opusculé que l'usurpateur ne se nomme pas Bonaparte, mais Buonaparte... ni Napoléon, mais Nicolas... et qu'il n'est pas même Français !..... C'est péremptoire.

A gauche, un autre s'écria :

– Mais certainement ! on devrait me nommer chef d'escadre, puisque j'étais capitaine de corvette en nonante-sept.

– A l'âge de vingt-cinq ans ! repartit un malicieux, c'est superbe. Je crois même avoir ouï dire que vous aviez peu quitté Versailles, monsieur de Chaumareys.

– Jamais ! dit l'homme qui devait être cause du naufrage de la *Méduse*. Aussi, me contenterais-je du grade de capitaine de vaisseau.

Balidar s'oublia :

– Et les matelots embarqués sur vos navires, dit-il, comment oseriez-vous en répondre à Dieu ?

– Plaît-il ! fit l'émigré, quel est cet homme ?

Le corsaire répliqua fièrement :

– Un homme qui connaît la mer et ses écueils. et ses tempêtes !

M. de Chaumareys feignit de ne pas entendre. Fredonnant un air de chasse, il tourna le dos.

Joseph, visiblement inquiet, disparut dans le cabinet du chef de division.

Vers l'autre extrémité de l'antichambre, un maigre et long personnage à la figure béate, et tout de noir vêtu, se redressait lentement.

Après un certain émoi, les diverses conversations semblaient avoir repris leur cours.

Le garçon de bureau ne tarda pas à ressortir du Sanctus sanctorum, et par une adroite manœuvre, se rapprochant de son protégé :

– M. Robertin vous écrira, lui dit-il tout bas et très-vite. Vous nous compromettez. Allez-vous-en !

Balidar était exaspéré. Cependant, avec sa promptitude à tout comprendre, il obéit.

Mais en passant auprès d'un groupe, ces mots frappèrent son oreille :

– Quelque forban révolutionnaire !..... Ou peut-être un brigand de la Loire !

Ce fut l'étincelle qui décida l'explosion.

– Un forban, répliqua-t-il avec véhémence, eh bien, oui, vous l'avez deviné, je suis un de ces forbans qui, depuis tant d'années, vengent contre les Anglais nos marins d'Aboukir et de Trafalgar. Un brigand !..... Ceux-là, n'est-ce pas, ces derniers Français qui tentèrent de barrer le passage à l'invasion, fût-ce avec leurs cadavres, et qui ne demandent qu'à recommencer la lutte pour l'honneur de la France ? Ah ! ah ! des brigands ! Merci, messieurs. J'en étais hier. J'en serai peut-être demain.

Au milieu du *tolle* général, l'homme noir se faufila au dehors.

Balidar était magnifique d'indignation, de patriotique colère.

Les bras croisés sur la poitrine, le front haut, le regard étincelant, il opposait un dédaigneux sourire à toutes les invectives, à toutes les malédictions dont on cherchait à l'accabler.

Un moment même, il sut retrouver l'une de ses gouailleuses ripostes des jours heureux :

– Allez toujours ! J'en ai vu bien d'autres... alors que j'avais aussi les talons rouges, mais de sang ennemi. et la tête noire d'une tout autre poudre que celle que vous nous rapportez sur vos perruques !

– Perruques ! perruques ? se récrièrent toutes les voix, au milieu d'un indescriptible tumulte qui permit à Joseph de lui jeter, sans que personne l'entendît, ce dernier avertissement :

– On vous a dénoncé. Le garde vient ! Fuyez !

Le père de Rita se rappela son devoir, sa résolution.

Il crut entendre un pas lourd dans l'escalier ; il bondit vers l'une des fenêtres de la colonnade et, l'ouvrant d'un geste rapide, il s'élança au

dehors.



## XXV

# PERRUQUE BLONDE ET COLLET NOIR

Nous avons laissé Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat dans l'embarras du choix.

Le choix d'un ajustement à la mode.

Ce n'était plus la mode du temps de madame Angot, mais il y avait encore de la ressemblance dans la coupe et surtout dans les couleurs.

Jean-Louis se décida pour un habit jonquille, à queue de morue, ce qui devait plaire à un marin. Avec cela, gilet rouge et culotte verte. Un vrai costume de perroquet.

Plus sévère dans ses goûts, Grand-Pierre avait opté pour le dessous indigo, pour la redingote amarante, avec manches à gigot, le collet par-dessus la tête, la taille courte et la grande jupe plissée, tuyautée. Quelque chose de très-chic, ainsi qu'on dirait aujourd'hui.

L'accoutrement se compléta par des bottes à revers et par un chapeau tromblon.

Nous laissons à penser la jubilation de nos deux matelots, qui jamais ne s'étaient vus si jolis. Ils se prélassaient ! ils se congratulaient mutuellement !

– Tonnerre de Brest ! dit Frise-à-Plat, si jamais je m'offre un bateau, foidra qu'on m'y taille ainsi ton portrait comme poupée de poupe.

Stoppe-la-Mèche répliqua :

– Mille sabords ! voilà ce qui s'appelle se parer la coque. Ah ! si mam'selle Toinon te reluquait avec ton habit jaune... Elle qui a des oiseaux, des canaris dans une cage, elle qui aime les serins.

Jean-Louis allait se fâcher peut-être, quand par une heureuse diversion, maître Jolivet annonça que le déjeuner de ces messieurs était servi.

Ils y firent grand honneur. On leur prodigua les vins généreux. Au dessert, ils étaient un peu... vent dessus vent dedans, comme on dit sur la côte.

– En haut les gabiers ! commanda tout à coup le maître d'équipage. Il s'agit de se pommoyer et crânement. Pommoyons-nous.

Se pommoyer, c'est monter jusqu'à la pomme qui termine le grand mât, tout au plus haut du navire.

– Filons notre nœud ! répliqua le timonier-chef ; je demande à me bourlinguer dans la capitale !

Et, non sans un léger trébuchement, il se dirigeait vers la sortie.

– Minute ! fit Grand-Pierre, n'oublions pas la consigne ! Nous devons rallier le capitaine sur la place de la Concorde... Je me souviens du mouillage.

– Mais ce n'était que dans deux heures, objecta Jean-Louis ; il nous reste le temps de tirer une bordée !

– Va pour une bordée, conclut Stoppe-la-Mèche, mais dans le vrai chemin ! Ne perdons pas la boussole !

Maître Jolivet les renseigna : il enjoignit même à l'un de ses garçons de conduire ces messieurs jusqu'aux Galeries de bois.

Les Galeries de bois ! Le Palais-Royal ! C'était alors l'apogée de sa vogue et de sa gloire. Partout des spectacles, des cafés, des restaurants, des maisons de jeu, de tous les jeux !... Vénus, Bacchus, Plutus et Comus y avaient à la fois leurs temples. Et quel culte ! Quelle affluence ! Tout Paris, tout l'univers. Du plaisir, du luxe, du tapage à volonté, la nuit comme le jour. Une kermesse perpétuelle, un caravansérail unique au monde.

Ce fut bien autre chose encore pendant l'occupation étrangère. On avait tant guerroyé, toujours chez nos ennemis ! Privés si longtemps des enivrements de la moderne Babylone, ils s'y jetaient à corps perdu, de

l'argent plein les mains. le leur et le nôtre, hélas !... Ne venaient-ils pas de piller la province ?

Sans un ordre du jour de l'état-major, qui interdisait aux simples soldats en uniforme l'entrée du Palais-Royal, la circulation y fût devenue impossible. Elle était déjà fort difficile, rien qu'avec leurs officiers, se mêlant à la partie oisive, curieuse ou sympathique de la population parisienne, qui frayait avec eux. Mentionnons, en outre, toutes sortes de provinciaux arrivant à la suite, pour divers motifs, et parmi lesquels figuraient nos deux matelots dieppois.

Ils avaient traversé le jardin, assez à l'aise encore et marchant sur une même ligne, la poitrine en avant, les bras écartés, le chapeau-tromblon sur l'oreille, et, d'après la pittoresque expression de Frise-à-Plat, les yeux tous grands ouverts comme les écubiers d'un navire de haut bord.

– Nom d'un épissoire ! dit Stoppe-la-Mèche, quel branle-bas 1. quel abordage !... Va donc pas si vite, matelot !... Cargue ton foc !

– Le fait est, répliqua l'autre, que toutes fois et quantes on est astiqué, suiffé, paré comme toi -z-et-moi, mon ancien. deux frégates en partance, quoi !... la navigation doit être majestueuse. Sais-tu bien que nous produisons notre effet, Grand-Pierre ?

– Surtout auprès des femmes ! confirma celui-ci, se cambrant davantage encore. Mais vois donc comme elles nous amorcent, mon p'tit marsouin ?

– Ne m'en parle pas ! fit Jean-Louis, qui rougissait de plaisir : ça me chavire le tempérament !

Il n'y avait pas à s'enorgueillir de pareilles conquêtes. Mais pour nos deux corsaires, c'était merveilleux. Jamais ils n'avaient vu de si belles créatures et si magnifiquement endimanchées.

Nous parlions tout à l'heure de la toilette des hommes ; celle des femmes était bien autrement originale, pour ne pas dire plus. Qu'on se rappelle les gravures de modes de 1814, ces robes à courte taille, décolletées jusqu'à la ceinture et sans autre manche que le gigot, une simple épaulette. La jupe en fourreau dessine les formes jusqu'au dessous du genou. La tête est parfois coiffée de tire-bouchons, de chignons, de grandes coques en forme d'ailes ; parfois aussi de chapeaux-cabriolets, de toques à la Paméla, de poufs à la girafe.

– En voilà-z-une qui a un turban ! fit Grand-Pierre, on dirait un Turc.  
Petit-Jean, tout comme pour une voile signalée à l’horizon, demanda :

– Dans quelle aire ?

– Sous le vent ! répondit le maître d’équipage.

– Laisse arriver ! conclut Frise-à-Plat.

Et quand l’hétaïre eut passé, minaudant sous son écharpe, avec une œillade incandescente :

– Cré nom ! ajouta-t-il, ça m’a fait l’effet comme si j’avalais ma chique !

Stoppe-la-Mèche eut un soupçon de jalousie.

– Fectivement, murmura-t-il, j’ai cru m’apercevoir que c’était directement sur toi qu’elle pointait ses deux caronades.

– C’est par rapport à mes boucles d’oreilles, expliqua modestement le timonier.

– Ah ! failli chien, s’écria le maître d’équipage, j’ai oublié les miennes à bord !

Jean-Louis se montra généreux. Détachant un des larges anneaux d’or, agrémentés d’une ancre centrale, qui rehaussaient ses charmes naturels, il l’offrit noblement à son compagnon.

– Ah ! quel beau trait ! fit celui-ci tout en s’adaptant l’appendice.

Il était ému jusqu’aux larmes.

– Ce n’est pas tout, reprit finement le timonier-chef, il y a encore ceci.

– Des gants !

– Que j’ai trouvés dans la poche de mon habit jaune.

– En a-t-il de la chance, ce petit marsouin-là !

– Tiens ! part à cleusse ! conclut Frise-à-Plat, mettant le comble à ses largesses.

Et nos deux amis poursuivirent leur chemin, jouissant désormais des mêmes avantages et du même succès.

Pourquoi pas ?... En ce temps de mascarade cosmopolite, leurs costumes, leurs allures, leurs étonnements, jusqu’à la teinte bistrée de leurs visages, tout cela était si étrange qu’on les prenait pour des étrangers.

Ils atteignirent donc sans trop de scandale les fameuses Galeries de bois, que remplace aujourd’hui la galerie d’Orléans. C’était alors l’endroit à la

mode par excellence. Il y avait une telle affluence, une telle presse qu'on se marchait littéralement les uns sur les autres.

– Un vrai banc de harengs ! dit Stoppe-la-Mèche.

Ils venaient d'être saisis, emportés tous les deux comme par une lame soudaine au milieu d'une mer houleuse. Ce remous, ces flots humains ne leur dé-plurent pas. C'était un peu leur élément, Ils se laissaient balloter, soulever, mais jamais submerger. De temps en temps, ils s'avertissaient : « Attention ! veille au grain ! ou nous coulons bas ! » Si quelque ressac venait à les séparer pour un instant : « Cric ! » appelait l'un ; « Crac ! » répondait l'autre ; et bien vite on se retrouvait, naviguant de conserve à travers la cohue, bousculant ceux-ci, écrasant ceux-là, narguant les imprécations, fendant la presse avec ce fanatisme de la ligne droite que les sangliers partagent avec les matelots. quand ces derniers toutefois n'ont pas trop de vent dans leurs voiles.

Tel n'était pas le cas de nos deux amis. Ils commençaient à se remettre, bien qu'assez ahuris au milieu de ce vacarme où se parlaient toutes les langues de l'Europe.

Dans son argot maritime, Grand-Pierre, à qui sa haute taille permettait de dominer la foule, s'écria tout à coup :

– Pare à virer !.... J'avise dans l'ouest un habit rouge, ce doit être un Anglais.

– Eh bien ?

– Eh bien ! Quoi, tu ne comprends pas ?... On pourrait en tirer quelques renseignements. Moi qui ai trimé sur leurs pontons, je baragouine un peu le patois de ces animaux-là.

Petit-Jean s'empessa d'approuver la motion :

– Fameux ! Tandis que le capitaine cherche de son côté, cherchons du nôtre.

Puis, après un silence :

– Mais j'y songe ! ajouta-t-il ; si c'était un grand personnage, un milord ?...

– Bah ! conclut Stoppe-la-Mèche, est-ce que nous ne sommes pas vêtus comme des mirliflores ?.... T'as l'air d'un prince.

– C'est positif, répondit Frise-à-Plat ; qui se rengorgeait.

Les deux matelots, pour cette communication verbale, s'étaient arrêtés, immobiles comme un roc, au milieu des vagues humaines qui se brisaient contre eux.

– Attention à la remorque ! dit le maître d'équipage. J'appareille, et mets le cap sur le homard. Y sommes-nous ?

Un vigoureux coup de sifflet fut la seule réponse du timonier.

A ce signal, Grand-Pierre commença la manœuvre. Il partit, il bondit en avant, les coudes écartés, les poings réunis en forme de proue ; Jean-Louis, s'attachant à la poupe, fila dans le sillage.

Nonobstant, ce ne fut qu'à l'autre extrémité de la galerie, sous le péristyle du Théâtre-Français, qu'ils parvinrent à l'objectif de leur folle course.

– Accoste ! dit alors Stoppe-la-Mèche, et comme c'est toi le beau parleur, je te passe le porte-voix. Commence !

– Mais je n'ai dans mon sac que quelques mots britanniques.

– Ils te suffiront pour demander le chemin de la place de la Concorde. On interviendra subséquemment s'il le faut.

Frise-à-Plat, sans se faire prier davantage, aborda l'homme à l'habit rouge, dont la mine n'était rien moins qu'engageante, et poliment formula sa première question.

D'un ton rogue et bref, mais en très-bon français, l'étranger nomma, indiqua le Carrousel et les Tuileries.

Petit-Jean reprit aussitôt sa langue maternelle :

– Faites excuse, milord ! mais nous cherchons un insulaire. un de vos compatriotes. Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez.

– Je ne connais pas ! interrompit l'Anglais, sans même attendre la fin de la phrase.

Et, pivotant sur les talons, il s'éloigna.

– Tonnerre de Brest ! s'écriait déjà le bouillant timonier.

Mais son compagnon, le calmant du geste :

– En douceur ! dit-il, évitons les avaries, qui nous retarderaient. Voici l'heure du rendez-vous.

Quelques minutes plus tard, les promeneurs du jardin des Tuileries s'écartaient, non sans quelques sourires, sur le passage des deux *mirliflores*,

comme disait Stoppe-la-Mèche.

Là encore, beaucoup de monde, du beau monde, et très-animé, très-joyeux, On dansait des rondes, avec accompagnement de couplets où le nom des Bourbons, oublié, presque inconnu la veille, reparaissait et rimait avec toutes sortes d'épithètes adulatrices.

– Comprends-tu ? demanda Jean-Louis.

– Non, répondit Grand-Pierre, c'est des anciens airs radoubés pour la circonstance. On chante toujours chez nous... et les vieilles chansons, qui semblaient enterrées à fond de cale, ressuscitent chacune à son tour, si faraudes et tant applaudies qu'on les croirait toutes neuves 1

– Nom d'un sabord ! s'écria Jean-Louis, qui ne croyait peut-être pas si bien dire, tu parles comme un philosophe !

On atteignit l'autre grille.

– Bordons nos avirons ! dit le premier-maître, ce doit être ici l'atterrissage !

– Place de la Concorde ! répliqua Frise-à-Plat, bigre ! ça n'est pas une petite rade... et *foidrait* une longue-vue pour retrouver le capitaine.

– N'en *faillira* pas ! conclut triomphalement Stoppe-la-Mèche, car nous tombons à pic, mon p'tit marsouin ! Regarde !

## XXVI

# FRETIN DIPLOMATIQUE

L'exclamation du quartier-maître venait d'être provoquée par l'apparition du capitaine sur l'échafaudage du ministère de la marine.

Il en descendit aussi lestement que du haut d'un navire par les mâts et les agrès.

Ses deux compagnons, accourant à sa rencontre, le reçurent dans leurs bras.

– Gagnons le large, dit Balidar ; on va peut-être nous donner la chasse.

Sans en demander davantage, les deux matelots s'éloignèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de leur chef, et partirent du même pas, bien résolus à se faire rompre les os, s'il le fallait, pour le défendre

Le père de Rita n'était pas content de lui. Après s'être tant promis de rester calme quand même et de ne songer qu'à sa fille, il venait d'avoir une fougue d'indignation et d'oubli, il avait risqué de compromettre une seconde fois sa liberté.

– Mauvais père ! se disait-il en pressant sa marche, mais rappelle-toi donc que, si l'on te remettait au cachot, Marguerite serait perdue pour toi sans retour !

Et, tandis qu'il se jurait de ne plus manquer à son serment, parfois Balidar retournait la tête, afin de s'assurer qu'on ne le poursuivait pas.

Rien ne justifia cette appréhension. Déjà nos trois marins s'éloignaient au large. Le large, relativement à leur point de départ, c'étaient les Champs-



Elysées.

On se le rappelle, nos vainqueurs y campaient.

Les hommes avaient des airs arrogants, les chevaux rongeaient l'écorce des arbres.

Ce spectacle n'était pas de nature à rafraîchir le sang de notre corsaire. Mais la leçon qu'il venait de recevoir lui profitant, il demeurait impassible.

Il se crut même assez sûr de lui-même pour dire à mi-voix :

– S'il y avait là des Anglais, nous les interrogerions prudemment.

– C'était mon idée, hasarda Grand-Pierre, mais le seul goddam rencontré dans nos eaux n'était guère causeur. Un vrai pingouin !

– Rejetons l'hameçon dans ces parages ? proposa Jean-Louis.

La motion fut adoptée, mais ne produisit aucun résultat. On battit vainement les alentours, on rencontra des Prussiens, des Autrichiens, des Hongrois, des Russes, des Kalmoucks et des Tartares. mais pas un régiment britannique. Paris ne devait en voir que plus tard, après Waterloo.

Il ne s'y trouvait alors que des Anglais isolés : touristes, diplomates, ou bien des officiers à la suite.

– Retournons à l'hôtel, dit enfin le capitaine. Le colonel doit m'avoir répondu. peut-être aussi Robertin !

Sous la pression de cette espérance, il se jeta dans un fiacre, où ses deux matelots le suivirent, et l'on arriva précipitamment rue des Bons-Enfants.

– Mes lettres ? demanda Balidar en entrant au bureau.

– Néant ! répondit Jolivet, pas la moindre missive. et d'ailleurs, le courrier de Normandie ne se distribue que vers six heures. Il en est près de sept, à la vérité, mais, au temps où nous vivons, tout retard s'explique.

– C'est de Paris qu'on m'écrit, parvint à dire le capitaine.

– Attendez ! reprit le loquace aubergiste, et, pour prendre patience, acceptez l'invitation que j'étais chargé de vous transmettre.

– A moi ?

– A vous-même, dom Balidaros ; car vous êtes aussi dom Balidaros pour tous mes hôtes. Il en est deux qui sont vos confrères en diplomatie, bien qu'à des titres inférieurs : un attaché d'ambassade, un simple courrier de cabinet. Ayant appris par moi qu'ils avaient l'honneur d'avoir pour voisin de chambre le ministre plénipotentiaire du Portugal, et désireux de faire sa

connaissance, peut-être même d'en obtenir quelques éclaircissements relatifs à la situation politique en général. ils m'ont prié, supplié de vous offrir une place à leur festin. Je croirais superflu d'ajouter que le menu s'en est ressenti. Ces messieurs dînent à midi, d'après l'usage de leur nation respective. Ils ont attendu jusqu'à trois heures ; ils attendent encore, mais à table et le verre en main. Pour ne rien taire, je confesserai même qu'ils y ont déjà vidé de nombreuses bouteilles. Faut-il introduire auprès d'eux Votre Excellence ?

Notre corsaire, qui n'avait écouté qu'impatiemment ce verbiage, faillit de nouveau s'emporter.

– Qui ! moi ! je trinquerais avec ces Ostrogoths !

– Ce ne sont point des Ostrogoths, interrompit Jolivet. L'un est Bavarois, l'autre nous arrive d'Albion.

– Un Anglais ! firent en même temps les deux matelots, avec un regard significatif à l'adresse du capitaine.

Et, comme deux bons chiens de chasse, ils venaient de tomber en arrêt devant la piste désignée par le maître d'hôtel.

– Soit ! consentit après réflexion Balidar, mais j'entends que mes deux secrétaires soient du repas.

– Il n'en sera que plus gai, conclut Jolivet. Messieurs, veuillez me suivre.

Le cortège redescendit quelques marches, traversa le péristyle, une espèce d'antichambre, et la porte s'ouvrit d'un salon, transformé pour le quart-d'heure en cabinet particulier.

Cette fois encore nous renvoyons le lecteur aux caricatures du temps. On en fit alors des milliers. Nos artistes vengeaient la France par l'exhibition burlesque de ses conquérants, typifiés dans leurs ridicules et dans leurs vices, notamment celui de la gloutonnerie ; le petit salon de l'hôtel de la Victoire en allait offrir la preuve.

Sur la nappe, tachée de sauce et de vin, se confondaient toutes sortes de victuailles attestant une brutale attaque : pâtés éventrés, ragoûts mis à sac ; ici la carcasse d'un poulet, là le tronçon d'un gigot ; partout des bouteilles entamées et des écailles d'huîtres.

Quant aux deux convives, le débraillé du costume, la turgescence de la face, l'éclat du regard, la faconde incohérente, tout proclamait leurs exploits

gastronomiques. Il y avait plus de trois heures que cette bataille à la fourchette était en train. On venait d'allumer les bougies.

L'attaché bavarois, massif et ventripotent personnage, aux cheveux blonds filasse, au visage rose et bouffi, à l'air satisfait de lui-même, posait au militaire, bien qu'il portât des lunettes et fût myope à ne pas distinguer un régiment de cavalerie d'un troupeau de moutons.

Chez le courrier du cabinet britannique, tout était rouge : son crâne chauve, ses favoris en côtelette, son visage et son uniforme. Il était très-maigre et très-allongé. Des bras et des mains, des jambes et des pieds qui n'en finissaient plus. Quant à la bouche, un véritable clavecin. y compris les bémols.

L'un et l'autre, ils s'étaient levés tant bien que mal à l'entrée des arrivants. Ce fut le courrier de cabinet qui leur souhaita la bienvenue.

Stoppe-la-Mèche, qui se piquait d'une certaine connaissance de la langue anglaise, lui répondit :

– Yes. How do you do. For ever. God save the king. Ah ça ! mais, tonnerre de Brest ! nous avons faim ! Passez-moi les sardines !

– Et les radis, nom d'un épiroite ! crut devoir ajouter Frise-à-Plat.

Ils s'étaient attablés tous les deux ; tous les deux déjà ils jouaient des mâchoires.

L'Anglais, ébahi, mais riant aux éclats, se laissa retomber avec cette exclamation :

– Aoh ! *facetious* !

– *Facetious* ! répéta l'attaché bavarois, qui daignait condescendre à cette hilarité.

Et dans sa myopie, croyant pousser une botte à son collègue, qui venait de glisser tout au fond de la bergère lui servant de siège, il lui fourra le doigt dans l'œil.

Une sorte d'intermède en résulta, pendant lequel les deux « secrétaires » expédièrent les hors-d'œuvre.

– Un brin de viande, s'il vous plaît, demanda Petit-Jean.

– Rostbeaf ? fit l'Anglais.

– Rostbeaf, bifteck, et des pommes de terre avec ! répliqua le timonier, sans oublier la moutarde. Cric !

– Crac ! ajouta Grand-Pierre. A boire.

– Voui ! *Pufons !* dit l'Allemand, qui versa dans le moutardier, le prenant pour son verre.

Balidar, cependant, restait debout. Le courrier de cabinet s'en étonna.

– Gentleman, lui dit-il gracieusement, signor ambassadeur, pourquoi vos ne pas rétraper le temps *perdiou...*

« Dom Balidaros » prit un siège, et se contenta de répondre par un geste rigoureusement poli.

Le maître d'équipage se chargea d'expliquer ce mutisme.

– Notre cap..., notre patron, se reprit-il, ne parle que le basque. c'est-à-dire le portugais.

Telle était, effectivement, la consigne qu'avaient reçue les deux matelots.

– Gomprens bas le bortugais, dit l'un des diplomates, en échangeant avec l'autre un regard incrédule, mais admiratif. « C'est très-fort, pensaient-ils, c'est pour tout entendre et ne rien dire lui-même. École Talleyrand ! »

Puis l'Anglais, hasardant sur le mode interrogatif quelques mots de latin, qui lui revenaient en mémoire :

– Enim *verol... nihil ?*

– Ni île, ni presque île ! répondit Jean-Louis. Nous accepterions bien une tranche de pâté.

– Arrosée de bourgogne ! précisa Grand-Pierre.

– *Pufons ! Pufons !* dit le Bavaois qui s'étranglait, au lieu de sel ayant avalé du poivre.

– Yes ! yes ! des toasts ! s'écria l'autre ; nous avons déjà biou en l'*honour* des Allemands. *biouvons* aux illioustres diplomates de la Angleterre !

Le dessert avait été servi. On alluma le punch.

Il va sans dire que, durant ce temps-là, nos deux marins activaient leur repas.

Les deux étrangers, qui ne faisaient plus que boire, en arrivaient à la plus complète ivresse.

Maître Jolivet fit sauter le bouchon d'une dernière de Champagne. ;

– Bassez-moi mon *ferre !* balbutia le Bavaois, – qui ne voyait plus que des flammes à travers ses lunettes vertes.

– *Foilà ! Attrape !* dit Frise-à-Plat, en lui campant dans les mains la cuillère à punch toute brûlante.

– Aoh ! s’écria son collègue enchanté ; aoh ! *facetious !*

– Facetious toi-même ! répliqua Stoppe-la-Mèche, en jetant son bras comme une gaffe vers la cloche au fromage.

Puis, jugeant le moment opportun pour provoquer une révélation :

– Nous disions donc, reprit-il, qu’on va boire aux plus fameux, aux plus malins de la perfide Albion ?

– Yes ! yes !..... A lord Gastlereagh !..... à notre grande ministre !

– A lord Castl. comme tu dis. Ensuite !

– En *souite* à son digne *émioule* ! à son alter ego !..... à lord Gower !

1 – Gower ! s’écria le père de Rita, se redressant tout à coup.

– Hein ! *Quoâ ?* fit le courrier britannique, oscillant, tout ébloui du regard ardent qui l’interrogeait en même temps que la voix impérative du corsaire.

– Gower ! ai-je bien entendu ?... Sir Arthur Gower.

– No !... Lord Gower. Sir *Arthur*, c’est le neveu !..... le secrétaire. arrivé hier soir !.....

– Hier soir ?... C’est bien cela ?... Où demeure-t-il ? Je veux le savoir ! Où ?

– Ne tides pas ! grommela le Bavarois, en roulant sous la nappe.

L’Anglais avait entendu. Il laissa tomber sa tête dans ses mains, presque sur la table, murmurant

– *No ! no !* je dirai pas. *Impénétrèble !*

Vainement Balidar le secouait, le menaçait, suppliait. Rien ne prévaut sur certains entêtement d’ivrogne.

– Attendez, capitaine, dit le maître d’équipage nous allons avoir recours au baptême de la Ligne.

Et, s’emparant d’une carafe, il en versa le content sur le crâne chauve du courrier de cabinet.

– *Shoking !* cria-t-il, comme réveillé en sursaut

Frise-à-Plat s’était armé d’une seconde carafe. La première restait à moitié pleine. Elles furent suspendues toutes les deux sur la tête de l’Anglais qui tremblant comme un fou sous la douche, les regardait en dessous d’un œil glauque, et balbutiait :

– No ! Yes ! Yes !... Je dirai !.....

– Dites donc !

– En face de l’hôtel de Talleyrand. Saint-Florer tin-street.

Et retombant, il s’endormit sur son mot favori :

– Aôh ! *facetious* !

Déjà le père de Rita se précipitait vers le vestibule.

– Une lettre ! lui dit au passage maître Jolivet.

– De Paris ?

– De Dieppe. Plus, une seconde pour ces messieurs. Messieurs Grand-Pierre et Jean-Louis comme il est écrit sur l’adresse, je le présuppose ?

Étonnés, les deux matelots décachetèrent leur commune épître ; ils la parcoururent ensemble avec une égale émotion.

Lorsque le capitaine eût lu la sienne :

– C’est d’Antoinette, dit-il, elle me conjure d’être prudent et de pardonner. s’accusant d’être la première coupable. Elle a l’air désolé, cette pauvre Toinon !

– L’autre lettre, s’expliqua le timonier-chef, est aussi de mam’selle Toinette. Elle nous recommande de ne pas vous quitter d’une encâblure.

– Et de mourir au besoin pour vous ! ajouta le maître d’équipage. C’était bien, d’ailleurs, notre plan...au p’tit marsouin et à moi... Par ainsi, nous nous crochons à votre remorque, capitaine, et il n’y a pas de danger que le câble dérape, il est rivé là.

– Dans le cœur !... conclut l’autre...

– Ah ! s’écria Balidar en les entraînant à sa suite, ah ! vous êtes mes deux meilleurs, mes seuls amis !.....

Et, non sans s’essuyer le coin de l’œil d’un revers de manche, nos trois Dieppois s’acheminèrent vers la rue Saint-Florentin.

## XXVII

### L'ONCLE ET LE PÈRE

La distance était courte, elle fut lestement franchie.

On n'eut pas de peine à trouver l'hôtel Talleyrand. Ses vitres resplendissaient de lumières. De nombreux équipages stationnaient à la porte. C'était là qu'avait voulu descendre l'empereur de Russie ; c'était là que prochainement se déciderait le sort de la France et de l'Europe.

En face, au premier étage d'une maison plus modeste, des fenêtres étaient éclairées.

) – Ce doit être là ! dit instinctivement le corsaire, j'entre. Si vous ne me voyez pas revenir, c'est qu'il me faudrait attendre.

– *Compris !* répliqua le maître d'équipage, mais nous attendrons ibidem, sous le bastingage du commodore. Un cri, un signe et nous accourons, prêts à tout saborder !

– Par obéissance envers mam'selle Toinette, ajouta le timonier-chef.

Déjà Balidar avait disparu sous la porte cochère. Il apprit du concierge que lord Gower rentrait à l'instant. Un coup de sonnette, entendu pendant qu'il montait l'escalier, lui fit comprendre que sa visite ne surprendrait pas. Effectivement, un vieux domestique, à la livrée sévère, le reçut dans l'antichambre avec un profond salut. Tout semblait grave et digne dans cet intérieur.

– Mon maître, dit le valet, est très-fatigué, vu son grand âge. et s'il ne s'agissait pas de quelque chose d'urgent.

– Très-urgent ! interrompit le père de Rita.

Le domestique s'inclina :

– Qui faut-il annoncer ?

Notre corsaire, avec sa rapide intuition, sentit qu'on n'admettrait qu'un personnage. Il ne voulut pas, dans une circonstance aussi grave, souiller ses lèvres par un mensonge, et, retrouvant fort à propos le passe-port de dom Vallidaros, il le montra comme justifiant l'audience.

Après un troisième salut, le laquais ouvrit la porte d'un salon, y fit passer le visiteur, et, lui désignant un siège, il s'éloigna.

La pièce était vaste, tendue d'étoffes sombres. On y sentait l'absence prolongée du maître. Des housses d'un gris presque noir recouvraient encore la plupart des meubles. Une lampe allumée près d'un bronze antique, parvenait à peine à dissiper les ténèbres.

Mais de l'autre côté, par les fenêtres donnant sur la rue, arrivait une vive lueur : le reflet de l'hôtel Talleyrand.

Balidar alla regarder. Il aperçut ses deux matelots qui relisaient, sous la lanterne d'un riche équipage, la lettre de « mam'selle Toinon. »

Ils paraissaient vivement émus tous les deux. Jean-Louis avait le geste de l'un des Horaces. La figure à la Croquemitaine de Grand-Pierre exprimait un si comique attendrissement, qu'en tout autre occurrence elle eût fait sourire le capitaine.

Tout-à-coup, Frise-à-Plat fit un mouvement de surprise et se jeta dans l'ombre, entraînant avec lui son compagnon qui, tout ébahi, semblait lui demander à voix basse : « Hein ! Plaît-il ? Qu'as-tu donc ! Qui as-tu vu ? »

L'autre désigna le milieu de la chaussée, où Balidar n'entrevit qu'une ombre qui s'effaçait, allant vers le trottoir opposé. Vainement il se pencha. Impossible de voir.

Un vif débat s'élevait entre les deux marins, de plus en plus mystérieux. Ils échangèrent des gestes précipités, celui-ci montrant la maison d'en face, celui-là le billet d'Antoinette. Enfin d'accord, ils s'éloignèrent séparément, bien que dans la même direction, avec l'allure des gens qui se seraient lancés sur la piste de quelqu'un.

Qui donc était-ce ?



Au moment même où notre héros se posait cette question, une porte s'ouvrit, livrant passage à lord Gower.

C'était un superbe vieillard, d'une taille et d'une physionomie imposantes. Sa tête était couronnée de cheveux blancs comme neige. Il se tenait droit, bien que paraissant avoir pour le moins quatre-vingts ans. Ses manières aristocratiques, ses traits fortement accentués, leur expression de loyauté, de fermeté, mais aussi de bonté, tout en lui commandait le respect.

Antonio s'était levé. Il s'inclina, subissant, en dépit de ses préventions, l'influence de cette auguste – vieillesse. Dès le premier regard, il s'était dit :

– Voilà un vrai noble ! un homme juste et qui comprendra ma démarche.

Lord Gower lui fit signe de rasseoir, et commença l'entretien par ces courtoises paroles :

– Excusez-moi, monsieur, de m'être fait attendre. Vous êtes, m'a-t-on dit. Le père de Rita se permit d'interrompre.

– Milord, pardonnez une ruse qui m'était nécessaire pour arriver immédiatement jusqu'à vous. Je suis le corsaire Balidar.

Les sourcils argentés du vieillard se froncèrent. Un premier mouvement de surprise, car la bienveillance radoucît aussitôt son visage. Il paraissait se souvenir.

Étonné, le visiteur demanda :

– Aurais-je l'honneur d'être connu de vous, milord ?

– En pourrait-il être autrement, fut la réponse, après votre noble conduite à l'égard de Sir Arthur Gower ! Oui, monsieur, je connais la généreuse et cordiale hospitalité.

– Merci de ce mot, s'écria le père de Rita, je m'en empare pour vous apprendre qu'il l'a payée par une lâche séduction, par un rapt infâme !

– Monsieur ! monsieur ! qu'osez-vous dire.

– Je dis qu'il m'a volé ma fille !

– Votre fille ?

– Une enfant. L'innocence même ! Et c'était toute ma joie, tout mon bonheur !

Il y eut un silence. Puis ce fut lord Gower qui reprit la parole :

– Non ! non ! C'est impossible ! Jamais un gentilhomme de notre nom n'a failli ! Regardez-moi, monsieur, vous n'en douterez plus.

– Regardez-moi vous-même, milord. Je suis un franc marin qui jamais n’a menti, je suis un père qui demande justice.

Le vieillard, qui depuis un instant était debout, se laissa retomber, pâle de douleur et de honte.

– Ah ! c’est l’accent de la vérité ! murmura-t-il.

Et sa mémoire se reportant a quelque méfait antérieur de sir Arthur, il ajouta :

– Je me souviens !

Le père, les bras croisés sur la poitrine, attendait.

L’oncle releva la tête, et d’une voix navrée, mais résolue :

– Justice ? dit-il, oui, vous êtes dans votre droit, monsieur... Un enlèvement pareil, une aussi odieuse ingratitude... c’est une lâcheté ! c’est un crime ! Moi aussi j’ai été père... je vous comprends... je vous plains... Il faut une réparation... je m’y engage... et sur l’honneur !

Après un temps, avec une certaine déférence, Balidar osa demander :

– Quand cela ? milord, et comment ?

L’autre réfléchissait. Tout à coup, son orgueil se révoltant :

– Mais enfin, s’écria-t-il, vous ne pouvez pas prétendre au mariage de.

– Je n’y consentirais pas ! l’interrompit avec non moins de fierté Balidar ; c’est un Anglais.

A ce cri, tout vibrant de haine nationale, lord Gower eut un triste sourire.

– Eh bien, fit-il quelque peu rassuré, eh bien, alors, monsieur, que demandez-vous ?

– Marguerite ! répondit le père ; qu’on me rende d’abord ma fille ! puis qu’on me mette en présence du ravisseur... et le reste ne regardera plus que nous seuls !

Le vieux gentilhomme avait compris la menace. Il répondit :

– Quant à vos sentiments de vengeance, il n’est ni de mon âge, ni de ma dignité que je m’en préoccupe... Vous serez libre ! Mais je vous rendrai votre fille... et si j’affirme qu’elle n’a pas démerité du pardon, de l’amour de son père, je pense qu’il me croira... Moi non plus, je ne sais pas mentir.

Il y avait tant d’autorité, une loyauté si chevaleresque dans toute la personne de lord Gower, que Balidar, convaincu, s’inclina.

– Je vous croirai sur parole, milord, répondit-il, mais faites vite !... Il y a deux jours que je souffre...et que j'attends.

– Accordez-moi deux heures, conclut le vieillard. Laissez ici votre adresse et rentrez à votre hôtel... Vous y recevrez une réponse... Quelle qu'elle soit, je ne me tiendrai pas quitte envers vous.

Ainsi congédié, le corsaire se retira.

En se retrouvant au grand air, il eut comme un étourdissement. Depuis plus de quarante-huit heures il était presque à jeun, il n'avait pas dormi. Les passants durent le prendre pour un homme ivre.

Il arriva, sans trop savoir comment, à l'hôtel de la Victoire. Des matelas avaient été disposés pour ses deux matelots ; il s'y laissa tomber lourdement, et, brisé de fatigue, à bout de force, sinon de courage, il ne tarda pas à succomber au sommeil.

Un sommeil fiévreux, tout plein de cauchemars et de rêves. Tantôt il revoyait sir Arthur, et des imprécations s'échappaient de ses lèvres. Tantôt c'était Marguerite, souriante et pure comme autrefois. « Rita, ma bien-aimée Rita ! » murmurait-il. Et, sous sa paupière rougie, une larme roulait.

Quant à lord Gower, après une minute d'accablement, il se releva, affermi dans sa résolution d'agir sans retard.

N'y allait-il pas maintenant de l'honneur de son nom ?

Le timbre retentit. Deux valets accoururent.

– Ma voiture ! commanda le maître. Toi, Peters, à cheval, en avant, chez sir Arthur et qu'il sache que j'arrive !

N'oublions pas nos deux matelots.

Dans sa lettre, Antoinette ne leur disait pas seulement : « Veillez sur Balidar !... » mais encore : « Veillez sur Marguerite ! il la tuerait !... »

Qu'on juge de leur émotion : celui qu'ils se montraient, celui qu'ils venaient de reconnaître au sortir de l'hôtel Talleyrand, c'était le ravisseur ! c'était sir Arthur !

Que faire ? Le suivre ? On abandonnait Antonio. Mais c'était peut-être retrouver Marguerite. On imaginerait un moyen de l'avertir, on serait là pour la protéger.

Nous les avons vus prendre ce dernier parti. Il était temps ; sir Arthur disparaissait à l'angle de la rue Saint-Florentin.

Il se dirigeait vers la place de la Concorde. Nos deux marins la traversèrent dans ses eaux, l'un à babord, l'autre à tribord, invisibles pour lui, mais ne le perdant pas des yeux.

Cette poursuite devint encore plus facile dans les Champs-Élysées, où l'Anglais s'engagea. Les gros arbres semblaient se multiplier pour qu'on se dissimulât au besoin.

La nuit, d'ailleurs, était obscure. Du brouillard.

Enfin, le neveu de lord Gower cheminait sans défiance, le manteau remonté jusqu'aux lèvres, le chapeau rabattu sur les yeux, n'ayant d'autre souci que d'éviter les rencontres et, par conséquent, ne regardant pas en arrière.

Il tourna par l'allée des Veuves, entièrement déserte à cette heure ; à cette époque, presque inhabitée. La campagne.

Grand Pierre, à distance, se glissait dans le sillage de l'ex-commandant du John Bull ; Jean-Louis, de l'autre côté de la route, avait pris les devants.

Le bruit d'une grille se refermant tout à coup ramena celui-ci, précipita la marche de celui-là. Ils se retrouvèrent nez à nez devant la porte close.

Mais, sans aucun doute, c'était là qu'était entré l'ennemi.

Le maître d'équipage, grâce à sa haute taille, parvint à distinguer une maison perdue dans les arbres.

Grâce à son œil perçant, le timonier-chef constata que la muraille, assez élevée, régnait tout autour de la propriété.

Il demanda tout bas :

– Une façon de hauban ! La courte échelle ?

Stoppe-la-Mèche s'adossa contre le mur. Frise-à-Plat grimpa sur la crête, et, l'aidant à son tour des deux mains :

– Hisse-haô ! murmura-t-il. A l'abordage 1

Tous les deux ils descendirent ; ils s'aventurèrent dans le jardin.

A l'étage de la maisonnette, une fenêtre était éclairée.

## XXVIII

### PAUVRE MARGUERITE

On se le rappelle, le trop complaisant Legrip avait écrit d'avance à l'un de ses correspondants, qui devait tenir prêt le logis des deux fugitifs.

La chaise de poste n'eut donc qu'à faire une courte halte à la porte de cet autre misérable ; un guide monta sur le siège, et quand l'attelage s'arrêta derechef, vers le milieu de l'allée des Veuves, on était arrivé.

Ce refuge avait été merveilleusement choisi. Une petite maison, bien discrète et bien close, entourée d'arbres, propice aux amours. et même, comme a dit le poète, « propre aux tragédies. »

Il était environ deux heures du matin lorsque Marguerite, soutenue par sir Arthur, descendit de la berline et se laissa porter, plutôt que conduire, vers cette demeure inconnue.

La lanterne, dont s'était muni le guide, n'éclairait au milieu des ténèbres qu'un cercle restreint. A l'entrée du vestibule, une servante attendait.

Sa jeune et nouvelle maîtresse restait voilée. Elle chancelait, succombant à l'émotion plus encore qu'à la fatigue.

– Chère Marguerite, lui dit Arthur, ce rapide voyage vous a brisée.

– Est-ce seulement le voyage ? murmura-t-elle en se parlant comme en rêve.

Un étrange sourire avait passé sur la lèvre satisfaite du disciple de Lovelace et de Mesmer.

– Reposez-vous jusqu'à ce soir, dit-il. Oubliez. dormez !

Elle secoua la tête d'un air de doute, et, s'abandonnant à la servante, elle disparut vers l'escalier.

L'Anglais ne la suivit pas. Une collation se trouvait préparée ; il y fit honneur. Puis, ayant regardé l'heure à sa montre, il se jeta tout habillé sur le sofa du salon.

Dormit-il, lui qui commandait le sommeil aux autres ?

A l'aube naissante, il était debout, sa valise et son nécessaire ouverts devant lui. Personne encore ne semblait réveillé dans la maison. Il procéda méthodiquement à sa toilette. Et, en silence toujours, il sortit, il s'éloigna, sans même regarder en arrière.

Ce n'était plus l'amour qui brillait dans ses yeux ; mais la curiosité, l'ambition. Il était impatient de voir Paris, de connaître les événements, d'y jouer un rôle.

Ce rôle était indiqué d'avance par une dépêche de Londres à Dieppe, et signée : « lord Gower. »

Il mandait auprès de lui son neveu pour le seconder dans la mission diplomatique qu'il avait acceptée, pour le suppléer au besoin.

Le grand âge de l'oncle rendait probable cette dernière hypothèse. Sir Arthur devenait alors chef d'emploi ; il siégeait parmi les arbitres de l'avenir du monde !

Auprès de ces considérations de premier ordre, la pauvre Marguerite s'effaçait, déjà reléguée parmi les souvenirs.

Notre beau don Juan, furieux de la résistance d'Elvire, avait voulu la tenir à la merci de son orgueil. C'était chose faite. Après ?...

Dès qu'il fit jour chez le représentant de la vieille Angleterre, sir Arthur se fit annoncer. Son oncle, qui l'aimait comme un fils, le reçut à bras ouverts.

Il le mit au courant de la situation, il l'emmena dans divers conciliabules. Afin de l'y accréditer comme un autre lui-même, il l'employa le restant du jour à ses réceptions, à sa correspondance.

– Lionel, mon secrétaire intime, est trop jeune encore pour le mêler à nos graves complications politiques ; je ne l'ai point emmené, expliqua le vieux diplomate.

Bientôt, le lendemain peut-être, il expédierait son neveu à Londres, auprès du premier ministre.

Vers le soir enfin, il le conduisit chez le prince de Talleyrand ; il le présenta – comme l'espoir de sa race – à l'empereur Alexandre.

C'était au sortir de cette audience que sir Arthur avait été reconnu par nos deux matelots, et que depuis lors, sans que rien ait trahi leur poursuite, ils s'attachaient à ses pas.

Nous les avons vus s'introduire par-dessus la muraille du grand jardin où le ravisseur avait disparu. Le premier soin des deux marins fut de s'orienter, afin de pouvoir battre en retraite, dès qu'il le faudrait, avec ou sans Marguerite.

Ils s'avancèrent donc avec prudence, côtoyant les bosquets et sans jamais sortir de leur ombre plus noire que la nuit.

La maisonnette n'était pas éloignée. Assez étendue de façade, mais peu large, elle semblait n'avoir qu'une seule pièce de profondeur, du moins à l'endroit des vitres éclairées ; car, après avoir doublé les angles, nos deux matelots retrouvèrent, de l'autre côté, la même lumière à la place correspondante.

Nous l'avons dit, c'était au premier étage, un étage assez élevé, devant lequel régnait une galerie à balustrade. Impossible de grimper jusque-là, comme à la muraille extérieure.

– – Tu sens bien ce qui nous manque, dit tout bas Jean-Louis à Grand-Pierre. Mouille ici. veille au grain. moi je cherche.

Il avait disparu sans bruit. Au bout de dix minutes il revint de même, avec une échelle. Il avait trouvé.

– Rien en vue ? demanda-t-il à son compagnon.

– Néant ! répliqua celui-ci. Un bruit de voix là-haut, sur le tillac.

– Et dans l'entrepont ? questionna-t-il en désignant ainsi le rez-de-chaussée.

– Calme plat ! répondit le maître d'équipage, et pas un fil de lumière. Mais à tribord, toujours comme une lueur d'habitable.

– Ce doit être, expliqua le timonier, le falot du domestique qui est de quart sous le vestibule. Attends ! je vais m'assurer que rien ne l'a mis en éveil.

– – Inutile !... j’en arrive. déclara Stoppe-la-, Mèche.

– Pour lors, lui dit Frise-à-Plat, tiens bien l’échelle en dessous pour qu’elle ne frôle pas le bastingage. Le moindre bruit donnerait l’alarme.

Et, dès que la manœuvre lui parut satisfaisante, il monta, silencieux et leste, jusqu’au balcon.

Depuis au moins un quart d’heure, sir Arthur Gower avait pénétré dans la maison.

– Ah ! c’est vous, enfin, milord ! lui dit la servante en guise de bienvenue.

– La jeune dame se serait-elle impatientée ? questionna-t-il.

– Elle !..... La douce créature ! Un brin d’inquiétude, voilà tout. Elle vous attend !

– Annoncez-moi, je vous suis, conclut le gentleman en glissant une guinée dans la main de la soubrette, qui s’empressa de lui éclairer l’escalier.

Tout en s’y engageant, il pensait à part lui :

– J’ai fait une sottise. mais bah ! c’était comme un défi. je l’adorais !

Il arrivait sur le palier. La servante avait ouvert une porte ; elle s’effaça pour livrer passage.

– Sir Arthur se retrouva seul avec Marguerite.

Elle avait revêtu son costume de voyage, et comme prête à repartir, toute pâle et toute songeuse, elle osait à peine regarder son ravisseur.

– Chère Marguerite, lui dit-il avec l’accent du reproche, ne voyez-vous donc pas que je vous tends la main ?

Les grands yeux noirs de la jeune fille se rouvrirent tout à coup. Elle les fixa sur ceux de son amant, et, comme avec un effort de volonté, pour lire dans son âme :

– Sir Arthur, dit-elle, la main suspendue vers la sienne, vous êtes, n’est-ce pas, un honnête homme ?

– En doutez-vous ! se récria-t-il en la saisissant au poignet, à la taille.

A ce double contact, elle avait frissonné.

– C’est étrange ! murmura-t-elle.

– Quoi donc ?

Elle l’éloigna du geste, et, lui désignant un siège :



– Je me crois en droit d'exiger de vous, sin Arthur, une explication loyale et franche,... comme toute ma conduite envers vous...

Il s'assit, la regardant avec une ironique admiration. Tout à l'heure, il ne la considérait plus guère que comme un embarras dans sa vie ; mais à présent qu'elle lui résistait de nouveau, à présent qu'il la retrouvait si digne, si belle, si désirable, la passion se réveillait en lui. Il se disait qu'après tout, puisque la sottise était faite, autant en avoir les profits !

La fille de Balidar avait eu le temps de se recueillir. Ce fut ainsi qu'elle commença :

– Je ne vous ai pas suivi volontairement, sir Arthur. Vous m'avez surprise, entraînée, dominée par le fatal pouvoir que votre regard exerce sur moi. Quand j'ai repris connaissance, dans la voiture qui , nous emportait, Dieu m'en est témoin ! j'ai pensé tout de suite à mon père, à mes amis, que ce rapt allait désespérer... Je voulais retourner vers eux... Vous m'avez retenue violemment... Vous m'avez dit : « Dormez, » je me suis endormie. Est-ce la vérité, dites ?

– C'est exact ! reconnut-il en dardant sur elle, à travers ses paupières mi-closes, comme un rayonnement qui, de nouveau, semblait vouloir la magnétiser.

Elle échappa cette fois à l'influence, et sans même faiblir, le front haut, la voix ferme, elle poursuivit : – – Au réveil, vous avez imploré, vous avez obtenu mon pardon ! Ah ! ce fut là ma faute, et je l'expie cruellement : « C'était, disiez-vous, auprès de vos parents que vous me conduiriez... Ils consentiraient à notre union. Mon père alors ne s'y refuserait plus. » Voilà ce que vous me promettiez, sir Arthur. Et nous sommes à Paris, je viens de l'apprendre. Si vous ne m'avez pas menti, où est votre mère ? Où donc est le prêtre qui va nous unir ? Je ne comprends pas, je n'admets pas que vous vous représentiez devant moi sans eux.

Elle était superbe de dignité. Son teint s'était animé, sa voix vibrait, ses yeux aussi rayonnaient. C'était bien la fille de Balidar.

Et pourtant, il y avait en elle tant de jeunesse, tant de pureté, tant de douceur, que son innocence était encore plus touchante qu'adorable n'était sa beauté.

– Le Faust de cette autre Marguerite ne répondait pas. Immobile, haletant, blême comme un spectre, il s'épuisait en vains efforts pour la réduire, pour la dompter.

Elle ne s'en apercevait même plus. Avec des larmes dans la voix, elle continua :

– Sir Arthur !... Arthur. mais rassurez-moi !..... consolez-moi !... Si mes paroles vous offensent, il ne faut pas m'en vouloir. je ne suis qu'une pauvre fille ignorante, et vous auriez honte, vous, l'homme intelligent et fort, d'opprimer ma faiblesse ! Rappelez-vous, je n'ai rien fait pour vous attirer, pour vous encourager. Ce départ, c'est vous seul qui l'avez voulu. Ce mariage, c'est notre seule excuse aux yeux de mon père et de ma sœur. Ils me cherchent, j'ensuis certaine ; ils sont navrés de chagrin !... Vous l'avez promis ! vous l'avez juré ! Rendez-moi l'honneur !... je vous en conjure ! Ah ! mais répondez donc !... Vous ne voudriez pas me réduire au désespoir, puisque vous m'aimez !

Il bondit tout à coup vers elle, et la saisissant entre ses bras :

– Oui, je t'adore, s'écria-t-il d'un accent passionné, dis que tu es à moi. dis que tu m'aimes !

Elle sut échapper à cette étreinte, en l'éloignant par un geste plein de noblesse et de candeur :

– Quand je serai votre femme, répondit-elle.

Le magnétiseur s'était ramassé sur lui-même, ainsi qu'une bête fauve au moment de s'élancer sur sa proie ; il se redressa soudain, l'œil fixe, le regard en feu, les mains étendues vers son esclave, qui, bientôt chancelante et soumise, allait venir à lui, tomber dans ses bras.

Mais non ! Invincible et fière, elle le bravait de son chaste et beau sourire :

– Vous avez perdu votre mystérieuse puissance, sir Arthur. Dieu la retire sans doute à ceux qui n'en sont plus dignes.

Il ferma les yeux, il courba la tête en murmurant :

– On me l'avait dit. c'est donc vrai !

Puis, avec une attitude menaçante, avec un rugissement de colère :

– Mais il reste l'homme !... s'écria-t-il, et tu ne l'auras pas impunément défié.

Un son de cloche, retentissant au dehors, l'arrêta net.

– Dieu fait plus, acheva Marguerite avec la foi d'une martyre, il vient en aide aux malheureux !

Sir Arthur prêtait l'oreille. et, comme la cloche s'agitait de nouveau sous un impatient effort, il ouvrit la fenêtre, il demanda :

– Qui sonne ainsi ?... Que veut-on ?

Une voix, qu'il reconnut pour être celle de Peters, lui répondait déjà :

– Sir Arthur. c'est votre oncle. Je ne le précédais que de quelques minutes, et mon cheval vient de s'abattre. N'entendez-vous pas la voiture de lord Gower. Le voici !

Un changement complet s'était opéré dans toute – la personne du commandant du John Bull. Il ne menaçait plus, au contraire, il balbutiait, il tremblait, il avait peur.

– – Allumez au salon, dit-il à la servante, qui venait de prendre ses ordres. Puis vous ouvrirez la grille. Je descends. Marguerite, je vous en conjure, ne vous montrez pas ! Taisez-vous. Silence !

Et, comme un écolier tremblant d'être pris en faute, il disparut.

Le spectacle de cette piteuse métamorphose impressionna douloureusement la fille de Balidar. Épuisée, d'ailleurs, par tant d'émotions, elle se laissa tomber sur un fauteuil en murmurant :

– Ayez pitié de moi, mon Dieu ! je me sens perdue !

## XXIX

### LORD GOWER

Jean-Louis n'était arrivé sur le balcon que vers la fin de la scène précédente. La seule chose qu'il y eût comprise, c'est que la fille du capitaine était là, en butte à la persécution, menacée d'un nouveau péril.

Il eut un mouvement pour l'avertir de sa présence. Mais comment ? Frapper à la vitre ? D'autres oreilles pouvaient entendre. Et, d'ailleurs, à quoi bon ! Ne valait-il pas mieux rester aux aguets, invisible pour tous, ignoré de tous. Une intervention soudaine n'en serait peut-être que plus efficace.

En conséquence, le timonier-chef redescendit, plus silencieux encore, vers le maître d'équipage.

Celui-ci n'était plus au pied de l'échelle, l'autre le chercha dans l'ombre et finit par l'aviser à l'affût, sous la fenêtre du salon.

Cette fenêtre venait de s'éclairer. Elle était entr'ouverte.

– Chut ! fit Stoppe-la-Mèche, embosse-toi là, près de moi, un œil au ras de l'écoutille. Nous pourrons tout voir et tout entendre.

– Bord à bord, quoi ! murmura Frise-à-Plat, s'empressant d'obéir.

Il était temps. Sir Arthur entra, précédant lord Gower, une lampe à la main.

Dès que son neveu l'eut fait asseoir :

– Cher oncle, lui dit-il, quel heureux hasard me vaut cette visite, à pareille heure ?

– Monsieur, répondit sévèrement le vieillard, si je suis venu, ce n'est pas pour vous, c'est pour l'honneur de notre nom.

L'ex-commandant du *John Bull* fronça le sourcil ; il sentait où le chef de sa famille allait en venir.

– Vous êtes le fils de feu mon plus jeune frère, continua celui-ci. Tous mes enfants étant morts, je vous appelai près de moi, votre sainte mère et vous. Vos erreurs, vos folies de jeunesse me trouvèrent indulgent... Je vous aimais comme un fils... Vous alliez réellement le devenir par votre mariage avec miss Edith Gower, mon arrière-petite-fille et le dernier espoir de ma race... Je renoncerais à ce rêve, si vous aviez failli.

– Milord...

– Permettez que j'achève. Il est des fautes qu'on pardonne, il est des entraînements plus coupables sur lesquels il est encore possible de fermer les yeux... Mais trahir son hôte, son bienfaiteur, et, sous le toit qu'il vous a si généreusement offert, séduire une jeune fille, une enfant, que tout vous rendait sacrée... c'est un crime, et si vous l'aviez consommé, monsieur... je serais inflexible envers vous. Nous ne nous reverrions jamais. entendez-moi bien. jamais !

Le vieillard s'était redressé, pâle d'émotion, tremblant d'anxiété, majestueux et terrible sous sa couronne de cheveux blancs.

Notre Lovelace, démasqué, vaincu, n'osait pas encore répondre. Mais son silence même était un aveu.

– Jurez-moi, reprit douloureusement lord William, jurez-moi que vous avez du moins respecté son innocence et que je puis la rendre à son père. Il la redemande. il est convaincu qu'elle n'a pu démériter. J'en exige de vous l'assurance, et sur l'honneur ! Vous m'avez entendu. J'attends !

Déjà sir Arthur entrevoyait le moyen de sortir d'embarras. Cet apprenti diplomate était non-seulement de l'école de Mesmer, mais aussi de l'école de Machiavel. Avec un intraduisible sourire, il répondit :

– Je vous en fais le serment, milord, la fille de Balidar rentrera dans la maison de son père aussi innocente qu'elle en était sortie.

– C'est bien dit après un temps le vieillard, je vous crois. Mais si vous me trompez, et que je l'apprenne un jour, malheur à vous, Arthur. vous me trouveriez impitoyable !

Et, comme le neveu semblait protester de nouveau :

– Il suffit ! conclut l'oncle, je compte sur votre parole. et sur votre obéissance. J'ai résolu que vous ne reverriez pas cette jeune fille.

– Quoi ! se récria-t-il, pas même un adieu !

– C'est ma volonté ! répondit lord Gower avec un ton d'autorité qui n'admettait plus de réplique. Vous allez prendre le cheval de Peters et vous rendre chez moi. Un pli cacheté vous attend sur mon bureau. Vos instructions. Avant une heure, soyez sur la route de Londres.

– Mais elle. elle !

– Asseyez-vous à cette table. Écrivez. Je dicte.

Sir Arthur se résigna.

– Oh ! quelques mots seulement, dit le vieillard : « On m'oblige à partir. Votre père vous réclame. Retournez vers lui. Oublions tous les deux. »

Il écrivit, il signa.

Puis, avec une hypocrite insistance :

– Au prix de ce sacrifice, demanda-t-il, obtiendrai-je un jour amnistie complète ?

– Peut-être ! répondit l'oncle en abandonnant une main que le neveu baisa respectueusement.

Puis, comme s'arrachant à regret de ce séjour, il s'élança au dehors.

On entendit le galop du cheval qui s'éloignait dans la nuit.

Un coup de sonnette fit accourir la servante. Elle reçut cet ordre :

– Priez votre jeune maîtresse de vouloir bien descendre un instant. Je suis lord. Gower, et désirerais lui parler.

Marguerite ne tarda pas à paraître sur le seuil.

A l'aspect de cette pâle jeune fille, en qui tout respirait une âme honnête, un cœur aimant et pur :

– Pauvre enfant ! murmura le vieillard avec une profonde pitié.

Et, devant elle inclinant sa tête blanche, ainsi qu'il eût fait pour une des filles de son roi :

– Mademoiselle, lui dit-il, je regrette d'avoir à vous affliger. Lisez d'abord ce billet.

Elle obéit. Le papier tremblait dans ses doigts. Elle eut un léger tressaillement. elle passa sa main sur ses yeux, comme doutant de leur

témoignage. Puis, après l'avoir relue, ella laissa tomber la lettre à ses pieds, elle porta la main à son cœur.

Lord Gower, croyant qu'elle chancelait, fit un geste pour la soutenir.

– Merci, lui dit-elle simplement, je me suis montrée faible dans la prospérité. je veux apprendre à devenir forte contre le malheur.

– C'est bien ! murmura le vieux gentilhomme, surpris de la trouver si vaillante, alors qu'il s'attendait à des reproches, à des larmes. C'est bien, mon enfant. prenez courage.

Elle le regarda bien en face, de son beau regard clair et doux :

– Ah ! vous êtes son oncle ? Il m'en avait parlé souvent. L'honneur même ! Et puis, ces cheveux blancs. Vous ne mentirez pas, vous !

– Interrogez-moi fit-il, je vous promets la vérité.

– C'est donc vrai, demanda-t-elle, qu'il m'abandonne ainsi ?

– Il le fallait pour son avenir. pour vous-même, et surtout pour votre père.

– Mais vous le connaissez donc ?..... Serait-il à Paris ?...

– Oui... j'ai vu, j'ai compris son chagrin... j'ai promis de lui ramener sa fille.

– Eh bien ! qu'attendez-vous. s'il veut bien me reprendre pour le consoler... Ah ! pauvre père !... c'est un devoir auquel je ne faillirai pas !...

– Ma voiture est là, dit lord Gower, et ce sera moi-même qui.

– Je ne voudrais pas vous donner cette peine, l'interrompit-elle, et s'il était moins tard, si j'avais auprès de moi quelque ami.

La réponse arriva du dehors, par la fenêtre, qui s'ouvrit brusquement et livra passage à nos deux matelots, émus jusqu'aux larmes.

Ils sautèrent dans le salon, ils vinrent se placer l'un à babord et l'autre à tribord de la fille de leur capitaine.

– Présent ! dit Frise-à-Plat. Ah ! c'est bon de pleurer à son aise. Moi, j'étouffais !

– A la vie, à la mort ! ajouta Stoppe-la-Mèche, et plutôt que de vous laisser reprendre par les Anglais, mademoiselle, on se ferait sauter... histoire de rire !

Le pauvre garçon sanglotait.

A la brusque apparition de ces deux excentriques personnages, lord Gower n'avait pas été le maître d'un premier mouvement de surprise, et, maintenant encore, de son geste aristocratique, il semblait demander :

– Qui sont ces gens-là ?

– Rassurez-vous quant à moi, s'expliqua Marguerite ; c'est Grand-Pierre. c'est Jean-Louis. deux fidèles compagnons de mon père. Ils me ramèneront vers lui.

– Soit ! dit le vieillard, mais avec moi. Je tiens à lui dire combien sa fille est restée digne de sa tendresse. et que si jamais notre protection, notre amitié.

– Nous vous en sommes bien reconnaissants, l'interrompit-elle sans la moindre amertume ; mais à présent, milord, je n'ai plus besoin de personne !

Et, s'appuyant au bras du maître d'équipage, elle s'éloigna.

Lord Gower, resté seul et pensif, murmura :

– Quel dommage !... Ah ! c'est bien la fille de son père elle a du cœur !



# XXX

## LE RETOUR

Marguerite, sous la conduite de ses deux fidèles gardes du corps, atteignit en quelques minutes l'avenue principale des Champs-Élysées.

Elle marchait d'un pas rapide et ferme ; mais Grand-Pierre, dont elle n'avait pas quitté le bras, sentait à travers les étoffes un contact brûlant, frissonnant ; il se disait :

– Une fièvre carabinée !... C'est le sang du père qui lui donne ce courage-là !... Pauvre demoiselle !

Jean-Louis, tantôt en arrière, tantôt en avant, servait à la fois d'éclaireur et d'escorte.

On avait à traverser une partie du campement des vainqueurs. Parfois, une de leurs vedettes barrait tout à coup le chemin et, dans une langue inconnue, criait : « Qui va là !... Passez au large !... » Parfois, une patrouille ou quelques rôdeurs avinés se montraient aux environs. Il était près de minuit.

Nos deux marins louvoyaient prudemment, mais sans crainte. Pour défendre la fille de leur capitaine, ils auraient été capables de tenir tête à toutes les forces coalisées. N'étaient-ils pas de l'école de Balidar !

Jusqu'aux abords de la place de la Concorde, pas une phrase ne s'échangea. Marguerite, de temps en temps, murmurait quelques mots inintelligibles. Ses deux compagnons, attendant qu'elle les interrogeât, se taisaient.

– Ainsi, demanda-t-elle tout à coup, ainsi mon père accourait à ma délivrance ? Ah ! je l’ai cruellement offensé ! Comment va-t-il m’accueillir ?

– J’aurais l’idée, proposa Jean-Louis, de filer en avant pour l’aviser de la chose. Pas vrai, Grand-Pierre ? Souviens-toi de la lettre de mam’selle Toinette !

– Fectivement ! répondit le premier maître, nous voici dans des eaux plus sûres, et je suffis à la manœuvre ! Allons ! dérape. et porte là-bas une amarre pour faciliter l’arrivage en douceur. Vous obtempérez, n’est-ce pas, mademoiselle ?

Elle acquiesça du geste, et, -tandis que le timonier disparaissait, s’adressant au maître d’équipage :

– Ne parliez-vous pas de ma sœur ? dit-elle. Chère Antoinette ! elle doit être bien affligée ! Mais comment ne s’est-elle pas opposée à ce rapt. elle qui l’avait prévu. elle, si brave !

– On lui avait fait prendre une drogue, sauf votre respect, qui l’avait toute chavirée. Quasiment la mort !

– C’est vrai ! je me souviens ! murmura-t-elle.

Stoppe-la-Mèche, heureux de cette diversion qui, du moins, empêcherait la jeune fille de s’abîmer dans sa douleur, continua :

– Sans comparaison, c’est comme pour les chiens. Empoisonnés tous les deux !... Ils n’aboieront plus de plaisir quand vous rentrerez là-bas !

– Quoi ? morts ? s’écria-t-elle en frémissant, mais je porte donc malheur à tous ceux qui m’aiment !

– Si c’est pour notre lieutenant Césaire Heurtebise que vous dites ça, mam’selle, faut espérer qu’il en reviendra. bien que l’autre lui ait campé dans ses œuvres vives. toujours en vous respectant. un fameux coup d’épée !

Marguerite chancela cette fois. Des larmes, ruisselant sur son visage, accompagnèrent les quelques mots douloureux qui s’échappaient de ses lèvres :

– Gésaire !..... Ah !..... pauvre garçon !... Oui, oui, je me rappelle. Il m’avait semblé voir un cadavre. Ah ! ce n’était donc pas un rêve !

On connaît Grand-Pierre, ce rude et brutal matelot. Eh bien, il y avait maintenant dans sa voix, dans toute sa personne, une émotion, des égards, des délicatesses qui le surprenaient lui-même. Une mère n'eût pas autrement agi, n'eût pas autrement parlé.

– Courage, mademoiselle ! lui disait-il ; votre père et votre sœur vous chérissent. Ayez bon courage !

– J'en ai !... j'en aurai ! répondit-elle avec une nouvelle énergie. Mais dites-moi tout. je veux tout savoir !

Alors, avec tact et de façon à l'intéresser sans cesse, il lui raconta le départ de Varangeville, le voyage à travers la France envahie, l'arrivée, les premières démarches, toutes les scènes déjà connues du lecteur.

Elle ne s'apercevait plus du chemin. Le silence, autour d'eux, n'était troublé que par des bruits d'armes et de pas s'éteignant aussitôt. Le marin et sa jeune compagne avaient fait halte dans l'ombre d'une arcade. Ils se trouvaient alors rue de Rivoli ; ils se remettaient en marche à la lueur des reverbères.

Un triste éclairage ! A peine allumait-il quelques reflets sur les pointes dorées de la grille du jardin. Un certain mouvement, de nombreuses lumières se remarquaient encore sur la façade des Tuileries. Ce fut à l'entrée de la place du Palais-Royal que s'acheva le récit du matelot.

– Nous approchons, dit-il.

Marguerite, toute tremblante, ralentit le pas.

Depuis quelques minutes, Jean-Louis était arrivé à l'hôtel de la Victoire.

Grâce au pourboire qu'il sut remettre au garçon de garde, la porte extérieure resta entr'ouverte.

Nous savons que Balidar, succombant à la lassitude, s'était endormi.

Les hommes tels que lui se réveillent à la moindre alerte.

– Ah ! fit-il, déjà debout, ah ! c'est toi Jean-Louis. Où donc est Grand-Pierre, et qu'étiez-vous devenus tous les deux ?

– Faites excuse, capitaine ! si nous avons pris du large, c'est que l'Anglais nous était passé sous le vent.

– Sir Arthur ?

– Oui !.... Alors, vous comprenez, fallait mieux lui donner la chasse jusqu'à son port de refuge.

– Vous y êtes parvenus ?

– A pic ! Mais au lieu de jeter le grappin sur le neveu, c’est avec l’oncle que nous avons eu l’engagement. Un vieux tout blanc, comme un ours des mers du Nord.

– Lord Gower ?

– Directement !

A la pendule qui se trouvait sur la cheminée, minuit sonna.

– Il me manque de parole, dit amèrement Antonio.

– Faillirait s’entendre ! répliqua Frise-à-Plat. Si c’est par rapport à mam’selle Marguerite, il se l’est fait rendre... et c’était plaisir de voir avec quelle estime, avec quelle admiration il lui parlait... « Vous êtes toujours la digne fille de votre père ! » a-t-il répété plusieurs fois... et même, la première, sans savoir que nous étions-là, Grand-Pierre et moi, aux écoutes !..... Vous comprenez.

– Mais non ! s’écria le corsaire impatienté. Que s’est-il passé ?... Voyons, raconte !

Et Jean-Louis, de son côté, dut tout expliquer au père. Il conclut ainsi :

– Le vieux commodore à la tête blanche voulait vous la ramener lui-même, histoire de lui faire honneur. Elle a préféré venir avec nous. Grand-Pierre m’a dit : « Va devant ! » et tenez... tenez, capitaine, le voilà qui aborde à son tour. avec elle !

– Ma fille ! mon enf.

Ce cri, le premier cri du cœur, s’était arrêté sur les lèvres de Balidar à l’aspect de Marguerite, qui, pâle comme une morte et les yeux baissés, se montrait sur le seuil.

Il y eut un silence, pendant lequel les deux matelots, anxieux l’un et l’autre, échangèrent quelques signes.

La jeune fille s’avançait lentement. Elle s’agenouilla :

– Pardonnez-moi, mon père !

Il se pencha vers elle, il eut un mouvement pour la saisir dans ses bras.

Mais se redressant aussitôt :

– Non ! se dit-il surtout à lui-même, non 1 pas encore !

– C’est du moins une espérance ! murmura-t-elle, soyez béni pour me l’avoir donnée, mon père, alors que je m’attendais à votre malédiction !...

Je l'avais méritée ! Ah ! nul ne m'adressera d'aussi cruels reproches que ma propre conscience !...

– Vous regrettez donc de l'avoir suivi, cet étranger. cet Anglais ?... demanda-t-il, le front courroucé, la voix vibrante de haine.

– Je croyais l'aimer !... Je l'aimais !... lui dit-elle avec une douloureuse franchise.

Et, comme son geste devenait menaçant :

– Mon père, s'écria-t-elle, je ne suis peut-être pas aussi coupable. Bientôt je vous dirai tout. Aujourd'hui, vous ne me croiriez pas. Attendez !

– Soit !... Plus tard !..... répliqua-t-il en se calmant, mais d'un ton sévère. Relevez-vous.

Marguerite obéit. Antonio continua :

– Cette chambre sera la vôtre jusqu'à demain matin. Le coche de Rouen part à six heures. Grand Pierre et Jean-Louis vous reconduiront jusqu'à Dieppe,

– Et vous, mon père ?

– Ne vous inquiétez pas de moi !... On me retrouvera quand tout sera fini !

Sur cette énigmatique conclusion, il sortit brusquement.

Les deux matelots, qu'il avait attirés du regard, le suivirent au dehors.

– Je puis compter sur votre dévouement ? leur demanda-t-il.

Un geste expressif fut la réponse. Ils se mettaient à ses ordres.

– Grand-Pierre, tu vas coucher en travers de cette porte, commanda-t-il en la refermant à double tour. Toi, Jean-Louis, tu me guideras. Hâtons-nous !

Déjà Balidar était dans l'escalier.

– Capitaine ! osa dire le timonier qui l'avait suivi, capitaine, un peu de pitié pour votre enfant ! C'est pas sa faute !

– Eh ! l'interrompit-il avec un sanglot, ne comprends-tu pas que, pour que je lui pardonne, à elle. il faut que je l'aie tué, lui !

– L'Anglais ? s'écria Frise-à-Plat, compris !... Branle-bas de combat !... Mais j'y songe, il est reparti pour son île.

– Qui sait, voyons toujours !

Ils sortirent de l'hôtel, ils coururent jusqu'à la petite maison de l'allée des Veuves.

Portes ouvertes à tout venant, mais personne à l'intérieur. La servante elle-même avait disparu.

Ce fut en vain que Balidar explora les environs pour avoir quelque renseignement. Il eut un instant l'idée de recourir à lord Gower.

Mais non ! le vieillard avait tenu loyalement sa promesse. On ne devait rien lui demander de plus.

Et cependant, peut-être sir Arthur était-il encore à Paris ? Rien qu'à cette hypothèse, le père de Rita sentait le feu de la colère s'allumer dans ses veines ; il étincelait dans ses yeux.

Un moyen de se renseigner lui vint en tête. A chaque relais, pendant son dernier voyage, on avait transcrit le nom du passeport sur un registre spécial. Peut-être en était-il de même à Paris ?

Notre corsaire parvint à trouver la poste aux chevaux. Quelques pièces d'or lui obtinrent communication de la liste des voyageurs. Le dernier nom, c'était sir Arthur Gower. Il avait pris la route de Calais.

« Mission extraordinaire, » lisait-on sur le registre.

– J'attendrai son retour ! conclut Balidar, qui, l'instant d'après, congédia Jean-Louis avec ses dernières instructions...,

Le timonier-chef devait rallier le maître : d'équipage. Ils partiraient ce matin même pour servir d'escorte à Marguerite. Ordre absolu de ne la quitter pqu'entre les mains d'Antoinette.

– Voici bientôt le jour ! continua-t-il. Adieu !

– Quoi ! fit le matelot, vous ne la reverrez pas ? Vous ne l'embrasserez donc pas, capitaine ?

– Non ! répondit-il brusquement, mais après avoir dhésité. Tant que ce démon ne sera pas rentré sous t terre, il y aura son souvenir entre mon enfant et

moi... Veillez sur elle.

Et, le poussant d'un côté, il s'éloigna de l'autre.

Mais il était là, sur le quai, à l'heure du départ.

Sa fille le reconnut dans la brume matinale. E lui adressa de loin un regard résigné, mais suppliai

Les deux matelots s'empressaient autour d'el attentifs, attendris.

– Capitaine !... murmura Stoppe-la-Mèche en passant près de lui, capitaine. un bon mouvement ! une bonne parole !

Il refusa du geste. On voyait, à son émotion, qui ne le pouvait pas.

Frise-à-Plat, qui formait en ce moment l'arrière garde, lui dit à son tour :

– Embarquez avec nous... puisqu'il est parti l'autre.

– Oh ! fit Balidar, il reviendra... Je reste !

## XXXI

# LA FERME ET LA FERMIÈRE

Cinq mois se sont écoulés. Nous dirons tout à l'heure comment.

Déjà la France se relève de ses désastres. Après tant de guerres, c'est enfin la paix ! On respire, on espère, on oublie.

Coulez, bons vins, femmes, daignez sourire,  
Et l'univers est consolé.

Tel est l'un des premiers refrains du jeune chansonnier inconnu, Béranger, qui sera bientôt le grand poète national.

Et d'ailleurs, nous sommes en été. Un splendide été ! On ne soupçonnerait pas, surtout en Normandie, les deux terribles saisons auxquelles il succède.

A Dieppe, rien de changé, sauf la maison au balcon d'argent... que Legrip a fondu... sans compter le reste.

Vous ne reconnaîtriez plus le manoir d'Ailly. Son riche ameublement, toutes les curiosités qu'on y voyait réunies, s'en sont envolées aux quatre vents de la procédure normande.

Les bâtiments eux-mêmes sont déjà la proie de la bande noire. On dépèce, on vend tout, la pierre et le bois, le fer et le plomb. La toiture manque de ce côté ; de cet autre, une tourelle. Quelques mois encore, et ce ne sera plus qu'une ruine. Dans quelques années, pas même un souvenir !



Mais la nature est toujours aussi plantureuse, aussi attrayante. Jeunesse éternelle ! éternelle beauté !

Franchissons la barrière pratiquée dans la haie vive qui sépare le parc de la ferme. – La ferme de mam'selle Toinon, vous savez ! Nous voici chez la jolie fermière.

Elle a repris possession de son domaine verdoyant et fleuri. Elle y règne souverainement. avec la Simonne et Simon pour ministres. avec Marianne et François, qui, de domestiques, sont redevenus simples paysans. Antoinette fait valoir. Il lui fallait des collaborateurs.

Tous les exilés du manoir se retrouvent donc à la ferme, y compris un jeune descendant de Méduse et de Trafalgar. On a pu le retrouver dans les environs. Il fait déjà bonne garde.

Et sa chère maîtresse aussi. Halte-là ! maître Legrip. Ni vous ni vos pareils ne pénétrerez dans cet enclos. C'est lieu d'asile !

Asile pour Césaire Heurtebise, dont la blessure apparente n'est peut-être pas la plus cruelle ! Asile pour Marguerite Balidar, pauvre cœur brisé sans retour !

Les deux matelots ont fidèlement rempli leur mission. Attentifs et discrets, ils ont ramené jusqu'à Varangeville la fille du capitaine.

Jean-Louis avait pris les devants. Antoinette était prévenue ; elle accourait, les bras ouverts, à sa sœur :

– Quoi ! fit Rita, tu m'as pardonné !... Tu m'aimes touj ours !

– Plus que jamais ! répondit Toinon, car je te sais malheureuse !

Hélas ! le visage décoloré de Marguerite ne justifiait que trop cette bonne parole. Elle arrivait, accablée de fatigue et de honte. La fièvre secouait son corps endolori. Un morne désespoir se lisait dans son regard.

Antoinette ne voulut rien entendre. Elle l'interrompait, elle ne lui répondait que par des caresses. Puis, la guidant, la soutenant, elle la conduisit à sa propre chambre, à son propre lit, et la berça, l'en» dormit comme un enfant malade.

Au réveil, Rita retrouva devant elle le visage ami ) de sa sœur qui lui souriait, comme autrefois.

Autrefois. Mais n'était-ce pas hier ? L'enlèvement... le voyage... Paris... n'avait-elle pas rêvé tout cela ? Non ! mais non. Elle se ressouvint et, le

front caché dans ses deux mains, elle murmura :

– Oh ! misérable que je suis... Je voudrais mourir...

– Mourir ! répliqua Toinette, avec une certaine amertume, mais que penseraient donc celles-là qui ) doivent renoncer à tout espoir de bonheur.

– Que veux-tu dire ? questionna la fille de Balidar.

– Je dis, s'expliqua la filleule, sur le front de la-> – quelle un nuage avait passé, je dis que ton avenir n'est pas perdu, ma sœur. Tu ne l'aimais pas... Tu ne l'aimes plus, cet homme !

– Je le méprise, dit Marguerite avec un frissonnement douloureux. Il me dominait... Il m'a entraînée, fascinée. Quelque chose de fatal ; mais qui peut-être était de l'amour.

– Non, l'interrompit Antoinette avec l'autorité d'un sentiment profond, l'amour ne vient que par l'estime. Il est un autre homme qui mérite la tienne Il s'est dévoué pour toi, tu dois vivre pour lui.

– Qui donc ?

– Césaire.

– Césaire ! s'écria Marguerite, je me souviens.. Il a été blessé en voulant me défendre. Ah ! s'i avait succombé.

– Il a survécu à sa blessure. Calme-toi, ma sœur Voilà dix jours que je le veille et que j'écarte la mort de son chevet. Mais ni mes soins, ni la science du docteur ne le sauveraient. toi seule peux le sauver. Il te suffira de le voir pour en acquérir la preuve. Lève-toi. Viens. Du courage !

Antoinette l'aïda, l'habilla, la conduisit dans une chambre voisine.

La lampe qui brûlait sur la cheminée, bien qu'il fût déjà grand jour, témoignait, du reste, que Toinette avait passé la nuit tout entière auprès du blessé.

La Simonne, depuis un instant, la remplaçait.

Sa jeune maîtresse la congédia du geste. Puis, s'avançant en silence, elle fit signe à Rita de l'imiter.

Césaire sommeillait, immobile et pâle comme un cadavre.

Un souffle léger, quelques mots insaisissables s'échappaient de ses lèvres.

– Que dit-il ? questionna tout bas la fille de Balidar.

– Approche et penche-toi vers lui, murmura sa ) compagne. Écoute !

Marguerite obéit.

: Un nom, toujours le même, arriva jusqu'à son ) oreille, et ce nom, c'était le sien. « Marguerite ! »

– Comprends-tu ?... fit Antoinette. Il t'aime en-) core. et sa vie, c'est toi.

Rita tressaillit, se redressa. La généreuse résolution qui déjà brillait dans son regard, se traduisit saainsi :

– Pauvre Césaire !... Oh ! oui... je comprends [mon devoir. et, du moins, je ne serai pas une ingrate.

Le blessé rouvrit les yeux. Il aperçut, il reconnut celle qu'il adorait... Un sourire de joie ranima son visage. Sa main, que la fièvre brûlait, parvint à rencontrer la blanche main qu'il cherchait, qu'il appelait de tout son être, et, la tenant toujours, il se rendormit en murmurant avec bonheur :

– Elle !..... c'est elle !..... Oh ! Marguerite ! Marguerite !.....

Au bout d'un instant, Antoinette fit asseoir sa sœur et lui dit à voix basse :

– Reste ainsi !... Voilà ta consolation. Je reviendrai dans une heure.

Et la brave jeune fille sortit avec cette pensée :

– Moi aussi, j'aurai la force de remplir ma tâche. Le bon Dieu m'aidera. Nous les guérirons l'un par l'autre !.....

Elle oubliait son amour méconnu, son secret chagrin, pour ne songer qu'à ses deux amis.

Et, d'ailleurs, n'avait-elle pas d'autres soins qui la réclamaient ?... N'était-elle pas la fermière !

Le jeune molosse accourut à sa rencontre en bondissant de joie. Elle eut grande peine à se défendre de ses caresses.

– A bas ! lui dit-elle, à bas, Fox !... ou plutôt non !... Embrassons-nous, mon pauvre chien !..... Il n'y a qUE toi qui m'aime !

Et, se tournant avec la crainte qu'on ait pu l'entendre, elle essuya furtivement une larme.

Un instant plus tard, toute trace d'amertume avail disparu de son visage. Elle allait et venait, surveillant, ordonnant toutes choses. Jamais on n'eût soup' çonné qu'elle eût un regret dans le cœur. Oh ! c'était un cœur héroïque, celui-là !

Quand elle revint, Césaire, encore assoupi, tenait toujours dans sa main celle de Marguerite, qui n'avait pas bougé.

– Il me semble que sa fièvre est moins ardente, murmura-t-elle.

– Tu vois, fit Toinette, c'est Dieu lui-même qui t'a ramenée pour son salut !

La nuit suivante, Rita voulut que sa sœur prît enfin du repos, et, comme celle-ci ne s'y décidait qu'avec peine :

– Oh ! lui dit-elle, c'est à mon tour !

Vers la fin de la semaine, une amélioration sensible s'affirmait dans l'état du cher blessé. Il avait recouvré toute sa connaissance, et, malgré la consigne prescrite par le docteur, il prononçait déjà quelques mots. Son regard parlait de reste.

Que de dévouement, que d'amour y lisait Marguerite !

– Ah ! se surprenait-elle à murmurer ! si j'avais su ! S'il n'était pas trop tard !

– Pourquoi non ? lui répondait Antoinette, ne vois-tu pas qu'il a tout pardonné, tout oublié !

– Je n'oublie pas, moi ! dit un jour Rita. Suis-je encore digne de lui !

Et, comme sa compagne protestait :

– L'autre, poursuivit-elle, m'avait plongée dans un étrange sommeil... tout plein de visions effrayantes... Oh ! c'est un souvenir qui me tue !

Souvent elle restait absorbée dans une morne angoisse. Elle avait parfois des tressaillements, des malaises inexplicables, et quand sa sœur l'interrogeait :

– C'est ce rêve, murmurait-elle avec effroi, c'est toujours ce rêve !

Un mois, deux mois se passèrent ainsi. Loin de se rasséréner, Marguerite devenait de plus en plus sombre. On eût dit qu'une anxiété croissante la dévorait.

Cette anxiété, Toinette, enfin, la partagea. Elle m'osait plus interroger sa sœur : mais à force de l'observer, de réfléchir, elle en vint un soir à murmurer dans sa prière :

– O mon Dieu ! faites que je n'aie pas deviné !

## XXXII

### RETOUR DU PÈRE

Balidar n'avait pas reparu.

Il restait à Paris, attendant, guettant le retour du ravisseur et, peut-être, du séducteur de sa fille.

D'autres intérêts, d'ailleurs, le retenaient. Certaines prises n'avaient pas été réglées par le gouvernement impérial. La Restauration, la France lui devait en réalité de l'argent, beaucoup d'argent.

Malgré le concours plus ou moins sincère de ses deux amis, de ses deux obligés, il ne put rien obtenir. On avait à satisfaire bien d'autres réclamations. ;

Cependant, lord Gower était reparti. Sir Arthur ne revenait pas. Balidar résolut d'aller le chercher en Angleterre.

– Tant que cet homme vivra, pensait le père d Rita, je ne veux plus, je ne peux plus embrasser mon enfant !

Il ne réussit pas mieux à Londres qu'à Paris. Soit que l'oncle eût pressenti le danger qui menaçait son neveu, soit que le neveu lui-même eût fait acte de prudence, il avait accepté une mission diplomatique auprès de la cour de Russie. Combien durerait-elle ? On l'ignorait.

Balidar revint à Dieppe, mais non point encore à Varangeville. Il appréhendait de revoir Marguerite, il avait comme le pressentiment d'un nouveau malheur.

Hélas ! l'état de langueur de la pauvre enfant n'eût que trop justifié ces craintes. Elle dépérissait. Sa pâleur devenait effrayante. Dans ses beaux yeux noirs, qui semblaient plus grands encore que par le passé, on lisait une sorte de terreur, un inguérissable désespoir.

Vainement Antoinette et Césaire s'efforçaient de la rassurer, de la consoler ; vainement le frère et la sœur luttaien de tendresse et de dévouement. Ils ne parvenaient à ramener sur ses lèvres qu'un si triste sourire, que cet effort les navrait.

– Mais qu'a-t-elle donc ? se demandaien-ils parfois. On dirait une souffrance cachée dont elle meurt lentement et sans se plaindre !

Le blessé, ce n'était plus Césaire. Il était maintenant hors de péril, en pleine convalescence. On le voyait dans le verger, dans le parc avec ses deux sœurs, mais plus souvent avec Marguerite. Il marchait appuyé sur son bras ; ou bien, assis en face d'elle sous quelque ombrage, il s'ingéniait à la distraire de sa noire mélancolie, et, quand il ne pouvait y parvenir, il la regardait en silence.

Les nouvelles du dehors n'étaient apportées à la ferme que par quelques rares visiteurs, des amis, des fidèles : le commandant Rigaud, Grand-Pierre et Jean-Louis.

Ce fut par eux que Marguerite apprit le retour de son père.

Elle s'affligea d'abord de ce qu'il ne venait pas, étant si près d'elle. Puis, avec une profonde amertume :

– Au fait ! dit-elle à voix basse, cela vaut peut-être mieux ainsi !

Antoinette ne protesta pas. A Dieppe, un jour de marché, elle avait entrevu son parrain, qui l'évitait ; elle n'avait pas cherché à le rejoindre.

Tel ne fut pas le sentiment des autres. Césaire parlait déjà d'une visite au capitaine.

– Inutile, fit le commandant, je vous l'enverrai !.....

– Nous l'amènerons, dirent les deux matelots, fût-ce à la remorque !

En effet, quelques jours plus tard, ils arrivèrent, escortant Balidar.

Chez le père aussi, quel changement ! Ce n'était plus le hardi corsaire, jeune encore et portant la tête haute. Il marchait le front courbé. Sa chevelure était presque blanche. En quatre mois, il avait vieilli de vingt ans. Le feu d'une colère inassouvie couvait dans son regard.

En apercevant Marguerite qui, défaillante et blême, se soulevait péniblement à son approche :

– Ah ! gronda-t-il sourdement, ah ! le misérable ! il me l’a tuée !

Antoinette et Césaire s’étaient emparés de lui. Ils le conduisaient, ils le poussaient doucement vers sa fille, qui, les mains jointes et les yeux baissés, s’inclinait comme implorant son pardon.

Après un douloureux effort pour se vaincre, il effleura des lèvres le front penché vers lui.

Puis, étouffant un sanglot qui lui montait à la gorge :

– Ma pauvre enfant ! dit-il ; ah ! je te vengerai !

– Je ne demande pas qu’on me venge ! murmura-t-elle.

Et, presque évanouie, elle retomba sur la chaise longue que depuis une semaine, elle ne quittait plus.

Son père s’assit en face d’elle et, la contemplant, il s’apitoyait, morne et sombre.

Autour d’eux chacun se taisait, n’osant rompre un silence qui pesait à tous.

Balidar reprit enfin la parole. Il avait vu le médecin, qui peut-être ordonnerait un air plus doux, un séjour au pays natal. Mais il fallait d’abord que la malade reprît des forces. et que les créanciers fussent moins exigeants. Depuis son retour, on lui faisait une rude guerre. surtout Legrip.

Sur ce nom maudit, il se leva, prêt au départ.

Antoinette voulut en vain le retenir :

– Mais pourquoi donc ne pas rester à la ferme ? Vous êtes ici chez vous, mon parrain !

Il refusa, prétextant des affaires urgentes, l’impérieuse nécessité de se remettre à flot, le triste spectacle que venait de lui offrir au passage ce domaine dont on l’avait dépossédé, dont tout attestait le ravage et l’anéantissement.

Le manoir, en effet, n’était qu’une sorte de squelette, où l’on entassait le bois coupé de toutes parts aux environs. Le parc aussi semblait condamné. Adieu ses beaux ombrages ! Déjà, plus d’un arbre centenaire était abattu, jonchant le sol de ses débris. Des bûcherons, des faiseurs de fagots travaillaient çà et là. On voyait arriver des charrettes de paille et de foin,

qu'on empilait, non-seulement dans les communs, dans les greniers, mais jusque dans les beaux appartements du corps de logis principal. Dès l'hiver prochain, le château d'Ailly ne serait plus qu'une grange.

– Je n'assisterai pas à cette œuvre de destruction ! avait dit l'ex-châtelain ; je souhaiterais que tout fût consumé par le feu du ciel !

– Entends-tu ? murmura Stoppe-la-Mèche à l'oreille de son ami Frise-à-Plat ; ça ferait tout de même une crâne incendie !

– Je reviendrai ! conclut en s'éloignant Balidar.

Il avait eu pour sa fille quelques mots sortis du cœur. Il venait de l'embrasser une seconde fois ; il dit à sa filleule, qui voulait le suivre :

– Non !... Reste auprès d'elle ! Elle a besoin de toi maintenant. et toujours. Je te la confie !

A quelque distance de la ferme, il se retourna, le désespoir sur le visage, et réprimant à peine une sorte de rugissement :

– Ah ! s'écria-t-il, tant de bonheur perdu sans retour !

– Qui sait ? répondit la voix de Césaire, qui l'avait escorté jusque sur la lisière du bois ; il y aurait peut-être un moyen de tout réparer...

– Un moyen !... el ?... Parle !...

Il hésitait. Balidar écarta du geste ses deux matelots ; puis, s'enfonçant avec son fils adoptif jusqu'au plus épais du taillis, il le contraignit à s'expliquer.

Césaire parla si bas qu'Antonio seul put l'entendre.

A mesure que celui-ci comprenait, une vive émotion se peignait sur son visage. C'était de l'admiration, c'était de la reconnaissance. Des larmes enfin jaillirent de ses yeux. Il saisit à deux bras le jeune homme, et, l'étreignant avec joie contre son cœur :

– Ah ! tu es vraiment mon fils ! lui dit-il, et tu vas peut-être nous sauver tous !

Sur cet encouragement, Césaire reprit le chemin de la ferme.

Balidar, en redescendant vers Dieppe, se répétait tout attendri :

– Brave garçon !... Pauvres enfants !... Ah ! oui, je défendrai. je regagnerai votre héritage !

Par malheur, la chose n'était pas facile. On lui faisait payer cher les désordres de sa prospérité. Ses créanciers le traquaient, ameutés par Legrip,



qui se montrait le plus âpre à la curée.

Les derniers événements politiques avaient été pour lui l'occasion de nouveaux bénéfices. Sans compter ses rapports avec la bande noire, il se trouvait affilié à toutes sortes de spéculations occultes. L'argent lui venait de vingt sources différentes : « Un richard !... disait-on, un millionnaire 1 »

Et pourtant, il habitait toujours sa sordide échoppe d'orfèvre-changeur, faisant aussi la banque. Que ne faisait-il pas ?

Un soir, impatient d'en finir, Balidar y pénétra. Une vive altercation s'ensuivit. Déjà les voisins s'attroupaient. Le commandant Rigaud, qui passait par là, comprit le danger, voulut le prévenir, et traversant la foule, il entra dans la boutique.

Il était temps : l'ex-corsaire tenait l'usurier à 1 gorge. Il l'eût étranglé.

– Halte-là ! lui dit sévèrement le vieil officier veux-tu donc qu'on t'emprisonne derechef, et, cett fois, sous une accusation d'assassinat ? Ils te condamneraient avec empressement, ceux qui sont aujourd'hui nos maîtres !

Déjà l'ex-corsaire se calmait. Il avait compris ; savait qu'à l'égard des hommes de la Révolution, toi devenait prétexte à représailles.

– D'ailleurs, poursuivit le commandant, nul n doit se faire justice à lui-même. et les torts son aujourd'hui de ton côté, Balidar.

Puis, se tournant vers l'usurier :

– Ils étaient hier du vôtre, M. Legrip. Au lieu d l'exaspérer par vos rigueurs, que ne transigez-vous avec lui ?... Vous y regagneriez l'estime des hon nêtes gens, à commencer par la mienne.

Legrip commençait à se remettre de la peur qu' venait d'avoir. Il répondit obséquieusement :

– C'était mon désir. et s'il avait consenti m'entendre, j'allais lui prouver que je ne suis poir son ennemi. bien au contraire !

– Des propositions de paix ! fit Rigaud, expliquez vous.

– Pas devant vous, commandant. C'est un affaire qui doit se régler entre nous deux, seul seul. Mais qu'il s'engage à ne plus me brutaliser.. On tient à sa peau comme à son argent.

Le vieil officier se retourna vers l'ex-corsaire :

– Ai-je ta parole, Antonio ?

– Soit ! dit celui-ci, je me contienrai...

– Je vous laisse ensemble, conclut le médiateur, mais soyez accommodant, Legrip... Que diable ! c'est un brave marin, qui peut-être eut trop de confiance en votre bonne foi. Tâchez qu'il n'ait plus à s'en repentir !

Et, sur ce dernier conseil, le mutilé s'éloigna.

Quelques curieux stationnaient encore au dehors :

– Tout va s'arranger, leur dit-il. Je réponds de tout. Allons nous coucher.

Et, les balayant de sa canne, il fit place nette devant la maison.

Déjà l'orfèvre-changeur avait refermé sa porte au verrou. Il conduisit Balidar dans l'arrière-boutique, il le contraignit à s'asseoir, et, tout en allumant une lampe fumeuse, il lui dit :

– C'est une sottise de revenir sur le passé. Mieux vaut être à l'affût de l'occasion présente et la saisir... Je vous offre, sauf réserve de ma part, un moyen de reconquérir la fortune.

Et comme, incrédule encore, l'ex-corsaire se récriait :

– Chut ! fit le tentateur, la réussite dépend du secret.

Il s'était assis à son tour : il s'approcha, parlant tout bas. L'autre écoutait avec une approbation tacite. Quelques mots l'impressionnèrent plus vivement : il s'agissait de fréquents voyages à la côte anglaise.

– Je réfléchirai !... dit en se levant Balidar. Legrip le reconduisit jusqu'au seuil avec toutes sortes de politesses :

– A bientôt, n'est-ce pas ? Nous nous entendrons. Je me charge des avances et réponds du succès !

Puis, tout en le regardant disparaître dans la nuit :

– Il y viendra ! se disait-il avec son sourire de Méphistophélès. C'est bien mon homme... je le tiens !

## XXXIII

# RÉVÉLATION

Bien que le projet de Césaire Heurtebise fût arrêté dans son esprit, dans son cœur, un certain temps devait s'écouler encore avant qu'il osât le soumettre à Marguerite.

Antoinette l'avait pressenti. Ce serait sa dernière épreuve. Elle s'y préparait, certaine que son courage ne faillirait pas.

Un des premiers soirs de septembre, comme ils se trouvaient assis tous les trois auprès de la fenêtre entr'ouverte sur le jardin, elle lui dit :

– Mais parle donc !... Rita me semble bien disposée ce soir. Elle te comprendra, frère. elle t'écoute.

En effet, la fille de Balidar avait relevé les yeux. Le pâle et doux sourire qui se hasardait sur son visage étonné, curieux, devenait un encouragement – pour le jeune marin :

– Tu me caches donc quelque chose ? murmura-t-elle, immobile et presque couchée sur sa chaise longue. Est-ce que je te fais peur ?... N'es-tu pas mon ami ?

– Oh ! si fait ! répondit-il, et la preuve, c'est que je te tends la main !

Sans à peine bouger, elle y mit lentement la sienne. Puis, comme il se taisait :

– Achève !... lui dit-elle.

– N'as-tu pas deviné ? s'expliqua-t-il d'une voix oppressée, presque suppliante. Cette main... ta main... veux-tu me la laisser... me la donner...

et pour toujours ?

Elle le regardait avec une sorte d'égarement :

– Moi !... ta femme ?

– Oui !... c'était toute mon ambition... ce serait mon bonheur !

Elle se redressa tout à coup, révoltée, farouche :

– Ta femme !..... Oh ! non ! jamais !

Un nuage avait passé sur le front de Césaire. Il porta la main à son côté, comme si la blessure reçue pour elle se fût rouverte.

Marguerite, avec l'expression d'un regret sincère, s'écria :

– Frère ! pardon ! je t'offense, je t'afflige.

– Comment ne l'avouerais-je pas ? dit-il d'un ton navré. Je me croyais en droit de t'inspirer moins de répulsion. Ah ! c'est fini maintenant... Je n'ai plus d'espoir.

Mais Antoinette intervint, tout émue, tout indignée, toute charmante :

– Non ! s'écria-t-elle, je veux lui faire entendre raison... Laisse-nous seules... mais ne t'éloigne pas et reviens à mon appel. je l'aurai décidée peut-être...

Dès qu'il eut disparu en secouant la tête d'un air de doute, elle se tourna vers Marguerite et, debout en face d'elle, les yeux dans ses yeux :

– Expliquons-nous enfin, dit-elle avec l'accent du reproche. Tu n'es pas juste envers lui.

– Moi !

– Oui ! toi, ma sœur ! C'est l'homme le plus généreux qu'il y ait sous le ciel ! Mais rappelle-toi donc sa conduite envers nous. Il a sauvé ton père des pontons anglais. Depuis lors, quel dévouement ! quelle amitié constante !... et pour toi, Rita, qui le méconnaissais, que d'amour ! Il a souffert sans se plaindre. il s'effaçait devant l'autre. mais il était là pour te défendre au péril même de ses jours. Et maintenant encore, quand tu te crois perdue, tombée. c'est lui qui te tend la main, c'est lui qui te relève !

Marguerite écoutait, un coude sur le genou, le menton dans la main, la physionomie tout attristée, toute songeuse :

– Ah ! murmura-t-elle, mon plus cruel châtement, c'est de paraître ingrate !... Mais je ne suis plus digne de lui.

– Et pourquoi donc ?... reprit Antoinette. Ta fuite fut involontaire. Elle est ignorée de tous, hormis de quelques braves gens qui se tairont ; depuis cinq mois, rien n'a transpiré. C'était pendant des jours de trouble où l'on ne regardait qu'au loin. J'ai su dissimuler ton absence. On ne sait rien. L'honneur est sauf !

– Hélas ! gémit Rita, moi, je sais. je me souviens !

– Eh !... qu'importe, répliqua Toinette, puisque tu t'es reprise à temps. puisque te voilà délivrée du fatal entraînement qui te dominait !...

La fille de Balidar courba la tête et ne répondit pas.

Sa sœur se rapprocha, prit un siège auprès d'elle et continua :

– Voyons ?..... réfléchis. sois raisonnable. Lors de ton retour, je comprenais cet abattement, cette angoisse de l'avenir... Mais, au chevet de Césaire, il m'avait semblé qu'une espérance te ranimait... Tu te sentais essentielle à sa vie, à son bonheur... Va ! c'est une grande consolation qu'un devoir bravement accepté... On meurt aussi de chagrin !... Je t'en conjure, ne l'y condamne pas... Aime-le !... Sauve-le !..... Sois sa femme !

Rien de touchant, rien d'émouvant comme la pauvre Antoinette, tandis qu'elle poussait le sacrifice jusqu'à cette ardente prière. Elle avait saisi les deux mains de Marguerite, elle était presque à ses genoux.

Celle-ci, loin de se laisser fléchir, restait morne et sombre. Une poignante souffrance, une résolution douloureuse se lisait sur ses traits contractés, dans ses yeux en larmes. Elle semblait au martyr, elle jeta ce cri dans un sanglot :

– Ah ! si je pouvais ! ah ! si j'étais libre encore !

Cette obstination, cette résistance irrita enfin l'impatient Antoinette. Elle répliqua vivement :

– Mais quel est donc l'obstacle à ta liberté ? Ton père, ta sœur, tous nos amis souhaitent ce mariage... Il comblerait de joie l'honnête garçon qui te chérit au point d'avoir tout pardonné, tout oublié. e lui dois-tu pas cette récompense ? Il y croyait, il l'espérait aux premiers jours de sa convalescence. Oh ! ne le nie pas. tu t'attendrissais, tu souriais, comme inclinant à consentir.

– Oui, oui !..... murmura Marguerite désolée, torturée par cette insistance ; oui... je le voulais... C'eût été pour moi le pardon du ciel !

Antoinette, stimulée par cet aveu, poursuivit :

– Alors, d'où vient ce changement ? Pourquoi ces terreurs, ces rigueurs... et contre toi-même ? Car, après tout, tu ne serais déjà pas si à plaindre. Il m'a pas démerité... Quelle femme ne serait heureuse et fière de lui appartenir. Il est jeune, il est brave, il est beau. Tous les dons, toutes les vertus. C'est le plus loyal et le meilleur des hommes !

Rita, éclairée peut-être par cette exaltation, s'écria :

– Ah ! pourquoi n'est-ce pas toi qu'il a choisie !... Tu l'aurais aimé !.... Tu l'aimes !

Ce dernier mot venait d'être provoqué par un regard, par un geste involontaire d'Antoinette, qui s'était un instant oubliée.

Mais, déjà redevenue maîtresse d'elle-même, elle s'empressa de répondre :

– Comme un frère. et mon seul désir est de vous voir heureux l'un par l'autre. Il est là... Voyons ! faut-il que je le rappelle ?...

– Et, comme sa sœur cherchait à fuir avec un geste de désespoir :

– Non, conclut Antoinette en l'arrêtant au passage, il faut que tu t'expliques. Il faut que tu consentes. ou je croirai que tu n'as plus de cœur.

Marguerite se retourna, toute éperdue, toute palpitante, et le secret, le terrible secret qu'elle ne pouvait plus contenir, sortit enfin de ses lèvres :

– Mais comprends-le donc, ce rêve, dont le souvenir m'obsédait. c'était la réalité. Je ne voulais pas y croire. je n'osais pas me l'avouer à moi-même. tant ce malheur, tant ce crime me paraissait horrible ! Oh ! pendant qu'il me tenait à sa merci pendant mon sommeil !...

– Achève ! Ah ! j'ai peur de deviner ! fit Antoinette, aussi pâle maintenant, aussi terrifiée que Marguerite.

– Oui ! oui ! poursuivait-elle follement, j'avais cru pouvoir oublier. Un jour, j'ai senti quelque chose tressaillir en moi. Le doute n'est plus permis. Je suis déshonorée ! je suis mère !

Déjà sa sœur éplorée l'avait saisie, l'étreignait dans ses bras :

– Tais-toi ! murmura-t-elle, on pourrait nous entendre.

Et, comme un bruit arrivait du dehors, elle ajouta, courant vers la fenêtre entr'ouverte :

– Il y avait là quelqu'un qui t'écoutait ! Césaire !

Ce dernier cri venait d'être motivé par l'apparition du jeune marin. La fenêtre se trouvait au rez-de-chaussée. Il se montra tout à coup, mais restant au dehors ; et d'une voix attendrie, toute pleine de respect, d'indulgence et de bonté :

– Marguerite, dit-il, pardonnez-moi d'avoir voulu' connaître la vérité. Elle ne change rien à mes intentions. C'est à présent surtout qu'il vous faut un protecteur, un mari. Me voilà ! Soyez ma femme. Ayez confiance en moi. Tout peut se réparer encore !

Avec un geste incrédule, elle se cacha le visage dans les deux mains.

– Je ne vous demande pas une réponse immédiate, conclut-il, et pour vous épargner ma présence. je m'éloigne, je pars. Mais il suffira d'un mot pour que je revienne. et cette fois pour toujours.

Il disparut.

– Ah ! murmura Toinette, ah ! quel cœur ! et comme il l'aime !

## XXXV

### PENDANT L'AUTOMNE

Césaire, en quittant la ferme, s'était rendu directement à Dieppe, au nouveau logis de Balidar.

Le capitaine habitait une maisonnette du port, en compagnie de ses deux fidèles matelots, qui lui servaient tour à tour de valets de chambre, de cuisiniers, de gardes du corps : « Cric ! crac ! Obéissance au doigt et à l'œil ! Un dévouement absolu ! »

Ils profitèrent de la visite de l'ex-lieutenant de la garde pour se permettre une bordée au large.

Antonio se trouva donc seul avec Césaire, et aussitôt lui demanda :

– Eh bien ! tout est réglé, convenu ? J'allais pousser une pointe à Varangeville, afin de savoir pour quand le mariage.

– Oh ! fit le jeune homme, nous n'en sommes pas encore là.

– Quoi ! se récria Balidar, dont le front se rembrunissait déjà, elle ne s'est pas jetée dans tes bras, impatiente de conclure cette union, qui seule lui rendrait toute la tendresse de son père !

– Patience ! répondit Heurtebise ; elle est souffrante, malade. il faut d'abord qu'elle se remette en santé... Ne vous souvenez-vous plus comme elle était pâle !...

– Oui ! c'est vrai ! murmura le corsaire, frappé d'un douloureux souvenir ; elle ressemble maintenant à sa mère !



Et, pendant quelques secondes, il resta pensif. On eût dit que le fantôme de la morte avait passé devant ses yeux.

Mais, secouant ce reproche de conscience :

– Bah ! reprit-il, sa maladie n'est que le chagrin de m'avoir offensé... Tu l'en guériras. Je veux qu'elle m'obéisse enfin... J'irai, s'il le faut, l'y contraindre. Ou sinon !...

– Rappelez-vous, lui dit gravement le lieutenant, que la violence vous a jadis porté malheur ! J'ai reçu la confiance de vos remords... Au nom de celle dont vous venez d'évoquer la mémoire, épargnez sa fille. Une trop vive émotion la tuerait !

– Comme l'autre ! fit Balidar avec effroi. Je n'irai pas !... Je ne la reverrai que lorsqu'elle sera ta femme. Mais qu'elle le sache au moins... Tu lui écriras cette résolution, Césaire.

– Comptez sur moi ! répondit-il, heureux d'avoir atteint le but auquel il aspirait.

Ce but, on l'a compris, c'était la tranquillité, la sécurité de Marguerite.

– Et d'ailleurs, reprit-il avec plus d'assurance, est-ce que nous ne sommes pas ruinés, capitaine ! Est-ce que je ne dois pas, avant d'épouser votre fille, me refaire une position digne d'elle ?

– Voilà qui se trouve à merveille ! s'écria Balidar, entrant à pleines voiles dans le nouveau courant que prenait l'entretien ; je t'associe dans une affaire où nous gagnerons de l'argent, tout de suite et beaucoup.

– Une affaire honorable ? demanda Césaire.

– Heu ! heu ! fit le capitaine, à peu près.

– Ce ne serait pas assez pour moi, déclara le lieutenant.

Et comme Antonio fronçait le sourcil :

– Ne vous emportez pas ! poursuivit-il, écoutez-moi. La guerre est terminée ; nous commençons une ère de paix où la morale et la loi vont reprendre leur empire, où rien ne sera plus permis de ce qui ne se fait pas au grand jour.

– Eh ! mille sabords !... les règlements n'obligent que les terriens. La mer est libre...

– A condition d'y respecter le droit des gens, les conventions internationales.

Balidar haussa les épaules :

– Crois-tu donc, mille tonnerres ! qu’il s’agisse de recommencer la course ?

– Non. ce ne serait plus possible, puisqu’il n’y a plus ni lettres de marque ni pavillons ennemis. Mais d’autres aventures tentent les hommes de votre : trempe, capitaine, et je me doute un peu de ce qu’on vous propose.

– Ah ! ah !

– Ce serait indigne de vous, continua Césaire, et peut-être dangereux. Prenez garde !.....

– Un danger ! se récria fièrement l’ex-corsaire, tu sais bien que ce me serait une tentation de plus ! Et, d’ailleurs, s’il y en avait tant, celui qui m’offre un r navire ne le risquerait pas ainsi.

– Comment le nommez-vous, cet armateur ?

– Je ne le nomme qu’à ceux-là qui ne se feront pas scrupule d’être des nôtres.

Le dépit et la mystérieuse restriction de cette réponse achevèrent d’éclairer Césaire :

– Ah ! fit-il avec un triste sourire, j’avais bien deviné.

– Quoi ?

– Inutile de le dire, puisque vous avez promis le secret. Si c’était la vérité, vous ne l’avoueriez pas.

Après un silence de quelques secondes, Balidar reprit, en marchant çà et là :

– Soit, n’en parlons plus ! Après tout, il ne s’agit que d’un préjudice aux Anglais, nos ennemis d’hier...et peut-être de demain.

– Pardon, l’interrompit Césaire, le tort sera réciproque. Et, dans ce moment, où la France appauvrie aurait besoin de toutes ses ressources, y porter atteinte, permettez-moi de vous l’observer, mon ami, mon père, c’est manquer de patriotisme.

Antonio, rendant hommage à cette haute et sévère loyauté, courba la tête et se tut.

Son fils adoptif, craignant de l’avoir blessé, alla lui prendre la main. Puis ces derniers mots s’échangèrent entre eux :

- Mon capitaine, venez avec moi. Faites comme moi.
- Que comptes-tu faire ? Où vas-tu ?
- Au Havre, où j’ai des amis. J’espère obtenir par eux un commandement dans la marine marchande.
- Au long cours ?
- Non. Je préférerais ne pas trop m’éloigner d Dieppe. ni de Varangeville.
- Je comprends, dit Balidar ; mais alors ce ne serait que du cabotage. On y gagne trop peu... merci Je m’en tiens à l’autre proposition. D’ailleurs, c’est chose convenue. j’ai juré.

Césaire s’inclina, murmurant un adieu.

– Pas encore, l’interrompit Antonio, nous n’aurons de conserve jusqu’au Havre, où je m’embarquerai pour Bordeaux. On m’y dispose un sloop, si fin voilier, qu’il te rappellerait l’*Embuscade* ou le *Pourvoyeur*.

Et, comme une expression de triste ironie se laissait voir sur le visage du jeune second, le capitaine avec un sourire narquois, ajouta :

- Eh bien, quoi ! ce n’est pas un crime. On va fréter du médoc, voilà tout.
- Oui, conclut Césaire, pour la côte anglaise... Bonne chance ! Soyez prudent. Tout ce que je vous demande, et vous me l’avez promis, c’est de laisser Marguerite se rétablir en paix.
- Jusqu’à la noce, répondit Balidar, le diable m’emporte, si l’on me revoit à Varangeville ! Mais tu écriras.

– Dès ce soir.

Heurtebise n’eut garde d’y manquer. Ce fut à Antoinette qu’il adressa la lettre. Il lui recommandait de veiller sur Marguerite, de la garantir contre toute émotion, de la rassurer surtout quant aux soupçons, quant aux violences de son père. On pouvait être certain qu’il ne viendrait pas.

Quelques jours plus tard, les deux jeunes filles apprirent que Césaire s’établissait au Havre, comme

directeur d’un grand chantier de constructions maritimes. Il ne s’éloignait donc pas ; il serait là, tout près, ne demandant qu’à accourir au premier appel.

Balidar devait s’approcher déjà de l’embouchure de la Garonne. Il va sans dire que Grand-Pierre et Jean-Louis l’accompagnaient.

Sans même s'enquérir du but ni des éventualités de cette nouvelle croisière, ils s'étaient écriés gaiement :

– Cric ! crac ! Borde les bonnettes et lève l'ancre ! Où va le capitaine, *j'allons...* fût-ce aux cinq cents diables ou dans la lune !

Bordeaux leur plut fort : « *Bordeaux, la jolie ville !* » comme chantent les matelots. Du vin couleur de rubis ! De rieuses commères aux yeux noirs ! Et des navires si nombreux, si flambards, qu'ils en étaient émerveillés. On les rencontrait chaque soir, vent dessus vent dessous, répétant à tue-tête le vieux refrain du port :

Salut, port de Bordeaux ;  
Avec tes grands vaisseaux,  
T'as l'air d'une forêt,  
Qui n'a pas d'feuilles après.

Par malheur, le séjour fut des plus brefs. Déjà le sloop était paré. Le *Passe-Partout* Un vrai bijou ! Ce devait être un ex-coursier. Il ne lui manquait que ses caronades. On les eût peut-être, en cherchant bien, retrouvées à fond de cale.

Elle était remplie de tonneaux ! Quels jolis tonneaux ! soignés, *astiqués*, tout battant neuf. On ne les avait embarqués que le soir, avec des allures singulières, mystérieuses. Mais nos deux lascars et leurs dignes compagnons, – une douzaine d'anciens corsaires, – n'y regardaient pas de si près. Pourvu que la paye fût conséquente et les rations à l'avenant, ils n'en demandaient pas davantage.

Grand-Pierre avait repris ses fonctions de maître d'équipage et Jean-Louis, celles de timonier-chef. Investis de la confiance du capitaine, ils exerçaient à bord une sorte de surintendance. Toutes les clefs se trouvaient à leur disposition, même celle de la soute aux vins de choix. Fameux vins, si l'on en jugeait d'après les futailles !

Hélas ! l'homme n'est pas parfait, et nos deux amis étaient des hommes ! Ils avaient pris à Bordeaux le goût du médoc, et dès le premier soir, s'étant entendus par un simple clignement d'œil, ils descendirent à pas de loup dans la cale. ou, si vous le préférez, dans la cave.

Frise-à-Plat s'était muni d'un gobelet, Stoppe-la-Mèche, d'un vilbrequin. Histoire de déguster, pas autre chose !

Celui-ci perce son trou. Puis, tout bas à l'autre :

– Approche la calebasse !

L'autre ne se le fait pas répéter deux fois. Mais, au bout d'un instant de vaine attente :

– Nom d'un épiissoire ! ça ne coule pas !..... Qu'est-ce qu'il y a donc là-dedans ?

La voix de Balidar répond derrière eux :

– Est-ce que ça vous regarde, faillis chiens !..... Si c'est du château-margaux qu'il faut pour vous rincer le bec, montez avec moi dans ma cabine, et l'on causera tout en buvant. Motus !

Effectivement, rien ne transpira de cet entretien.

Sur la côte normande, le capitaine compléta son équipage, qui, seulement alors, fut mis dans le secret.

On ne voyait guère le sloop à Bordeaux. Il ne relâchait à Dieppe qu'en cas de gros temps, et pour en repartir presque aussitôt. Quelques pêcheurs prétendaient l'avoir aperçu, le soir, louvoyant vers la côte, non loin des criques de Varangeville. Balidar et Legrip paraissaient redevenus étrangers l'un à l'autre. Les poursuites légales avaient cessé. Quand par hasard ils se rencontraient sur le port, ou quand l'ex-corsaire passait devant la boutique de l'orfèvre-changeur, faisant aussi la banque, un observateur. aurait pu remarquer que de furtifs regards s'échangeaient entre eux.

Les matelots du Passe-Partout avaient toujours de l'argent en poche. Ils se montraient contents, et leur capitaine aussi. La mer, pour les marins, est la grande consolation. Balidar en arrivait à s'étourdir, parfois même aux dépens de la partie liquide de sa cargaison. Il semblait redevenu l'homme d'autrefois, sans soucis comme sans crainte.

– Tu vois, répétait Jean-Louis à Grand-Pierre, il a sabordé ses chagrins, il ne pense plus à sa vengeance.

Le maître d'équipage s'abstenait de répondre. Mais faisant passer sa chique de droite à gauche, il secouait la tête d'un air de doute.

Une nuit de tempête, comme on passait en vue des phares de l'île de Wight :

– Te souviens-tu ? dit Frise-à-Plat, nous devons être dans les parages de la petite baie.

- Quelle baie ?
- Celle du château.
- Quel château ?
- Eh, mille marsouins ! celui de sir Arthur Gower !.....

Un cri, un rugissement de colère s’entendit auprès d’eux ; et, dans la nuit sombre, ils virent étinceler tout à coup les yeux flamboyants de Balidar.

- Ah !... J’en étais sûr, murmura Stoppe-la-Mèche, il n’a rien oublié !

## XXXV

# MONSTRES ET FANTOMES

Antoinette était une de ces femmes qui, le sacrifice accompli, le danger connu, retrouvent aussitôt toute leur sérénité, tout leur courage.

La douleur les a retrempées pour le combat. Vienne l'effort suprême, elles deviendront héroïques.

Hélas !..... il n'en était pas ainsi de la pauvre Rita !

Nature impressionnable et passionnée, aussi prompte à l'enthousiasme que facile au découragement, aurait-elle la vigueur morale et même la force physique qui, cependant, allaient lui devenir si nécessaires ?

Eblouie, fascinée par sir Arthur, elle ne l'avait peut-être jamais aimé. Assurément, elle ne l'aimait plus. Le dévouement, l'affection discrète de Césaire avait un instant touché son âme, qui déjà se rouvrait à l'espérance. Oui !... tout n'était pas perdu sans retour ; elle se croyait digne de faire le bonheur d'un – honnête homme, elle pouvait être heureuse encore !

Mais la terrible révélation s'était produite. Plus d'espoir !... plus d'avenir !..... La fille de Balidar, Espagnole d'origine, avait trop l'orgueil de sa race pour accepter désormais la réhabilitation qui lui était si généreusement offerte.

Nous l'avons vue retomber dans un morne accablement, s'affoler, dépérir. Et ce n'était pas pour elle un nouveau sujet d'effroi. Bien au contraire, elle souriait à la mort. Ce serait le repos, ce serait l'oubli !

– Mon Dieu ! disait-elle dans son ardente prière, mon Dieu, rappelez-moi vers vous. Epargnez-moi la honte d’avoir à rougir ici-bas !..... Je ne crains pas votre arrêt. Vous savez que je ne suis pas coupable !

Et sa pâleur, son étiolement la faisaient ressembler à ces frêles et ascétiques jeunes filles qui, déjà détachées de la terre, n’aspirent plus qu’au ciel.

Mais Antoinette ne l’entendait pas ainsi. C’était une Normande, celle-là ! aussi saine d’esprit que de tempérament, toujours fraîche et souriante en dépit de son secret chagrin, alerte, vaillante, ingénieuse, toute pétrie de bon sens, et peut-être meilleure chrétienne à sa façon que ne l’était Marguerite.

– Que parles-tu de Dieu ! lui dit-elle un jour, rien n’arrive sans son consentement. S’il t’impose cette épreuve, c’est comme une pénitence que je voudrais te voir accepter sans murmurer. Si tes entrailles tressaillent, c’est que le pauvre petit être qui n’aura pas de père te rappelle que tu te dois doublement à lui.

Ce noble langage fit une vive impression sur la future jeune mère. Elle comprit son devoir, elle s’y résigna.

D’autre part, Toinette la rassurait, secondée, d’ailleurs, par les lettres de Gésaire :

– C’est au moins un ami qui ne te manquera jamais ! Te voilà certaine que ton père ne soupçonnera rien, qu’il ne saura rien. ni les autres non plus. Tranquillise-toi, calme-toi ! Je prépare tout, je réponds de tout. Aie confiance !

– Ah ! répondit sa sœur en l’embrassant, tu es ma force et mon courage.

Puis, songeant à Balidar :

– Pauvre père ! murmurait-elle, nous lui épargnerons une grande douleur !

Effectivement, on ne le revit pas. Le médecin, qu’il fallut bien mettre dans la confidence, éloigna de la ferme les quelques amis dont on pouvait redouter la visite : a Marguerite, avait-il dit, est atteinte d’une fièvre nerveuse ; il lui faut l’isolement, un calme absolu. »

Cette consigne s’étendit jusqu’aux gens de la ferme. Deux petites chambres, communiquant avec le jardin par un escalier perdu, furent exclusivement réservées à la malade.



Antoinette seule pénétrait auprès d'elle et la soignait en toutes choses, ainsi qu'une dévouée servante.

Les deux sœurs mangeaient ensemble, se promenaient ensemble, et passaient ensemble toutes leurs soirées. Ce furent bientôt les soirées d'hiver.

Dieu, ce père indulgent et qui connaissait l'innocence de Rita, Dieu seul pouvait la voir, assise auprès de sa fidèle compagne et travaillant avec elle, sous la discrète lueur d'une lampe, à la layette. L'enfant allait venir, et tout devait être prêt pour le recevoir, y compris la nourrice.

Toinette avait fait choix de la veuve d'un pêcheur, disparu tout récemment au milieu d'une de ces tempêtes que novembre ramène trop souvent sur nos côtes de l'Ouest.

Un heureux hasard, – était-ce un hasard ? – avait voulu que notre charitable fermière secourût cette pauvre jeune femme, dont la reconnaissance garantissait la discrétion. Elle nourrissait. Une absence dissimulée de quarante-huit heures lui permettrait de reparaître avec un poupon, qu'elle dirait apporté de Rouen. Quoi de plus naturel !

Toutes choses se trouvant ainsi disposées, le docteur poussait chaque jour sa chevauchée jusqu'à la ferme, afin de pressentir le moment et d'être là quand il le faudrait.

De cet ensemble de précautions, de prévisions, résulta pour Marguerite un certain apaisement. L'instinct maternel s'éveillait en elle. L'avenir de son enfant la préoccupait déjà :

– C'est pour lui que j'aurai vécu jusqu'à sa naissance ! disait-elle un jour ; mais je n'irai pas au-delà. Mes forces s'épuisent, je le sens bien. La vie que je lui donne, c'est la mienne, et son premier souffle ne précèdera guère mon dernier soupir ! Ne me plains pas, Toinette, et ne crains rien. Je ne demande plus à mourir. Mais je mourrai !... Un pressentiment !... Tu seras sa mère !

– Certes, répliquait l'autre, mais avec toi ! Il en aura deux. Chasse toutes ces idées noires. Dans le premier sourire de ton enfant. de notre enfant !... c'est un nouvel avenir qui te sourira !

Marguerite s'efforçait de contenter Antoinette ; mais toujours sa sombre mélancolie reprenait le dessus. On arrivait d'ailleurs en décembre. Sans

cesse de la pluie, du brouillard, des aspects lugubres, le gémissement de la bise à travers les arbres dépouillés de leur feuillage, et plus loin, sur la Manche, la grande lamentation des hautes vagues.

Surtout pendant cet hiver-là, l'hiver de 1814 à 1815, un voile de deuil plana sur la France. Elle comptait ses morts. Dans nos campagnes désolées, dépeuplées, presque plus de mouvement, une sorte de terreur contagieuse. Les vieilles superstitions renaissaient. Des histoires de loups-garous, de spectres, d'apparitions sinistres se répétaient tout bas. Dès le soir venu, personne ne se hasardait plus au dehors. Le diable avait repris l'empire de la nuit. C'était à se croire retourné au moyen âge.

Et non-seulement sur terre, mais encore sur l'Océan ! Les *parquilleux* du Varangeville prétendaient avoir entrevu dans la brume, aux abords du cap d'Ailly, et par les plus gros temps, une embarcation invraisemblable. La légende dieppoise du Bateau noir se matérialisant avec son équipage de noyés.

Toinette riait de pareils contes, mais ils ne laissaient pas que d'impressionner Rita. Parfois, elle croyait entendre autour de la ferme comme des bruits mystérieux. Une nuit, elle aperçut aux fenêtres du vieux manoir, qui était désert, mais aussi inhabitable, des lumières.

Elles allaient et venaient, comme en travail. Un instant plus tard, elles s'étaient évanouies.. Mais Antoinette elle-même, qui les avait vues, fut contrainte de reconnaître que sa sœur n'avait pas rêvé.

– C'est étrange ! murmura-t-elle.

La crise, cependant, approchait ; le médecin dit un jour :

– Je reviendrai ce soir !

Sombre nuit que celle-là. Un froid glacial, un vent de tempête. Dans l'atmosphère, quelque chose de tragique et de fatal.

Tous les gens de la ferme dormaient sous leur couverture, remontée jusque par-dessus les sourcils.

– Ils ne verront rien ! Ils n'entendront rien!... Tant mieux, pensait Antoinette.

Marguerite, agitée de douloureux frissonnements, restait en prières.

Tout à coup, à la porte extérieure, on frappa.

– Ce doit être le docteur !... Je vais ouvrir !.... Attends ! dit tout bas la fermière. Mais pourquoi cette impatience. et ce bruit ?

En effet, tandis qu'elle descendait l'escalier, les heurtements se précipitaient avec fracas.

Elle ouvrit et recula, pour le moins surprise, à la vue des baïonnettes que faisait briller dans la nuit le flambeau tremblant à sa main.

Une demi-douzaine de douaniers, transis de froid, envahirent aussitôt la salle basse.

Le brigadier, qui n'était autre que *Bec-de-Requin*, l'ex-policier, l'ancien corsaire, se chargea d'expliquer cette intrusion :

– Mam'selle, faites excuse ! nous sommes de ronde nocturne dans ces parages, et voilà des poltrons qui, nonobstant le nouveau chef dont la présence seule devrait leur relever le moral, – et ce nouveau chef n'est autre que votre serviteur ici présent ; – voilà, dis-je, des couards qui refusent de marcher et qui tremblent.

– Parbleu ! voulut observer l'un des gabelous, il gèle à pierre fendre. on a l'onglée.

– Silence ! Patoulet, interrompit superbement *Bec-de-Requin*, vous n'avez pas la parole.

Mais un autre douanier s'en emparant à son tour :

– Et puis, ajouta-t-il à voix contenue, il y a les revenants. les bêtes à chaîne !

– Taupin, silence ! s'écriait déjà l'irascible brigadier.

Mais Antoinette sollicitant une explication sur ce dernier mot de *bêtes à chaîne*, il reprit un ton plus gracieux pour la lui donner en ces termes :

– Ce seraient des bêtes, sauf votre respect, qui ne seraient pas faites comme les autres... Des monstres, quoi ! des démons traînant de la ferraille pour esbrouffer les nigauds, les poltrons... Mam'selle, si l'on s'est permis de vous déranger à cette heure indue, c'est afin de requérir de votre complaisance une forte ration d'eau-de-vie de cidre, qui dégourdira peut-être leurs jambes en leur remettant du cœur au ventre.

La jeune fermière, prompte à saisir l'occasion de se débarrasser des importuns, s'empressa de tirer d'une armoire une bouteille et des verres.

Puis, tout en les remplissant :

– Monsieur le brigadier, dit-elle avec cet air de malice qui l’abandonnait rarement, il ne vous en faut pas à vous, qui êtes si brave ?

– Ça me rendra-z-encore plus vaillant, répondit-il, versez toujours !

– On a beau-t être valeureux, observa Taupin, ça n’empêche pas de se garer des fantômes qui vous jettent un douanier du haut en bas de la falaise.

– Comme la chose est arrivée, pas plus tard que la semaine dernière, au camarade Petitsalé, acheva Patoulet.

– Ou des eskelettes, reprit Taupin, qui tordent le cou des brigadiers. témoin votre infortuné prédécesseur, monsieur Bec-de-Requin.

– Vous allez voir, conclut celui-ci, qu’ils n’oseront pas même se manifester à mon encontre. En avant, marche !

Et, sur un dernier remerciement, la brigade disparut dans la brume.

Suivons-la. Elle s’avance vers le château. Profond silence ! Obscurité complète !

– Eh bien, murmure déjà le brigadier, vous voyez. pas plus de revenant que dessus ma main.

Tout à coup, au plus ténébreux d’une brèche de la muraille en ruines, un bruit de chaînes se fit entendre.

– Oh ! là, là ! murmura Taupin.

– Bigre ! ajouta Patoulet.

Le brigadier ne soufflait plus mot.

Un spectre se montra. Puis, un second.

Ils étaient revêtus tous les deux du blanc linceul traditionnel. Leur taille était démesurée, leur tête énorme. On eût dit que, par la bouche et par les yeux, sortaient des flammes !

– Téméraires ! dit une voix sépulcrale, inclinez – vous !... prosternez-vous. ou ce serait la mort !

Les douaniers n’avaient pas attendu cette menace. Ils s’étaient jetés la face contre terre... y compris l’intrépide brigadier.

Seulement, un peu moins crédule, il ne tarda pas à risquer un œil.

Les deux fantômes se rapprochaient de lui. l’un avec un geste enjoignant le silence. l’autre avec un objet qu’il jeta fort adroitement à portée de la main du chef de patrouille.

Bec-de-Requin osa s'en saisir. Grâce à la délicatesse de son tact, il reconnut aussitôt une bourse, et, dans cette bourse, de l'or.

Rassuré par cette première découverte, il risqua l'autre œil, et partit aussitôt d'un grand éclat de rire.

Déjà l'un des spectres retirait sa fausse tête, qui n'était en réalité que le masque hideux d'un falot fixé sur la véritable. L'autre agit de même. Celui-ci, c'était Frise-à-Plat ; celui-là, Stoppe-la-Mèche.

L'hilarité de leur grimace était toute une révélation. Bec-de-Requin s'empressa d'empocher la bourse. Il avait compris.

Laissant disparaître les deux bêtes à chaînes, dont la pantomime impliquait l'obligation de s'éloigner et de se taire, il se redressa, il bondit comme un clown retombant en équilibre.

– Holà ! debout, tas de poltrons ! commanda-t-il à ses subordonnés ; je viens de mettre en fuite ces deux mauvais farceurs... Il n'y a plus personne dans les ruines, ni contrebandiers, ni revenants !... Rien de rien, vous dis-je ! Retournons en ville. Vous signerez mon rapport.

Nos douaniers obtempérèrent.

En repassant non loin de la ferme, où veillait encore une lueur, ils entendirent un grand cri.

## XXXVI

### LE BERCEAU

Marguerite n'a pas succombé à l'épreuve, mais, durant près de trois mois, elle s'est débattue entre la vie et la mort.

Ce n'est que d'hier qu'elle se relève ; ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle risque dans la chambre quelques pas, soutenue par sa fidèle Antoinette, qui vient de passer une centaine de nuits à son chevet.

Vous ne le diriez pas, tant elle est accorte et fraîche. Chagrin, fatigue, inquiétude, rien n'a prise sur cette vaillante nature qui, pareille à la rose des bois, penche un peu la tête au soir d'un ardent soleil, mais se redresse à l'aube du lendemain, plus attrayante encore sous ses gouttes de rosée.

Hélas ! il n'en était pas ainsi de la fille de Balidar.

Etiolée, amaigrie, plus blanche que le blanc peignoir de laine qui l'enveloppe, elle ressemble à ces jeunes Italiennes atteintes de la mal'aria. Ce n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Et, cependant, l'exquise perfection de ses mains, la langueur de ses beaux yeux noirs, sa mélancolie, sa *morbidezza*, tout en elle inspire l'intérêt, l'admiration. Jamais peut-être elle ne fut plus belle, ..

Toinette vient de l'asseoir dans le grand fauteuil, la tête renversée sur un oreiller, tout auprès de la fenêtre, entr'ouverte à la brise attiédie de mars :

– Là ! repose-toi... Es-tu bien ainsi... Ne te manque-t-il rien, ma sœur ?

Elle ne répond qu'en abaissant ses paupières aux longs cils, et paraît un moment s'assoupir.

Mais, rouvrant bientôt les yeux :

– Toinon ! murmure-t-elle d'une voix si faible que toute autre garde-malade l'entendrait à peine, es-tu là, ma bonne Toinon ?

– Toujours ! répond celle-ci. Toujours, ma pauvre Margot.

C'est ainsi que s'entr'appelaient les deux sœurs de lait aux temps heureux de leur adolescence. Elle ne s'est terminée que d'hier... et pourtant, depuis lors, quel changement... surtout dans la destinée de Marguerite !

Antoinette vient de s'accroupir sur un tabouret, à ses pieds, et, la main sur son genou, le regard souriant à son regard :

– Me voici !..... Que désires-tu ?..... Parle... J'écoute.

La convalescente hésite. A l'expression des traits de l'une et de l'autre, il est facile de voir qu'elles se sont devinées, qu'elles sont déjà d'accord.

Un rayon de soleil printanier éclaire doucement ce groupe, qui tenterait le crayon d'un artiste. On n'entend au dehors que ce vague fredonnement de la nature à peine réveillée de l'hiver. Sur une branche voisine, et sans feuilles encore, une fauvette s'essaie à reprendre sa chanson.

Ces quelques mots s'échangent à voix basse entre les deux jeunes filles :

– Veux-tu ?..... demande Rita.

– Je devrais répondre non.

– Toinette, je t'en prie... Songe donc !... Je ne l'ai pas revu !... Je ne l'ai pas encore embrassé !...

Sur la joue pâle et creuse de Marguerite, une larme roulait.

– Eh bien, oui !... fit Antoinette en l'essuyant d'un baiser. Ce sera pourtant une grave imprudence.

– Pourquoi ?... N'es-tu pas certaine de la nourrice ?

– D'accord ! Je réponds de la Mariotte. une honnête femme.

– Alors ?.....

7 – Mais on pourrait la voir apporter ici l'enfant.

– Mon enfant ! murmura la pauvre jeune mère avec une indicible expression de tendresse et de regret.

– Elle ne peut donc venir que le soir, reprit Toinette, on mieux encore la nuit.

– Cette nuit ?

– Non. l’autre ! Il me faut le temps, des précautions. Pour plus de sûreté, ce n’est pas la Mariotte qui viendra. J’irai moi-même le quérir chez elle. moi-même j’irai le remettre dans son berceau.

– Son berceau, répéta Marguerite avec amertume, ce doit être comme un nid ?... Jamais je ne l’y verrai dormir du sommeil des anges. ou bien, agitant ses petits bras, sourire à sa mère.

– Qui sait ! hasarda Toinon, si tu voulais.

La main presque diaphane de Rita se posa sur les lèvres de sa sœur, afin qu’elle n’achevât pas.

– Tu m’avais promis de ne plus insister. jamais !...

Césaire, disons-le en passant, avait plus d’une fois écrit du Havre, pour rappeler son offre généreuse. Antoinette lui répondait toujours :

« Attendez ! »

Marguerite poursuivit :

– Ce sera donc pour la nuit prochaine.

– Oui. mais tu vas me promettre de bien dormir celle-ci.

– J’essaierai. ne fût-ce que pour le voir d’avance en rêve.

Toinon ne quitta Margot que lorsque celle-ci parut enfin sommeiller. Hélas ! ce n’était qu’une feinte. Marguerite songeait à la grande joie promise, espérée pour le lendemain.

Durant toute la journée suivante, elle ne fit qu’en parler :

– A quelle heure iras-tu ?..... Combien de temps le garderai-je ?... Dans quoi le porteras-tu ?..... Où le mettrons-nous ici ?

Sa sœur répondit à cette dernière question :

– Une idée m’est venue !... Un souvenir 1.

– Quel souvenir ?

– Ma mère. et la tienne !..... gardaient ici, comme relique, un berceau.

– Ton berceau ?

– Notre berceau. car nous y couchions souvent toutes les deux, les bras de l’une dans ceux de l’autre.

– Oui, oui... je me souviens. Après ?

– Eh bien, ce berceau, je l’ai retrouvé, épousseté, garni tout à blanc.

– Où donc est-il ?

– Là, derrière ce rideau. c’est une surprise que je te ménageais.



– Et qui me rend bien heureuse ! acheva Marguerite, qui retrouva la force de s'avancer jusqu'au berceau que dévoilait Antoinette.

Les heures s'écoulèrent trop lentes au gré de la jeune mère. Dès le crépuscule, elle suppliait déjà sa sœur de partir.

– Attendons la nuit close, répondait celle-ci. Il faut que tous les yeux soient fermés par le sommeil, ici comme aux environs.

– Ce n'est pas loin, n'est-ce pas, Toinette ?

– A l'autre extrémité du village, du côté de la grand'route. Une heure me suffit pour aller et venir.

– Pars !

– Pas encore, patience I. Attendons que la nuit soit bien noire.

Elle le devint effectivement. Une vraie nuit d'hiver. Les ténèbres. le silence.

Antoinette s'enveloppa dans une mante de couleur sombre ; elle allait enfin descendre, lorsqu'on entendit au dehors un bruit de pas cadencés, comme celui d'une patrouille en marche.

– O mon Dieu ! fit Rita toute tremblante, qu'est-ce que cela ?

– Une brigade de douaniers, répondit Toinette, qui s'était déjà rendu compte de cet incident. Ils rôdent tout autour du manoir, comme s'ils guettaient quelqu'un. comme pour lui dresser une embuscade.

– S'ils allaient t'arrêter au passage ?... murmura la fille de Balidar.

– On saura les dépister, répliqua sa filleule. Et d'ailleurs, ils vont de l'autre côté. Écoute !

Pendant un instant, les deux jeunes filles prêtèrent l'oreille.

Le bruit s'éloignait. il se perdit dans la direction du château.

C'était vers le village que devait se diriger Antoinette.

– Je pars ! dit-elle, ne t'impatiente pas. Je serai de retour avant une heure.

Cette heure, Marguerite la passa en prières.

Un vent impétueux se levait au large. Il accourait, courbant et secouant les arbres. On entendait comme des voix éplorées, gémissantes. Au loin, la mer grondait. Dans la maison même, toutes sortes de plaintes et de sifflements. Une nuit lugubre.

Marguerite frissonnait, transie de peur et de froid. Chacun de ces bruits lui semblait une menace, un reproche, un danger.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, doucement poussée du dehors.

C'était Antoinette. Elle arrivait avec tant de précautions, un tel silence, que Rita n'avait pas même soupçonné son approche.

Sous sa mante, on devinait l'enfant.

Il jeta un cri.

Oh ! cette fois, la mère oublia son épuisement, ses chagrins, tout le reste. Elle courut, elle bondit vers le petit être inconnu, adoré, qu'on offrait à ses embrassements.

Nous renonçons à vous décrire, folles caresses, admirations passionnées, larmes et cris de joie !

– Calme-toi ! répétait vivement Antoinette, sois raisonnable. tu me l'as promis. Tiens ta promesse, ou je ne te redonnerai plus pareille fête.

Rita finit par se laisser reprendre l'enfant. On le mit dans le berceau. Les deux jeunes femmes s'agenouillèrent, celle-ci à droite, à gauche celle-là, non moins attendries, non moins câlines l'une que l'autre.

Elles lui parlaient tour à tour, elles lui adressaient des gestes et des sourires comme s'il avait pu comprendre et répondre : il n'avait guère plus de trois mois !

– Est-il joli ! disait la mère. Vois donc ses petites mains, .. ses beaux yeux.

– Ce sont tes yeux ! fit Toinette. Ah ! voilà qu'il semble de mon avis. Il me regarde ! il me sourit.

Marguerite bien loin de se montrer jalouse :

– Va ! lui dit-elle, va. cher mignon !... Apprends à la connaître. Elle est aussi ta mère !... Elle sera peut-être ta mère plus longtemps que moi ! Il me faut donc ma part... cher petit... et que ce soit aujourd'hui la meilleure... Hélas ! pour nous aimer, nous n'avons peut-être que l'heure présente. Aime-moi bien, mon enfant !

Antoinette, qui prêtait l'oreille aux bruits extérieurs, posa la main sur l'épaule de Marguerite :

– Tais-toi ! lui dit-elle à voix basse, on marche sous la fenêtre. c'est quelqu'un qui se dirige vers la maison... écoute !..... Ce grincement de serrure, c'est à la petite porte du jardin.

Les deux jeunes filles, dont l'angoisse était croissante, échangèrent un regard d'effroi.

Un seul homme avait cette clef.

Mais non !..... non !..... c'était impossible !

Et pourtant, les marches de l'escalier de bois gémissaient sous son pas lourd.

Comme mues par un même ressort, elles se redressèrent toutes les deux, enlacées par la terreur et masquant le berceau.

Au dehors, une main impatiente chercha la clanche de la porte, qui s'ouvrit brusquement.

Un homme parut.

C'était Balidar !

## XXXVII

# DÉVOUEMENT ET SOUVENIR

Il arrivait avec l'allure inquiète et hargneuse d'un malfaiteur, ou tout au moins d'un proscrit traqué par les sbires.

Sa main gauche tourmentait la crosse de l'un de ses pistolets suspendus à sa ceinture. De la droite, il tenait une hache d'abordage.

Le hâle des bourrasques de tout un rude hiver assombrissait son visage. On y devinait la fièvre de certains excès, toutes sortes de colères inassouvies.

Ce n'était plus le patriotique corsaire, au visage hardi, mais franc et cordial ; c'était le pirate ne guerroyant plus que pour son propre compte, à bout de ressources, et que la fatalité marque déjà pour quelque fin tragique.

Il semblait furieux. Peut-être était-il ivre.

Les deux sœurs, immobiles et muettes, le regardaient s'approcher d'elles avec épouvante :

– Eh bien, oui, c'est moi ! grommela-t-il ; après ? J'avais. promis de ne plus venir. mais quand on nous pourchasse jusqu'aux abords de cette maison, c'est bien le moins que j'y trouve un refuge.

En ce moment, et comme pour appuyer ces paroles, des coups de feu retentirent aux environs.

– Vous entendez ! reprit-il avec une sourde rage, on fusille mes camarades. S'il faut que j'aille les rejoindre, dites-le. j'y vais !

Un cri douloureux s'échappa simultanément des lèvres des deux jeunes filles.

– Mon parrain !... Mon père !.....

Elles n'avaient pas bougé ; elles se tenaient l'une contre l'autre, confuses, frémissantes et baissant les yeux.

Il les regarda, les sourcils froncés, un soupçon dans le regard.

Puis, tout à coup :

– Ah ça ! mille tonnerres ! que me cachez-vous donc ainsi ?

Et, se ruant vers elles, avant qu'elles fussent revenues de leur stupeur, il les avait brusquement séparées.

Il aperçut le berceau et l'enfant :

– Jour de Dieu ! je m'en doutais !... Misérable !

Il venait de s'armer d'un pistolet ; il en dirigea le canon vers sa fille.

Antoinette, inspirée par son dévouement, s'écria :

– Cet enfant !..... arrêtez !... C'est le mien !

Intrépide, sublime, elle s'offrait en holocauste pour sauver sa sœur.

Balidar, tout en remettant le pistolet à sa ceinture, s'était retourné vers elle. Évidemment son pieux mensonge ne l'avait point abusé. Il l'examinait avec "un sourire incrédule et railleur :

: – Ah ! ah ! c'est le tien ! mais tu es ma fille aussi. J'anéantirai cette preuve vivante de ton déshonneur !

Et, brandissant sa hache, il bondit vers le berceau.

Assurément, ce n'était qu'une épreuve. Mais Rita crut au danger. Elle eut aussi son inspiration.

Elle se jeta au-devant du fer, et, transfigurée par l'amour maternel, ne craignant plus rien, pas même : d'évoquer un terrible souvenir :

– Ne la croyez pas ! s'écria-t-elle, c'est bien mon enfant ! Je le défendrai ! Ah ! vous ne me tuerez pas comme vous avez tué ma mère !

Balidar recula, jetant au loin sa hache. Une poignante douleur se peignit sur ses traits. D'une voix rauque, il laissa s'exhaler ainsi son remords :

. ; – Ta mère !... Ah ! tu lui ressembles, et tu l'as vengée. C'est justice !

Il courbait le front, il était vaincu.

Marguerite, au désespoir de l'avoir si cruellement offensé, se rapprochait en lui tendant les bras :

– Mon père, pardonnez-moi.

– Non ! je te maudis ! Tu n’es plus ma fille ! – s’écria-t-il en la repoussant avec une recrudescence de colère et de brutalité.

Elle chancelait, elle alla tomber à quelques pas. Son front pâle, qui venait d’effleurer l’angle d’un meuble, se teignit aussitôt de pourpre.

– Du sang ! fit Balidar avec un mouvement d’horreur envers lui-même. Ah ! le misérable, c’est moi ! J’ai failli la tuer. Comme sa mère ! comme sa mère !

Et, laissant Antoinette secourir Marguerite, il s’élança éperdûment au dehors.

Des mots sans suite se heurtaient dans sa gorge :

– Assassin !... Ta femme !... Puis ta fille !... Èt d’ailleurs, est-ce elle, l’innocente, que tu dois punir ?... Non !... Le vrai coupable, c’est l’Anglais ! c’est l’autre !

Il avait déjà franchi le jardin, le parc, il arrivait sur la lisière du bois, lorsque deux bras vigoureux le saisirent inopinément au milieu des ténèbres.

En même temps, la voix de Taupin cria :

– A l’aide !..... Par ici !..... J’en tiens un !...

– Tu crois ! fit Balidar en déchargeant sur lui l’un de ses pistolets.

Le douanier tomba foudroyé.

Un de ses camarades accourait à son secours. Avec la crosse de l’arme encore fumante, le corsaire l’abattit à ses pieds.

Cependant le passage n’était pas encore libre. Un troisième adversaire l’occupait, démasquant une lanterne sourde.

A cette lueur, aussitôt éteinte par la seconde balle du fugitif, les deux antagonistes se reconnurent.

– Bec-de-Requin !

– Le capitaine !

Puis, celui-ci :

– Ah ! c’est toi qui nous auras dénoncés, trahis.

– Jamais ! se récria le brigadier. Ah ! mais dites donc, pas de bêtises ! Votre ancien lascar est tout à vous. Fuyez vers la crique. Je dirigerai de l’autre côté mes gabelous. Motus !

: Et, s'écartant pour faire place à Balidar, il le salua militairement au passage.

Celui-ci, quelques minutes plus tard, atteignit la grève.

: Malgré l'obscurité, on voyait s'agiter des ombres. Malgré le fracas des vagues, on entendait des voix, une discussion violente :

– Nom d'un boulet ramé ! disait Jean-Louis, ce serait tenter Dieu que naviguer par un temps pareil. 1

– Et nous ne voulons pas ! déclara nettement Grand-Pierre. C'est-y point assez d'avoir risqué notre peau contre les gardes-côtes, que le capitaine dépiste ? Nous n'embarquerons pas !

– Moi, je suis l'armateur. je suis le maître !... J'ai une commande à livrer pour après-demain au plus tard. et j'ai résolu qu'on partirait quand même. Je le veux ! dit une voix aiguë, la voix de Legrip.

..., On l'a déjà pressenti, sa mystérieuse spéculation. c'était la contrebande.

Son flair, ses convoitises l'avaient conduit à ce raisonnement : qu'après vingt années de guerre et le blocus continental, il ne restait plus de marchan-, dises françaises en Angleterre, en France, plus de produits anglais. Un immense ravitaillement allait en résulter et, dans les premiers temps surtout, on pourrait pêcher en eau trouble.

Les relations occultes de l'orfèvre changeur avec la bande noire et toutes sortes de trafiquants parisiens et autres, lui permettaient d'organiser en grand sa fraude sur les côtes dieppoises. Le château d'Ailly, qui n'était rempli de paille et de bois qu'en apparence, servirait de magasin, et, s'il le fallait, de refuge.

On effraierait les paysans et les douaniers par des apparitions fantastiques. Un peu d'argent, à propos dépensé, assurerait la connivence de quelques chefs, tels que. Bec-de-Requin. Les criques de Varangeville serviraient de port. Un compère bordelais fournit le sloop, arrimé comme on l'a vu. Legrip s'était chargé de pourvoir au commandement. Nous avons dit comment il avait rallié Balidar.

Grâce à son audace, à ses talents, les bénéfices avaient été considérables. Ils avaient grisé le rapace armateur à ce point, que, se départant de sa prudence habituelle, il assistait parfois à l'embarquement des riches

cargaisons et, quel que fût le temps, il exigeait qu'on prît la mer. Que lui importait la vie des hommes, pourvu qu'on gagnât de l'or, toujours de l'or ?

A la fin, cependant, les matelots s'étaient révoltés. Ils refusaient de partir cette nuit-là. Nous avons entendu Grand-Pierre et Jean-Louis se faire les interprètes de la volonté générale.

Mais la marchandise était embarquée déjà. On l'attendait sur la côte anglaise, et Legrip ne tenait compte ni du vent qui s'était élevé, ni des vagues qui se brisaient sur le galet, ni de la tempête qui bientôt allait éclater dans toute sa furie. Il avait ordonné le départ quand même, il venait de répondre : « Je le veux ! »

Tout à coup, du fond des ténèbres qui remplissaient le val, une voix s'écria :

– Qui donc commande quand je suis là !

On avait reconnu Balidar. Ce ne fut, pour ainsi dire, qu'une même phrase dans la bouche de chacun des contrebandiers :

– Le capitaine ! Il va lui dire son fait ! On ne partira pas !

Legrip ne s'était nullement ému. Avec sa grimace narquoise, il s'avavançait à la rencontre de Balidar en murmurant :

– On partira.

– N'est-ce pas, dit le timonnier-chef, n'est-ce pas, capitaine, qu'il y a trop gros temps ?

– Et trop grand vent ? ajouta le maître d'équipage.

– J'en déciderai ! Silence à tous ! répondit impérieusement le père de Marguerite.

On se rappelle dans quelles dispositions il arrivait.

Pendant quelques secondes, il se consulta, prêtant l'oreille, ouvrant l'œil, indécis encore.

Pour attendre son jugement, tout le monde se taisait, l'équipage comme l'armateur.

– Capitaine, annonça cauteleusement celui-ci, vous n'hésitez plus en apprenant l'endroit où j'expédie le sloop.

– Plaît-il ? fit le corsaire, qui n'avait entendu que les derniers mots.

– Il abordera, s'expliqua l'autre, dans un certain pays que vous connaissez bien ?



– Où donc ? Nommez.

– L'île de Wight.

– Ah ! lit Balidar avec un sourd grondement, comparable à celui du tonnerre, qu'on entendait au – loin.

– La cargaison, poursuivit le tentateur, se compose en partie d'un riche trousseau. d'une corbeille de mariage. que recevra, là-bas, notre correspondant... Mais, pour la remettre au futur... au mari... Faut-il aussi que je le nomme ?

– Oui !

– Sir Arthur Gower.

A ce nom maudit, la colère du père de Marguerite se réveilla ; elle éclata par un rugissement terrible.

Puis, d'une voix qui domina le tumulte des éléments, les murmures des matelots :

– Embarquons ! dit-il, mais comme il est juste que celui qui prélève la plus grosse part sur les bénéfices en ait une aussi dans les dangers, notre armateur sera, cette fois, du voyage... Il le demande, il le veut. Je charge Grand-Pierre et Jean-Louis de le transporter à bord !

Des acclamations, des ricanements, des bravos ratifièrent cet arrêt, dont la conclusion fit oublier le reste.

Malgré les protestations, les supplications de Legrip, Stoppe-la-Mèche et Frise-à-Plat s'en emparèrent. Ils l'embarquèrent dans la chaloupe...

Puis, sur le sloop, qui, comme emporté par la tempête, disparut dans la nuit.

# XXXVIII

## LIONEL

Transportons-nous à l'île de Wight, chez lord Gower.

Nous le savons déjà, c'est une magnifique résidence, en vue de l'Océan, au milieu d'un de ces parcs qui sont une des beautés de l'Angleterre.

De la tour du vieux castel, bâti au temps de la reine Elisabeth, on domine la baie de Spithead, si sûre que les marins anglais l'ont surnommée la *Chambre* à coucher du roi, si vaste qu'elle pourrait contenir mille vaisseaux ; et, tout à l'horizon, sur le littoral britannique, Portsmouth avec sa ceinture de fortifications, avec sa forêt de mâtures.

Les autres points de vue ne sont pas moins remarquables. Ici, des bois et des herbages à travers lesquels serpente la route de Newport, capitale de l'île ; là, les délicieux vallons qui descendent jusqu'à la grève.

Rien de pittoresque, rien de sauvage comme ces hautes falaises, comme ces grottes profondes, qui trop souvent ont servi de refuge aux smugglers, aux contrebandiers.

Wight est le jardin du Royaume-Uni. Son doux climat, son air salubre, ses gracieux sites intérieurs en font une station hygiénique, un endroit de plaisance, un coin retrouvé du paradis.

Lord Gower est venu s'y reposer des fatigues diplomatiques. Cette dernière année l'a vieilli de dix ans. On dirait un centenaire. Sa grande taille se voûte ; son auréole de cheveux blancs s'est éclaircie ; sa vénérable figure

paraît moins rigide, et comme voilée par le pressentiment d'une fin prochaine. Il est vêtu de deuil, le deuil de la mère de sir Arthur.

Nous le retrouvons dans son cabinet de travail. Ameublement sévère. Sur la tenture en cuir de Cordoue, quelques portraits. Les sièges sont en ébène, comme aussi le bureau, devant lequel un jeune secrétaire est assis. Écoutons ce que lui dicte le vieillard :

« Je remercie Votre Majesté du consentement donné par elle aux arrangements de famille qui seront la consolation de mes derniers jours.

« Grâce à votre bonté magnanime, l'ancienne pairie des Gower ne s'éteindra pas, puisque vous daignez la transmettre à mon petit-neveu, sir Arthur, épousant sa cousine Edith, mon arrière petite-fille. »

A ces dernières lignes, la plume du secrétaire tremble visiblement. Un peu plus, elle s'arrêterait :

– Avez-vous écrit, Lionel ?

Oui, milord...

– Je reprends :

« J'ai l'insigne honneur de prévenir Votre Majesté que ce mariage, retardé par la mort de lady Gower, nous allons enfin le conclure. »

En ce moment, le vieux lord remarqua que, depuis quelques secondes, son secrétaire, tout frissonnant, ne suivait plus la dictée :

– Qu'avez-vous, mon enfant ? l'interrogea-t-il avec indulgence.

– Rien ! milord. j'écoute, fit en se maîtrisant Lionel.

« Cet hymen, qui réunira les deux branches de ma maison, fera, je l'espère, le bonheur de mes héritiers. Merci pour eux et pour moi, Sire, car vous aurez puissamment contribué à ce bonheur par votre gracieuse approbation.

« Mais une autre faveur, presque aussi grande, l'accompagnait : un brevet de colonel dans les dragons de votre garde. Soyez bénie, Majesté, car vous avez daigné comprendre ce que l'orgueil de l'ex-commandant du *John Bull* aurait eu à souffrir, s'il fût resté dans la marine, après un revers dont la revanche n'était plus possible. Merci encore, Sire, d'avoir évité cette ombre au nom sans tache de votre féal sujet. »

– C'est tout, dit lord Gower à Lionel. Le salut traditionnel des pairs d'Angleterre à leur roi. et cédez-moi votre place que je signe.

Le jeune secrétaire se leva, très-pâle.

C'était un adolescent de dix-huit ans à peine, presque aussi beau que ce type d'Adonis immortalisé par le pinceau de notre Prudhon, le Corrège français. Mais rien d'efféminé dans ce pur visage à la moustache naissante, aux grands yeux d'un bleu sombre. Lionel était d'une taille moyenne et bien prise, et tous ses mouvements témoignaient d'une nerveuse souplesse, en même temps que d'une distinction native. Son costume alliait le bon goût à la simplicité.

Il demeurait debout, immobile, essayant de dissimuler, sous ses longs cils, les larmes qui troublaient son franc regard.

Lord Gower, qui venait de signer sa missive à George III, s'était retourné vers le jeune homme et l'observait en silence :

– Lionel ! Lionel ! dit-il tout à coup, me contraindrez-vous donc à me séparer de vous ?

Le rêveur tressaillit, comme réveillé en sursaut.

– Ah ! milord ! s'écria-t-il, comment ai-je pu démériter de vos bonnes grâces ? Moi qui vous dois tout ! moi qui verserais avec joie pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang !...

– Oui... oui, je sais que vous êtes un digne jeune homme, une âme d'élite. et que vous m'affligez sans doute involontairement. Asseyez-vous là, mon ami. Causons cœur à cœur.

Le bel adolescent, tout bouleversé par ce début, s'affaissa sur l'escabeau désigné, en face du fauteuil où venait de s'asseoir lord Gower. : .

– Il est bon, commença celui-ci, que je rappelle comment je vous ai connu... et aimé, mon cher enfant. J'étais l'intime de lord Fitz-Gerald, votre aïeul. Quand sir Edward, son fils, s'engagea par un dévouement aveugle et, je crois, par un patriotisme mal compris, dans la dernière insurrection de l'Irlande contre l'Angleterre, je voulus en vain le retenir. En vain, j'invoquai notre amitié, son amour pour votre mère, qu'il adorait. Cette fatale révolte fut bientôt domptée, malgré les prodiges de valeur de votre père. Je tentai l'impossible pour le sauver. Il ne le voulut pas. « Son devoir, disait-il, était de partager le sort des vaincus ! » Ses blessures, cependant, lui épargnèrent l'échafaud. Il mourut dans la prison de Dublin.

– Ah ! milord !...

Ecoutez-moi jusqu'au bout. Le trépas tragique de votre père tua votre mère par contre-coup. Leurs biens avaient été confisqués. La proscription dispersa, ruina tous vos proches. Je recueillis l'orphelin, je l'élevai comme un fils adoptif...

– Il vous aime ! milord, il vous respecte autant que.

– Ne m'interrompez pas. Un pareil entretien me fatiguerait en se prolongeant. J'arrive à la conjecture qui nécessitait ce douloureux préambule. Lionel, depuis votre première enfance, vous avez vécu avec Edith, comme le frère auprès de la sœur. Mais dernièrement, j'ai cru remarquer qu'un sentiment plus vif.

Cette fois, le jeune Fitz-Gerald ne laissa pas achever son bienfaiteur ; il se jeta à ses genoux, il couvrit sa main de baisers où se mêlaient des pleurs.

Le vieillard, à cet aveu amer, secoua la tête. Puis, forçant Lionel à se relever :

– Mon ami, lui dit-il avec émotion, le moment du sacrifice est venu. Votre secrète espérance, je vous supplie d'y renoncer.

Une pâleur mortelle envahit les traits de l'adolescent. Ils se contractèrent, et comme si son cœur éclatait :

– Non !... s'écria-t-il, n'exigez pas cela !.... Je l'aime trop !... je l'adore !...

L'octogénaire eut le courage d'insister :

– Lionel ! mon enfant ! Calme-toi ! De la raison ! Les termes de cette lettre que nous venons d'écrire doivent être présents à ta mémoire... Ce mariage réalise le rêve de toute ma vie... Il empêche ma race de s'éteindre... Rappelle-toi qu'il fut le vœu suprême de la mère de sir Arthur... Elle fut la tienne aussi cette sainte femme qui t'aimait tant ! Elle t'impose en même temps que moi, sa volonté.

Le jeune homme était devenu grave et sombre, en écoutant cet appel à sa reconnaissance, à sa résignation. Un combat se livrait en lui. Croyant avoir vaincu :

– Mon espoir est mort ! répondit-il, mais non pas mon amour.

Déjà lord Gower s'était raffermi dans sa détermination :

– Je savais bien, reprit-il, que vous aviez le cœur des Fitz-Gerald. Mais l'épreuve est plus prochaine que vous ne le supposez... Un pressentiment

de mort me presse... J'avais tout préparé secrètement pour que cet hymen ait lieu, dès que j'aurais reçu l'autorisation royale.

– Quoi ! celle à laquelle vous venez de répondre, monseigneur ?...

– Oui, Lionel... C'est demain qu'ils seront unis... Si vous ne vous sentez pas la force d'assister à la cérémonie, je vous en dispense.

Il répliqua héroïquement :

– Non, milord. Ce ne sera pas en vain que vous m'aurez rappelé votre devise : « Le devoir avant tout ! » Je serai là..., dussé-je en mourir : c'est mon devoir !...

– Je vous en affranchis, conclut avec bonté le vieillard. Demandez-moi un congé de quelques jours, il est accordé d'avance... Partez aujourd'hui... Quittez l'île... Cherchez à vous distraire, mon enfant.

Lionel s'inclina respectueux, mais résolu. Il s'éloignait :

– Ah ! avant de sortir, lui dit lord Gower, scellez de mes armes ma lettre à Sa Majesté... Vous la remettrez au courrier qui part ce soir de Newport pour Londres.

Le pauvre secrétaire obéit. Domptant toute faiblesse, il allait emporter le message qui consacrait, pour ainsi dire, la ruine de ses rêves de bonheur.

– Fitz-Gerald, lui dit alors son protecteur attendri, votre père et moi, nous sommes contents de vous.

Il avait désigné l'un des portraits :

– Je le prends à témoin, conclut Lionel, de mon dévouement pour vous. et pour elle ! Adieu, milord.

– Non pas. au revoir !

Et l'octogénaire, qui se levait en lui posant une main sur l'épaule, l'embrassa au front.

Après le départ du fils, il regarda l'image du père avec une expression de regret. presque de remords.

# XXXIX

## EDITH

Elle a seize ans. L'âge qui correspond, pour les jeunes filles, à l'époque d'éclosion des fleurs printanières.

Et vraiment, par je ne sais quelle mystérieuse affinité, à sa première vue, l'idée vous vient d'un vivant bouton de rose qui s'entr'ouvre.

Rose blanche, au calice nuancé comme de reflets d'aurore ; c'est sa peau satinée, c'est son teint transparent, c'est la nacre de ses petites dents, faisant luire leur éclat de perles dans le frais écrin de ses lèvres souriantes.

Ses traits, réguliers et délicats, pourraient servir de modèle au statuaire qui voudrait personnifier la Candeur, cette perfection de la pureté d'âme. Et pourtant, quelque chose tranche délicieusement sur ce visage virginal, que de soyeux bandeaux d'or pâle encadrent comme des ailes de chérubin ! Il semblerait peut-être trop idéal, si, améthystes animées, deux grands yeux gais et questionneurs n'y créaient une opposition charmante et piquante à la fois.

– Un ange mutin !

Elle est svelte, mignonne et gracieuse ; elle mériterait, ainsi que son homonyme, la poétique fiancée d'Harold, le surnom d'Edith au col de Cygne.

Est-il besoin de le dire ?... elle attendait Lionel.

Elle l'attendait dans le jardin d'hiver du château : une merveilleuse cage de verre, presque grande et haute comme l'église de Saint-Thomas Becket,

à Newport.

Là sont chaudement emprisonnés les plus beaux, les plus étranges spécimens de la flore des Indes Orientales. Arbustes dépassant la taille de nos arbres moyens d'Europe ; orchidées géantes, s'accrochant en griffes de tigres, s'épanouissant pareilles à d'énormes papillons ou à d'étincelants colibris ; cactus monstrueux, hérissés en porc-épic ou rampant comme des boas constrictors.

Lord Gower a été gouverneur de l'Hindoustan ; il en a rapporté toute cette végétation si exubérante, si variée de formes et de couleurs.

Miss Edith était assise au bord jaspé d'un jet d'eau en gerbes, autour duquel on avait réuni le féerique bosquet des plus séduisantes plantes du jardin. Des bambous indiens projetaient jusqu'au cintre leurs fûts frêles, d'où retombait un déluge de léger feuillage. Un pandanus de Java dardait dessous son faisceau de flèches barbelées. Des palmiers recourbaient plus haut leurs éventails épanouis, où deux ravenalas mêlaient leurs écrans chinois, Entre eux, un bananier allongeait ses feuilles horizontales, assez grandes chacune pour couvrir. Paul et Virginie !

A ce massif s'enlaçaient les vanilliers aux gousses exhalant leur odeur pénétrante, les bauginias aux grappes de corail, les quisqualus aux fleurs brillantes, qui pendaient comme des parures de pierreries ; l'hibiscus de la Chine, dont les larges corolles de pourpre s'ouvrent et meurent en quelques heures. L'une d'elles était tombée, sans qu'Edith s'en aperçut, sur son épaule, ornement éclatant ajouté par le hasard à la simplicité de son costume blanc comme neige.

Tout à coup, la jeune fille tressaillit. Lionel arrivait.

– Eh bien, ami ? l'interrogea-t-elle vivement.

Puis, l'observant mieux :

– Seigneur Dieu ! que vous êtes pâle. Une mauvaise nouvelle, sans doute ?

– Hélas ! chère Edith ! murmura Lionel.

– Vous n'avez pu faire changer les projets de mon aïeul ?... Ou vous n'avez pas osé l'entretenir des nôtres ?...

– C'est lui qui les avait devinés ! C'est lui qui m'a arraché la confession de ma tendresse pour vous. de mes folles espérances !



– Folles ! se récria-t-elle.

– Oui, Edith bien-aimée. Car c'est une douloureuse folie d'aspirer au ciel, quand le devoir vous enchaîne inexorablement à la terre.

Et, comme les yeux de la jeune fille sollicitaient une explication, il lui raconta toute la scène qui venait d'avoir lieu dans le cabinet de travail.

: – Ah !... tout est donc fini !..... murmura d'un ton navré la pauvre Edith.

Mais son découragement dura une minute à peine. Elle releva la tête, et ses beaux yeux confiants étincelèrent.

– Eh bien, non ! protesta-t-elle, je ne crois pas à cela. Tout n'est pas perdu. Nous n'avons jamais fait de mal à personne, et Dieu est bon et juste. Il ne voudra pas que nous soyons malheureux toute notre vie. Il interviendra pour changer la volonté de mon grand-père, qui, lui aussi, est juste et bon.

– Ignorez-vous, Edith, que le temps même va nous manquer pour ce miracle ? Ne vous ai-je pas dit que sir Arthur doit vous épouser demain ?

– Demain !

Elle frémit, et demeura muette un instant. Mais se remettant aussitôt :

– L'anneau nuptial s'approchât-il de mon doigt, j'espérerais encore ! fit-elle avec une étonnante conviction. La mort de ma mère, en me donnant le jour, celle de mon père, sautant avec son vaisseau à Aboukir avant ma naissance ; voilà, certes, tout le poids d'adversités que peut supporter une frêle et innocente créature comme moi. Oui, je crois trop à la divine Providence pour craindre qu'elle m'accable maintenant, si je reste digne d'elle ! J'ai eu ma part d'épreuves en entrant dans la vie. Espérons, Lionel ! Ayons confiance !

Telle était la sympathique originalité de cette nature d'élite, telle était la signification du regard presque hardi de cette candide fillette : elle méritait si peu le malheur qu'elle n'y croyait pas !

Sa foi naïve gagna Fitz-Gerald. Ne touchait-il pas encore, comme Edith, à l'âge fortuné « où le rire est près des pleurs », l'espoir voisin de la déception ? N'entrait-il pas dans celui où toute affirmation de la femme aimée devient parole d'Evangile ?

– Vous qui êtes si éloquente, hasarda-t-il, si vous parliez à milord ?... Si vous le suppliez pour nous ?

– J’ai déjà essayé, répliqua-t-elle, et même à plusieurs reprises. Mais il ne veut pas m’entendre ; il me coupe toujours la parole en me disant : « Arthur et toi, vous êtes les deux derniers des Gower. Ce mariage sera la joie de ma vieillesse ! » Pauvre grand’père ! il est si triste en parlant ainsi ?... Je pense alors à la fatalité s’acharnant contre les siens. Les larmes me viennent aux yeux, les paroles me manquent pour plaider notre cause. en l’attristant davantage encore !

Edith en arrivait à la même conclusion que Lionel. Ils se le dirent du regard, et restèrent silencieux, accablés, les deux pauvres enfants qu’ils étaient !

– Que faire ?..... murmura-t-elle.

– Si vous disiez tout à sir Arthur ? proposa-t-il. Le sacrifice auquel nous nous sommes résolus, notre amour. et votre certitude de ne l’aimer jamais ?

– Cette dernière audace, fit-elle, j’en ai eu le courage.

– Eh bien !... qu’a-t-il répondu ?

– Il a pris la chose en plaisanterie, affirmant que toutes les jeunes filles ont de ces puérilités-là... mais que cela se passe après le mariage. Et ce fut tout...., Ce froid railleur m’avait glacée...

– Eh bien ! s’écria Lionel, je lui parlerai, moi !

– Vous ?

– Oui, pas plus tard que tout à l’heure, quand il traversera ce jardin pour aller rendre sa visite habituelle à votre aïeul. Je ferai appel à sa générosité.au souvenir de sa mère, qui nous aimait tant !

– D’ailleurs, appuya l’ingénue, il ne doit pas tenir à moi. Une trop grande différence d’âge nous sépare... Est-ce que nous avons jamais ri ou pleuré ensemble des mêmes émotions ?... Ou bien cueilli les fleurettes des bois, comme cet automne encore avec vous, Lionel ?

La voix de la jeune fille s’était voilée ; il eut comme un sanglot dans la gorge en s’écriant :

– Oh ! plutôt mourir que de ne pas continuer ainsi la vie, côte à côte, et votre main dans la mienne.

– Non ! vivez ! et suivez votre inspiration ! l’interrompit cette espérance incarnée qui s’appelait Edith. Adressez-vous à l’orgueil de sir Arthur, et vous réussirez. Dieu interviendra, vous dis-je ! Mais voici l’heure où l’on

voit arriver mon grand-cousin. Je vous laisse le champ libre. je me sauve !...

Elle fit quelques pas dans l'allée qui communiquait à l'intérieur du château ; il la contemplait, immobile et charmé. Tout à coup, elle se retourna ; elle revint jusqu'à lui :

– Courage ! Je vous aime ! dit-elle en lui tendant ses deux mains.

Lionel ne songea même pas, tant son amour était pur, à les couvrir de baisers. il les appuya contre son cœur palpitant.

Edith demeura quelques instants ainsi, formant avec l'élue de son âme un groupe adorable. Puis, effarouchée par un bruit de pas, elle s'enfuit avec la légèreté d'une gazelle.

C'était bien sir Arthur qui venait d'entrer dans la serre.

Il habitait, à l'autre extrémité du parc, un pavillon isolé. Pourquoi ce logis tout à fait indépendant ? Un sourire du valet de chambre de l'émule de Lovelace eût suffi pour répondre à cette question.

Chaque après-midi, le neveu venait saluer son grand-oncle. Il passait ordinairement par le jardin d'hiver, qui lui abrégait le trajet. Le temps, d'ailleurs, était brumeux ; les allées se ressentaient de la pluie des jours précédents. Une tempête avait ravagé la côte. On entendait encore la mer gronder.

Mais qu'importait à sir Arthur !... Il touchait au triomphe. Jamais son visage n'avait été plus superbe, jamais son sourire plus hautain, jamais son regard plus dominateur.

Quand il fut près du jet d'eau, Lionel, demeuré sous le bosquet, s'avança de deux pas qui les mirent face à face.

L'un salua gravement, l'autre répondit par un signe de tête, et, désignant l'allée de dégagement :

– N'est-ce pas Edith qui s'est enfuie à mon approche ? questionna-t-il d'un ton moqueur.

Fitz-Gerald l'arrêta par un geste à la fois digne et poli :

– Sir Arthur, lui dit-il, miss Edith s'est éloignée pour me laisser plus libre de vous soumettre une explication loyale. Daignez m'entendre. C'est une question de vie ou de mort qu'il vous appartient de résoudre.

– Inutile de vous mettre en frais d'éloquence, interrompit froidement son rival, je sais d'avance tout ce que vous me raconteriez.

Et comme l'adolescent, surpris de cette prétention, le regardait, il poursuivit :

– C'est le roman banal des orphelins sans fortune, élevés avec de riches héritières. une spéculation !

Stupéfait, indigné, Lionel répliqua :

– Sir Arthur, nous sommes pauvres l'un et l'autre. Mais c'est le dévouement héroïque de mon père qui causa ma ruine. et, s'il faut en croire le bruit public, la vôtre ne serait pas de celles dont on a le droit de s'enorgueillir.

– Qu'est-ce à dire, monsieur ! s'écria l'altier gentilhomme, perdant son sang-froid, haletant à cette verte et juste leçon tout à fait imprévue.

– Cela veut dire, conclut Fitz-Gerald, que si l'on cherchait lequel de nous deux agit avec le plus com. plet désintéressement. le résultat ne serait pas en votre faveur.

Ce n'était plus l'enfant que nous avons vu tout à l'heure aux pieds d'Edith. Malgré ses traits juvéniles, on lisait maintenant sur son visage la noblesse et la fierté de cette grande race franco-irlandaise, à laquelle il appartenait. C'était un lion, c'était un homme..

– Vous vous oubliez, je crois ! lui dit Arthur, redoublant de dédain. Faites-moi place !...

Lionel ne bougea pas. Mais se contenant, se calmant :

– Au contraire, reprit-il, je me souviens des bontés de votre mère. et si j'insiste, c'est au nom de miss Edith, qui vous parle aussi par ma voix. Ecoutez jusqu'au bout.

– Où voulez-vous en venir ?

– A ceci. Renoncez généreusement à sa main, faites en sorte que je devienne son mari. et, je le jure sur son honneur et le mien, sa dot, nous vous l'abandonnons, à vous qui restez le seul des Gower !... Il faut une puissante fortune pour représenter dignement une race si haute. L'héritage de lord William, quand il nous écherra, nous vous le transférerons aussi tout entier !... Ce que je veux d'Edith, c'est elle-même, et rien qu'elle.

Cette naïve et chevaleresque proposition ne trouva pas grâce aux yeux de sir Arthur.

– Vous permettrez, dit-il ironiquement, que j’en réfère à l’aïeul de miss Edith, à votre bienfaiteur.

Lionel cette fois, baissa le front.

– Je l’avais prié, continua son impitoyable rival, de vous avertir que vous aviez fait un rêve insensé, jeune homme. et qu’en certains jours, les fous deviennent tout au moins gênants, sinon dangereux.

– Ah ! c’est donc vous qui.

– Oui, moi. qui serai le maître ici demain. Ne me contraignez pas à vous rappeler alors que votre devoir se résumera dans ces deux mots : oublier ou partir.

– Me chasser ! m’humilier ainsi ! s’écria Fitz-Gerald, avec des larmes de colère ; ah ! c’est méchant ! c’est lâche !

Et sur ce dernier mot, se redressant en face de sir Arthur, il le provoquait, il le bravait du regard.

Celui-ci, bien que toujours imperturbable, avait eu comme un mouvement vers la garde de son épée. Mais, avec un sourire et haussant l’épaule :

– Vous n’êtes pas assez mûr pour un châtiment, concluait-il d’une voix tranchante. Revenez plus tard. nous verrons !

– Et, plein d’arrogance, il poursuivit son chemin.

## XL

# DOUBLE CONTREBANDE

Accablé, désespéré tout d'abord, Fitz-Gerald rentra cependant au château.

Il voulait rester, lutter, ou du moins souffrir jusqu'au bout.

Les encouragements de la bien-aimée lui étaient revenus à la mémoire. Peut-être aurait-elle l'audace du refus suprême ! Peut-être lui serait-il donné d'attendrir lord Gower ? Au demeurant, il aimait Lionel, il connaissait Arthur, il ne pouvait vouloir que le bonheur d'Edith !

Il fallait avant tout la revoir, lui apprendre ce dernier échec, en appeler à ce génie de l'espérance qui était en elle.

Mais elle ne s'appartenait déjà plus. Quelques parentes, arrivées de la veille, l'entouraient d'un cercle infranchissable. De nombreux hôtes étaient attendus le soir même. On apprêtait les appartements, le grand salon d'apparat.

Les domestiques, tout affairés, échangeaient en se croisant des propos significatifs :

– Milord avait tout préparé en sourdine, disait l'intendant ; ce mariage éclatera dans l'île comme un feu d'artifice. Demain matin, signature du contrat. Puis le festin. et, pendant tout le jour, des réjouissances publiques. A minuit, la bénédiction nuptiale. Aussitôt après, départ des jeunes mariés pour un tour de continent. C'est le grand genre à la mode !

– Et nous ferons cette nuit nos adieux à la petite maison du parc !..... dit en clignant de l’œil le valet de chambre de sir Arthur.

– Chut ! fit le majordome, il ne faut plus parler de ces choses-là.

Puis, tout bas :

– Le fait est que notre futur seigneur et maître était un fier conquérant.

– Ce sont ceux-là qui deviennent les meilleurs maris ! conclut l’intendant.

Lionel, qui rôdait à l’aventure, entendait tout cela. Nous laissons à penser son irritation, ses angoisses. Il redoubla d’efforts pour se rapprocher d’Edith. Mais un nouvel obstacle allait se dresser entre elle et lui : la corbeille de mariage.

Elle venait d’apparaître, précédée par Thompson et Cie, le principal marchand de Newport, un spé

cialiste pour les trousseaux de noces à la française.

Comme afin de mieux attester l’origine de celui-là, c’était par des matelots français que les caisses venaient d’être apportées jusque sous le péristyle du château.

Thompson, avec le concours de deux caméristes, s’était réservé l’honneur de débiller, et d’étaler sur les sièges d’un salon-boudoir, toutes les merveilles qu’elles renfermaient.

La mariée restait indifférente ; mais parmi les misses et les ladies, formant autour d’elle une espèce d’état-major, les admirations n’en finissaient plus. On était allé chercher lord Gower, sir Arthur.

– J’appréhendais un manque de parole, dit celui-ci.

– Jamais ! répliqua le marchand, jamais de retard avec la maison Thompson et C<sup>e</sup> ! Nous avons en France des correspondants d’une scrupuleuse exactitude. Notamment l’armateur dieppois, par qui nous fûmes recommandés à Votre Honneur. Un nommé Legrip.

Sir Arthur l’impassible ne put se défendre d’un certain trouble. Mais personne ne le remarqua, l’attention générale ayant été distraite par la maladresse de l’un des matelots, trébuchant sous l’étui d’une harpe dont il était porteur.

Ce pauvre garçon semblait, du reste, avoir éprouvé quelque récente avarie, car un large bandeau lui couvrait à moitié la figure et l’aveuglait

d'un œil. ce qui ne l'empêchait pas de tout observer de l'autre.

Sans ce masque, les deux futurs époux se seraient peut-être rappelé : celui-ci, l'avoir entrevu à Varangeville ; celle-là, en avoir reçu l'année précédente un message du prisonnier.

Lord Gower, cependant, prenait la parole :

– Un retard, dit-il, pouvait être excusable à cause de la tempête qui, depuis trois jours, rend la navigation de la Manche presque impossible.

– Aussi, crut devoir expliquer Thompson, aussi notre sloop n'a-t-il pu entrer à Portsmouth ni même dans la baie de Spithead... On le verrait d'ici, louvoyant au large de cette crique.

– Aôh ! fit l'ex-commandant du John Bull, ce doit être un navire solide à la mer. Comment se nomme-t-il ?

– Le *Passe-Partout*, je crois...

– Nous devons des remerciements au capitaine, dit en français lord Gower. Est-il ici, cet habile marin ?

Cette fois encore, Thompson allait répondre ; mais, s'autorisant de ce que la question s'adressait surtout aux matelots, l'homme au bandeau se permit d'intervenir :

– Faites excuse, dit-il, notre capitaine a jugé que, par ce gros temps, foidrait mieux rester à bord.

Le lecteur a reconnu Frise-à-Plat. Si c'eût été Stoppe-la-Mèche, il eût dit : *faillirait*.

– Vous lui transmettez nos compliments, conclut le châtelain. Merci, mes amis. Je vais donner des ordres pour que vous ne vous rembarquiez pas l'estomac ni la bourse vides.

Et, d'un geste, appelant le majordome, il lui parla bas.

Les Français, ainsi congédiés, redescendirent. Celui qui paraissait leur chef n'était pas monté. Il se promenait dans le parc, malgré la pluie. qui justifiait le caban dont il s'enveloppait, invisible comme un domino de bal.

Frise-à-Plat étant venu l'inviter à prendre part à la collation servie à l'office, il refusa en ces termes :

– Non. je m'en retourne en avant, par la petite porte que nous avons remarquée, entr'ouverte, aux abords du pavillon. Tu me retrouveras dans



ces parages. Ah ! puisque Thompson parle un peu français, cause avec Thompson.

– Entendu ! répondit Frise-à-Plat.

Au salon-boudoir, les dames venaient de décréter que miss Edith essaierait sa parure nuptiale, y compris la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger.

Ce fut le signal du départ pour tous les messieurs, y compris le marchand.

– Thompson, dit en le quittant lord Gower, puisque les canots du sloop ont atterri en dehors de toute douane, les droits ne sont donc pas acquittés ?

– Ils le seront, milord ! répondit-il, mais avec une rougeur suffisante pour nous convaincre que, sous plus d'un rapport, il était le digne correspondant de Legrip.

Fitz-Gerald avait suivi, avait deviné ces diverses scènes. Il n'avait pu que de loin entrevoir Edith. Sur ses traits expressifs, il avait cru lire le découragement, une mortelle inquiétude.

Le jour déjà baissait. De nouveaux arrivés conversaient çà et là, entre autres un Écossais mélancolique et son intime ami, lequel n'était autre que notre diplomate goinfre de l'Hôtel de la Victoire :

– Autant de noces, autant d'indigestions ! disait-il ; voilà pourquoi je les appréhende...

1

– Moâ, répliqua funèbrement son compagnon, je leur porte malheur.

– Bah !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : sur quatorze mariages de qualité, auxquels on me convia, cinq ratèrent avant la cérémonie. Huit furent rompus postérieurement, à la suite de catastrophes. Un, le plus fatal, n'eut pas même de lendemain.

– Comment cela, laird de Dumbicky ?

– Un audacieux rival enlevait l'épousée.

– Aôh !... *facetious* !

– C'était ma femme !

Tout autre que Lionel eût ri. Ce mot : enlèvement, l'eût frappé. Notre pauvre et chaste amoureux n'y songea pas. Cependant, cette pensée lui vint

à l'esprit : Il y a des liens conjugaux qui se dénouent, même au pied de l'autel !

Un peu plus tard, ayant voulu remonter chez lui par un couloir longeant le cabinet de travail de lord Gower, il entendit, sans l'avoir cherché, cet entretien de l'oncle et du neveu :

– Arthur ! disait le vieillard, si j'allais sacrifier ma douce Edith à mon orgueil !... si elle devait être malheureuse en étant votre femme ?... Ah ! promettez-moi de tout faire pour nous éviter une pareille douleur !

– Je vous le jure, milord.

– Appelez-moi votre père. Tous mes descendants directs m'ont précédé dans la tombe, fauchés en leur printemps par une implacable fatalité. tous sauf cette adorable enfant !... Jurez-moi de l'abriter sur votre cœur contre le mauvais destin de ma race !

– Elle sera mon unique amour. à jamais !

– Arthur. ces mêmes paroles, vous les aviez dites à cette pauvre fille, aimée par vous en France.et vous l'avez oubliée !

– Quelle comparaison, se récria le séducteur, entre ma cousine et.

– D'ailleurs, l'interrompit lord Gower, vous aviez respecté cette infortunée. Oui, notre conscience à tous deux est en repos sur ce triste sujet. Vous me l'affirmez ?... Vous me répondez du passé ? Vous me garantissez l'avenir ?

– En doutez-vous, milord ? protesta notre lovelace avec un peu d'impatience, mais pas une ombre de remords.

– Ah ! fit le noble vieillard, j'avais si grand'peur que vous ne m'ayez abusé. menti ! Vous ne l'ignorez pas, je suis sans pitié pour ceux qui me trompent. Mon honneur, engagé vis-à-vis du père, me commandait de vous abandonner à sa vengeance. Mais non ! Un an s'est écoulé sans qu'il n'arrive de nouvelles plaintes contre vous, Arthur. C'est que vous m'aviez dit la vérité. C'est que tout est fini, bien fini !... Pardonnez-moi mes anciens soupçons, ce dernier scrupule. et soyez béni. Soyez heureux, mon j fils !

Il lui tendit les bras. Cette étreinte, ces paroles émues n'étaient-elles pas la consécration du triomphe l'Arthur, l'effondrement du suprême espoir de Lionel ?

Le malheureux enfant s'enfuit du château, gagna la forêt, comme en proie à l'âpre besoin de s'isoler des hommes.

Le cœur brisé, la tête en feu, le visage ruisselant de larmes, il s'en allait à l'aventure, racontant son amour et sa douleur aux nuages qui couraient dans le ciel noir, aux arbres secoués par le vent.

Un carrefour de sinistre renommée se rencontra sur son chemin. Ça et là, parmi les broussailles, des rochers, des pierres druidiques, un dolmen où jadis avait coulé le sang des sacrifices, où plus tard, disait-on, Satan venait la nuit peser et marchander les âmes.

Ce lieu se nommait : le Comptoir du diable.

Fitz-Gerald connaissait la légende. Affolé de désespoir, il s'écria :

– Je me vendrais au démon, s'il pouvait me rendre Edith !

– Peut-être ! lui répondit une voix.

Lionel, du moins, avait cru l'entendre. Il regarda, chercha dans la nuit. Mais il n'aperçut aux alentours qu'un des matelots français, l'homme au caban.

Il paraissait se diriger vers le pavillon du parc, où retentissait pour la troisième fois l'appel d'un sifflet de bord.

# XLI

## ET DE QUINZE !

L'homme au caban, est-il besoin de le dire ? c'était Balidar.

Quant à l'homme au sifflet, on a reconnu Frise-à-Plat, toujours affublé de son bandeau.

Ils se rejoignirent sous le balcon extérieur du pavillon, qui projetait, à l'angle du parc, son ombre plus noire que la nuit.

A quelques pas de là, sous bois, trois autres matelots attendaient, immobiles, invisibles.

– Eh bien ? questionna le père de Marguerite.

– Capitaine, répondit le matelot, tout est conforme aux premiers renseignements. Ce pavillon sert de cabine à sir Arthur. Un seul domestique avec lui, son valet de chambre. et pour cause !...

– Quelle cause ?

– J'y arriverai en douceur. Le branle-bas de la noce ne commencera que demain matin. Ce soir, sur ! le coup de dix, extinction des feux. Notre homme ne sera pas en retard, car je lui présume un rendez-vous galant... comme qui dirait un petit souper. Histoire de faire ses adieux à la vie de garçon. Comprenez-vous ?

– Oui... Seul ?

– A deusse !

– Ici ?

– Ici même.

Jean-Louis avait désigné le soubassement auquel s'adossait Balidar.

Celui-ci, l'élevant dans ses bras :

– J'en arrive ! dit-il, monte à ton tour. Il y a dans l'antichambre un grand placard tout rempli de vêtements et de manteaux... Tu t'y cacheras... En cas de surprise, un coup de sifflet. Les camarades que je laisse ici te viendront en aide.

– Entendu ! répondit Frise-à-Plat qui prenait pied sur le balcon, me voici de quart... Mais vous, capitaine ?

– Je vais assurer notre rembarquement, daigna-t-il s'expliquer... Va !... La fenêtre est entr'ouverte... Nous serons de retour avant l'heure.

Le matelot disparut à l'intérieur du pavillon. Balidar, après avoir renouvelé la consigne des autres, redescendit vers la grève.

Il en explorait le plus court chemin lorsque, prenant pitié de Lionel, il lui avait répondu comme de la part du diable.

Nous l'avons dit, l'aspect de cette crique (Black-bay, la baie noire) est des plus accidentés. Malgré les ténèbres, une vague lueur se dégageant des flots permettait d'entrevoir çà et là des écroulements, des saillies, des récifs comparables à des fantômes, et, dans les profondeurs de la falaise blanchâtre, une clarté rouge.

Balidar devina cette fameuse grotte qu'on nomme encore aujourd'hui la Taverne des Ravageurs.

Jadis, elle avait servi de refuge aux pirates ; on y rencontrait alors cette bohème qui vit des épaves de la mer : *parquilleux*, *picoteux*, naufrageurs, smugglers, ' contrebandiers, tous gens de sac et parfois de corde.

Un cabaretier failli de Newport avait transporté dans cette caverne tout ce qui lui restait de tables et de bancs boiteux, de brocs et de gobelets ébréchés, de fonds de tonneaux et de bouteilles.

Il y avait, cette nuit-là, nombreuse compagnie, en guenilles de matelots, avec les grandes bottes et le chapeau goudronné. En dessous, allures de bêtes fauves et vilaines trognes.

A l'entrée, devant une sorte de billot sur lequel on voyait une pinte de gin, un tout autre homme, un marin français était assis.

Il était grand, maigre, efflanqué, nerveux. Un nez, des jambes et des bras qui n'en finissaient plus. Trait caractéristique : la chique sous une joue, sur

l'autre, une magnifique estafilade.

Les buveurs anglais le regardaient en-dessous avec des grimaces de mauvais augure. Une sorte de bandit athlétique se leva, défié par ses acolytes, et comme leur proposant un pari qui fut tenu.

Alors, le colosse s'avança vers l'étranger, lui prit sa pinte et s'en attribua narquoisement une large rasade.

Déjà le balafré bondissait, superbe de colère.

Mais s'arrêtant, se calmant aussitôt :

– Minute ! se dit-il, et la consigne !

Puis, tout haut, d'un ton de regret et de sourde menace :

– Faillirait pas recommencer !

Encouragé par les applaudissements de la galerie, le provocateur se ressaisit du pot de gin et, l'ayant à peu près vidé, il en jeta les dernières gouttes au nez du Français, avec cet autre outrage :

– Jamais il n'y aura de vrais matelots dans ton pays de perruquiers. French *dog* !

L'insulté n'avait compris que ce dernier mot. Mais c'en était assez pour qu'il oubliât tout le reste. Il se rua, les poings fermés, sur son adversaire.

Celui-ci, prévoyant l'agression, venait de tirer de sa ceinture un coutelas.

– Stoppe-la-Mèche !..... s'écria Grand-Pierre, en arborant son glorieux surnom.

Et, d'un coup de pied, pour ne pas dire de « savate », il fit sauter l'arme des mains de l'insulteur, en lui campant, presque aussitôt, à la bretonne, sa tête en pleine poitrine.

Tout cela dans l'espace d'un éclair.

L'énorme Anglais tomba à la renverse, pantelant ainsi qu'un bœuf assommé.

Un hurrah de fureur remplit la caverne, où déjà les compatriotes du vaincu brandissaient des gaffes, des avirons, des gourdins, les bancs et les brocs même, afin d'en accabler le vainqueur.

Tout à coup Balidar apparut, présentant à la meute hurlante la gueule de deux pistolets.

Il était connu, surtout par sa générosité. Les ravageurs, aussitôt transformés en mendiants, se reculèrent, le saluèrent, en lui tendant

chapeaux et bonnets :

– Le capitaine ! Aôh, c’est le capitaine.

– Voici pour boire au succès de notre entreprise ! répondit-il en leur jetant au hasard une poignée de farthings mêlés de quelques pièces blanches.

Et tous, en se bousculant pour les ramasser :

– Hip !... hip !..... hourrah ! For ever !...

Déjà Balidar entraînait au dehors Stoppe-la-Mèche qui, tout penaud, lui disait, balbutiant :

– Pardon... excuse d’avoir mangé la consigne... Mais ce faubert english de poulaine insultait la France !

– Ne parlons plus de cela... Tu arrivais du sloop ?

– Depuis dix minutes.

– Tout va bien à bord ?

– Oui, capitaine... On appareillait... On a l’œil ouvert.

– Legrip ?

Toujours dans le même état. Un fou ! tantôt hébété, tantôt furieux... Le mal de mer, la tempête et la peur lui ont chaviré la boussole... Il est à fond de cale, les fers aux mains, les fers aux pieds... dans la crainte qu’il ne se *périse*, car on l’entend répéter comme une litanie : « La mort ! la mort ! mais donnez-moi donc la mort ! »

Balidar, impitoyable, se contenta, de hausser l’épaule. Il savait à présent toute la vérité. Cet embarquement, cette traversée terrible avaient, pour ainsi dire, mis Legrip à la question. Les premiers aveux s’étaient échappés involontairement de ses lèvres. Un trait de lumière pour le père de Marguerite. Il avait interrogé ce misérable ; il en avait tout appris. C’était le complice de l’autre, et plus infâme et plus vil encore !

Grand-Pierre, cependant, avait battu le briquet.

– Echangeons-nous les signaux, capitaine ?

– Oui.

Une de ces torches phosphorescentes dont se servaient les contrebandiers, projeta trois fois dans la nuit sa lueur verte.

Au large, sur les flots rougissants, mais invisibles, un feu de même couleur répondit à celui de la grève :

– Vous voyez, dit Stoppe-la-Mèche, que le Passepartout est à son poste.

– Et les canots ?

– Là. dans les récifs.

Les mêmes signaux, mais rougeâtres ceux-là, s'échangèrent.

Quant à des paroles, impossible ! On n'entendait que le fracas des vagues déferlant sur le galet. A peine leur blanche écume se distinguait-elle au plus près des ténèbres. Jamais on n'avait vu sur la côte une plus sombre nuit.

– Tout va bien ! dit Balidar. Remontons. Voici l'heure !

En moins de vingt minutes, ils atteignaient l'angle du parc.

Le pavillon était silencieux, mais éclairé.

Balidar fit entendre le sifflotement convenu.

Une ombre se montra sur le balcon, répondant du geste qu'on pouvait venir.

C'était bien Frise-à Plat. Les deux arrivants le rejoignirent sans bruit.

– Capitaine, dit-il à voix basse, vous aviez joliment bien fait de me laisser en vigie. Le valet de chambre est venu pour allumer le feu, clore les fenêtres, et mettre le couvert. Deux couverts. Voyez plutôt !....

Effectivement, tout était préparé comme pour une dînette – Régence. –

Des mets froids, mais appétissants ; le pâté truffé, des vins de France, y compris la bouteille de champagne dans son seau d'argent ; force pâtisserie, une petite crème, un bouquet. Le convive attendu ne devait pas être du même sexe que l'amphitryon.

On voyait, étalé sur un meuble, son nouvel et brillant uniforme de colonel de dragons, qu'il étreignerait pour la cérémonie du lendemain. Heureux mortel ! Tout lui souriait à la fois, la gloire, l'hymen, la fortune et le plaisir.

– Heureusement, reprit Jean-Louis, que j'étais là pour déboucher l'écoutille ! Nous allons la refermer en apparence, de façon que persiennes et croisée cèdent à la moindre pression du dehors. Là, c'est paré. Et maintenant, Stoppe-la-Mèche, attention à la manœuvre !

Ils passèrent dans l'antichambre, ils se blottirent dans le cabinet aux manteaux.

Le capitaine restait en observation auprès de l'une des fenêtres ayant vue sur le parc...,



Au bout d'un quart-d'heure d'attente, l'allée principale s'éclaira sous la clarté d'une lanterne que portait le valet de chambre. Son maître le suivait.

Les deux matelots furent alors rejoints par leur capitaine, qui referma sur lui la porte de l'armoire.

Celle du pavillon ne tarda pas à s'ouvrir. Un bruit de pas traversa le vestibule, allant se perdre sur le tapis du salon.

Le placard s'entre-bâilla doucement.

– John, disait la voix de sir Arthur au domestique qui, probablement, allumait les bougies ; John, va la chercher.

– C'est l'affaire de cinq minutes, répondit le valet. Et malheureusement pour lui, car ont l'eût peut-être laissé repartir comme il était venu.

Mais, sitôt de retour, il donnerait l'alerte ! Nos deux matelots, bondissant hors du placard, le saisirent au passage et le bâillonnèrent, le garrottèrent avant qu'il ait pu jeter un cri.

Cependant, le bruit de cette courte lutte était parvenu aux oreilles du futur époux d'Edith. Il se retourna, demandant :

– Hein ! qui donc est là ?

Le père de Marguerite apparut sur le seuil en répondant :

– Un vengeur !

– Balidar ! s'écria le coupable épouvanté.

– Silence ! ou je vous tue comme un chien ! déclara le corsaire en braquant sur lui ses deux pistolets.

Arthur voulut néanmoins s'enfuir par la fenêtre, il l'ouvrit.

Les trois autres matelots, également armés, lui barraient le chemin.

En dépit de son orgueil, il s'avoua vaincu :

– Soit ! vous me tenez à merci ! Quelles sont vos conditions ? Que demandez-vous ?

– Justice, répondit Balidar.

Et comme Jean-Louis et Grand-Pierre se montraient à leur tour, ayant dans les mains un autre bâillon, d'autres liens :

– Ce que vous venez de faire au valet, ordonna t-il, faites-le pour le maître !

Le lendemain matin, tout était prêt pour la signature du contrat, y compris le notaire royal.

On n'attendait plus que le futur.

Lord Gower l'envoya quérir par le majordome, qui revint seul et très-ému.

Il avait trouvé le domestique ligaturé comme une momie. Quant à sir Arthur, disparu ! Aucune trace, aucun indice ! Rien qu'un billet à l'adresse de lord Gower.

Le vieillard le décacheta d'une main tremblante. Sous ses yeux passèrent quelques lignes d'une écriture inconnue, mais signées de ce nom : BALIDAR.

Le père de Marguerite dénonçait le crime de sir Arthur. Il en appelait à la parole, à l'honneur de son grand-oncle.

L'octogénaire, après une douloureuse hésitation, brûla ce billet.

Puis, abattu, morne, il se laissa tomber dans un fauteuil.

Edith et Lionel s'agenouillèrent devant lui.

C'était la consolation, c'était l'avenir !

– Et de quinze ! disait, à quelques pas de là, le laird de Dumbicky.

## XLII

# MYSTÈRES ET FEUX-FOLLETS.

Nous avons laissé Marguerite sous la terrible impression de la dernière visite de son père.

Lorsque Balidar se fut enfui, comme repoussé par l'ombre qu'elle évoquait, les deux jeunes filles se retrouvèrent seules auprès du berceau où l'enfant, dont cette scène avait troublé le sommeil, se réveillait avec un cri.

– Oh ! s'écria Marguerite en le pressant sur son cœur, on ne m'en séparera pas... Je le défendrai !... Je le garde !

Ce n'était plus la jeune fille mourante qui parlait ainsi. C'était la femme résolue, c'était la mère.

Antoinette eut la pensée, l'espoir que ce nouveau sentiment lui rendrait peut-être la force de vivre.

– Bien ! fit-elle, et du courage !... Nous sommes deux pour le protéger... pour l'aimer... Mais il ne lui faut pas moins sa nourrice... Elle l'attend... Rends-le lui.

La pauvre mère ne voulait pas. Elle était désolée, elle tremblait.

– Il est en sûreté là-bas, lui dit sa sœur. La Mariotte passe pour être allée le prendre à Rouen... On ne soupçonne, on ne sait rien.

– Mon père sait tout !...

– Il est déjà loin !... il ne reviendra pas de si tôt !...

– Peut-être, dit en frissonnant Marguerite, peut-être revient-il souvent tout près de nous !

Son regard avait désigné le vieux château.

– Bah ! lit Toinette, un débris.

– Où l'on voit courir, la nuit, des lumières.

– Ce sont des feux-follets !

– Où s'entendent des bruits étranges.

– Quelques vagabonds qui dévalisent le bûcher de cet horrible Legrip.

A ce nom, la fille de Balidar chancela, comme de nouveau brisée par le souvenir de sa honte et de son malheur.

Toinette la fit asseoir et, tout en lui reprenant l'enfant avec une douce violence :

– Sois raisonnable ! Allons ! la Mariotte attend, je te le répète. et le petiot aussi !

Enfin elle se résigna.

Quand sa fidèle compagne, emportant le cher trésor, se retourna sur le seuil, Marguerite, à genoux et déjà priant pour son fils, lui envoyait, toute en larmes, un dernier baiser.

Au dehors, la pluie fouettait la mer et le vent soufflait avec rage.

Notre brave Toinette ayant accompli sa mission, revint en hâte auprès de sa sœur.

Ce fut auprès de la croisée qu'elle la retrouva, le front contre la vitre et, d'un regard inquiet, fouillant les ténèbres qui masquaient le château d'Ailly.

– Encore dans les transes ! lui dit Antoinette ; mais pourquoi te fait-il si grand peur, cet ancien logis délabré ?

– Que sais-je ? murmura la malade. Un pressentiment !... des rêves !....

– Eh bien ! nous en aurons le cœur net. et si tu veux être sage, ma pauvre Margot. si tu consens à te reposer, à dormir. je promets de t'apprendre, au réveil, tout ce que j'y aurai vu, tout ce que j'en pense.

– Comment !... tu irais ?...

– J'irai !

Déjà la réaction s'opérait chez Rita. Epuisée, défaillante, elle se laissa remettre au lit et, pour ainsi dire, bercer par son infatigable gardienne, qui, seulement alors, se permit un instant de repos sur la chaise longue.

A l'aube naissante, elle était debout ; elle vaquait aux soins multipliés réclamés par sa ferme.

L'un d'eux l'amena contre la barrière qui séparait la cour normande de l'ancien parc, aujourd'hui tout dévasté, tout à l'abandon.

Toinette se rappela sa promesse. Le manoir, d'ailleurs, l'intriguait aussi. Que signifiaient tous ces mystères ?... Elle s'en doutait bien un peu. Raison de plus pour éclaircir ses soupçons.

Elle fit jouer la clenche, elle passa dans l'autre enclos.

Plus de bosquets, plus de charmilles, plus même d'allées. Déjà l'herbe avait tout envahi. Ça et là, des souches ou des rejetons d'arbres abattus. Tout était coupé. En conséquence, plus de bûcherons. On eût dit un désert, sans la présence de quelques bestiaux admis, moyennant finance, au droit de pâture.

L'alerte fermière traversa rapidement cette sorte d'herbage, les yeux tristement fixés sur ces murailles sans portes ni fenêtres, dépouillées de tous leurs ornements, abattues même en certains endroits, et qui pourtant, l'année précédente, à pareille époque, formaient encore une si charmante demeure. Quelques mois avaient suffi, la bande noire aidant, pour en faire une ruine.

Quand la filleule de Balidar hasarda le pied sur le perron, aux marches disjointes, son cœur se serra. Un peu plus, elle eût pleuré. Que de souvenirs !.... que de jours heureux se représentaient à sa mémoire. alors que Toinon et Margot n'étaient que deux enfants, deux fillettes, entre lesquelles Césaire n'avait pas choisi ; alors que ce prisonnier fatal ne menaçait pas leur avenir ; alors que, toutes les deux, elles pouvaient être heureuses !

Sous le vestibule, Antoinette ne rencontra personne. Aucune trace de récente habitation. Des haches, des cognées, des crampons, des scies, les pioches et les leviers des démolisseurs. Une bande moins inoffensive eût trouvé là des armes. Deux fusils se voyaient dans une encoignure. Dans une autre, les fourneaux, les creusets ayant servi à fondre la plomberie... ou peut-être aussi des balles.

Dans tout le rez-de-chaussée, des piles de bois, des fagots. Mais, entre leurs interstices, l'œil de Toinette reconnut des ballots, des caisses, des tonnelets. Elle en toucha deux ou trois, qui lui semblèrent pleins sans doute

d'eau-de-vie ; un, tout noir, avait dû contenir ou contenait encore de la poudre.

L'escalier conduisant au premier étage n'avait plus de rampe. Des cordes pendaient d'une poulie accrochée dans la toiture, ce qui s'expliquait par les quantités de paille et de foin encombrant toutes les pièces... hormis l'ancienne chambre de Balidar, qui restait meublée d'une table, de quelques sièges, et d'un buffet pourvu tant bien que mal de ce qu'il faut pour un couvert. Dans le cabinet de toilette, il y avait deux paniers de vin. Presque pas de bouteilles vides. Sur quelques-unes, on lisait ce mot : Cognac.

Toinette, eu remarquant ce dernier détail, avait souri. Ses soupçons se confirmaient. En somme, rien d'alarmant. Un refuge, et peut-être un magasin de contrebandiers. Rien ne prouvait que Balidar fût leur chef. Sa filleule, cependant, n'en doutait plus. Elle affirma le contraire à Marguerite :

– Rassure-toi ! Je te le disais bien, c'est un bûcher, c'est une grange, où l'on ne saurait plus rencontrer que des rats et des chouettes !

Rita voulut en vain se lever ce jour-là. Tant d'émotions semblaient lui avoir porté le dernier coup. Envahie par une fiévreuse torpeur, elle tressaillait, elle se redressait de temps en temps, effarée, palpitante, et lorsque sa sœur l'interrogeait : « J'ai rêvé !... lui disait-elle, j'ai rêvé que mon père était là !... qu'il m'arrachait mon enfant !... »

Vers le soir, un gamin de Varangeville apporta un bouquet de violettes, les premières de la saison :

– C'est de la part de la Mariotte !..... dit Antoinette à Marguerite ; elle m'annonce, par ce signe entre nous convenu, que rien de fâcheux ni d'inquiétant n'est arrivé.

Il n'en fallut pas davantage pour rendre un peu de calme à la pauvre mère. Et pourtant l'orage bouleversait la terre et le ciel. circonstance aggravante pour ces sortes de maladies nerveuses, où la souffrance est surtout dans l'âme.

D'autres violettes revinrent le lendemain soir, et la nuit fut relativement meilleure. Marguerite se leva dans l'après-midi. L'ouragan s'apaisait. Plus de pluie, mais encore beaucoup de vent. A l'aube suivante, on revit le soleil.

– Je veux aller chez la Mariotte ! déclara Marguerite.

– Y songes-tu ?

– Je ne songe qu'à cela, Toinette ; et, puisque ce serait imprudent de me le rapporter ici.

– Certes !

– Allons le voir là-bas. ce soir, cette nuit. Personne ne le saura.

– Hormis ceux qui pourraient nous rencontrer en chemin.

– Ils croiront à quelque œuvre de charité. On te connaît, bonne Toinette.

– Mais tu es si faible, ma pauvre Rita.

– Rien qu'en l'embrassant, je retrouverai des forces !

Antoinette ne se sentait plus le courage de la résistance. Elle voulut au moins gagner du temps :

– Eh bien !... oui, mais demain. après-demain. Si d'ici-là tu me laisses te bien soigner... si le docteur t'y autorise... Ah ! c'est justement son jour de visite.

On voit qu'il était dans la confidence. Ami du père, et surtout ami de sa fille, le docteur Aubert avait pour l'un comme pour l'autre un dévouement à toute épreuve. C'était un austère et bon vieillard, médecin de l'âme et du corps, et qui tenait un peu du prêtre. On ne discutait pas ses conseils.

Au lieu de se ranger du parti de Toinette, ce qu'elle espérait, il appuya le désir de Marguerite.

– Il lui faut surtout de l'encouragement, de l'espoir, du bonheur ! répondit l'excellent homme. On ne soupçonne pas tout ce qu'il y a d'énergie dans ces natures-là... Comptons sur Dieu pour la soutenir. c'est peut-être lui qui la pousse !

Et, se déroband à la reconnaissance de sa chère malade, il s'esquiva pour aller prévenir la Mariotte. On l'attendait à Varangeville.

C'était le soir, Marguerite aspirait impatiemment la nuit. Sa sœur l'enveloppa d'une chaude mante et, pour s'assurer que la route était libre, elle s'aventura la première en dehors de l'enclos.

Personne ! un temps sombre. aucun bruit. Si fait ! le sabot d'un cheval a retenti sur les cailloux !

Antoinette se cache derrière la haie. Un cavalier passe. C'est le docteur Aubert !... Pourquoi se dirige-t-il vers le manoir ?... Il y entre !... Une

ombre vient à sa rencontre !... Qui donc ?... Mais il y a donc réellement un secret... un mystère !

En ce moment, la voix de Rita se fit entendre. Elle arrivait. Sa compagne, dans la crainte de l'alarmer, garda le silence.

Elles se rendirent sans encombre chez la Mariotte. Nous renonçons à peindre cette scène de joie. Il fallut que Toinette usât de toute son autorité pour obtenir enfin le départ, le retour.

Un bruit de voix avinées les détournait de la route suivie pour venir. Elles se jetèrent dans un chemin creux qui aboutissait à l'ancien parc. Mais que leur importait, puisqu'il était réservé ! On rentrerait par la petite barre de la ferme.

D'ailleurs, les hautes herbes les abriteraient contre la brise de la mer, qui s'était réveillée pendant leur excursion nocturne, et devait sévir âpre et froide, sur ce plateau dépouillé de tous les arbres lui faisant obstacle.

Quand les deux jeunes filles, étroitement serrées l'une contre l'autre, arrivèrent en vue des bâtiments, un même cri de surprise leur échappa.

Aux fenêtres de l'étage une lumière brillait.

– Ah ! tu vois bien ! fit Marguerite.

Et, sans que l'autre ait pu songer à la retenir, elle avança de quelques pas, ce qui lui permit d'apercevoir au ras du sol, comme montant des caves, une seconde clarté.

– Regarde ! dit la fille de Balidar ; oh ! je veux tout savoir.

Vainement Antoinette voulut la rappeler à la prudence.

– La prudence, interrompit la fille de Balidar, c'est d'aller au danger pour le connaître... Viens !... je le veux !... Silence !

Le docteur Aubert l'avait bien dit, il y a parfois chez ces jeunes filles défaillantes une énergie morale, une force de volonté qui, tout en les soutenant, s'impose à ceux qui les aiment.

Toinette, comprenant qu'elle ne l'arrêterait plus, la suivit. Une protection lui serait peut-être nécessaire. D'ailleurs, la même curiosité les entraînait toutes deux.

Le vestibule était obscur. Obscur aussi l'escalier des caves. Mais, en prêtant l'oreille, on y entendait un bruit de voix.



Marguerite descendit, soutenue, guidée par Antoinette qui, bien mieux qu'elle, connaissait les dessous du château.

Il s'y trouvait une vaste rotonde, en arceaux romans, appelée la salle des gardes.

Dans tout le pourtour, on avait empilé des abattis de bois. C'était du centre, resté libre, que s'élevaient le bruit et la lumière.

Se glissant dans l'ombre, retenant leur souffle, les deux sœurs parvinrent en silence jusqu'à l'une des colonnes supportant la voûte.

En arrière de ce pilier, une sorte de ruelle leur en avait permis l'approche ; en avant, quelques interstices allaient leur permettre de tout voir et de tout entendre.

Dès les premiers mots, dès le premier regard, elles furent stupéfaites du spectacle inattendu qui s'offrait à leurs yeux.

## XLIII

### JUDEX

Sur des ballots de contrebande, deux vieillards siégeaient à côté l'un de l'autre : le commandant Rigaud, le docteur Aubert.

Grand-Pierre et Jean-Louis, debout sur la même ligne et leurs pistolets à la ceinture, complétaient cette espèce de tribunal.

A gauche, comme accusateur, Balidar.

A droite, les deux accusés : Sir Arthur et Legrip.

Ce misérable était horrible à voir. Son embarquement forcé, trois jours et trois nuits de tempête en mer, la brutalité des éléments et des hommes, ses aveux, ses souffrances et ses terreurs l'avaient frappé de démence et de paralysie. Son visage était livide, sa lèvre pendante, ses yeux hagards, ses membres agités d'un mouvement convulsif. Une botte de paille aux trois quarts défaite lui servait de siège, ou plutôt de litière. Il y restait accroupi, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, grommelant toujours ce même mot : « La mort ! la mort ! » Un idiot, un fou, mais dans le regard duquel passaient encore des éclairs de haine.

Quel contraste avec sir Arthur, toujours impassible, dédaigneux et hautain ! On eût dit un simple spectateur, faisant acte de condescendance, et même avec une certaine ironie. Il comprenait toute la gravité de la situation, on le sentait à sa pâleur.

Balidar était superbe d'indignation, de colère, de douleur. Il achevait son réquisitoire personnel, il disait :

– Vous saviez comment cet homme avait reconnu mon hospitalité... comment il avait séduit ou plutôt fasciné ma fille, innocente et douce créature que j'adorais. que j'aimerai toujours et quand même ! Mes bras se rouvraient pour le pardon. Je croyais à l'oubli, à l'avenir.

Elle était digne encore de l'époux que je lui destinais. Lord Gower me l'avait juré !... Sir Arthur en avait menti !... oui, menti lâchement !...

Son crime, vous le connaissiez avant moi. Ah ! lorsque Legrip m'en eut révélé toute l'infamie, si je n'avais écouté que ma fureur, je l'aurais tué, cet homme !... Il était à ma merci... Mais non !... non !... Je suis allé vers vous, messieurs, j'ai fait appel à votre amitié, à votre équité... Encore une fois merci, merci d'être venus prononcer entre nous... Ce que je voulais, ce que je veux, c'est justice !... Justice pour elle, pour ma pauvre enfant trahie, flétrie, mourante. et vous allez la lui rendre, vous, messieurs, qui êtes ici ses juges et les miens !

Balidar avait fini. En dire plus lui eût été impossible. Il haletait, il pleurait, il rugissait ; il était lamentable et sublime à la fois. Douleur de père et de lion.

– Des juges ! essaya d'objecter l'Anglais.

Mais le docteur Aubert, l'interrompant dès le premier mot :

– Nous avons des cheveux blancs, monsieur, lui dit-il. Remarquez, en outre, les glorieuses blessures de mon compagnon... Si toute une vie de patriotisme, de dévouement et d'honneur suffisent pour être l'arbitre d'une pareille cause, vous ne récuserez pas le commandant Rigaud.

– Ni le docteur Aubert ! ajouta celui qui venait d'être nommé ; il a les mêmes titres... et je vous affirme en son nom comme au mien, monsieur, que notre affection, que notre estime pour Balidar et pour sa fille ne nous rendront pas injustes envers vous... Qui sait même si vous ne nous remercieriez pas d'une intervention... honorable pour tout le monde.

Il y avait eu tant de loyauté, tant de dignité dans ces paroles, que sir Arthur s'inclina.

– Qu'allez-vous donc me proposer ? murmura-t-il.

– D'abord, précisa le médecin, avouez-vous ?

Le neveu de lord Gower, après une courte hésitation, répondit :

– A des hommes, je ne saurais mentir... même pour sauver ma vie.

– Elle ne court aucun risque, déclara le commandant, si vous réparez vos torts...

– Comment cela ?

– En reconnaissant votre fils et épousant sa mère.

L'orgueilleux gentleman eut un premier mouvement de révolte.

– Attendez ! dit Aubert, attendez que nous nous assurions d'abord si Balidar consentirait à cet accommodement.

Le père de Marguerite gardait le silence. Un combat se livrait en lui. Enfin, se domptant avec effort :

– Mon ressentiment, dit-il, ne s'éteindra jamais. Cet homme a brisé tout mon espoir. c'est un Anglais ! C'est un ennemi !... Je partirai, je m'en irai si loin qu'on ne me reverra plus. Mais l'honneur de ma fille avant tout. j'accepte !

– Et vous, sir Arthur ?

– Je refuse, répondit-il.

Et comme les deux vieillards l'interrogeaient, le pressaient du geste et du regard :

– Messieurs, dit-il, épargnez-moi des explications blessantes. Je refuse ce mode de réparation, parce qu'il m'est imposé le couteau sur la gorge. Voilà tout !

Puis, après un silence :

– Mais n'est-il pas d'autres moyens. Par exemple, une indemnité pécuniaire. et qui serait ma rançon ?... Fixez-en le chiffre. Quel qu'il soit, je garantis que lord Gower ferait honneur à ma signature.

Déjà Balidar s'emportait, s'écriait :

– De l'argent !... Il ose offrir de l'argent !... Oh !..... Misérable !...

Il fut contenu par les deux matelots, sur un ordre du commandant.

Le docteur, d'autre part, disait au père exaspéré :

– Ami, si nous t'avons assisté, c'est d'après la promesse de t'abstenir de toute provocation, de toute insulte... qui ne serait pas encore reconnue nécessaire et légitime.

– Et vous pensez que ce moment n'est pas venu ! répliqua-t-il avec véhémence. Ah ! j'en appelle à ces deux simples marins, qui sont aussi des

gens de cœur... Voyons ! dites ! est-ce que la mesure n'est pas comble ? Est-ce que ce n'est pas l'heure du châtime ?

La réponse de Grand-Pierre, plus directement interpellé, ne se fit pas attendre :

– A bord, quand un traître, un larron est pris la main dans le sac, on le fusille ! c'est un droit. A plus forte raison, celui qui nous a volé notre enfant, l'honneur et le bonheur !

Jean-Louis s'écria :

– Bien répondu ! J'obtempère. et s'il faut former le peloton d'exécution, nous voici ! Vous pouvez commander le feu, capitaine !

Et les deux matelots, qui jusqu'alors s'étaient contenus à grand'peine, s'avancèrent du même pas vers le condamné, la main déjà sur leurs pistolets.

– Sir Arthur, questionna le docteur, n'avez-vous rien de plus à nous dire ?

Il répondit froidement :

– Rien !

Legrip, un instant oublié, se redressa tout à coup, gesticula, retomba, jetant ce cri :

– La mort ! la mort !

Mais c'était Balidar qu'il avait regardé, qu'il regardait toujours.

Cette conclusion sinistre avait impressionné le coupable.

– La vérité, reprit Aubert, sort parfois de la bouche des enfants et des fous... Celui-ci ne vient-il pas de proférer un mot qui devrait être notre arrêt.

– Un assassinat ? fit Arthur.

– Non ! répliqua Rigaud, car nous ne sommes plus vos juges... Nous serons vos témoins...

– Un duel, alors ?

– Oui.

– Sans miséricorde !... aj outa Balidar, et voici mes conditions.

– Inutile ! essaya d'objecter son adversaire, elles ne sauraient être acceptables pour un homme de mon rang...

L'autre, sans tenir compte de l'interruption, poursuivit :

– Je ne sais pas manier l'épée des gentilshommes, moi !... Je suis un corsaire, un forban... La hache et le sabre d'abordage, telles sont les armes avec lesquelles on nous enfermera dans le caveau qui lui sert de prison, .. Le survivant, s'il en est un, appellera pour qu'on lui rouvre ce tombeau... Ainsi sera fait. Je le veux !

– Je ne veux pas, déclara fièrement l'Anglais.

Une fouguese agression de Balidar était à craindre. Il eut comme un élan pour souffleter son ennemi. Mais, non !... il se calma soudainement et, d'un ton d'assurance railleuse :

– Je saurai bien l'y contraindre ! conclut-il. Accordons-lui, pour réfléchir, une heure. D'ici là, mes lascars, vous m'en répondez ?

Une pantomime expressive fut la seule réplique des deux marins. Ils reconduisirent le prisonnier vers le fond de la salle, où l'on entrevit une lourde porte se refermer sur lui.

Balidar, se retournant vers ses témoins :

– Messieurs, leur dit-il, une collation est servie là-haut. Je vous y dicterai mes volontés dernières. Montons !

Ils disparurent, ne laissant dans la salle des gardes que Legrip et les deux matelots.

Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils aperçurent, émergeant de l'ombre pour s'avancer vers eux, Antoinette et Marguerite.

## XLIV

# LA REVANCHE DE MARGUERITE

Marguerite avait oublié sa faiblesse et ses craintes. Elle s'avancait calme, résolue, comme inspirée.

Les ravages de la maladie et des chagrins, le blême étiolement de ses traits, l'éclat de son regard fixe et profond, tout lui donnait l'apparence d'une ombre se détachant de la terre, et déjà transfigurée pour le ciel.

Sa sœur l'escortait, prête à la soutenir, mais surtout entraînée, dominée, par le généreux dessein qu'elle pressentait en elle.

Cette double apparition frappait de stupeur les deux matelots. Interdits, béants, sous le charme, ils s'écartèrent pour livrer passage aux deux jeunes filles, et les suivirent chapeau bas, la tête inclinée, ne regardant guère que Marguerite.

Jamais elle. n'avait été plus intéressante et plus belle. Sous la lueur des torches, son visage et ses mains, d'une blancheur de cire, prirent une sorte de transparence. Il y eut sur ses noirs cheveux, à demi dénoués, comme une auréole.

Jean-Louis murmura :

– On dirait une morte !

– Une sainte ! ajouta Grand-Pierre.

Elle arriva jusqu'au caveau dans lequel était enfermé sir Arthur et, certaine qu'on lui obéirait, elle dit simplement, avec une candide autorité :

– Ouvrez-moi cette porte.

Par un même geste de regret, les deux gardiens s'y refusèrent.

– Je dois entrer là. dit-elle. Je le veux, insista-t-elle avec autant de fermeté que de douceur.

– Impossible ! balbutia Grand-Pierre, nous sommes quasiment des geôliers.

– Elle le sait ! interrompit Toinette, nous avons tout entendu.

– Et vous voulez, dit Jean-Louis, contraindre deux pauvres matelots, qui ne peuvent vous désobéir, à manquer à leur consigne.

– Oui !..... le temps presse. Donnez-moi la clef !...

Elle l'avait déjà prise, et courait vers la serrure.

– Faillirait au moins que ça ne soye que pour un instant ? murmura le maître d'équipage.

– Rien qu'un instant, promit Antoinette, qui venait d'entr'ouvrir la porte.

Elle fit entrer Marguerite :

– Hâte-toi !..... Va, ma sœur !... Je te devine !

Et, se retournant vers ses deux amoureux d'autrefois :

– Je reste ici, leur dit-elle, pour vous apprendre ce que nous espérons de votre dévouement.

Rita, cependant, venait d'apparaître dans le cachot. C'était cette même cave étroite et profonde où le corsaire avait eu sa secrète épargne.

On l'avait appropriée à la hâte pour le prisonnier. Une sorte de couchette se distinguait au fond. Vers le milieu, sur une table, un falot éclairait sir Arthur écrivant ses volontés dernières.

Au bruit de la porte, il avait relevé la tête. A l'aspect de la pâle apparition qui s'approchait de la lumière, un cri de surprise, de pitié, peut-être aussi d'effroi, s'échappa de ses lèvres :

– Marguerite !... Marguerite !...

– Rassurez-vous !... lui dit-elle sans amertume, je ne suis pas encore un fantôme. quoique déjà bien changée, n'est-ce pas ?... une mourante !

Il s'était levé, lui cédant sa chaise, sur laquelle il la vit tomber assise en murmurant :

– Et pourtant me voici !... J'ai voulu venir.

Se méprenant, il osa demander si c'était par esprit de vengeance.

Avec un mélancolique sourire, elle répondit :



– La vengeance ! Ah ! vous reconnaissez donc que je serais en droit de vous haïr. Oui ! J'étais pure, j'étais heureuse. Tout m'assurait un paisible avenir. Vous êtes venu, et bonheur, pureté, jeunesse, vous avez tout flétri, vous avez tout détruit. Je n'ose plus même espérer que Dieu me pardonnera. Ah ! si fait ! car je me venge en sauvant celui qui m'a perdue. Partez !... fuyez !... vous êtes libre !

– Serait-ce vrai !... mmurmura-t-il, incrédule encore, en cherchant à s'expliquer tant de générosité.

– Regardez-moi, dit-elle simplement, et vous ne douterez plus. Si près de la mort, oserait-on mentir !

Tel était l'orgueil de cet homme que, ne pouvant comprendre une vertu si haute, il s'en attribua la gloire :

– Ah ! vous m'aimez encore ! s'écria-t-il en faisant un pas vers elle.

Elle se redressa, digne et chaste, et lui répondit :

– Je ne vous ai jamais aimé. Quand bien même vous m'offririez, à présent, la réparation demandée tout à l'heure, je refuserais. Je ne veux rien de vous, rien !... Une chrétienne rend le bien pour le mal. Voilà ma revanche, à moi. Mais c'est déjà trop de temps perdu. Adieu !... Partez vite !

Et, sans même remarquer sa confusion, elle allait ouvrir la porte.

Antoinette, de l'autre côté, n'avait pas obtenu moins de succès.

Et, cependant, lorsqu'elle avait expliqué ce dont il s'agissait, quelle révolte !

– Laisser fuir l'Anglais !... Tonnerre de Brest !... Mais le capitaine nous l'a confié !... Mais il va le couler bas tout à l'heure.

– Et si mon parrain succombait ! objecta Toinette.

– Au fait !... dit Jean-Louis, c'est à considérer. Mais Grand-Pierre :

– Est-ce que le capitaine peut être vaincu ! Et, s'il ne retrouvait plus son ennemi, quelle chasse !

– Il nous tuerait ! précisa Jean-Louis.

Antoinette ne se rendit pas à cet argument. Au contraire, avec une pointe de raillerie :

– Eh bien !... après ? riposta-t-elle, je crois me souvenir que deux matelots, tout en abdiquant leurs tendres prétentions à mon égard,

s'engagèrent à saisir l'occasion de se faire casser pour moi la tête !

– Nous l'avons dit ! reconnut Stoppe-la-Mèche.

– Et nous ne nous en dédirons pas ! conclut Frise-à-Plat. Mais filons. le capitaine va tout saborder !

Ce fut Marguerite elle-même qui, sortant la première du cachot, répondit :

– Non. je reste pour prévenir, ou du moins apaiser sa colère. Faites place à sir Arthur et, protégeant sa fuite, escortez-le. je vous en prie.

– Nous vous en prions ! s'empessa d'ajouter Antoinette, en voyant leurs rudes visages s'assombrir à l'aspect du fugitif.

Il passa, ' guidé par Rita, qui montait la première, attentive au moindre bruit annonçant un danger.

Sa sœur venait en troisième, et parfois se retournait vers les deux matelots, fermant la marche, afin de les engager à la résignation, au silence.

On arriva, sans encombre, jusqu'au perron.

Le vent, avec plus de violence encore, chassait les derniers nuages du ciel, tout resplendissant d'étoiles.

Sir Arthur, au moment de s'éloigner, s'inclina devant Marguerite en murmurant quelques mots de repentir.

Pour toute réponse, elle lui désigna le chemin de Dieppe. Il le connaissait, il y disparut.

Les deux matelots le suivaient à distance, furieux qu'il s'échappât, mais n'osant se permettre de l'en empêcher. Ils avaient promis de lui faire escorte.

– Oh ! grommelait Stoppe-la-Mèche, oh ! les femmes !... les femmes !...

– Et les hommes donc ! maugréait Frise-à-Plat, surtout les english !... surtout celui-là !... Mais c'est la faute au capitaine. Pourquoi nous a-t-il défendu tantôt de lui faire sauter le caisson !

Quand ils eurent disparu, Marguerite eut un soupir de soulagement. Puis, elle se retourna vers sa sœur pour lui demander :

– Combien y a-t-il de temps que mon père et ses amis sont là-haut ?

– Environ dix minutes, répondit Antoinette.

– Ils ne redescendront pas avant trois quarts-d'heure, conclut Rita. Attendons !

## XLV

# CELLE DE MÉPHISTO

Les deux jeunes filles étaient restées en dehors. Au dedans, Legrip agissait.

Ce misérable, presque paralysé, presque fou, venait de concevoir cependant un projet de vengeance.

Pour l'exécuter, il se redresse à demi, il rampe vers un des flambeaux résineux qui sont encore là, éclairant la salle. Il s'en empare.

Puis, d'un second et de deux autres.

Au pied d'une colonne, il y en a tout un paquet, n'ayant pas encore servi.

Un sifflement de vipère sort de la bouche convulsée de Legrip. La haine galvanise ce cadavre vivant. Il se traîne vers trois points opposés de la galerie circulaire. Il glisse trois de ses torches parmi les fagots.

Ce sont les plus anciens, les plus inflammables qu'il a choisis.

Un tonneau s'étant rencontré sous sa main, il tourne la chantepelure. Le liquide coule. C'est de l'alcool.

Un hideux rictus, le rictus de Méphistophélès, grimace sur le visage de l'incendiaire qui, muni de ses autres brûlots, redouble d'effort pour sortir des caves.

Sur les genoux, sur les mains, se tordant, avançant ainsi qu'un reptile blessé, il atteint le vestibule, il s'engage dans l'escalier.

Parvenu à l'étage, il s'arrête, il écoute.

Vers la gauche, un bruit de voix, la voix de Balidar.

Legrip prend à gauche. Ses yeux brillent du même feu que la torche qui tremble entre ses doigts crochus.

De ce côté, les chambres ont encore leurs boiseries. Elle sont remplies, on le sait, de paille et de foin.

Les brûlots, une dizaine au moins, sont disséminés avec art. C'est le propriétaire lui-même qui veut incendier sa grange, il connaît les bons endroits. On aurait pu l'entendre, à chacun d'eux, ricaner ce même mot significatif :

– Sec !... sec !... bien sec !...

Et, quand la voix de Balidar arrive jusqu'à lui :

– La mort ! la mort !

C'est de Balidar qu'il espère se venger. Ses yeux, ses gestes menaçants l'attestent. Quant à lui-même, il pense avoir le temps de s'éloigner.

Mais, à l'effort, succède déjà la réaction. Hâte-toi, Legrip, ou la paralysie te clouera dans ton propre brasier ! Déjà ton cerveau s'enfièvre comme pendant la tempête. C'est la folie ! Ce sera bientôt l'abru-Jtissement ! Hâte-toi de fuir !

Mais non !... il s'attarde... il regarde... Tout a pris, tout brûle !.... A chacune des fenêtres démantelées, le vent souffle et s'engouffre avec rage. Tout à l'heure, ce ne sera plus un incendie, ce sera l'éruption d'un volcan.

Pendant ce temps, à quelques pas de là, Balidar donnait ses dernières instructions aux deux amis, saux deux témoins qui allaient l'assister dans son combat morte avec sir Arthur. Il leur recommandait Marguerite :

– Pauvre enfant !... disait-il d'une voix attendrie, je me suis montré bien dur envers elle. je ne savais pas !.... La vérité maintenant m'est connue. Si je succombe, que ma fille sache bien que je lui avais pardonné. ou plutôt qu'elle me pardonne !... Le coupable, c'était moi !... moi, qui ai introduit ici cet homme de malheur !... moi, qui n'ai su ni le deviner, ni la défendre !.... encore moins la consoler !.... Ah ! ma pauvre Marguerite... comme je te consolerais ! comme je t'aimerais demain. si tout à l'heure je le tue, lui... ce démon !.... Tant qu'il vivra, je ne pourrais pas... non !.... je ne peux pas redevenir le père de mon enfant !

Il venait de refouler les sanglots qui l'étouffaient ; il essuya d'un revers de main les larmes ruisselant sur son visage :

– Oh !... comme elle a dû pleurer aussi !... reprit-il ; je devrais peut-être aller lui dire tout cela, pendant ce dernier quart qui nous reste... Mais 22 non !... non. elle dort. elle s'inquiéterait peut-être et voudrait empêcher.

– Chut !..... interrompit Rigaud, n'entendez-vous pas un bruit sourd. comme des crépitements ?...

Après qu'ils eurent un instant prêté l'oreille :

– C'est la bise, dit l'ex-châtelain, c'est le vent qui secoue cette ruine et tous les branchages dont elle est pleine.

Pendant quelques minutes encore, l'entretien continua. On trinquait à la victoire de Balidar, lorsque le docteur Aubert dit à son tour :

– Regardez ! mais regardez donc cette fumée qui vient jusqu'à nous.

– C'est de la brume, fit le commandant.

Tout à coup, au milieu de ce voile encore transparent, deux ombres se dessinèrent :

Antoinette soutenant Marguerite.

Leur appréhension, leurs angoisses les avaient rendues insensibles au soupçon du danger.

Il en fut de même quant aux trois convives. Balidar surtout venait d'être frappé, charmé par l'apparition de celle dont, tout à l'heure, il évoquait le souvenir.

– Mon père ! dit-elle en s'agenouillant à ses pieds, mon père, ne vous emportez pas. écoutez.

Et, les mains jointes, de sa voix la plus touchante, elle poursuivit :

– Je n'ai pas voulu que vous exposiez vos jours pour moi. Je n'ai pas voulu paraître devant Dieu sur une traînée de sang. Ce duel n'aura pas lieu. Il est déjà loin. C'est moi qui l'ai délivré.

– Sir Arthur ?

– Oui.

– Malheureuse !

Soudain, Aubert et Rigaud s'écrièrent en même temps

f – Le feu !... Le feu !...

| L'incendie éclatait, non-seulement dans les pièces ♦ voisines, mais aussi dans les caves. Une explosion.

Colère, vengeance, tout fut oublié. Balidar saisit, emporta Marguerite :

– Mon enfant !..... ma fille !..... Oh ! je te sauverai , ma fille !...

Il disparut avec elle au milieu de la fumée, des étincelles et des flammes, qui tourbillonnaient dans la cage de l'escalier.

Antoinette les suivait ; puis, Aubert, guidant Rigaud : sa jambe de bois ne lui eût pas permis de descendre assez sûrement, assez vite.

Chez le docteur comme chez le commandant, ni précipitation, ni crainte. Ils avaient traversé l'un et l'autre trop de sièges et de batailles pour s'émouvoir de si peu.

Déjà Balidar courait vers la ferme en étreignant Marguerite contre son cœur, en lui disant, avec une sollicitude toute paternelle ;

– Ne t'effraie pas ! calme-toi !..... N'as-tu point de mal ! Ah ! je ne veux pas que tu meures !

Elle, toute ravie, toute souriante :

– Mon père ! mon bon père ! Ah ! je suis heureuse !... Tu m'as pardonnée !..... tu m'as embrassée !... tu m'aimes !...

Cependant, à peine sur son lit, elle eut un évanouissement, une crise, mais avec la force de retenir contre ses lèvres, les mains de son père qu'elle couvrait encore de baisers.

Toinette était là, lui prodiguant ses soins. Le docteur arriva. Ce n'était pas seulement un médecin, c'était un ami. Il s'empessa de rassurer le père :

– Ne crains rien !... Ces pleurs qui mouillent sa paupière, ce sont des pleurs de joie. Regarde !... elle va se réveiller avec un sourire !..... Ménageons-la, cependant. Eloigne-toi. Je te rappellerai bientôt.

Balidar rejoignit le commandant, qui reprenait haleine sur un tertre, à quelque distance du manoir en feu.

L'incendie se propageait avec autant de rapidité que de violence, illuminait toute la campagne environnante, l'église et le phare d'Ailly, les falaises et la mer.

De l'autre côté, le soleil se levait, éclairant l'arrivée des villageois, qui, de toutes parts, accouraient à l'aide.

Mais que faire ?... Il n'y avait plus, entre ces murailles croulantes, que des amas de bois, de paille et de foin, sans compter toutes sortes de matières inflammables.

Au milieu de ce gigantesque brasier, des cris de désespoir et d'effroi retentirent tout à coup. Puis, 1 ces mots, proférés par une voix qui n'avait plus rien d'humain :

– La mort !... La mort !... La mort !...

Une ombre, un spectre apparut, bondissant, gesticulant, à toutes les ouvertures supérieures du cratère en pleine éruption.

C'était Legrip.

Au moment de fuir, il était retombé en paralysie. Il venait d'en ressortir au contact du feu, qui le dévorait.

Plus d'escaliers !..... On courut aux échelles. Mais, en ce moment même, les poudres furent atteintes et le manoir sauta, projetant jusqu'au ciel une immense gerbe de matières incandescentes et de flammes vengeresses.

– C'est la justice de Dieu !... dit le commandant.

– Mais l'autre ?... murmura Balidar.

Il devait le retrouver à Waterloo.

## XLVI

### CELLE DE BALIDR

Après Thiers et Vaulabelle, après Victor Hugo, cet Homère de notre grande défaite, il n'est plus permis de la décrire, même dans un roman.

Laissons la parole à nos deux matelots. Ils faisaient partie des marins de la garde avec Balidar, avec Césaire Heurtebise.

Seuls, ils en sont revenus, chargés d'une mission pour Marguerite.

Hélas ! il lui reste si peu de jours à vivre, elle est si faible, que le docteur Aubert a voulu lui épargner cette dernière épreuve.

Antoinette entendra les envoyés de ceux qui, probablement, ne sont plus. Le commandant Rigaud les a conduits à Varangeville. On s'est rencontré dans les décombres noirs du château d'Ailly.

Jean-Louis et Grand-Pierre ont rapporté de Waterloo, non-seulement des souvenirs, mais encore des marques glorieuses. Celui-ci porte un bras en écharpe ; celui-là, sur le front, un bandeau. Appareillé tout à fait à son frère d'armes, il a maintenant aussi sa balafre.

Vous ne reconnaîtriez plus notre joyeuse fermière. Les roses de ses joues ont pâli, les larmes connaissent maintenant le chemin de ses yeux. Elle est inquiète, elle est triste, et cependant, soit pour ménager sa sœur, soit par un restant d'espoir, elle n'a pas encore pris le deuil.

– Courage !... lui dit le commandant, qui l'engage à prendre place à son côté sur un débris.

– Oh ! ce n'est pas le courage qui me manquera ! répond la vaillante fille.  
Puis, aux deux matelots :



– Parlez, mes amis. Nous vous écoutons.

– Dites tout, ajouta Rigaud.

Il semble avoir vieilli de dix ans. Son martial visage a revêtu pour toujours la sombre mélancolie des vaincus, ceux-là surtout que l'âge et les infirmités empêcheraient de prendre part à la dernière lutte.

– Pour lors, commença Jean-Louis, nous étions enrôlés tous les quatre : Césaire comme lieutenant, le capitaine et nous deusse comme simples fantassins. Il n'avait pas voulu de grade.

– Et pourtant, observa le maître d'équipage, il était aussi digne de commander sur terre que sur mer.

– D'accord ! poursuivit l'autre, mais il avait comme un instinct que, restant plus obscur, il serait plus libre de rencontrer celui qu'il cherchait. Le souvenir de certain uniforme entrevu à l'île de Wight, s'était ancré dans son esprit. Un uniforme de colonel de dragons. Vous savez, mon commandant ?...

– Oui, dit Rigaud, nous savons que, tout en combattant pour la revanche du pays, Balidar poursuivait aussi la sienne.

– Et Césaire également ! reprit le narrateur ; c'était plaisir de voir comme il nous entraînait à l'abordage des bataillons ennemis !... Dès le premier combat. je ne me remémore plus l'endroit.

– Ligny !..... souffla Grand-Pierre, qui avait la mémoire des noms.

– Donc, continua Jean-Louis, l'empereur, qui passait dans nos eaux vers le soir, décora le lieutenant Heurtebise de l'étoile des braves.

– Ah !... oui, brave Césaire !..... fit Antoinette.

– Et Balidar ?... questionna Rigaud.

La réponse ne se fit pas attendre :

– Il ne s'était pas épargné non plus, vous pouvez m'en croire !... Et pourtant, ce jour-là, nous n'avions sabordé que des Prussiens, des Saxons... Mais le lendemain, tonnerre de Brest ! en apercevant les habits rouges : « Oh ! oh ! gronda-t-il, voilà donc enfin les Anglais ! » C'était la grande bataille.

Son compagnon la nomma :

– Waterloo !

Puis, les poings crispés, les yeux gros d'orage :

– Je croyais en avoir vu, des combats, ajouta-t-il, des mêlées et des bordées infernales... Eh bien ! non ! Trafalgar même n'était rien, rien auprès de ces trombes, auprès de cet ouragan de cavaliers, de fantassins, de canons, de. Eh ! mille sabords !... je ne saurais pas dire, moi !... Allons ! va ! raconte !...

Jean-Louis s'empressa d'obéir :

– Nos grosses batteries venaient de s'embourber dans un ravin, entre deux pentes. Le général ennemi. un fameux ! Wellington, lance contre elles, afin de les anéantir, deux régiments de cavalerie. Balidar reconnaît l'uniforme. « Ah ! s'écrie-t-il, les dragons ! » Mais pas moyen de bouger ! Défense même de tirer sur eux. Ils sabraient nos artilleurs que c'en était pitié ! Un ordre arrive : « En avant les marins de la garde ! en avant ! » Nous démarrons. Trop peu nombreux, mitraillés, chargés de toutes parts, nos rangs se rompent, mais formant encore çà et là des points partiels de résistance, voir même d'attaque. Il en est qui fondent à la baïonnette sur des débris d'escadrons, sur des officiers. Un colonel de dragons passe au galop. C'est lui !

– Sir Arthur !

– Parbleu ! Jamais il n'avait été si glorieux, si triomphant. Et le cheval donc ! Superbe, ensanglanté, les yeux en feu, une flamme dans les naseaux. Grand-Pierre et moi, nous le piquons au poitrail. Il se cabre. Le lieutenant le saisit au mors. De l'autre main, il brandissait son épée. D'un coup de sabre, l'Anglais l'abat.

– Ah ! gémit Antoinette, pauvre Césaire !

– Il tombe !... mais en arrachant la bride des mains du cavalier. Au même instant, par un bond de tigre, Balidar lui saute en croupe et l'étreint dans ses bras !..... Le cheval, que les rênes ne maîtrisent plus, que sa double charge épouvante, s'emporte et part ventre à terre à travers le champ de bataille... Affûts brisés, monceaux de cadavres, rien ne l'arrête. Sous le soir qui tombe, dans la fumée rougeâtre, il vire de bord, et revient.

Nous regardions. L'Anglais, après de vains efforts, restait immobile, la rage dans le cœur, mais l'orgueil encore au front : « Me reconnais-tu ? » lui dit Balidar. Et quand l'autre s'est à demi-retourné : « Assassin de mon honneur ! Tiens ! voici pour celui que tu viens de frapper !..... Tiens ! voici

pour ma fille...et voici. pour la France !..... » Et, dans la gorge, il lui plongeait son poignard de corsaire. Tout à coup, au milieu d'une convulsion dernière, le mourant parvient à s'armer d'un pistolet. Il le décharge en arrière. notre capitaine est atteint.

Nous les voyons chanceler, rouler tous les deux sous le cheval abattu par une volée de mitraille. Ce sont les batteries prussiennes qui entrent en ligne... Une autre armée !..... Blücher ! Vainement nous tentons de rejoindre Balidar. Nous n'entendons que sa voix qui nous crie : « Dites à Marguerite que je meurs en la bénissant ! »

Les fuyards nous entraînent. C'est la déroute !... C'est la poursuite !... Horrible !..... Horrible !... Dans une défaite navale, au moins, la mer est là qui vous engloutit !..... Quinze jours plus tard, nous nous retrouvâmes, Grand-Pierre et moi, dans une ambulance... Les deux autres, oh ! nous les avons bien cherchés... Pas de traces !... disparus... Sans doute morts... mais comme ils avaient vécu, en vrais matelots français !...

Jean-Louis avait terminé, Grand-Pierre approuva du geste. Il y eut un silence.

Une voix, celle de la Simonne, appela dans le lointain,

Antoinette se leva vivement :

– C'est probablement Marguerite qui me demande ?... dit-elle.

Les deux marins échangèrent un regard où se lisait un sincère intérêt. Puis, Grand-Pierre :

– Sans vous commander, interrogea-t-il, pourrait-on savoir comment va la demoiselle ?

– Hélas ! répondit Toinette, l'amélioration causée par le pardon paternel ne s'est pas maintenue. Il y a eu rechute, et cette fois, Marguerite ne s'en relèvera pas. Le docteur ne nous laisse plus d'espoir. Elle touche à ses derniers jours.

Et, tandis que le commandant et ses compagnons reprenaient l'entretien, elle se hâta de retourner à la ferme.

Notre riante ferme normande, vous savez ?... Jamais les arbres n'ont été plus feuillus, jamais les herbages plus verts, jamais plus fleuri le jardin.

On est en plein été. Tout fructifie, tout se colore sous les baisers d'un ardent soleil. Il y a des roses et du jasmin jusque sur la façade de la maison.

Les oiseaux chantent, les insectes bourdonnent dans cette atmosphère chaude et parfumée. Il n'est rien qui n'y respire l'amour et la vie. Excepté dans le réduit où se meurt Marguerite,

La mort avant vingt ans ! La mort à l'heure d'être aimée ! La mort à l'heure d'être heureuse !

Ils sont effrayants les ravages de ces derniers mois d'angoisses. On ne sent plus de formes humaines sous cette longue robe grise aux plis retombants et droits comme ceux des statues idéalistes. Le visage émacié, les mains blanches ont quelque chose de diaphane. Toute la vie se concentre dans les yeux, plus grands plus doux et plus beaux que jamais. Le sourire est déjà celui d'un ange.

Oui, la pauvre Marguerite sourit encore, car elle a pour consolation, pour joie suprême. son enfant, son fils !

Il est là maintenant, toujours auprès d'elle. Plus de mystères, plus de craintes ! Elle lui a consacré jusqu'à sa dernière heure. il aura son dernier regard, il aura son dernier baiser.

D'ailleurs, elle ne souffre pas. Elle languit, elle s'éteint. Une vague somnolence, prélude du sommeil éternel.

Elle venait d'avoir un évanouissement, ce dont la Simonne s'était effrayée. Voilà pourquoi cette digne femme appelait Antoinette.

– Mais que s'est-il donc passé ?... Qu'as-tu ?... s'empessa-t-elle de demander à Marguerite, qui lui répondit :

– Moi ?... rien !... Je m'étais assoupie. Je rêvais.

– De ton père, n'est-ce pas ?

– Oui !... tous les jours !... Ah ! je ne voudrais pas mourir sans l'avoir revu.

– Tu ne mourras pas !... tu le reverras !... Il n'est que blessé. prisonnier peut-être.

– Qui te l'a dit ? On a donc enfin des nouvelles ?

– Depuis ce matin.

– Comment ? par qui ?

Antoinette, tout en la calmant du geste, s'efforça de sourire pour la rassurer :

– Par mes deux anciens amoureux, s'expliqua-t-elle. Tu sais ? Grand-Pierre et Jean-Louis. Ils sont revenus... Mon parrain reviendra de même...

Quand on les a violemment séparés, voici quelle fut sa recommandation, son adieu : « Dites à Marguerite que je lui avais rendu toute ma tendresse et que je la bénis ! »

La mourante joignit les mains et leva les yeux vers le ciel, remerciant Dieu, priant pour son père.

Un instant après :

– Et Césaire ? questionna-t-elle.

– Nous le reverrons aussi, je l'espère. et bientôt ! répondit Antoinette, qui parvint à dissimuler ses angoisses et sa douleur.

Quelques jours plus tard, le dépérissement de Marguerite avait encore fait de nouveaux progrès. Une véritable agonie.

Mais elle souriait toujours à son enfant, à sa sœur.

Un soir, encore plus accablée que de coutume, elle murmura :

– Ce qui m'attriste, c'est de le laisser tout seul dans la vie.

– Mais, fit Antoinette, est-ce que je ne suis pas là ?

– Oui ! oui, je sais... Pardon !... Tu nous es dévouée, tu l'aimes.

– Ajoute que je suis indépendante, et, grâce à la générosité de ton père, assez riche pour élever dignement ton fils. notre fils.

– Hélas ! ma bonne Toinette, tu seras seule aussi !... Ton avenir m'inquiète !... Ah ! je vous rêvais un protecteur, un appui.

En ce moment, Fox, ce digne rejeton de Méduse et de Trafalgar, qui sommeillait près du berceau, se réveilla avec un aboiement d'alarme.

– Il y a quelqu'un en bas, dit Marguerite.

– Oui, fit Antoinette, on parle avec animation... Quel est ce cri ?

C'était une exclamation de joie qui venait de retentir, jetée par la vieille Marianne.

Les deux jeunes filles écoutèrent.

Il s'était fait un silence, ou du moins on parlait bas au rez-de-chaussée.

Puis l'escalier sonore rendit un bruit traînant de sabots... et la Simonne ouvrit la porte de la chambre.

Elle était très-émue, tout oppressée, toute rouge.

– Ah ! mes chères maîtresses, balbutia-t-elle, lui qu'on croyait mort ! Quelle surprise !... Il m'a bien recommandé de vous avertir en douceur... Mais, ma fine, je ne peux pas !... C'est plus fort que moi !...

Il me suit... il est là, dans la montée...

– Mon père ?

– Mon parrain ?

– Hélas ! non... pauvre cher homme !... c'est l'autre !...

Les deux sœurs eurent un même cri d'espoir. puis de joie.

Sur le seuil, elles venaient de reconnaître Césaire.

## XLVII

### IN EXTREMIS

C'était bien lui ! C'était le jeune et brave lieutenant. deux fois lieutenant, sur terre et sur mer.

Il avait repris le costume marin. Son corps amaigri, ses traits hâves et décharnés, son regard encore fiévreux, ses pas encore chancelants, attestaient tout ce qu'il avait souffert.

L'émotion des deux jeunes filles, qu'il partageait, du reste, fut telle que pas un mot ne s'échangea d'abord entre eux. On se regardait, les mains dans les mains, les yeux inondés de larmes.

Antoinette, toute ravie, toute frémissante, parvint la première à recouvrer la parole :

– Ah ! s'écria-t-elle, le bon Dieu est bon !... Mais par quel miracle ?...

– Un miracle, en effet ! répondit Césaire, ma blessure devait être mortelle. Heureusement, la lame du sabre avait glissé sur le crâne. On me ramassa parmi les 30,000 morts qui jonchaient le champ de bataille. Les ensevelisseurs s'aperçurent que je respirais encore. Il y avait là, sur un canal, des galiotes servant au transport des blessés. Je fus conduit à l'hôpital d'Anvers. La vie, la raison, les forces ne me revinrent que lentement.

Enfin, je me traînai jusqu'au port. Un brick français appareillait pour le Havre. Je connaissais le capitaine. Il me rapatria. Son canot vint de me débarquer à Dieppe, et me voici !.....

Ne désespérons pas de Balidar. Mais c'est trop s'occuper de moi. Parlons de vous, chères sœurs.

Et, fixant sur la mourante un regard effrayé, navré, il ajouta :

– Parlons d'elle !

Rita, de sa voix affaiblie, mais douce comme le dernier chant du cygne, murmura :

– Oui ! c'est bien moi. Mais quel changement, n'est-ce pas ? Vous rappelez-vous, l'autre printemps, comme j'étais alerte et gaie. Je ne ris plus, je ne bouge plus, je ne suis plus bonne qu'à faire une morte.

Et, comme il protestait du geste :

– Pas de flatterie ! Pas d'illusion ! continua-t-elle d'un air résigné, il y a bien des jours que je sens la vie se retirer de moi. Je la retenais. je vous attendais, mon ami.

Elle fut interrompue par un léger cri de l'enfant, qui, secondé par Antoinette, se souleva dans son berceau.

La mère reprit après un temps, avec un sourire :

– C'est de lui que je voulais vous parler, Césaire. C'est pour lui que je fais appel à votre dévouement... Il n'a pas de père, soyez le sien... Il n'a pas de nom, donnez-lui le vôtre.

– Ah ! s'écria-t-il, vous savez que c'était mon vœu le plus cher, et comment j'espérais.

– Oui ! oui, je me souviens... Mais vous n'y songez plus aujourd'hui, je pense.

– Si fait !... touj ours !...

– Mon ami. mon frère, lui dit-elle, ce n'est plus moi qui refuse, c'est la mort.

– Marguerite !

– Ah !... mais comprenez-le donc : ce soleil qui s'éteint là-bas, c'est mon dernier soleil !

Ses forces, évidemment, s'épuisaient. Elle eut un spasme, une courte syncope... Puis, reprenant connaissance, mais d'une voix qui n'était plus qu'un souffle :

– Vous voyez bien !... Ne m'interrompez plus. Asseyez-vous près de moi... Toi, ma sœur, apporte l'enfant. sur mes genoux... Là ! c'est bien !...



Cher petit !... ne dirait-on pas qu'il devine... Il sourit ! Écoutez-moi tous les deux. tous les trois !...

Antoinette et Césaire s'étaient empressés d'obéir. Celui-ci, penché vers l'agonisante, s'appuyait aux bras du fauteuil ; celle-là, s'agenouillant devant elle, maintenait dans son giron le baby, qui, gracieux et mignon, s'agitait, gazouillait ainsi qu'un oiseau prêt à s'envoler du nid.

Il y eut une nouvelle pause, durant laquelle Marguerite, attendrie, regardait Antoinette :

– Généreuse et vaillante sœur ! lui dit-elle enfin, ton abnégation... ton sacrifice, auront au moins leur récompense....,

Puis, à Césaire

– Aveugle !..... Mais il faut donc vous ouvrir les yeux !..... Mais vous ne sentiez donc pas qu'il y avait là, tout près de vous, un pauvre cœur rempli d'amour. et que désolait votre ingratitude.

Surprise, alarmée, toute rougissante, Antoinette voulut lui mettre sa main sur les lèvres :

– Ah ! fit en s'en emparant Rita, tu l'avoues donc !... Regardez-la, Césaire, et vous ne douterez plus. Elle se taisait, elle se tairait toujours, si je ne l'avais pas devinée.

Et, sur une dernière protestation suppliante, éperdue :

– Ose lui soutenir en face que tu ne l'aimes pas ! Conclut-elle.

Toinette, pour la première fois, manqua de courage. Elle baissa la tête et ne répondit pas.

Césaire la regardait, étonné, se souvenant, comprenant enfin.

Au dehors, la brise s'élevait, se mêlait aux parfums, aux harmonies d'un beau soir d'été. Tout était calme et silencieux. Le soleil disparaissait, allumant à l'horizon le radieux mirage d'une apothéose. Dans le feuillage encadrant la fenêtre entr'ouverte, une fauvette se mit à chanter.

Marguerite tenait encore la main de sa sœur ; elle prit celle de son frère et, les plaçant l'une dans l'autre, par une douce pression des siennes, elle les réunit en disant :

– C'est ma dernière volonté. Césaire, soyez le mari d'Antoinette... Antoinette, sois la femme de Césaire... Et le jour du mariage... oui, plus tard...

bientôt. vous reconnaîtrez mon enfant. Il sera votre fils...

Et, comme ils ne répondaient pas encore :

– Oh ! ne me refusez pas cette consolation. cette joie suprême !.... Dans un instant, je ne verrai plus. je n'entendrai plus. Dites. oh ! dites-moi que vous serez son père et sa mère.

Ils en firent le serment.

– Merci ! dit-elle alors, me voilà rassurée. heureuse. Je ne laisse, en partant, que des heureux.

Un frisson la saisit. Antoinette et Césaire soutinrent l'enfant que, de ses mains tremblantes, elle retenait encore :

– Ne me le reprenez pas tout de suite, murmura-t-elle. Laissez. laissez-moi l'embrasser avant de mourir. mourir ! à vingt ans. Ah ! mon Dieu !...

Sa voix ne s'entendait plus qu'à peine. Elle voulait parler encore, mais ses idées devinrent confuses. Elle s'assoupissait, fermant les yeux. Elle les rouvrit tout à coup. se redressa, le regard et le geste aspirant au ciel.

Il était en ce moment tout bleu. A peine, dans l'azur, quelques nuages blancs planaient, comparables à des anges qui l'auraient attendue.

Une heure plus tard, s'envolait l'âme de Marguerite.

## XLVIII

# ÉPILOGUE

Césaire épousa Antoinette. Le bonheur fut la récompense de leur dévouement. Ils gardèrent un pieux souvenir de la sœur qu'ils avaient perdue.

On apprit plus tard que miss Edith, après le décès de lord Gower, était devenue lady Fitz-Gerald.

Sir Arthur était mort à Waterloo. Peut-être aussi Balidar.

La légende raconte que parfois, dans les nuits d'orage, son fantôme traverse le cimetière de Varangeville et s'agenouille sur la tombe de Marguerite.

Une visite réelle a pu donner naissance à cette tradition.

D'autre part, en 1820, le capitaine Heurtebise, qui naviguait au long-cours, fut poursuivi, dans les parages de Caracas, par une corvette armée en guerre et de douteuse apparence.

C'était pendant la révolution colombienne contre l'Espagne : des lettres de marque avaient été accordées par les deux parties belligérantes, et souvent leurs corsaires agissaient en pirates. Césaire n'était pas homme à se rendre sans résistance. Il se préparait à recevoir chaudement l'écumeur, qui, plus fin voilier, manœuvrait pour un abordage ; lorsque celui-ci, à la vue des pavillons que venait d'arborer le brick français, vira de bord et s'éloigna, mais non sans que le capitaine eût crié dans son porte-voix :

– Amitié éternelle aux Dieppois !... Vive la France !

Césaire avait cru reconnaître l'organe tonnant de Balidar. Il voulut rejoindre la mystérieuse corvette. Mais elle ne tarda pas à disparaître dans les brumes de l'horizon.

Et Stoppe-la-Mèche ! Et Frise-à-Plat ! va-t-on nous demander peut-être.

Ils s'étaient associés pour la pêche. Leur barque s'appelait : *Antonio-Balidar*. Ils vivaient en paix. Mais vous connaissez la fable :

Une poule survint.

C'était La Rousse. Vous savez !... Celle qui faisait si lestement sauter les beignets de six livres... Une accorte et cordiale Normande, dans toute la fine fleur de son printemps.

Par une fatalité singulière, nos deux matelots s'en étaient amourachés en même temps. Cette fois, du moins, il pouvait y avoir un épouseur, un heureux. Comment faire ?..... Ainsi que dans la chanson du Petit-Mousse :

On tira-z-à la courte paille.

Le sort favorisa Grand-Pierre. Jean-Louis, pour ne pas lui porter ombrage, s'enrôla pour le tour du monde. A son retour, deux ans plus tard, il retrouva la barque désarmée, la Rousse veuve, avec deux marmots sur les bras. Qui travaillerait pour les élever, les nourrir. eux et leur mère ?

– Présent !... dit Frise-à-Plat, j'accepte la survivance du défunt... Il n'en sera pas jaloux !... C'est de franc cœur !

Il remit la barque à flot, il épousa la veuve. D'autres mioches en résultèrent. Mais notre brave matelot chérissait et dorlotait tout autant les aînés, ceux de Grand-Pierre !...

Des incrédules ayant prétendu qu'il n'en- serait-pas toujours ainsi, Frise-à-Plat se fâcha tout rouge :

– Tonnerre de Brest ! je défends qu'on m'ostine à l'endroit d'une préférence que je ne veux pas avoir. Ah ! mais non !

Et, par une concession touchante envers le souvenir de Stoppe-la-Mèche, il aj outa :

– *Faillirait pas !*



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

## ***La Revanche de Marguerite, par Charles Deslys et Jules Cauvin***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6540611c>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)



# Table des matières

1. Page de titre
2. LA REVANCHE DE MARGUERITE
  1. I - SŒURS DE LAIT
  2. II - STOPPE-LA-MÈCHE ET FRISE-A-PLAT
  3. III - JE SUIS BALIDAR !
  4. IV - LE VŒU DE MARGUERITE
  5. V - VARANGEVILLE
  6. VI - POUR LES DÉBUTS DE LOVELACE
  7. VII - DANS LA ROSÉE
  8. VIII - FOIE DE RAIE
  9. IX - UN AMOUR QUI FINIT, UN AMOUR QUI COMMENCE
  10. X - LES BEIGNETS DE SIX LIVRES
  11. XI - LE BON ANGE ET LE DÉMON
  12. XII - DOUBLE RÉVÉLATION
  13. XIII - A NAPOLEON, BALIDAR !
  14. XIV - CÉSAIRE
  15. XV - MALHEURS PUBLICS ET PRIVÉS
  16. XVI - PER FAS ET NEFAS
  17. XVII - LEGRIP-FIGARO
  18. XVIII - OU LEGRIP DEVIENT UN PERSONNAGE
  19. XIX - LES DEUX RIVAUX
  20. XX - LES FIDÈLES
  21. XXI - AU RAVISSEUR !
  22. XXII - NOUVEAU GENRE D'ABORDAGE
  23. XXIII - HÔTEL DE LA VICTOIRE
  24. XXIV - DONEC ERIS FÉLIX
  25. XXV - PERRUQUE BLONDE ET COLLET NOIR
  26. XXVI - FRETIN DIPLOMATIQUE
  27. XXVII - L'ONCLE ET LE PÈRE
  28. XXVIII - PAUVRE MARGUERITE

29. XXIX - LORD GOWER
  30. XXX - LE RETOUR
  31. XXXI - LA FERME ET LA FERMIÈRE
  32. XXXII - RETOUR DU PÈRE
  33. XXXIII - RÉVÉLATION
  34. XXXV - PENDANT L'AUTOMNE
  35. XXXV - MONSTRES ET FANTOMES
  36. XXXVI - LE BERCEAU
  37. XXXVII - DÉVOUEMENT ET SOUVENIR
  38. XXXVIII - LIONEL
  39. XXXIX - EDITH
  40. XL - DOUBLE CONTREBANDE
  41. XLI - ET DE QUINZE !
  42. XLII - MYSTÈRES ET FEUX-FOLLETS.
  43. XLIII - JUDEX
  44. XLIV - LA REVANCHE DE MARGUERITE
  45. XLV - CELLE DE MÉPHISTO
  46. XLVI - CELLE DE BALIDR
  47. XLVII - IN EXTREMIS
  48. XLVIII - ÉPILOGUE
3. À propos de cette édition numérique